



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

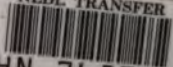
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NEDL TRANSFER



HN 765T 1



♀
489
f. a. 3 vol.
KPC 1124(1)

Harvard College
Library



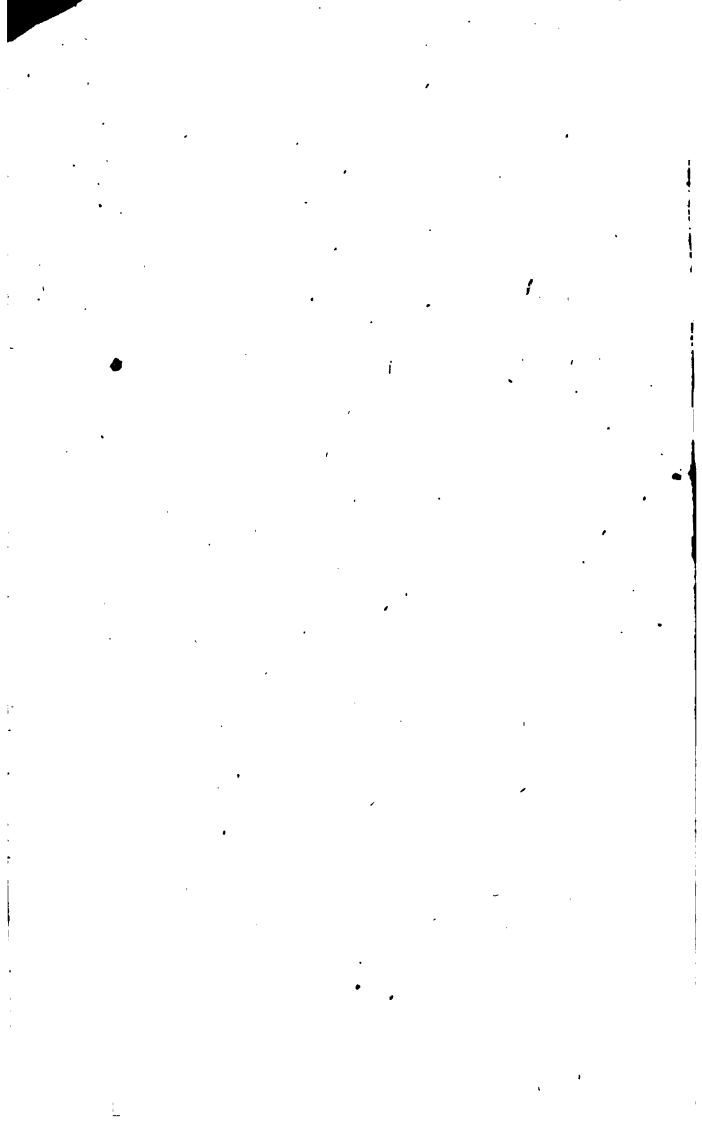
FROM THE FUND GIVEN BY
Stephen Salisbury

Class of 1817

OF WORCESTER, MASSACHUSETTS

For Greek and Latin Literature

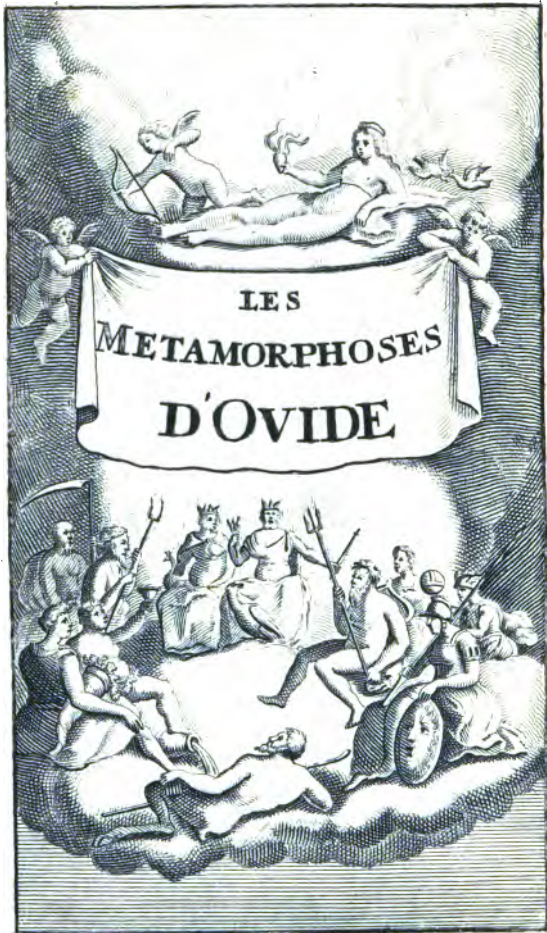




257

SECRETORIAL

D'ORDRE



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE,

AVEC DES EXPLICATIONS
à la fin de chaque Fable.

Augmentées du Jugement de Paris, & de la Me-
tamorphose des Abeilles.

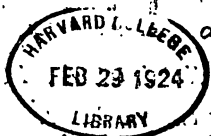
Nouvelle Traduction,
ENRICHIES DE FIGURES
TOME I.



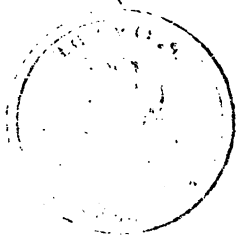
A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam, à la Ville de Paris.

M. DC. XCIII. A-h 2 n.

KPC 1124(1)
~~LO. 10. 601. 7~~



Salisbury fund
(3 vols)



P R E F A C E.



L ne faut pas s'imaginer qu'on ait inventé la Fable seulement pour le plaisir. C'est un chemin rempli de roses que les Anciens ont trouvé, pour nous conduire agreablement à la connoissance de la vertu ; Et l'on peut dire, ce me semble, que c'est la Sageffe mesme qui se dépouille pour quelque temps de ce qu'elle a d'austere & de serieux, pour se jouer avec les hommes, & les instruire en se joiant.

En effet si l'on considere bien les Fables que l'Antiquité nous a laissées, l'on trouvera qu'elles contiennent ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences les plus nobles. L'on y découvre les plus beaux secrets de la Morale & de la Physique, & mesme de cette science que tant de monde ne scait pas, je veux dire la Politique.

Aussi les Sages de l'Antiquité ont voulu qu'elles fussent, pour ainsi parler, le premier lait que l'on fit succer aux hommes, parce que c'est comme un aliment qui passe aisément dans l'esprit qu'il entretient agreablement, & qui le rend enfin capable d'une nourriture plus solide.

Platon
dans le
2. livre
de sa
Republique.

Mais

P R E F A C E .

Mais pour passer plus avant , je ne sçay si la Fable même n'est point cette nourriture solide , qui en rendant les hommes plus forts les rend aussi plus raisonnables ? Et pourquoy n'en aurions nous pas ce sentiment , puisqu'elle apprend à se gouverner dans l'une & dans l'autre fortune , puisqu'elle détourne l'esprit des passions déreglées , puisqu'elle apprend à craindre Dieu ?

Car que nous veut-elle signifier quand elle nous fait voir Apollon qui garde les troupeaux d'Admete , si ce n'est qu'il faut s'abaisser , & se soumettre courageusement , quand le Ciel nous en avertit par les infortunes qu'il nous envoie ? Ne nous apprend elle pas par l'exemple de Lycaon , par la soif de Tantale , & par la peine d'Ixion , à fuir la cruauté , à condamner l'avarice , à detester les impuretez , & la convoitise ? Et enfin par le tonnerre dont elle arme son Jupiter , ne veut-elle pas nous enseigner cette crainte salutaire , qui vaut seule toutes les vertus , je parle de la crainte de Dieu ?

Il ne faut donc pas s'imaginer que la Fable soit inutile , & que ce soit l'invention d'une esprit qui veut se jouer , & qui se soucie peu de l'édification des

au-

P R E F A C E

autres, pourveu qu'il se divertisse. Autrefois tous les preceptes de la Sagesse estoient enfermez dans les Fables; & devant le sieclé de Platon, d'Aristote, & des autres Sages, on ne monroit pas clairement la Philosophie, mais sous des voiles, & par des enigmes. Car les Grecs l'ayant reoeuë des Egyptiens, & apportée d'Egypte en Grece, ne voulurent pas decouvrir au peuple les merveilles qu'elle contient, & la cacherent sous des fables.

Ainsi l'on peut dire que la Fable est la depositaire de la Philosophie; que si c'est un corps fantastique il a au moins une ame raisonnable; & que c'est un beau mensonge, qui ne cache la verité que pour la faire paroistre plus pompeuse, & plus triomphante.

Mais comme parmy les pierres precieuses, il y en a quelques-unes de plus grand prix que les autres, tout de mesme parmy les Fables il y en a qui excellent, & qui sont d'un si haut merite, qu'on peut dire raisonnablement, que quiconque les comprend bien, n'ignore rien de ce que l'homme doit sçavoir. Or entre les plus excellentes, les Metamorphoses d'Ovide tiennent sans doute le premier rang: Mais bien
* 2 que

P R E F A C E.

que ce qu'on en void d'abord soit agreable & merueilleux ; néanmoins ce qu'on en void n'est pas ce qu'elles ont de plus digne de plaire & d'estre admirees. Elles ressemblent à de belles fleurs dont l'éclat plaît à la vue ; mais qui sont plus à estimer par les vertus qu'elles ont, que par la beauté qu'elles montrent. Aussi tâcherons nous de les expliquer, & de faire au moins un essai ; si nous ne sommes pas capables de faire un Ouvrage achevé ; car je ferois très les savoir traduites qu'à desorp ; & si je ne m'efforçois d'en découvrir un & l'esprit & l'invention.

Au reste cet Ouvrage porte le nom de *Metamorphoses* ; c'est à dire Transformations ou changemens, parce que les hommes se font changés en autres choses que ce qu'ils estoient. Mais ces changemens fabuleux sont des instructions veritables, qui font voir la difformité du vice ; & qui enseignent à éviter en même temps qu'elles le font haïr. Car ce ne seroit pas assez de nous avoir inspiré de la haine pour un ennemy ; si l'on ne nous montreroit aussi les moyens de nous en défendre, & d'en obtenir la victoire.

L E S







LES
METAMORPHOSES
D' O V I D E.

LIVRE PREMIER.

J'entreprends de faire un Tableau de tant de nouvelles formes, en quoy tant de corps ont été changez. Mais, grands Dieux, puisque tous ces changemens sont des effets de vostre puissance, favorisez mon entreprise, inspirez-moy du courage, & donnez-moy la force de remonter jusqu'à la naissance du monde, pour descendre ensuite jusqu'à nostre siècle!

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Le Chaos, comme l'enseigne Hesiodé dans le Livre intitulé de l'origine des Dieux, estoit un mélange & une confusion de toutes les choses qui furent depuis séparées, & mises chacune en sa place. Ainsi l'air & le feu, comme étant les plus légers & les plus subtils de tous les Corps, furent placez en la plus haute partie du Monde; mais la terre & l'eau, comme plus pesantes, demourerent au plus bas lieu de l'Univers.

Tome. I.

A

AVANT

2 LES METAMORPHOSES.

Le Cahos
changé
en quatre
Eléments.



VANT qu'il y eût une Mer & une Terre, avant qu'il y eût un Ciel qui envelopât le Monde, la Nature n'avoit qu'une seule face par tout l'Univers; c'estoit une masse confuse & grossiere, qui fut appelée Cahos; c'estoit un mélange qui ne pouvoit rien produire, & qui contenoit pourtant l'origine de toutes choses. Il n'y avoit point encore de Soleil qui donnoit la lumiere au Monde, & l'on ne voyoit point de Lune, qui se renouveloit de temps en temps. La Terre soustenüe sur elle mesme, & balancée de son propre poids, n'estoit pas suspendue encore au milieu de l'Air qui l'environne; & la Mer n'étendoit pas encore ses bras à l'entour de ce vaste corps. Par tout où il y avoit de la terre, il y avoit de l'air & de l'eau. Ainsi la Terre n'avoit point de solidité, l'Eau n'avoit point de mouvement, l'Air n'étoit point éclairé; enfin il n'y avoit rien dans l'Univers qui peut se vanter d'avoir une forme. Une chose estoit par tout l'obstacle de l'autre, parce qu'en un mesme corps le chaud combattoit contre le froid; le sec faisoit la guerre à l'humide; les choses les plus molles s'armoient contre les plus

plus

plus dures; & ce qui est le plus léger, estoit toujours en dispute avec ce qui est le plus pesant. Mais Dieu le Maître de la Nature, termina tous ces differens, separa le Ciel d'avec la Terre, & la Terre d'avec les Eaux, tira de l'Air ce qu'il y avoit de plus pur, & en fit l'Element du Feu.

Lors qu'il eut débrouïllé toutes ces choses, & qu'il les eut fait sortir de cette obscure confusion qui les tenoit ensevelies, il les separa de lieu, & les joignit néanmoins par l'alliance, & par la paix qu'il voulut établir entre elles. Le Feu qui n'a point de pesanteur, se fit aussitôt paroître dans la plus haute partie du Ciel; l'Air qui est après le feu le plus léger des Elemens, prit la premiere place apres luy; la Terre comme la plus ferme & la plus pesante, demeura au lieu le plus bas, où sa pesanteur l'arréta; & l'Eau qui fut placée la dernière, se répandit à l'entour, & enchaîna pour ainsi dire, ce solide & lourd Element.

E X P L I C A T I O N.

Du Cahos.

J'Ay crû d'abord que je ne devois point parler du Cahos, parce qu'il s'agit ici de l'explication des Fables, & que cet endroit des Metamorphoses d'Ovide, où l'on void un si beau Tableau de la creation du monde, ne doit pas estre mis entre

4 LES METAMORPHOSES.

Les Fables. En effet si le Cahos, comme quelques uns l'ont crû, doit être pris pour le neant, ce n'est pas une Fable que nous trouvons en cet endroit, mais c'est plutôt après Dieu, la plus ancienne des veritez. D'ailleurs si Ovide n'avoit pas esté luy-mesme de ce sentiment, y auroit il de l'apparence qu'il eût appelé Metamorphose, ce qui ne seroit qu'un débrouillement, & ce qui n'a pas changé de nature, mais seulement de situation? Car si selon Hesiode le Cahos est un mélange, & une confusion de toutes les choses qui furent depuis séparées, & mises chacune en sa place; peut-on dire raisonnablement qu'une chose ait esté metamorphosée, pour avoir seulement esté séparée d'une autre?

Il est donc à croire qu'Ovide mesme a pris le Cahos, pour le neant, & que ce qui luy a donné lieu de nommer cecy Metamorphose, est qu'il a cru que le grand ouvrage du monde pouvoit bien être appelé un rien metamorphosé en ce qu'on appelle Univers. Voicy donc la premiere, & la plus admirable des Metamorphoses. D'où l'on peut reconnoître que les Poëtes ont tiré ce qu'ils ont dit de la naissance du monde, de l'ancienne & veritable doctrine que quelques-uns ont enseignée simplement, comme ils l'avoient eux mesmes apprise, & que d'autres ont cachée sous le voile de la Fable, comme Orphée, & apres luy Musée, & Linus. L'on trouve dans Justin Martyr, & dans Clement Alexandrin touchant l'unité de Dieu quelque chose d'Orphée, que l'on peut rendre en cette maniere.

*Il est un engendré de soy,
De luy seul tout a pris naissance;
Il est seul son Maistre & sa loy,
Et tout depend de sa puissance.*

Et certes tous les sages ont reconnu un Dieu tout-puissant,

paissant, & createur de toutes choses, un Dieu qui est la verité mesme, & la suprême bonté, un Dieu bien-faisant, & ennemy de tous les vices, qui a ordonné le monde de telle sorte qu'il put donner aux hommes ce qui leur estoit necessaire, qui a mis dans l'esprit des hommes, la connoissance du bien, & du mal, & qui les punit de cette vie des crimes qu'ils y ont commis.

Au reste, quand le Cahos dont les Poëtes disent que le monde a esté fait, & qu'ils ont crû avoir esté de tout temps, seroit pris dans la signification qu'Hesiodé luy donne, & que j'ay n'aguères rapportée, au moins s'ils ne sont pas conformes en cela à l'Escriture sainte, leur opinion approche plus de la verité que celle d'Aristote, & de des autres Philosophes qui nient que le monde ait eu un commencement. En effet les Poëtes en ont reconnu deux principes, Dieu & le Cahos. Et si l'on veut prendre le Cahos pour le neant, comme il y a de l'apparence, ou pour cette matiere que Dieu crea de rien, & dont il fit ensuite toutes choses, en quoy l'opinion des anciens Poëtes, ou plutôt des anciens Sages, est-elle différente de la bonne, touchant la creation du monde ?

FABLE DEUXIEME.

ARGUMENT.

Ainsi la Terre qui est la mere de toutes choses, fut separée des autres Elemens; mais l'homme qui la devoit habiter, & qui devoit en estre le maistre, n'avoit pas encore esté formé. C'est pourquoy Prométhée fils de Japet, comme dit aussi Hesiodé, forma un homme avec de la terre détrempée, & Minerve luy donna la vie.

La terre
rechan-
gée en
diverses
choses.

APRES que Dieu eut demêlé ce qui estoit en desordre & dans une si grande confusion, & qu'il en eut fait les membres de l'Univers, il voulut premièrement que la Terre fust égale de tous côtez, & luy fit prendre la forme d'un Globe. Ensuite il répandit les Mers par-dessus, & leur commanda de s'enfler par la violence des vents; mais il leur défendit de surmonter leurs rivages, & en fit comme les bornes, & les frontieres de leur Empire. Davantage il fit sortir des fontaines de la terre, & la couvrit en quelques endroits de grands étangs & de grands lacs. Il y fit couler des fleuves dont quelques-uns se perdent, & s'engloutissent dans elle-même, & les autres se precipitent dans la Mer, ce grand & spacieux abîme, où les eaux comme dégagées des rivages qui les captivoient, vont jouir de la liberté. Il commanda aux campagnes de s'étendre, aux vallons de s'enfoncer, aux forests de se revêtir de feuilles, & aux rochers, & aux montagnes de s'élever.

Mais comme le Ciel est coupé de deux Zones à la droite, & de deux autres à la gauche, & qu'il y en a une cinquième dans le milieu, plus chaude & plus ardente que les autres, il fit la mes-

me

me division sur la Terre, qui est le centre de tous ces cercles. Il voulut que la region du milieu fust inhabitable par le chaud, & que la neige couvrît les deux autres qui sont aux extremitéz; mais il donna une agreable temperature à celles qui sont entre deux, & y méla de telle sorte le chaud & le froid, que l'un ne l'emporte jamais sur l'autre, si ce n'est pour contribuer à la fecondité de la Terre. L'Air qui est proche de ces diverses regions, est moins subtil & plus pesant que le feu, mais il est aussi plus léger & que la terre & que l'eau: Et ce fut en cet endroit que Dieu ordonna que se formassent les broüillards, les nuages & les tonnerres qui épouvantent les hommes, & leur remettent en memoire, qu'il y aura toujours dans le Ciel une Justice incorruptible, qui punira eternellement les impietez & les crimes.

Il permit aux vents de se promener parmy l'air, non pas indifferemment de tous côtez, & avec une entiere liberté. Car il est impossible de leur resister, lorsque chacun s'exerce à part dans la region qui luy a esté donnée en partage, il ne faut point douter qu'ils ne renversassent l'Univers, & qu'ils ne le fissent rentrer dans la premiere confusion, s'ils avoient la liberté de courir

8 LES METAMORPHOSES

par tout ensemble, & d'employer l'un contre l'autre tout ce qu'ils ont de violence ; tant la discorde est effroyable, lorsqu'elle s'allume entre des freres. Eurus se retira vers l'Aurore, & étendit son Empire sur la Perse & sur l'Arabie, & enfin sur tous les lieux qui voyent les premiers lever le soleil. Le Zephir s'alla placer sur les rivages de l'Occident ; & du lit où le Soleil semble mourir tous les soirs, il fit son Palais & son Trône. L'épouventable Boreas s'empara de la Scythie, & de tout le Septentrion ; & la region opposée fut le partage * d'Auster, qui est le pere des grandes pluyes.

* Vent
du Mi-
dy.

Dieu étendit le Ciel au dessus, & le forma d'une matiere liquide, qui n'a point de pesanteur, & qui ne tient rien du mélange & des ordures de la terre. A peine eut-il separé toutes ces choses, à peine leur eut-il donné des limites, que les étoiles qui estoient cachées auparavant dans la confusion du Chaos, commencerent à se faire voir, & à éclater dans les Cieux. Cependant afin qu'il n'y eût dans l'Univers aucune region qui demeurât sans quelques peuples, les Dieux & les Astres se logerent dans le Ciel ; les poissons se retirerent dans l'eau ; la terre receut tous ces animaux qui

qui la foulent maintenant aux pieds ;
& l'air, qui se laisse si facilement agiter,
prit les oyseaux pour ses habitans.

Mais il manquoit à l'accomplissement
de ce grand Tout, un animal plus véné-
rable & plus saint, un animal qui fût
capable d'un esprit plus haut & plus su-
blime, & qui pût commander aux au-
tres. Enfin l'homme nâquit pour en
avoir le commandement, soit qu'il ait
esté formé d'une semence divine par le
Createur de l'Univers, soit que la Ter-
re encore nouvelle & fraîchement sepa-
rée du Ciel, retint encore quelque chose
de ses plus cheres influences, & quelle
eût assez de vertu pour faire naître son
Monarque. Promethée ayant donc de-
trempé de la terre avec de l'eau, en for-
ma un homme à la ressemblance des
Dieux, non pas comme les autres ani-
maux, la teste baissée vers la terre ;
mais le visage levé vers le Ciel, comme
afin de luy apprendre de porter tou-
jours l'esprit où la condition de sa nais-
sance l'oblige à porter les yeux. Ainsi la
Terre, qui estoit naguères sans forme,
& un corps pesant & grossier, prit la
figure de l'homme, qu'elle ne connois-
soit pas encore, & se vid enfin changée
en ce qui devoit l'habiter, & luy impo-
ser des loix.

E X P L I C A T I O N.

De la Creation de l'Homme.

A P R È S avoir si bien parlé de la construction de l'Univers, on ne peut dire raisonnablement qu'Ovide se soit démenti en parlant de la creation de l'homme. En effet il ne faut pas croire qu'il ait entendu par Prométhée autre chose que Dieu même. Si l'on s'arreste à l'opinion de quelques Anciens, on doit entendre par Prométhée, un esprit qui prevoit l'avenir, long-temps avant qu'il arrivè; l'on doit entendre par ce mot cette sage Providence, de qui toutes choses dépendent, & qui a fait toutes choses, car après tout qui dit Prométhée, dit en même temps Providence. Orphée même dans l'hymne de Saturne a reconnu que Prométhée estoit Dieu, puisqu'il le prend pour Saturne.

αὐτὸν ὅτι
προμηθεύας, à
Provi-
dentia.

Εἷας ποτὶ, σὺ μὲν ὠκυμένην.

Mary de Rhée, auguste Prométhée.

S'il faut donc concevoir par Prométhée un esprit qui prevoit tout, & la Providence même, qu'est-ce que cet esprit, & cette Providence, si ce n'est Dieu? C'est donc ce qu'Ovide a entendu par son Prométhée, qui forma l'homme de la terre, & qui le fit à l'image, & à la ressemblance de Dieu.

Les Sages de la Grece, qui ont crû que le monde n'estoit pas eternal, & qu'il avoit commencé, en ont voulu faire voir le commencement par la Fable de Prométhée. Car, disent ils, lorsque l'air, l'eau, & le feu, se furent separez l'un de l'autre, & que chacun eut pris sa place, suivant l'ordre qu'ils en receurent de Dieu, la terre, qui demeura limoneuse & tendre, produisit je ne scay quelles petites peaux, qui ayant esté échauffées

Opinion
de
quelques
Sages
de la

peu-

Pendant le jour par la chaleur du Soleil, & nourries pendant la nuit par l'humidité de la Lune, furent converties en plusieurs especes d'animaux. L'homme, suivant leur opinion, naquit de ces mesmes peaux; car après avoir crû quelque temps, elles se rompirent, & l'on en vid sortir des hommes. Enfin la terre ayant entièrement esté desséchée, cessa d'engendrer des animaux, & des hommes; & ensuite les uns & les autres naquirent suivant les voyes ordinaires. Alors les hommes vivoient simplement, & n'avoient aucune connoissance, ni de l'Agriculture, ni des autres Arts: Ils ne connoissoient ni les maladies, ni la mort; mais se laissant tomber à terre, & ne sçachant pas ce qui leur étoit arrivé, ni que ce qu'ils sentoient fût un mal, ils mouroient à l'endroit où ils estoient tombez.

Grée
tou-
chant
la ge-
nera-
tion des
hom-
mes &
des
ani-
maux;

Ils vivoient comme les autres animaux, d'herbes, & de fruits; ils combattoient tout nuds: contre les bestes, & n'avoient point d'autres armes que leurs mains. Comme ils ne pensoient point à l'avenir, & qu'ils ne faisoient point de provisions, la pluspart mouroient pendant l'Hyver. Mais depuis ayant acquis peu à peu de l'experience, d'abord ils se mirent à couvrir des injures du temps dans des arbres creusez; & dans des cavernes; & neanmoins ils ne se chauffoient qu'à la foible chaleur que le Soleil donne en Hyver, parce qu'ils n'avoient pas encore l'usage du feu. Enfin après que de longues incommoditez les eurent rendus plus intelligens (car il n'y a rien qui rende les hommes plus ingenieux que les perils, & la necessité) les mesmes Sages disent qu'un Promethée, par lequel ils entendoient l'esprit, la sagesse, & la prudence, avoit inventé le feu, voulant témoigner par là que l'homme, qui n'estoit sans le feu qu'une terre morte, & incapable

12 LES METAMORPHOSES

de toutes choses, avoit esté animé par Prométhée à qui ils en ont attribué l'invention.

Explication
mora-
le.

Il y en a eu d'autres qui ont aussi connu Prométhée, mais s'ils n'ont pas si subtilement philosophé que les premiers, ils ont sans doute philosophé avec autant de raison. Ils ont dit que Prométhée estoit un excellent esprit; Qu'ayant trouvé les hommes de son temps rudes, ignorans & grossiers, il les amena de la rusticité de la vie à la politesse des mœurs. Qu'il inventa les Arts & les Sciences. Que les Sciences estant les lumieres de l'esprit, on peut aussi les appeller le feu de l'esprit; & que ce fut par ce feu que Prométhée anima les hommes. Car qu'est-ce que l'homme sans la Philosophie, & sans la raison qu'une terte qui a l'image d'un homme, & qui n'est pas en effet un homme.

FABLE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Ainsi toutes choses ayant esté ordonnées, le monde fut divisé en quatre siècles, à qui l'on donna des noms conformes à leurs qualitez. Le premier fut appelé l'Age d'or, parce que la seule innocence y regnoit de tous costez, & que la terre donnoit d'elle-même, ce qui étoit nécessaire aux hommes. Le second fut appelé l'Age d'argent, parce que comme le genre humain commença à degenerer de sa première pureté, le Ciel commença aussi à luy faire sentir ses rigueurs, & le contraignit de bâtir des maisons, & de chercher des retraites dans les rochers & dans les cavernes; & la terre voulant imiter le Ciel, cessa d'estre liberale, & voulut être cultivée pour donner des alimens. Le troisième fut appelé l'Age d'airain, parce que l'on y vivoit plus concieusement qu'en l'autre, & que l'avarice & la

per-

perfidie commencerent à montrer les crimes dont elles sont capables. Enfin le quatrième fut appellé l'Age de fer, parce qu'il n'y a point de maux que le fer n'y ait commis, & qu'on alla jusqu'aux parricides.

LE premier Age du monde fut appelé l'age d'or, parce que l'homme y gardoit sa foy; sans y estre contraint par les loix, parce que de son propre mouvement il cultivoit la justice, & qu'il ne connoissoit point d'autres biens que la simplicité & l'innocence. La peine & la crainte en estoient entierement bannies; & comme il n'y avoit point de criminels, il n'y avoit point de supplices ni de loix qui en ordonnassent. On n'apprehendoit point de paroître en la presence d'un Juge; & tout le monde estoit assure sans avoir besoin de Juge. Les pins n'avoient pas encore esté coupez pour estre convertis en vaisseaux; & de ces belles montagnes, dont ils estoient les ornemens, ils n'estoient pas descendus dans la Mer, pour aller voir un monde inconnu.

Les hommes ne connoissoient point d'autres terres que les terres où ils estoient nez. Il n'y avoit point de fossez qui environnassent les Villes, & qui les défendissent par leur profondeur. Il n'y avoit point de trompettes, il n'y avoit point d'épées, ni de toutes ces au-

tres armes, qui ne protegent les uns qu'à la ruine des autres; & les peuples toujours paisibles, passoient doucement leur vie, sans devoir leur tranquillité à la force des gens de guerre. Ainsi la terre donnoit liberalement toutes choses, sans y estre contrainte par la bêche ou par la charruë; & les hommes satisfaits de ce qu'elle donnoit d'elle-mesme, faisoient leurs meilleurs repas des fruits qu'ils trouvoient dans les forests, de ceux qu'ils cueilloient dans les buissons, & du gland qui tomboit des chesnes. Le Printemps estoit eternel, & la douce humidité de l'aëine des Zephirs, entretenoit l'éclat des fleurs, après les avoir fait naître, sans avoir esté semées. En mesme temps qu'on avoit coupé les bleds, la terre en produisoit de nouveaux, sans que le laboureur se mit en peine de la cultiver. On voyoit couler par tout des fleuves de lait & de nectar; & les forests avoient des arbres d'où on voyoit distiller le miel.

EXPLICATION.

Des quatre Ages du monde.

IL n'est pas difficile de découvrir le secret de cette Fable, & je croy mesme qu'il ne seroit pas besoin d'en rien dire, puisqu'il est facile de se
repre-

representer tout ce qu'on en pourroit dire. Il est donc aisé de voir que son intention est de nous apprendre que le genre humain s'étant augmenté degenera peu à peu de sa première innocence, & qu'enfin il arriva à cette extrême corruption qui s'est étendue sur toutes choses. Car c'est la condition des choses humaines que ce qu'il y a de parfait, ne demeure pas long-temps parfait.

Æschil.
in Pro-
methe

*Ainsi la première innocence
Par qui les hommes estoient Dieux
Ceda bien-tost à la puissance,
Que le vice usurpa sur eux.*

C'est ce que les Poëtes nous ont voulu faire comprendre par la Metamorphose des âges; & c'est ce que nous éprouvons tous les jours si nous voulons faire un peu de reflexion sur le passé & sur le present. Le premier âge fut donc appelé l'âge d'or, à cause de l'innocence des hommes & de la tranquillité de la vie.

*La paix regnoit sur la terre
Comme au centre du repos,
Et l'on ne voyoit de guerre.*

Qu'entre les vents & les flots.

Il fut appelé âge d'or, parce que l'air estoit plus fecund; soit que la nature eust alors plus de vigueur, comme estant encore plus proche de ses commencemens, soit qu'il n'y eust point alors de luxe qui eust besoin, comme aujourd'huy, de tant de choses différentes. En effet la plupart des hommes reconnoissent, s'il ne l'avoient, qu'ils n'auroient besoin de rien, ou du moins de peu de chose, s'ils n'estoient point ambitieux, & que le luxe mesme qui les fait paroître si grands, & leur attire tant d'adorateurs, est le bourreau qui les punit d'abandonner la simplicité, & de n'aimer que l'excez. Car quoy que vous donniez au luxe, vous ne le satisfaites point.

Quelque

*Quelque paix qu'il fasse paroistre
 Il la vient luy-mesme troubler ;
 C'est un monstre affamé que l'on ne peut re-
 paistre ,
 C'est un gouffre sans fond qu'on ne sçau-
 roit combler.*

Demo-
 crite.
 Socrate
 dans le
 Cratyle
 de Pla-
 ton.

Au reste non seulement l'on a appellé âge d'or ce temps heureux où l'innocence regnoit , mais l'on a aussi appellé les gens de bien des hommes d'or. Je ne sçay si l'on pourroit dire aujourd'huy la mesme chose de nos hommes d'or ; quoy qu'il en soit , je les en fais eux-mesmes juges.

Mais ne semble-il pas que cette Fable ait esté tirée de l'Histoire de Daniel , & de cette fameuse statue que le Roy Nabuchodonosor vit en songe. La teste en estoit d'or , le corps & les bras d'argent , le ventre & les cuisses d'airain , & les jambes de fer. L'or representoit la premiere Monarchie qui fut des Chaldéens ; L'argent la seconde fondée par Cyrus qui transporta aux Perses , celle des Chaldéens & des Medes ; l'airain la troisième qu'Alexandre établit sur le throsne de la Macedoine , après avoir vaincu les Perses ; & enfin le fer represente celle des Romains , qui fut sans doute la plus puissante , mais où le fer & le feu firent aussi de plus grands desordres. Et certes il n'est pas vray-semblable que les Grecs qui avoient un si grand commerce avec les Egyptiens ayent ignoré l'Histoire de Daniel , & le songe de Nabuchodonosor.

Je ne sçay si cette Fable des quatre âges du monde ne pourroit point aussi se rapporter aux quatre âges de l'homme. Car si l'or represente l'innocence, comme Ovide le veut faire croire , y a-t'il rien de plus innocent que l'enfance de l'homme. Si l'argent est moindre que l'or , n'est-il pas vray que la jeunesse de l'homme a déjà perdu quelque chose.

chose de la pureté de l'enfance. Que si le siècle d'airain a esté plus rude que celuy d'argent, qui ne sçait pas que l'âge viril est plus severe que la jeunesse. Et si le fer est le dernier de ces métaux, & le plus sujet à la rouille, la vieillesse est le dernier âge de l'homme, & comme la rouille de la vie.

FABLE QUATRIESME.

A R G U M E N T.

Lors que Saturne, qui gouvernoit le siècle d'or, eut esté chassé du Ciel, Jupiter son fils qui l'avoit depossédé, s'empara de la domination du monde; mais il ne voulut pas garder la mesme sorte de gouvernement, & divisa l'année en quatre saisons. Le Printemps auparavant eternal, n'en eut que la quatrième partie; les chaleurs de l'Esté luy succederent; l'Automne vint après l'Esté. & l'Hyver chargé de glaces & de frimas, eut la charge de finir l'année.

A P R È S que Saturne eut esté chassé du Ciel & relegué dans les Enfers, Jupiter demeura Maître du Monde entier; & ce fut en ce temps-là que commença le siècle d'argent qui fut moins excellent a que le premier, mais qui fut beaucoup meilleur que celuy d'airain qui le suivit. Jupiter qui fut le Prince de ce siècle, ôta au Printemps son eternité, & partagea l'année entre le froid & la chaleur, entre l'Automne & le Printemps; & de cette division il fit naistre les quatre saisons. L'air commença alors pour la première fois à s'échauffer par des chaleurs

L'an
divisé
en qua-
tre sai-
sons.

L'age
d'ar-
gent

leurs excessives ; & l'on vid pour la premiere fois de la glace . Ainsi les hommes qui n'avoient pas encore esté assaillis par les injures de l'air , chercherent des maisons pour s'en défendre ; & leurs maisons furent des antres , ou quelques buissons espais , ou des arbres entrelassez en forme de loge & de cabane. Ainsi l'on commença à jeter du bled comme à l'avanture dans les premiers sillons que fit jamais la charruë ; & les bœufs qui estoient libres auparavant , commencerent à gemir sous la captivité du joug. Le siecle d'airain suivit le siecle d'argent. Les esprits y furent plus rudes , & l'on y fut plus enclin aux armes ; & toutefois il ne fut ni vitieux ni detestable. Enfin le dernier âge comme le plus dur & le plus horrible , fut appelé l'âge de fer , & s'abandonna bientôt à toutes sortes de méchancetez. La pudeur , la foy , & la verité prirent la fuite en mesme temps qu'il eut paru ; & l'on vid entrer en leur place la fraude & la trahison , la violence & l'avarice. Le Pilote mit la voile au vent qu'il ne connoissoit pas encore ; & les arbres qui avoient demeuré si long temps sur le sommet des montagnes , ayant esté changez en Vaisseaux , s'abandonnerent aux orages , & à des mers incon-

nuës

nuës, dont ils devinrent tout ensemble & la charge & le jouët. L'on commença alors à planter des bornes, & à diviser la terre, qui estoit auparavant aussi commune que l'air, & que la lumiere du Soleil. Neanmoins tout cela estoit peu, si l'on se fust contenté de demander à la terre & des bleds & des alimens & les autres choses necessaires. Mais l'on a fouillé jusqu'à ses entrailles, & l'on en a arraché les thresors ces amorces de nos convoitises, ces semences de tous nos maux, qu'elle tenoit cachées proche des enfers pour nous en oster le desir. A peine eut-on trouvé le fer, à peine vit-on éclatter l'or, qui est plus nuisible, & plus pernicieux que le fer, qu'on vid naistre la discorde. Alors on commença à faire la guerre qui se sert de l'un & de l'autre pour la destruction du monde; & les armes se firent paroître entre les mains ensanglantées des ambitieux & des Tyrans. Ainsi les hommes ne vivent plus que de rapines & de brigandages; l'amy n'est pas en seureté chez son amy; le beau pere redoute son gendre; & il n'y a rien de plus rare que l'amitié entre les freres. Le mary dresse des embusches à la femme & la femme à son mary; les belles-meres, comme de nouvelles furies, mettent les poisons en usage

& les enfans dénaturez veulent avancer les jours de leurs peres. Enfin il n'y a plus ici bas ni de pieté ni d'amour; & la Justice qui estoit seule de tous les Dieux demeurée parmy les hommes, est retournée dans le Ciel, & a abandonné la terre qu'elle a veüe couverte de sang.

EXPLICATION.

Des quatre saisons de l'année.

Sybil-
la E-
rythr.

Lu-
cien
dans
les Sa-
turna-
les.

CERTAIN Fable se doit rapporter à l'Histoire; si l'on en croit ceux qui disent que Saturne fut le premier de tous les hommes qui porta le nom de Roy. Quelques-uns ont voulu qu'il ait regné dans un país; & quelques-uns dans un autre; Mais les plus anciens, à qui l'on doit ajoûter plus de foi, ont dit qu'il regna en Egypte; Qu'il eut quantité d'enfans, & entr'autres Jupiter, qui le chassa de son Royaume, & en usurpa la puissance, bien que d'autres disent que Saturne luy ceda volontairement le Thrône comme ne pouvant plus agir, parce qu'il estoit abbatu de vieillesse. Quoy qu'il en soit nous n'avons pas resolu de terminer ce different, ni d'absoudre ou de condamner Jupiter. Mais l'on dit que Jupiter ayant remarqué le premier les quatre sortes de changemens qui font les quatre saisons de l'année, leur assigna le temps où chacune commence & finit; & que cela a donné lieu à cette Fable des quatre saisons.

Au reste l'on a feint que Saturne avoit été precipité dans les enfers, à cause de la profondeur de l'air qui a esté prise pour l'abyfme des enfers. En effet cette planete est la dernière & la plus éloignée de la terre; & son mouvement est si lent.

& si

& si tardif qu'on diroit qu'elle demeure en une place. C'est pourquoy l'on a feint que Saturne avoit esté enchaîné, comme Lucien le rapporte dans son petit traité de l'Astrologie.

FABLE CINQUIESME.

ARGUMENT.

Les Geans enfans de la terre, declarent la guerre aux Dieux, mais ils en sont foudroyez. Il naist des hommes de leur sang qui ne degenerent point de leur origine, & qui sont égaux à leurs peres par leurs impietez, & par leurs crimes.

MAIS comme s'il eust fallu que le Ciel ne fust pas plus asseuré que la terre, on dit que les Geans entreprirent de le conquerir, & d'en usurper l'Empire. Ainsi ils entasserent Montagnes sur Montagnes afin d'escalader les Cieux; & en firent un si grand amas qu'elles touchoient déjà les Astres. Mais aussi-tost Jupiter le Maistre & le Souverain des Dieux, brisa le Mont Olympe d'un coup de tonnerre, renversa Osse qu'ils avoient mis sur Pelion, & fit le tombeau de ces temeraires de l'affreux débris de ces Montagnes. On rapporte que la terre ayant esté ensanglantée par le carnage de ses enfans, dont les grands corps furent accablez par leur propre pesanteur, en ranima le sang qui estoit encore tout chaud; & que pour en per-

pe-

petuer la race, elle le convertit en d'autres hommes. Mais cette race aussi impie ne mérita pas moins les Dieux, n'aima que les violences, & ne se reput que de meurtres; enfin vous eussiez aisément jugé quelle avoit pris naissance du sang.

EXPLICATION.

Des Geans.

CETTE Fable montre assez manifestement que son intention est de représenter par les Geans les impies & les ambitieux, dont les uns font la guerre à Dieu, & les autres aux Puissances légitimes de la terre.

En effet Macrobe estime que les Geans estoient une espece d'hommes qui nioient absolument les Dieux, & qui ont fait croire par cette impieté qu'ils avoient voulu les chasser du Ciel. Et à la vérité c'est bien vouloir chasser Dieu du Ciel que de ne point croire de Dieu.

D'autres entendent par les Geans non seulement les ambitieux & les impies, mais tous les meschans, & enfin tous les hommes que se laissent emporter par leurs passions déréglées, & qui font tous leurs efforts pour étouffer la raison qui s'oppose à leurs violences. Aussi a-t'on dit que les Geans avoient des pieds de Serpent, pour faire voir que ceux qu'ils représentent, n'ont jamais marché droit en toute leur vie, c'est à dire, qu'ils se sont toujours éloignés du chemin de l'honneur & de la justice.

Des Physiciens disent que les Geans représentent les vents qui sont enfermez dans les entrailles de la terre, & qui cherchant un passage pour s'en déga-

dégager, brisent quelques fois les plus hautes montagnes, & en sortent avec tant de force & de violence qu'ils poussent avec eux jusques dans les nuës de grands morceaux de rochers.

Pour moy je demandois dernièrement à mon Medecin, s'il me voudroit bien permettre de rapporter cette Fable au desordre qui se fait dans les humeurs, & qui causent les maladies. Je luy disois que les humeurs qui se soulevent, & qui rompent leur harmonie pouvoient estre prises pour les Geans; Que les maladies compliquées qui venoient l'une avec l'autre, estoient les montagnes que ces Geans entassoient; & que la Medecine estoit le Jupiter, contre lequel elles faisoient des entreprises, & qui enfin en remportoit la victoire; ou plütoft, luy disois-je, la Medecine est le foudre salutaire que Dieu a lancé contre ces Geans que nous appellons maladies *altissimos de caelo misit Medicinam*, Dieu a envoyé du Ciel la Medecine. Je ne sçay s'il approuva mon opinion, parce que je parlois en faveur de la Medecine, on si me voyant malade (car en effet je l'estois lorsque j'eus cette pensée) il crut que c'estoit me donner quelque sorte de remede que d'accorder quelque chose à la réverie d'un malade.

Quelqu'un a dit d'assez bonne grace que les Geans estoient l'image des Philosophes qui ne trouvent rien d'assez haut pour eux, & qui à force de s'imaginer estre seuls les sages du monde en deviennent bien souvent méprisables & ridicules. Les Geans, dit-il, se servirent de trois montagnes pour escalader le Ciel; & par le moyen des trois parties de la Philosophie, les Philosophes veulent monter jusqu'à ce qu'il y a de plus haut dans le Ciel & dans la nature. Mais après s'estre beaucoup élevez ils tombent souvent dans la confusion & dans l'erreur, comme pour le châtiment de leur vaine curiosité.

Jacob Sado. dolet. in lib. de laud. philosophiæ. Olymp. Ossie & Pelion. Logique.

Un

Phifi-
que.
Meta-
phifi-
que.

Un autre ayant veu un Astrologue tomber dans un precipice en considerant le Ciel, ne pût s'empescher de dire que c'estoit la punition de ce Geant, voulant témoigner par là, & sans doute avec raison, qu'on pouvoit accommoder la Fable des Geans à la vanité des Astrologues.

Au reste l'on a feint que cette entreprise des Geans contre les Dieux avoit esté faite dans la Thessalie parce que les peuples de cette contrée estoient orgueilleux & remuans, & qu'il y en avoit peu dans le monde, qui fissent moins d'estat des Dieux.

Quelques-uns ont crû que les Geans ont esté appellez Geans, plutôt par la grandeur de leurs desseins que par celle de leurs corps. Neanmoins il y en a beaucoup qui croyent que ce furent veritablement des hommes d'une taille extraordinaire qui se rendirent puissans & redoutables. En effet Enos estoit une grande ville aux environs du mont Liban; qui fut appellée la ville des Geans, parce que ses habitans estoient beaucoup plus grands que les autres hommes. L'on dit qu'ils inventerent les armes, & que les ayant inventées ils se rendirent maistres de tout le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Mais pour confirmer encore qu'il y a eu des Geans, l'on rapporte qu'on trouva dans la Thessalie l'os de la cuisse d'un homme d'une grandeur si prodigieuse qu'à peine trente bœufs le pouvoient traîner. Davantage un certain Eudoxe de Cnide a laissé par écrit qu'il y avoit dans la Libye une Nation de Geans; mais il leur fait faire un exercice beaucoup plus innocent que celui des autres. Car il dit que des fleurs qui naissent en leur país en abondance, & sans qu'on se mette en peine ni de les planter ni de les cultiver, ils font du miel aussi bon que celui que font les Abeilles. Outre cela l'Arcadie fut autre-
fois

Fois appellée Gigantis, d'où l'on peut conjecturer que ceux qu'on a depuis appellez Arcades estoient autrefois appellez Geans. Au reste Nembrot qui fit bâtir la ville de Babylone, & cette fameuse Tour, où il croyoit se deffendre contre les eaux d'un second Deluge, est appellé Geant, & l'on dit qu'il avoit dix coudées de haut. Ainsi il est à croire qu'il y a eu des Geans, & que peut-estre il y en a encore.

Pour ce qui est maintenant de leur origine je ^{Sulpice} n'en puis rien dire de certain, car ici l'autorité ^{Severe} des Historiens, ne vaut gueres mieux que celle ^{te. Be-} des Poëtes. Josephus ^{rosis.} veut faire croire dans les Anti- ^{Co-} quitez Judaïques qu'ils furent engendrez de la ^{mett.} conjonction des Demons avec les femmes. La ^{inc.} ^{10.} ^{Genes.} stance semble favoriser cette opinion par un argument tiré de l'Escriture sainte. Severe Sulpice, & presque tous ceux de son temps, croyoient que les Anges estoient devenus amoureux des filles des hommes, qu'ils les avoient épousées, & que les Geans estoient nez de ce mariage. Mais saint Augustin & tous les Theologiens qui sont venus depuis ont justement condamné cette opinion.

Après tout il y a de l'apparence que deux choses ont donné lieu à cette Fable, les Anges qui s'éleverent contre Dieu & qui furent précipitez dans les Enfers; & outre cela Nembrot, dont nous avons déjà parlé, qui fit faire ce prodigieux Ouvrage, dont il sembloit se vouloir servir pour escalader le Ciel. Car il ne faut point douter que les Grecs n'ayent veu les Livres sacrez; Et comme ils estoient amoureux des fictions, ou que le Demon artificieux se voulut servir de leur esprit pour ôter la connoissance de la verité, ils ont pris plaisir à la cacher sous des Fables.

FABLE SIXIÈME.

ARGUMENT.

L'exemple de Lycaon Prince & Tyran de l'Arcadie, fait voir combien cette race fut inhumaine & abominable; mais Jupiter irrité de ses cruautés, en prit enfin la vengeance; & afin que Lycaon ne perdît pas par la mort le sentiment de son supplice, il le convertit en Loup, dont il avoit déjà le nom, le cœur, & le naturel.

Lycaos
signifie
un
Loup
en
Grec.

Lous que Jupiter eut considéré du Ciel l'inhumanité de cette race detestable il en gemit en luy-mesme; & se remettant devant les yeux le festin funeste que luy avoit voulu faire Lycaon, il en conceut des ressentimens qui furent dignes de Jupiter, & fit assembler son Conseil, où les Dieux ne manquèrent pas de venir, comme ils avoient esté mandez. Il y a un chemin au Ciel que l'on découvre facilement quand l'air est serain & sans nuage: on l'appelle la voye lactée à cause de sa blancheur extrême, & c'est par là que viennent les Dieux au Palais de Jupiter. En mesme temps les plus illustres des Dieux firent voir leurs maisons ouvertes à la droite & à la gauche; car les moindres divinitez ont leur logement ailleurs, & il n'y a que les plus hautes Puissances du Ciel qui soient logées sur

èe chemin. C'est ce lieu là, ce me sem-
 ble, que je pourrois appeller le Palais
 & la Cour du Ciel, s'il estoit permis à
 mes paroles de prendre quelque har-
 dieffe. Enfin lors que chacun eut pris sa
 place, Jupiter plus élevé que les autres,
 s'appuyant sur son Sceptre d'ivoire,
 branla trois ou quatre fois la telle, &
 par cette action qui faisoit voir sa colere,
 il fit trembler la Terre, la Mer & les
 Cieux; & euluite son ressentiment luy
 fit prononcer ces paroles. Je me trou-
 ve aujourd'huy plus en peine que je ne
 fus autrefois pour la domination de
 tout le monde; lors que des monstres
 foris de la terre avec chacun cent bras
 & cent mains, entreprirent de vaincre
 le Ciel, & de le mettre en servitude.
 Car encoro que l'ennemy fust cruel &
 formidable, je n'avois pourtant à com-
 battre qu'une seule espece d'hommes;
 & il ne falloit que m'en deffaire pour
 mettre fin à cette guerre. Mais aujour-
 d'huy j'ay des ennemis par tout où la
 terre est habitée, par tout où Neptune
 embrasse le monde, & si je veus les en-
 terminer, il faut que j'extermine tous
 les hommes. Je les perdray, je le jure
 par les fleuves qui coulent sous terre,
 parmi les tenebres des enfers. Nean-
 moins il faut auparavant tenter toutes

choses: & si la playe est incurable, il
 faudra se servir du fer, de peur que le
 mal ne passe plus loing, & que ce qui
 est corrompu, ne corrompe ce qui ne
 l'est pas. J'ay sur terre des Demi-dieux;
 j'y ay des Faunes & des Nymphes, des
 Satyres & des Silvanis; Et puisque nous
 ne voulons pas encoré qu'ils ayent pla-
 ce dans les Cieux, faisons pour le moins
 en sorte qu'ils habitent seurement la
 terre que nous leur avons donnée.
 Vous pourriez vous persuader qu'ils y
 fussent en assurance, puisque l'execra-
 ble Lycaon si connu par ses cruautéz, a
 eu assez de hardiesse pour entreprendre
 de me perdre; moy qui tiens le foudre
 en main, moy qui suis absolu sur vous,
 moy que vous reconnoissez pour vostre
 souverain Monarque? Chacun fremit
 à ce discours; & d'un consentement
 commun, chacun demanda la van-
 geance d'une action si pleine d'horreur.
 Ainsi lors que des impiés eurent fait des
 efforts si furieux pour éteindre le nom
 Romain avec le sang de Cesar; tout le
 monde s'épouvanta de cette perte ino-
 pinée; & le zele de vos amis, ô grand
 & fameux Auguste, ne vous fut pas
 plus agreable que celuy des Dieux à Ju-
 piter. Enfin quand il eut fait cesser le
 bruit, & qu'il eut fait faire silence, il
 le

le rompit par ces paroles. Ne vous en ^{ce}
 mettez point en peine, leur dit-il, ce ^{ce}
 méchant a été puni; mais il faut vous ^{ce}
 montrer son crime, & la vengeance ^{ce}
 que j'en ay prise. Lors que le grand ^{ce}
 bruit des vices & de l'infamie de ce sic- ^{ce}
 cle eut monté jusqu'à mes oreilles, ve- ^{ce}
 ritablement je louhaitay qu'il fust faux; ^{ce}
 néanmoins je descendis aussitost du ^{ce}
 Ciel, pour en estre moy-mesme le té- ^{ce}
 moin; & sous une forme humaine ayant ^{ce}
 caché ma divinité, je fis une revue par ^{ce}
 toute la Terre. Il faudroit un long dis- ^{ce}
 cours pour vous représenter combien ^{ce}
 je trouvoy par tout d'impietez & de cri- ^{ce}
 mes; Et pour tout dire en un mot, le ^{ce}
 mal estoit plus grand que le bruit. Après ^{ce}
 avoir traversé la montagne de Memale, ^{ce}
 si remplie de bestes sauvages, celle de ^{ce}
 Cylene, & les pins du mont Lycée, je ^{ce}
 me trouvoy en Arcadie, & j'entray sur ^{ce}
 le soir dans le Palais du Tyran de cette ^{ce}
 contrée. Je donnay d'abord quelques ^{ce}
 signes qu'un Dieu estoit arrivé; & le ^{ce}
 peuple commençoit déjà à me faire des ^{ce}
 prieres; mais Lycaon en fit des risées, ^{ce}
 & se moqua du Dieu & des vœux qu'on ^{ce}
 luy adressoit. J'éprouveray bien-tost, ^{ce}
 dit-il, si ce nouveau venu est Dieu ou ^{ce}
 homme, & j'en feray une épreuve qui ^{ce}
 éclaircira tous les doutes, & qui mon- ^{ce}

» trera la verité. Ainsi il fait dessein de me
 » perdre par une mort inopinée, lors que
 » je serois endormy; & c'estoit-là l'expé-
 » rience qui devoit luy faire connoistre
 » quelle estoit ma condition. Il ne se con-
 » tenta pas de cela, il fit égorger l'un des
 » otages que les Molosses luy avoient
 » n'agueres envoyez; & commanda pour
 » me regaler qu'on fist bouïllir une partie
 » du corps de ce miserable, encore chaud
 » & palpitant, & qu'on en fist rôtir l'au-
 » tre. Mais à peine eut-il fait mettre sur
 » table que je commanday au feu de devo-
 » ter cette maison, pour punir les crimes
 » du maistre. Vous pouvez bien juger
 » que cet accident luy donna de l'épou-
 » vante. Il prend donc aussi-tôt la fuite
 » & s'estant jetté dans les champs, il hur-
 » le en pensant se plaindre, & s'efforce
 » en vain de parler. Ainsi il n'emprunte
 » que de luy-mesme de la barbarie & de la
 » rage; il exerce sur les bestes ce sanglant
 » & furieux appetit, qui luy inspiroit
 » tant de meurtres; & aujourd'huy il ne
 » se plaît que dans le sang & n'a point
 » d'autre nourriture. Ses habits se sont
 » changez en un poil rude & hérissé, & ses
 » bras se sont convertis en jambes; enfin
 » il est devenu Loup, & comme il en
 » avoit déjà le naturel, il conserve dans
 » une forme nouvelle son ancienne inhu-
 » mani-

manité. Il a le poil gris comme il l'a-
voit auparavant; on voit la même fu-
reur sur sa face, & le même feu dans
ses yeux; il est toujours l'image de la
cruauté.

EXPLICATION

De Lycaon converty en Loup.

CETTE Fable à la bien considérer est une bel-
le instruction qui apprend aux Rois & aux
Princes à ne rien faire témérairement & sans avoir
bien examiné toutes choses. En effet Jupiter ayant
à punir les méchans fait assembler le Conseil des
Dieux pour délibérer de leur punition. Et non
seulement il fait venir à ce Conseil les plus grands,
mais même le plus petits d'entre les Dieux, vou-
lant montrer par là que les Princes ne doivent pas
seulement écouter les grands Seigneurs, mais
même les moindres personnes; & que comme
c'estoit assez à ces petits Dieux d'estre Dieux pour
avoir place dans le Conseil de Jupiter, c'est assez
aux hommes d'estre gens de bien pour assister aux
Conseils des Princes.

Mais pourquoy feint-on que Jupiter descend
luy-même du Ciel en terre pour voir les choses
qui s'y passent, & qu'il ne veut pas se rapporter
à ce que luy dit la renommée des crimes & des
impietez des hommes? C'est à mon opinion afin
d'avertir les Princes de ne pas croire tout ce qu'on
leur dit, & de voir plus par leurs yeux que par les
yeux de leurs creatures. C'est afin de leur ensei-
gner d'estre eux-mêmes presens à tout, de ne
point croire de rapports qui ont tant perdu d'in-
nocens, & qu'il faut pour ainsi dire qu'ils soient
eux-mêmes les témoins des crimes, avant que
d'en estre les Juges.

Au reste il est certain que Lycaon fut Roy d'Arcadie, mais que ce fut un Prince cruel & inhumain, qui ne se soucioit ni d'amis ni d'alliez. L'on rapporte qu'il fut le premier qui rompit les trêves qu'on fait ordinairement dans la guerre, & qu'il les rompit en immolant à Jupiter les ôtages qu'il avoit receus des Molossiens. Ainsi s'estant rendu maistre de ce peuple, qui estoit un peuple simple & facile à surprendre, ou dit qu'il l'avoit devoré comme le loup devore les brebis; Et parce qu'il se nommoit Lycaon & que Lycos signifie un Loup en Grec, les Poëtes ont pris de là sujet de dire qu'il avoit esté metamorphosé en Loup. Mais comme il n'y a rien de plus cruel à l'homme que l'homme mesme quand il oublie ce qu'il est, je ne sçay si cette Fable n'a point donné lieu à cette parole: *Homo homini Lupus, l'homme est un Loup à l'homme*, ou si cette parole n'a point donné lieu à cette Fable.

Enfin l'on deteste par cette fiction l'impieté, la perfidie, & les mauvais traitemens qu'on fait à ses hostes. Car autrefois l'hospitalité estoit le bien le plus saint de la société humaine; Et l'on peut bien reconnoistre combien l'antiquité en faisoit-estat, puis qu'elle en donna à Jupiter le nom d'hospitalier. Il y a aussi un endroit dans Tite-Live qui fait voir combien l'on avoit de respect pour l'hospitalité. En effet un certain Badius de Capoue qui avoit pris le parti d'Annibal, renonça solennellement & en la presence des deux armées à l'hospitalité qu'il avoit avec Crispinus Romain, afin de pouvoir combattre legitimement contre luy.

FABLE SEPTIESME.

A R G U M E N T.

Jupiter ne se contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reste des hommes, mais parce que tous les hommes estoient criminels, il resolut d'exterminer tout le genre humain, par un deluge universel; & conserva seulement Deucalion & Pyrrha, qui avoient gardé leur pureté & leur innocence parmi la corruption generale.

UNB seule maison a pery, mais une
 seule maison n'a pas merité de perir.
 Les vices & les furies de l'Enfer éten-
 dent leur Empire par toute la Terre, &
 l'on dirait que tous les hommes ayent
 juré solennellement de n'embrasser que
 l'injustice. Il ne faut donc point les
 épargner, il faut qu'ils souffrent la pei-
 ne qu'ils ont justement meritée. C'est
 une chose resoluë; & ce seroit estre in-
 juste que de ne pas punir tous les hom-
 mes, puisque tous les hommes sont cri-
 minels. Une partie des Dieux approu-
 va par la parole cette resolution de Ju-
 piter qu'elle aigrit mesme davantage,
 & l'autre se contenta d'y donner son
 consentement. Neanmoins il n'y en eut
 point à qui la perte du genre humain ne
 donnât de la douleur, & dans ce ressen-
 timent ils demanderent à Jupiter qui
 porteroit d'oresnavant de l'encens sur

les Autels; ce que deviendroit la Terre, quand elle n'auroit plus d'habitans, & s'il donneroit aux bestes sauvages la charge de la repeupler. Mais Jupiter qui avoit soin de toutes choses, les ôta d'inquietude, & leur promit de remplir la Terre d'un nouveau peuple, qui ne ressembleroit pas au premier, & dont la naissance seroit merveilleuse. Ainsi il estoit déjà tout prest de lancer des foudres par toute la Terre; mais il craignit que l'air ne s'enflammât par de si grands feux, & que le Ciel ne se ressentit de cet embrasement universel. D'ailleurs il se remit en mémoire qu'il estoit dans les destins que la Terre, la Mer & les Cieux devoient brûler quelque jour, & que ce grand feu mettroit en danger tout l'Univers. Il quitta donc les armes dont il se sert ordinairement, & qui sont forgées par les Cyclopes; & resolut de se servir d'une autre sorte de supplice, de perdre le genre humain dans les eaux, & de faire tomber des torrens de toutes les parties du Ciel pour punir tant de criminels. Il fit en mesme temps enfermer dans les cavernes d'Eole, & l'Aquilon, & les autres vents, qui ont la vertu de sécher la Terre & de dissiper les nuages. Il ne laissa en liberté que le Vent du Midy;

&

& ce Vent parut aussi-tost porté sur ses ailes humides, & accompagné d'une obscurité qui déroboit le jour au monde. Il avoit la barbe chargée de nuages, ses cheveux estoient autant de ruisseaux, son front estoit le siege des brouillards, & ses ailes n'avoient point de plumes dont il ne sortit des torrens. Quand il eut ramassé les nuages qui estoient répandus de part & d'autre, & qu'il les eut pressez avec ces mains épouvantables, il se fit un grand bruit en l'air, & en mesme temps il en tomba de grands Fleuves qui épouventerent toute la Terre. Cependant la Messagere de Junon, Iris revêtuë d'un habit de cent diverses couleurs, attire de nouvelles eaux, & porte aux nuës leur nourriture. Les bleds en sont renverlez, le Laboureur étonné void perir en un instant le travail de toute l'année, & fait inutilement de vœux. Mais la colere de Jupiter ne le contente pas des armes qu'elle rencontre dans le Ciel; Neptune son frere vient à son secours avec les eaux, comme avec des troupes auxiliaires; & fait assembler tous les Fleuves; & quand ils se furent rendus dans son Palais: Ce n'est point, dit-il, Jupiter que vous devez servir ici, c'est vostre Prince, c'est moy-mesme. Faites voir de tous côtez ce que

„ peut vostre violence ; Ouvrez large-
 „ ment vos sources, rompez tous les ob-
 „ stacles qui vous arrestent, & donnez
 „ enfin à vos eaux toute la liberté, quel-
 „ les voudront prendre. Après avoir re-
 ceu ce commandement, ils retournent
 dans leurs grottes, ils levent la bonde
 qui retient leurs eaux ; ils surmontent
 de tous côtez & les digues & les levées
 que l'on oppose à leur furie, & d'un
 cours precipité, ils se vont jeter dans
 la Mer. Cependant Neptune frappa de
 son Trident la Terre, qui trembla d'un
 si grand coup, & se détachant d'avec
 elle mesme par son tremblement, elle
 ouvrit aux eaux de nouveaux chemins.
 Alors des Fleuves débordez se répan-
 dent par les campagnes, & entraînent
 indifferemment & les plantes & les ar-
 bres, & les bestes & les hommes, &
 les Palais, & les Temples. Si quelque
 maison demeure debout, & qu'elle
 puisse resister à la violence d'un si grand
 mal, les eaux passent par dessus ; & il
 n'y a point de si hautes tours qui ne
 soient ensevelies dans ce gouffre épou-
 vantageable. Ainsi la Mer & la Terre
 estoient confonduës ensemble, & il n'y
 avoit plus de difference entre ces deux
 elemens. Tout l'Univers estoit une
 Mer qui n'avoit ni ports ni rivages.

L'un

L'un monte sur une Montagne comme en un lieu de refuge ; l'autre se jette dans un bateau, & se sert de l'aviron où naguères il conduisoit une charruë. L'un nage par-dessus les bleds ou par-dessus sa maison que les eaux ont submergée ; & l'autre pensant se sauver sur les arbres les plus hauts, y trouve déjà des poissons. Si par hazard on jette l'ancre, elle s'attache dans un pré ou dans une vigne ; & les Monstres de la Mer sont couchés & se reposent où les chèvres & les brebis avoient accoutumé de paistre. Les Néréïdes s'étonnent de voir sous les eaux des bois, des villes & des maisons ; les Dauphins se promènent dans les forests ; & l'on void nager les Loups peste-messe avec les Moutons. L'eau qui est par tout la maistresse, porte les Lyons & les Tigres ; la force ne sert de rien au Sanglier ; la legereté des Cerfs leur est entierement inutile ; & après que les Oyseaux ont long-temps cherché la Terre pour se reposer, ils se laissent tomber dans l'eau, de travail & de lassitude. Enfin cet épouvantable débordement de la Mer, alla plus haut que les montagnes ; & leurs sommets le plus élevez où les vents & les nuages pouvoient à peine arriver, furent battus par les fogs. De sorte que la plus

grande partie de ceux qui pensoient y avoir trouvé un azyle, furent emportez par les eaux; & ceux que les eaux épargnerent, furent contrains d'y mourir de faim.

EXPLICATION.

Du Deluge & du rétablissement du genre humain.

SI la Fable précédente a esté faite pour l'instruction des Princes, celle-cy est généralement pour l'instruction de tous les hommes. Car comme les Rois & les peuples perirent par les eaux d'un mesme Deluge, & que la puissance des Grands, n'eut pas plus de force en cette occasion que la foiblesse des petits; cette Fable veut montrer par là qu'il ne sert de rien d'estre Roy pour se défendre contre Dieu, & que les Grands & les Petits ne peuvent pas plus les uns que les autres, contre la colere du Ciel. Enfin son but est de nous apprendre par l'exemple de Deucalion & de Pyrrha, qui vivoient saintement, qui craignoient les Dieux, & qui leur bâtirent les premiers des Temples, que c'est par la sainteté & par l'innocence de la vie qu'on est bien avec Dieu, & que l'on se peut sauver du naufrage de tout le monde.

Je ne diray point qu'il y a eu plusieurs Deucalions, parce qu'ils n'ont que faire ici. Pour le Deucalion du deluge l'on a feint qu'il estoit fils de Prométhée, comme qui diroit fils de la prudence, & on luy attribué la réparation du genre humain, par la mesme raison qu'on a attribué à Prométhée la creation de l'homme. Car après le Deluge les hommes qui estoient nez rudes & sans confiance habitoient dans des rochers & dans des ca-

ver-

Apol-
lonius
3.

vernes ; mais d'autant que Deucalion & Pyrrha sa femme leur apprirent le culte des Dieux avec la politesse de la vie , & qu'ils les tirèrent des rochers pour les faire vivre en société , l'on a pris de là sujet de dire qu'ils avoient fait naître les hommes des pierres qu'ils jetterent derriere eux. Car , comme quelqu'un a dit devant moy , c'est comme jetter des pierres derriere soy , que de laisser derriere soy les rochers & les cavernes.

Natalia
Comes.

Or les Fables ont feint que les hommes sont des pierres converties en hommes , pour nous faire entendre par là la dureté de l'esprit & du corps humain : Et il est à croire que ce qui a donné occasion à cette Fable , c'est que Lithos en Grec signifie une pierre , & tout ensemble un homme stupide.

Maintenant pour ce qui concerne le Deluge, il est constant & Lucien en rend témoignage , qu'on parle en cet endroit de celui qui arriva du temps de Noë , & non pas de cette inondation qui ruina la Grece & l'Italie , & qui submergea de telle sorte l'Isle Atlantique qu'elle n'a point paru depuis , bien qu'elle fust aussi grande que l'une des parties du monde, Plutarque le témoigne comme Lucien en disant qu'on fit sortir la Colombe de l'Arche , & quelle apporta des branches que les eaux se retiroient.

Dans le
livre
de la
Deesse
de Sy-
rie.

Dans le
livre de
l'indu-
strie
des ani-
maux.

L'on dit après tout que Deucalion après le Deluge consulta Themis , & qu'il ne fit rien que par ses ordres , comme si l'on vouloit dire qu'il consulta la raison & la nature. Car on n'entend autre chose par Themis que la Loy de nature , que la raison même qui est dans l'esprit de tous les hommes , qui leur apprend à faire ce qui est permis (car Themis en Grec signifie ce qui est permis) & suivant laquelle la société civile a esté fondée & établie.

FABLE HUITIÈME.

A R G U M E N T.

Deucalion & Pyrrho sa femme estans échappés du Deluge universel, repeuplent la Terre à une façon toute merveilleuse, par les avertissemens de Themis.

LA Phocide, qui est entre l'Attique & la Boëtie estoit une Terre fertile pendant le temps qu'elle estoit Terre; car alors c'estoit un quartier de mer, & un champ de longue étendue de quantité d'eaux ramassées. Il y a dans cette contrée une montagne qui se separe en deux sommets qu'elle porte plus haut que les nuës (on l'appelle le Mont-Parnasse) & comme ces deux sommets, dont on voyoit tant soit peu les pointes, estoit alors le havre seul qu'il y eut dans l'Univers, car la mer avoit couvert toutes les autres montagnes, ce fut aussi en cet endroit que s'arresta la petite barque qui portoit Deucalion & sa femme, restez seuls du naufrage de tout le monde. Au reste il n'y eut jamais d'homme plus recommandable que Deucalion par l'intégrité & par la Justice; & il n'y eut jamais de femme qui eust plus d'ardeur & de reverence pour le culte & pour le service des Dieux.

Aussi.

Aussi lors que Jupiter eut veu que tout le monde estoit submergé, & que de tant d'hommes & de femmes, il ne restoit qu'un homme & une femme tous deux innocens; & tous deux également zelez pour les Dieux qu'il avoient tous jours adorez, il commanda à l'Aquilon de chasser les nuës, & remit en liberté ce vent favorable, qui a la vertu d'effuyer l'air, & de luy rendre la serenité; enfin il montra la Terre au Ciel, & fit voir le Ciel à la Terre. En même-temps la mer perdit sa colere, Neptune ayant quitté son Trident, calma les flots irritez, & donna ordre à Triton de sonner de sa Trompette, & de rappeler les Fleuves. Ainsi au commandement de son Maistre, il prend en main la Trompette; & du milieu de la mer il en fit entendre le bruit jusqu'à l'Orient, & à l'Occident. A peine eut-il sonné la retraite, que les eaux de la terre & de la mer obeïrent à ce signal. La mer qui estoit répandue de tous côtez, eut aussitost des rivages, les Fleuves recommencerent à couler dans leur Canal ordinaire, & se virent comme prisonniers entre les bords qui les resserrent. L'on diroit qu'il en sort des montagnes, à proportion qu'ils diminuent, & que la terre se hausse, à mesure que les eaux s'abaiss-

s'abaissent. Quelque-temps après les for-
rests & les bois montrèrent leurs testes
dépoüillées defeuilles, & couvertes sou-
lement du limon/que les eaux leur
avoient laissé. Enfin la terre se décou-
vrit entièrement; & lorsque Deucalion
en vid les desolations & les ruines, &
qu'il n'y avoit de toutes parts qu'un si-
lence épouvantable, il ne peut retenir
ses larmes & tint ce discours à Pyrrha:

„ O ma sœur ! ô ma chère femme ! ô fem-
me restée seule de toutes les femmes ;
„ toy que premièrement la nature, en-
„ suite le mariage, & enfin le peril extré-
„ me où nous-nous voyons réduits, ont
„ jointe si étroitement avec moy ; en
„ quelque lieu que le Soleil regarde la ter-
„ re, il void tout le monde en nous-deux,
„ nous sommes aujourd'huy tout le mon-
„ de, les eaux ont dévoré le reste. Nean-
„ moins je n'oserois encore me persuader
„ que nous soyons assurez de nostre vie ;
„ & je ne puis voir le moindre nuage que
„ je ne prenne l'épouvante. Si tu fusses
„ sortie sans moy de ce naufrage universel,
„ & que j'eusse pery avec toute la nature,
„ que ferois tu maintenant abandonnée
„ de tout secours ? Comment pourrois-tu
„ supporter ta crainte, & qui te console-
„ roit aujourd'huy, s'il n'y avoit perlon-
„ ne de reste ? Pour moy je te jure, & je
„ te

te prie de le croire que si les eaux avoient
 esté ton sepulchre, je te suivrois, ma
 chere femme, & les eaux seroient aussi
 mon tombeau ! Plût aux Dieux que je
 pusse reparer le genre humain par les
 mesmes moyens que mon * pere le fit
 naistre ; Plût aux Dieux que je pusse inf-
 pirer une ame à de la terre détournée,
 après luy avoir donné une ressemblance
 d'homme. Mais tout ce qui reste du gen-
 re humain, est maintenant en nous
 deux ; & nous ne sommes demeurés au
 monde que comme des fantômes & des
 simulachres de l'homme. Il luy parla de
 la sorte ; & tous deux en versant des lar-
 mes, ils résolurent d'implorer les Dieux,
 & de chercher dans les Oracles, de la
 consolation & du secours. Ainsi sans
 différer davantage, ils vont ensemble
 le long du rivage de Cephise, dont les
 eaux n'estoient pas encore bien claires,
 bien qu'elles se fussent déjà retirés dans
 leur lit. De là après s'estre mouillé les
 levres de l'eau de ce Fleuve, & en avoir
 versé sur leur tête & sur leurs habits,
 ils allerent au temple de Themis dont
 l'entrée estoit encore remplie de mousse
 & de fange, & les Autels demeurez de-
 bout, sans qu'il y eust d'apparence
 qu'on y eust fait des sacrifices. A peine
 eurent-ils touché les degrez du Temple,
 qu'ils

Il
 étoit
 fils
 de
 Pro-
 mo-
 théon

qu'ils se prosternerent tous deux en terre ; & apres l'avoir baillée , ils firent cette priere à la Deesse. Si les Dieux peuvent s'adoucir par des prieres justes & respectueuses, si leur colere peut être appaisée , enseignez-nous, ô sainte Themis ! comment l'on pourra reparer la ruine du genre humain ; & donnez nous de l'assistance dans ce desespoir de toutes choses. La Deesse fut touchée de leur priere & de leur douleur & leur fit cette réponse. Sortez du Temple, couvrez-vous la tete & le visage , détachez votre ceinture, & jetez derriere vous les os de vostre grand-Mere. Ils demurerent long-temps étonnez de cette réponse ; & enfin Pyrrha rompit le silence la premiere, & refusa d'obeir au commandement de la Deesse. Elle la prie en tremblant de luy pardonner ; & ne peut, dit-elle, luy obeir, parce qu'elle craint d'offenser les manes de sa mere, en faisant à ses os un si indigne traitement. Cependant ils ne laissent pas de considerer les paroles de l'Oracle ; ils taschent de découvrir quelque lumiere dans l'obscurité de cette réponse ; & enfin Deucalion soulagea par ces paroles l'inquietude de sa femme, Non, non, dit-il, ou mon opinion me trompe, ou l'Oracle ne nous com-

,, mande

mande pas un crime. La terre est nostre
 grand Mere, & comme j'estime que les
 pierres peuvent estre appellées les os de
 la terre, je croy qu'elles sont les os
 qu'on nous commande de jeter. Bien
 que Pyrrha fût en quelque sorte persua-
 dée par les raisons de son mary, hean-
 moins son esperance demouroit encore
 douteuse, & l'un & l'autre se déstioit de
 cet avertissement des Dieux. Mais en
 quoy leur pouvoit nuire de faire une ex-
 perience qui montroit leur soumission:
 Il sortent donc aussi tost du Temple,
 ils couvrent leur teste & leur visage, ils
 détachent leurs ceintures, & jettent des
 pierres derriere eux, comme il leur avoit
 esté commandé. Ainsi (qui le pourroit
 croire si l'antiquité ne nous en servoit
 de témoin?) des cailloux se dépouille-
 rent de leur dureté naturelle, & prirent
 une nouvelle forme en s'amolissant;
 Lors qu'ils eurent commencé à croistre,
 & qu'ils se furent revêtus d'une nature
 plus facile, on y pouvoit bien décou-
 vrir la figure de l'homme; mais elle n'e-
 stoit pas assez remarquable, & ressem-
 bloit aux statües qu'on a seulement
 ébauchées sur de la pierre, ou sur du
 marbre. Ce qu'il y avoit en ces cailloux
 de plus humide & de plus terrestre, fut
 changé en chair & en nerfs, & ce qu'il y
 avoit

avoit de plus dur, fut converty en osse-
mens; mais ce qui estoit veine dans le
caillou, garda le mesme nom dans
l'homme. De sorte que les pierres, qui
avoient esté jettées par les mains de
l'homme, prirent la forme & la figure;
& celles qui avoient esté jettées par la
femme, reparerent la perte des fem-
mes. C'est ce qui est cause qu'il y a tant
de dureté parmy les hommes; & qu'ils
ont tant de force, & de constance dans
les travaux, & dans les fatigues. Enfin
nous rendons nous mesmes témoignage
par la dureté de nos cœurs de quelle
origine nous venons.

FABLE NEUVIESME.

A R G U M E N T.

*Après que les eaux se furent retirées, il nasquit
du limon & de la fange de la terre, un serpent ap-
pellé Python, qu'Apollon tua avec ses fleches. Et
afin que les hommes ne perdissent pas la memoire ni
de cette victoire, ni de l'obligation que les hommes
luy avoient, il institua cette espece de jeux & de
combats, qui furent appellez Pythiens, & luy-
mesme il fut surnommé Pythien pour avoir surmon-
té ce monstre.*

LA terre produisit d'elle-mesme les
autres especes d'animaux: car après
que son humidité naturelle eut esté é-
chauffée par les rayons du Soleil, & que
son

son limon se fut enflé par la chaleur, les semences qu'elle nourrissoit dans son sein, commencerent à croistre, comme dans le ventre de leur mere, & prirent des formes diverses selon leurs diverses facultez. Ainsi lorsque le Nil s'est retiré des campagnes de l'Égypte dans son canal ordinaire, & que le limon qu'il laisse après luy, s'est échauffé par le Soleil, le laboureur ne peut remuer la terre qu'il n'y rencontre une infinité d'animaux. Quelques uns ne sont encore que commencez; les autres un peu mieux formez & néanmoins imparfaits, attendent encore quelque membre. Et bien souvent l'on en trouve qui vivent & se remuent d'un côté, & qui de l'autre ne sont que terre. En effet lorsque l'humidité & la chaleur sont dans un certain temperament, elles sont capables de concevoir, & il n'y a rien sur la terre qui ne s'engendre de ces deux principes. Et certes bien que le feu & l'eau soient naturellement ennemis, & qu'ils entretiennent entre-eux une guerre perpetuelle, néanmoins la chaleur humide contribue à la production de toutes choses, & l'accord, pour ainsi dire, discordant de ces qualitez contraires est propre à la generation de tout ce qu'on void dans le monde. Enfin

lorsque

lorsque la terre, qui estoit remplie de
 toutes parts de la fange du Deluge, eut
 esté réchauffée par les ardeurs du So-
 leil, elle produisit une multitude d'ani-
 maux de différentes especes; elle en
 forma de semblables à ceux que l'on
 avoit déjà veus, & en crea aussi de nou-
 veaux. Ainsi elle engendra comme en
 dépit d'elle mesme, l'épouvantable Py-
 thon, l'horreur & l'effroy du monde,
 qui commençoit à renaitre. C'estoit
 un serpent d'une forme inconnüe, &
 d'une grandeur si prodigieuse qu'il cou-
 vroit de son corps une Montagne. Mais
 Apollon qui ne s'estoit servy jusques-là
 de ses flèches que contre des Chevreuils
 ou des Dains, ne laissa pas de l'attaquer;
 & comme il épuisa presque tout son car-
 quois contre luy, il le perça par tant
 d'endroits que ce monstre épouvanta-
 ble vomit par tant de blessures & son ve-
 nin & la vie. Cependant afin que le
 temps ne pût effacer la memoire d'une
 action si glorieuse, il institua des jeux
 & des combats solempnels qui furent ap-
 pellez Pythiens du nom de ce monstre
 dont il venoit de triompher. Les jeunes
 gens qui y remportoient la victoire ou à
 la luite, ou à la course, ou à monter
 sur des chariots, en recevoient pour
 leur prix une Couronne de chesne, car

il n'y avoit point encore de lauriers ; & en ce temps-là Apollon le servoit indifféremment de toutes sortes d'arbres pour se faire des Couronnes.

EXPLICATION

Du serpent Python.

APRES que les eaux du Deluge se furent retirées, comme la terre en demeura quelque temps humide, il s'en éleva quantité d'exhalaisons qui continuèrent jusques à ce que le Soleil luy en eust osté la matiere en la desséchant. C'est ce qu'on veut enseigner par la Fable de Python ce fameux serpent qui fut tué par Apollon. Car Python signifie en Grec putrefaction & pourriture, & parce que le Soleil dissipe & consume les infections de la terre, & qu'il sort de ce grand corps lumineux des rayons en forme de flèches, l'on a dit qu'Apollon qui est le Soleil avoit tué avec ses flèches le serpent Python, par lequel on représente les exhalaisons de la terre. C'est pourquoy les jeux Pythiens furent établis en l'honneur d'Apollon.

Quelques-uns voulant rapporter cette Fable à l'histoire, ont dit que Python estoit un méchant homme, un voleur celebre, un grand meurtrier qu'Apollon d'Athenes fit punir rigoureusement. Car Ciceron dit qu'il y eut quatre Apollons; le premier cet ancien Apollon, qui fut protecteur d'Athenes, le second qui fut fils d'un Corybant, & qui naquit en Crete; le troisième, qui fut fils de Jupiter & de Latone, & le quatrième qui donna des loix aux Arcades, & qui en fut surnommé Nomius, car Nomos en Gree signifie Loy.

Strabon.
l. 9.

Prestre
de Cybele.

Mais n'est il pas vray-semblable, que par le

Serpent Python l'on peut entendre les maladies & particulièrement la peste qui naist de la purification de la terre & de l'infection de l'air ? Si l'on m'accorde cela je viendray bien à bout du reste. En effet si l'on veut s'arrêter à la Fable le Soleil est l'angean & le Dieu de la Medecine ; & comme Dieu de la Medecine il est le Souverain Medecin & l'exterminateur des maladies. Ou sans nous amuser à la Fable, puis qu'il purifie l'air & la terre, & qu'il donne aux plantes la propriété qu'elles ont de guerir les maladies, ne peut on pas dire encore en ce sens qu'il est victorieux de ces Pythonons qui naissent de la corruption des fumeurs, & de toutes les autres causes que la Medecine connoist, ou qu'au moins elle doit connoistre.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT.

Apollo devient amoureux de Daphné, fille du Fleuve Penée, la plus belle & la plus parfaite Nymphe de son temps ; & parce qu'il ne pouvoit la gagner ni par des promesses, ni par des prieres, il resolut d'y employer la violence. De sorte que Daphné se voyant poursuivie, & presque en estat de ne pouvoir plus se défendre, implora le secours de son pere, qui la changea en Laurier pour conserver sa Virginité.

DAPHNÉ fille du Fleuve Penée, fut la premiere beauté dont Apollo devint amoureux. Mais au reste ce ne fut point le hazard qui luy inspira cette passion, ce fut la colere de l'Amour qu'il avoit a' agueres offensé. En effet
Apol-

Apollon orgueilleux de la victoire qu'il
 venoit de remporter sur le serpent,
 ayant rencontré l'Amour qui venoit de
 bander un arc: Hé quoy! luy dit-il, "
 petit garçon, est-ce à vous à faire à ma- "
 nier des armes si fortes? elles ne sont "
 en leur place que dans mes mains & sur "
 mes épaules: C'est à moy de m'en ser- "
 vir, qui en scay frapper les bestes, qui "
 puis triompher d'un ennemy, & qui "
 viens tout fraîchement de tuer ce mon- "
 stre effroyable dont le ventre enflé de "
 venin couvroit plusieurs arpens de ter- "
 re. Contente-toy, mon petit Amy,
 de porter en main un flambeau qui peut "
 allumer quelques flammes, & ne pre- "
 tends pas à nôtre gloire. L'Amour of- "
 fensé de ce discours d'Apollon; Que "
 tes flèches, luy dit-il, percent toutes "
 choses; Au moins les miennes auront "
 la force de te traverser le cœur; & tu "
 m'avoueras que ta gloire est autant au- "
 dessous de la mienne qu'un animal au- "
 dessous d'un Dieu: Il ne parla pas d'a- "
 vantage; & en mesme-temps il fendit
 l'air de ses ailes, & vola sur le Mont
 Parnasse. Il n'y fut pas si tost arrivé,
 qu'il tira de son Carquois deux flèches,
 dont les effets sont bien differens; car
 l'une a la force de chasser l'Amour,
 & l'autre de le faire naistre. Celle qui

52 LES METAMORPHOSES

le fait naître est toute dorée, & sa pointe est aiguë & reluisante; mais celle qui le chasse, est émoussée, & n'est armée que de plomb. Il tira de ce trait de plomb sur une Nymphe fille de Penée; & perça le cœur d'Apollon de la flèche d'or. En même temps l'un aimait, & l'autre eut en horreur le nom d'Amant. Daphné ne se plaît que dans les bois, & ne se propose pour ses exercices que les exercices de Diane. Elle n'a point de soin de se parer; & ses cheveux négligés ne sont retenus ensemble qu'avec un petit cordon qui en fait tout l'ornement. Plusieurs la demandent en mariage, mais elle montre une égale aversion pour tous ceux qui la demandent. Elle dédaigne tous les hommes, elle n'aime que les forêts, elle ne veut entendre parler ni d'amour, ni de mariage, bien que son père la sollicite à se marier. Ma fille, luy dit-il, enfin vous me devez un gendre, enfin vous me devez de petits enfans; & c'est une satisfaction que vous ne pouvez plus me refuser. Mais Daphné qui de teltoit le mariage comme un crime, ne pût ouïr sans douleur ces paroles de son père, & y répondit d'abord par une honte modeste qui fit rougir son beau visage; Et aussi tost en l'embrassant; mon père,

luy

luy dit elle, qui m'estes plus cher que la vie, permettez-moy de vivre fille, c'est une grace que Jupiter ne refusa pas à Diane. Ainsi elle obtint de son pere ce qu'elle luy avoit demandé : Mais tant de charmes, belle Daphné, ne veulent pas ce que vous voulez; & vostre beauté contredit à vostre vœu l.

Cependant Apollon devint amoureux de Daphné; & à peine l'eut-il veüe qu'il desira la posséder, & qu'il espéra ce qu'il desiroit. Il se consulte luy mesme pour sçavoir ses aventures; mais ses Oracles sont faux pour luy, & l'esperance & le desir le tromperont également. Comme le feu se prend aisément dans le chaume, après qu'on a coupé les bleds, & qu'il s'en fait quelquesfois un embrasement épouvantable; comme les buissons s'allument quand le Voyageur en approche de trop près le flambeau qu'il porte de nuit, ou qu'il le jette dedans lorsque le jour est venu. Ainsi Apollon fut en un instant converty en feu; & nourrit une vaine amour par une vaine esperance. Il regarde avec transport les beaux cheveux de Daphné, qui ne laissent pas de charmer, encore qu'ils soient negligez; & se demande à luy-même ce que

feroient ces beaux cheveux , si l'on en avoit plus de soin. Il regarde ses yeux aussi brillans que les Astres; il regarde la belle bouche; mais ce n'est pas assez pour luy de la regarder. Il admire ses mains, & les bras qu'elle porte plus que demy-nuds, & croit que ce qui est caché surpasse tout ce qui se montre. Cependant la Nymphe passe, & l'on dit que le vent l'emporte, malgré les paroles d'Apollon qui tâche de la retenir.

„ Demeure un peu, belle Daphné, de-
 „ meure un peu je t'en conjure! Ce n'est
 „ pas un ennemy qui te poursuit & qui te
 „ déclare la guerre; demeure de grace,
 „ belle Nymphe! Ainsi le moulin qui de
 „ long, ainsi la bête du loup, ainsi les bo-
 „ lombes de l'aigle; mais ils font leurs
 „ ennemis, & c'est l'amour seulement qui
 „ m'oblige à te poursuivre. Loins de te
 „ souhaiter les maux que te peut faire un
 „ ennemy, je crains pour toy, belle Nymp-
 „ phe! J'apprehende que tu ne tombes en
 „ fuyant comme tu fais; Prends garde au-
 „ moins que quelque épine ne blesse
 „ tes belles mains qui mervent une autre
 „ fortune; & que je ne sois cause du mal
 „ dont je voudrois te garantir. Les lieux
 „ par où tu suis, sont rudes; cours je te
 „ prie plus doucement, modere tant soit
 „ peu ta fuite, & je te suivray plus lente-
 „ ment.

ment. Si vous ne voulez vous arrêter, “
 tournez pour le moins visage pour sça- “
 voir à qui vous plaisez, & de qui vous e- “
 tes aimée. C'en'est pas un homme ru- “
 stique, ni un miserable berger qui brâ- “
 le aujourd'huy pour vous; Vous ne sça- “
 vez, fille aveugle, vous ne sçavez qui “
 vous fuyez, & vous fuyez seulement “
 parce que vous ne sçavez pas de qui vous “
 estes poursuivie. Delphe, Claros, Te- “
 nede & Patara me reconnoissent pour “
 leur Souverain, Le grand Jupiter est “
 mon pere; C'est par moy que l'on dé- “
 couvre toutes choses, & que mesme l'a- “
 venir devient present aux yeux des hom- “
 mes. C'est par moy que le Monde est “
 beau, & c'est moy qui ay trouvé l'art de “
 marier la voix avec le luy. Je porte des “
 fêches qui ne manquent jamais leur “
 coup, & il ne s'en trouve qu'une au “
 monde qui soit plus forte & plus effeu- “
 rée; c'est celle là, belle Daphné, par “
 qui tu m'as percé le cœur. Je suis le pere “
 de la Medecine; je suis estimé par tout “
 le plus secourable des Dieux; & il ne “
 croist point d'herbe sur terre dont je ne “
 connoisse la vertu, & qui ne tienne de “
 moy les proprieté & les forces. Mais “
 tout cela ne me sert de rien; l'amour ne “
 guerit pas par des herbes; & les reme- “
 des que j'ay trouvez, sont profitables à “

,, tout le monde, & sont pour moy seul
 ,, inutiles. Il en vouloit dire davantage,
 ,, mais la fuite précipitée de Daphné ne
 ,, luy en donna pas le temps, & ne luy
 ,, permit pas d'achever de prononcer la
 ,, parole qu'il avoit déjà commencée. Elle
 ,, ne laissa pas pourtant de luy plaire avec
 ,, toute cette rigueur qui le rendoit mal-
 ,, heureux. Cependant vous eussiez dit
 ,, que le vent, d'accord avec l'Amour,
 ,, vouloit encore contribuer à augmenter
 ,, le feu qui devoit Apollon : car en se
 ,, jouant dans les habits de cette Nymphé,
 ,, il découvroit quelquesfois sa cuisse, &
 ,, étalloit les cheveux qu'il faisoit ondoyer
 ,, en l'air. Alors Apollon, qui s'imagina
 ,, que les grâces de Daphné s'augment-
 ,, toient à mesure qu'elle fuyoit, ne vou-
 ,, lut plus la flatter en vain ; & fâché d'a-
 ,, voir perdu tant de temps & tant de pa-
 ,, roles, il se laissa emporter par sa passion,
 ,, & suivit Daphné de toutes ses forces.
 ,, Ainsi quand un lévrier a fait lever un lié-
 ,, vre dans une campagne, l'un court pour
 ,, avoir sa proye, & l'autre pour sauver sa
 ,, vie. Le chien s'estant élançé sur le lièvre,
 ,, pense mesme le tenir quand il luy donne
 ,, de vaines atteintes ; cependant le lièvre
 ,, ne sçait s'il est pris, ou s'il ne l'est pas ; il
 ,, va, il vient, il se détourne ; il s'arrache
 ,, de la dent du chien, & prend de nouvel-
 les

les forces du danger qui le menace. Re-
 presentez-vous la même chose d'Apol-
 lon & de Daphné; l'un est poussé par
 l'esperance, & l'autre est emportée par la
 crainte. Toutesfois Apollon aidé par les
 aîles de l'Amour, la suit plus viste qu'el-
 le ne le fuit; il ne luy permet pas de re-
 prendre haleine, il touche déjà ses ha-
 bits, il baise presque ses cheveux. Enfin
 Daphné ayant déjà perdu la force, com-
 mence à changer de couleur, & se sen-
 tant abatuë par le travail de sa fuite, elle
 tourne les yeux du côté du fleuve Penée,
 à qui elle adresse ces paroles. O mon pe-
 re, dit-elle, si les fleuves sont des Dieux,
 paroissez à mon secours; & vous terre
 engloutissez-moy, ou détruisez pour le
 moins par quelque nouveau change-
 ment, cette miserable beauté qui est cau-
 se qu'on me persecute, & qui donne à
 mon honneur de si puissans ennemis. A
 peine eut-elle achevé sa priere qu'un
 prompt assoupissement s'empara de tous
 ses membres, son corps se revêtit d'une
 tendre écorce, les cheveux devinrent
 feüilles, ses bras s'étendirent en bran-
 ches & ses pieds, nagueres si legers, fu-
 rent attachez à la terre; & se changerent
 en racines. Son visage fut le haut de l'ar-
 bre qui conserva son éclat, comme A-
 pollon son Amour; en effet, il ne cessa

pas d'aimer Daphné, bien qu'elle ne fût plus qu'un arbre. Il porte aussi-tôt sa main sur le tronc, en quoi son corps est converti, & sent encore palpiter son cœur sous cette écorce nouvelle. Il se plaint, il se desespera, il embrasse les rameaux qui furent les bras de Daphné; il donne des baisers à cet arbre, mais cet arbre les refuse. Enfin, dit-il, chere Daphné, puisque tu ne peux être ma femme, au moins tu seras mon arbre. Tu me serviras toujours de couronne, laurier immortel! tu environneras toujours & ma lyre & mon carquois; tu seras toujours l'ornement des Vainqueurs & des Victoires: Tu accompagneras par tout les grands Capitaines, & ils se tiendront glorieux de te porter entre leurs mains, dans le char de leur triomphe, & de monter avec toy dans le Capitole. On te mettra à l'entour d'un cheinc devant la porte du Palais des Empereurs, ainsi que leur plus fidele garde; Et comme mes cheveux ne blanchissent point, & qu'ils conserveront toujours les graces & les marques d'une florissante jeunesse, tes feüilles porteront toujours les ornemens du Printemps; elles seront toujours vertes & les Hyvers & les tempestes les respecteront éternellement. A peine eût-il cessé de parler que le Laurier

rier baissa le haut de ses branches, comme l'on feroit la teste, pour faire signe qu'il acceptoit ce que luy offroit Apollon.

E X P L I C A T I O N

De Daphné changée en Laurier.

L femble que cette Fable ait esté inventée en l'honneur des filles chastes, qui aiment mieux perdre la vie que l'honneur. L'on veut donc montrer par l'exemple de Daphné, qui résista au plus beau des Dieux qu'il n'y a point de forces capables de gagner une fille quand elle ne veut pas estre gagnée. L'on seint qu'elle fut convertie en Laurier, qui est un arbre qui conserve toujours la verdure, pour nous apprendre que la recompense de la virginité n'est pas une gloire perissable, mais une gloire immortelle. Davantage, l'on seint qu'Apollon l'aima encore apres son changement, & lorsqu'il desespera de la posseder, pour faire voir que ceux-là mesme qui n'en veulent qu'à l'honneur des filles, & qui n'ont point d'autre but que de contenter leurs appetits, les estiment & les honnoient quand elles ont sceu leur résister.

Au reste on dit que Daphné, c'est à dire le Laurier (car Daphné signifie en Grec le Laurier) fut aimée par Apollon, qui a esté estimé le premier des Medecins & des Dieux, parce que cet arbre est de grand usage dans la Medecine, & qu'il sert pour la devination. En effet on tient que son odeur est excellente contre la peste, & que si en se couchant on en met quelques feuilles sous son chevet, on fait des songes veritables. Aussi est-il consacré à Apollon, & à cause de cette vertu, & à cause de la chaleur qui est naturellement en cet arbre, car si vous barrez de deux bâtons de

63 LES METAMORPHOSES

tous qu'ils ont fait dans leur chemin;
 Inaque seul ne s'y trouva pas, & de-
 meura caché dans son antre, où il fai-
 soit croître les eaux de son fleuve a-
 vec les eaux de ses larmes. Ce mila-
 rable pere y pleuroit la perte de sa fille
 qu'il aimoit uniquement. Il ne scavoit
 si elle estoit vive ou morte; il croyoit
 qu'elle n'estoit plus parce qu'il ne la
 trouvoit nulle part; & les autres choses
 qu'il craignoit, luy sembloient pires que
 la mort. Jupiter l'avoit rencontrée,
 comme elle revenoit de voir son pere;
 & aussi tost qu'il l'eut veüe, il oublia
 qu'il estoit Dieu, pour estre esclave
 d'une fille. Aimable fille, luy dit-il, Ô
 beauté digne d'un Dieu, qui estes peut-
 estre destinée à quelque homme du com-
 mun que vous rendrez heureux par vô-
 tre Mariage, le Soleil est déjà bien haut,
 mettez-vous à l'ombre dans l'un de ces
 bois, jusqu'à ce que la chaleur soit pas-
 sée. Que si vous craignez d'entrer seule
 dans ces retraites des bestes sauvages,
 vous y entrerez sous la garde & sous la
 protection d'un Dieu, non pas d'un
 Dieu du commun, mais d'un Dieu
 qui tient le Sceptre du Ciel, & qui dis-
 pose du tonnerre. Ne fuyez pas, belle
 Nymphe: car elle commençoit à fuyr;
 & en effet elle avoit déjà passé les mar-
resca-

rescages de Lerne, & les Campagnes
 de l'Arcadie, lorsque Jupiter couvrit
 la terre de tenebres, & en enveloppa
 cette Nymphé, dont il arréta la fuite,
 & ravit la pudicité. Cependant Junon
 jettá les yeux parmy l'air; & voyant
 qu'un broüillard inopiné avoit fait
 comme une nuit pendant un jour si fe-
 rrain, elle connut aussi-tost que ce n'é-
 stoit un effet ni des exhalaisons de l'eau
 ni des vapeurs de la terre. Elle conçoit
 donc en mesme temps des soupçons de
 Jupiter, elle le cherche de tous costez,
 & met toutes choses en usage pour tâ-
 cher de découvrir si quelques nouvelles
 amours ne luy déroberent point son ma-
 ry. Et comme elle ne le trouva point
 dans le Ciel: Ou je me trompe, dit
 elle, ou l'on me fait une injure; &
 aussi tost elle descendit du Ciel en terre,
 & commanda aux broüillards de se reti-
 rer; Mais Jupiter qui s'estoit déjà ap-
 perçu de l'arrivée de sa femme, avoit
 déjà changé Io en Vache blanche. Nean-
 moins elle garda sous cette forme quel-
 que chose de la premiere beauté. En ef-
 fet elle estoit si belle, que Junon malgré
 qu'elle en eust, l'admira en elle mesmes;
 & comme si elle n'eût pas sceu la verité
 de cette aventure, elle demanda d'où
 venoit cette belle Vache, & qui l'avoit
 amenée?

amenée? Jupiter luy fit réponse qu'elle venoit de naistre de la terre, & se servit de cette feinte pour faire cesser toutes les questions qu'on luy pouvoit faire sur ce sujet. Junon feignant de le croire; luy demande cette Vache, & l'en-sollicite de telle sorte, que tout Dieu qu'il est, il ne sçait à quoy se résoudre. C'est une cruauté d'abandonner ses amours entre les mains d'une rivale; mais c'est donner des soupçons que de refuser ce qu'on luy demande. D'un côté la honte l'oblige à laisser aller ce présent, & l'amour d'un autre côté luy persuade le contraire. Enfin la honte eût esté vaincûë par l'amour; mais le refus qu'il eût fait à une sœur & à une femme d'un don si peu considerable, eût fait juger aisément que cette Vache estoit autre chose qu'un Vache. Il la donna donc à Junon; mais elle n'en perdit ni la crainte ni la jalousie: elle ne laissa de se défiër de Jupiter; & son present la mit en peine jusqu'à ce qu'elle l'eût donnée en garde à Argus. En effet, il estoit bien capable de garder Io: car il avoit cent yeux à l'entour de la teste, & il n'y en avoit jamais que deux qui dormissent, tandis que les autres veilloient, & qu'ils estoient en sentinelle. Ainsi de quelque côté qu'il allât, il voyoit toujours Io,

& bien qu'il luy tournât le dos, il
 l'avoit toujours devant les yeux. Il la
 laissoit paistre de jour, mais le Soleil ne
 s'estoit pas si tost couché, qu'il la ren-
 fermoit, & la lioit indignement. Elle
 ne vivoit que de feüilles & d'herbes;
 elle n'avoit point d'autre lit que la ter-
 re, & ne beuvoit que des eaux pleines
 de fange. Quelquefois elle veut ten-
 dre les mains à Argus, comme pour
 luy demander quelque grace; mais elle
 ne trouve point de mains qu'elle puisse
 tendre à Argus. Lorsqu'elle veut faire
 des plaintes, elle pousse des gemisse-
 mens; elle a peur elle-mesme du bruit
 qui sort de sa bouche, & s'épouvante
 de sa propre voix. Elle alla un jour en
 passant jusques sur les rivages de son
 pere, où elle avoit accoustumé de se
 venir divertir; & lorsqu'elle se fut mi-
 rée dans l'eau, & qu'elle eut veu les
 cornes qui s'élevoient sur son front,
 elle eut horreur de se voir. Les Naïa-
 des ne la reconnoissent point; son pere
 mesme qui la void, ne la connoist pas;
 mais cette miserable fille, qui n'a pas
 perdu la connoissance avec sa premiere
 forme, suit par tout son pere & ses
 sceurs. Elle se laisse aisément toucher,
 & comme pour dire à ceux qui la vo-
 yent & qui admirent les beautez, qu'ils
 tâchent

tâchent de la reconnoître, elle s'arce-
 ste devant eux. Le vieux Inaque qui ne
 sçait qui elle est, ne peut faire autre
 chose pour les caresses qu'elle luy don-
 ne, que de luy presenter des herbes.
 Elle léche & baise les mains de son pe-
 re, elle ne peut retenir ses larmes, &
 si la parole luy estoit restée, elle luy
 demanderoit du secours, & luy diroit
 son nom, & son mal-heur. Enfin au lieu
 de la parole, elle se servit de l'écriture;
 elle traça sur le sable avec le pied sa for-
 tune déplorable, & fit connoître par
 ce moyen son changement. O mal-heu-
 reux! (s'écria son pere! en embrassant
 le col de cette Vache;) ô mille fois mal-
 heureux pere? Est ce donc toy ma fille,
 que j'ay cherchée par tout le monde, &
 que je trouve maintenant, sans toutes-
 fois te retrouver; Helas! ma douleur étoit
 bien moindre quand je pensois t'ar-
 voir perdu. Mais tu ne me fais point de
 réponse, tu ne pousse que des soupirs,
 & tout ce que tu peux faire, c'est de ré-
 pondre à mes paroles par des mugisse-
 mens qui m'épouvantent. Je songeois
 déjà à ton mariage; je mettois mon es-
 perance en un gendre, & en de petits en-
 fans; & maintenant on ne te peut cher-
 cher un mari que dans ces troupeaux
 qui passent ordinairement sur mes riva-
 ges;

ges ; & tu ne peux avoir d'enfans qu'on ne mette parmy les troupeaux. Mais pour comble d'infortune je ne puis esperer la mort comme le remede de mes maux ; il me nuit enfin d'être Dieu, & comme je suis immortel, mes douleurs seront immortelles. Tandis qu'il faisoit ces plaintes Argus arracha sa fille d'entre ses bras, & la mena paistre ailleurs part ; mais pour ne la pas perdre de veüe, il s'alla asseoir sur une montagne où il découvroit de tous costez. Cependant Jupiter ne pouvant souffrir davantage les maux de cette miserable fille, appella Mercure qu'il avoit eu d'une des Pleiades ; & luy commanda de tuer Argus. En mesme temps Mercure prit le chapeau qu'il porte ordinairement, se mit des ailes aux pieds, & prit en main cette verge qui a la vertu d'endormir. Ainsi il descendit du Ciel en terre ! où sans se faire connoître pour le fils de Jupiter, il se dépoüilla de ses ailes, & de ses autres ornemens, & ne retint que la baguette ; & comme s'il eût esté Berger, il menoit paistre un troupeau de chèvres, & jouoit de la flûte en les menant. Argus ne l'eut pas si tost entendu qu'il fut charmé de cette nouvelle melodie, & en mesme-temps. Qui que vous soyez, luy dit-il, venez vous asseoir auprès

„ auprès de moy sur ce rocher, il n'y a
 „ point d'endroit plus agreable en tout le
 „ pais, ceste ombre mesme vous y invite,
 „ & apres tout le pasturage y est excellent.
 „ Mercure s'assit donc auprès de luy, & il
 „ lui fit quantité de contes; & par le
 „ charme de sa voix, & par le son de sa
 „ flûte il tâcha de l'endormir, & de fer-
 „ mer enfin ces yeux qui veilloient tou-
 „ jours à la garde de ce qu'il vouloit en-
 „ lever. Neanmoins Argus résiste au som-
 „ meil, il fait des efforts pour le vaincre;
 „ mais bien qu'il dorme d'un côté, il ne
 „ laisse pas de veiller de l'autre: Et com-
 „ me il n'y avoit pas long-temps qu'on
 „ avoit inventé la flûte, il eut la curiosité
 „ de sçavoir comment elle avoit esté in-
 „ ventée, & le demanda à Mercure. A-
 „ lors ce Dieu caché sous l'apparence
 „ d'un Berger, luy en parla de la sorte. Il y
 „ avoit autrefois, dit-il, une Nymphe aux
 „ environs des Montagnes d'Arcadie,
 „ que l'on appelloit Syrinx, & que sa
 „ vertu rendoit illustre par-dessus les au-
 „ tres Nymphes. Elle s'estoit plusieurs
 „ fois mocquée de la poursuite des Saty-
 „ res, & s'estoit glorieusement défenduë
 „ contre les passions de tous les Dieux
 „ qui president aux bois, & aux plaines.
 „ Elle ne se propoisoit que l'exemple de
 „ Diane: elle l'imitoit en toutes choses,
 „ aussi.

aussi bien bien en la chasteté, qu'en tous
 les autres exercices. Elle portoit mes-
 me des habits semblables à ceux de cette
 Deesse: enfin elle eût trompé vos yeux
 qui l'auroient prise pour cette Deesse,
 si ce n'est que son arc estoit d'or, & ne-
 anmoins on ne laissoit pas de s'y trom-
 per. Un jour le Dieu Pan, le rencontra
 comme elle revenoit du Mont Lycée,
 & couronné de Pin, comme il est ordi-
 nairement, il luy parla en ces termes.
 Belle Nymphé, luy dit-il, ne résiste pas
 aux vœux & à la passion d'un Dieu qui
 veut devenir ton époux. Il en vouloit
 dire davantage, mais elle ne répondit à
 ses prières que par des mépris & par des
 froideurs, prit aussi tost la fuite vers les
 sablons du fleuve Laddre, & voyant
 que l'eau de ce fleuve l'empeschoit de
 passer outre, elle pria les Nymphes ses
 sœurs de luy faire prendre une autre
 forme. De sorte que Pan la croyant tenir
 n'embrassa que des roseaux au lieu du
 corps de cette Nymphé: Ainsi voit
 Amant trompé soupirer, pleurer, & se
 desesperer; & le vent de ces soupirs
 s'estant mélé avec les roseaux qui en
 furent ébranlez, leur fit rendre un pé-
 tit son qui ressembloit à une plainte. Ce
 Dieu charmé de la douceur de cette
 voix, qui sembloit répondre à la dou-
 leur

leur, chercha aussi tost l'invention de faire toujours durer cette espece d'entretien qu'il pensoit avoir avec la Nymphé; & pour en venir à bout, il joignit ensemble quelques tuyaux de roseau, les uns plus grands que les autres, & en composa l'instrument qui porte le nom de cette fille. Mercure vouloit poursuivre son discours; mais ayant pris garde qu'Argus abbattu par le sommeil avoit déjà les yeux fermez, il n'en dit pas davantage, & par la force de sa verge, il le plongea dans un plus profond assoupissement. Ensuite il luy trancha la teste avec une épée faite en croissant, & la jeta du haut du rocher où ils estoient tous deux assis. Ainsi tu perdis la vie, miserable Argus! cette lumiere que tu avois dans un si grand nombre d'yeux ouverts, est enfin pour jamais éteinte; & ces cent yeux ont trouvé la nuit qui les a fermez tous ensemble. Neanmoins Junon ne laissa pas perdre des yeux qui luy avoient rendu un si grand service; elle les attacha aux plumes d'un oiseau qui luy est le plus cher de tous; & enrichit sa queue comme de perles & d'étoilles.

Le Paon

FABLE

FABLE QUATORZIEME.

A R G U M E N T.

Jo furieuse & épouvantée par des Spectres, ayant couru par toute la terre, s'arêta enfin en Egypte, où Junon appaisée par les prieres de Jupiter, luy rendit sa premiere forme; & de Vache qu'elle avoit esté, elle fut changée en Deesse, & adorée sous le nom d'Isis.

ENFIN la mort d'Argus donna à Junon des ressentimens que l'on ne scauroit exprimer; & sa colere ne pût souffrir que sa vengeance fût différée. Ainsi elle mit devant les yeux de la miserable Io tout ce que les furies d'enfer ont de plus horrible & de plus épouvantable, & luy agita l'ame & le cœur par une rage secrète qui ne luy laissa point de relâche. Cette mal-heureuse fuit, & ne sçait où elle fuit; elle court par toute la terre, & toute la terre n'a point de lieu qui puisse luy donner du repos. De quelque côté qu'elle tourne, Junon luy presente par tout des sujets d'horreur & d'épouvante. Il n'y avoit plus que le Nil au monde qui n'eût pas esté le témoin de ses douleurs & de ses travaux. Aussi-tôt qu'elle en eut touché le rivage, comme elle estoit lasse & fatiguée, elle tomba sur les genouits; & ayant levé au Ciel le visage qu'elle pouvoit y lever en l'estat

ſtat où elle eſtoit, l'on eût dit que par
 ſes cris, ou plûtolt que par les tristes mu-
 giffemens, elle ſe plaignoit à Jupiter &
 luy demandoit la fin de ſes maux. En
 meſme temps ce Dieu touché par les lar-
 mes de cette fille infortunée, embralla
 Junon, & la pria de finir la peine que
 ſouffroit une innocente. N'apprehende
 plus rien luy dit-il, jamais cette fille ne
 te donnera de douleur; & en pronon-
 çant ces paroles, il appella les eaux du
 Stix à témoin de la promeſſe qu'il luy
 faiſoit. Junon ne fut pas ſi tolt appaiſée
 qu'lo reprit ſon premier viſage; elle de-
 vint ce qu'elle avoit eſté auparavant; le
 poil de Vache diſparoiſt, ſes cornes ne
 paroiffent plus, ſes yeux ſe rétréciffent,
 ſa bouche ſe reſſerre; les bras & les
 mains luy reviennent; la corne qu'elle
 avoit aux pieds laiſſe reprendre la place
 aux ongles; enfin elle n'a plus rien de la
 Vache qu'elle avoit eſté juſques-là, ſi
 ce n'eſt qu'elle en conſerve la blancheur.
 Son corps qui a repris ſa forme de
 Nymphe, ſe redreſſe ſur ſes deux pieds;
 Neanmoins elle apprehende de parler,
 de peur de mugir encôre; & ce n'eſt
 qu'en tremblant & avec crainte qu'elle
 fait l'eſſay de la parole. On l'adore au-
 jour d'huy comme Deeſſe dans l'Egypte,
 ſous le nom d'Iſis; elle a une infini-
 té

ré de Prestres qui sont vêtus de robes de
 lin, & sa gloire est bien plus grande que
 n'ont esté ses infortunes. Au reste on
 croit qu'Epaphe nâquit des amours de
 Jupiter & d'Io, & que c'est par cette rai-
 son qu'on luy a bâty des Temples au-
 près de ceux de sa mere. Il est constant
 qu'Epaphe vivoit du temps de Phaëton
 qui estoit fils du Soleil, & qu'ils estoient
 tous deux compagnons, égaux en âge
 & en courage. Mais d'autant que Phae-
 ton ne luy vouloit point ceder, & qu'il
 se glorifioit hautement d'avoir le Soleil
 pour pere, Epaphe ne pût souffrir plus
 long-temps sa presumption & son or-
 guel; & après beaucoup de discours:
 Enfin, luy dit-il, je vous trouve bien
 eredule de vous rapporter en toutes
 choses à la foy de vostre mere, & vous
 estes un peu trop superbe par l'opinion
 d'avoir un *pere qui ne l'a jamais regar-
 dée que comme il regarde tout le mon-
 de. Phaeton rougit à ce discours, & la
 honte retint sa colere: car comme il n'a-
 voit point de preuves qui pussent per-
 suader aux autres l'opinion qu'il avoit de
 foy, il n'osa faire éclater ses ressentimens,
 & alla dire à * Clymene l'injure qu'il a-
 voit receüe. Ouy, ma mere, luy dit-
 il, après beaucoup d'autres plaintes,
 moy que l'on estime par tout & si brave,

Le
 So-
 leil.

Sa me-
 re.

„ & si courageux, je suis demeuré sans
 „ parole; & j'ay honte qu'on ait pû me
 „ faire un reproche si sanglant, sans que
 „ j'aye pû y répondre. S'il est donc vray
 „ que je sois sorty du sang des Dieux, je
 „ vous supplie de m'en donner quelque
 „ marque, & de montrer enfin que je puis
 „ aspirer au Ciel. Il ne se contenta pas de
 „ luy parler, il la flatte, il l'embrasse, il
 „ pleure pour la toucher davantage. Il la
 „ conjure par ce qu'elle a de plus cher au
 „ monde, par l'amour de son mary, par
 „ l'amitié de ses filles, de luy faire con-
 „ noître son pere. On ne scauroit dite ce
 „ qui toucha davantage Olymene, ou les
 „ prieres de Phaeon, ou le dépit & la
 „ honte d'estre soupçonnée de la faute
 „ qu'on luy imputoit. Quoy qu'il en soit,
 „ elle leve les mains au Ciel, & regardant
 „ le Soleil: Jete jure, dit-elle, mon fils,
 „ par cette lumière éclatante qui nous
 „ void, & qui nous entend, que tu es né
 „ de ce Soleil que tu regardes, & qui gou-
 „ verne tout le monde. Si je te dis une
 „ fausseté, je veux qu'il me refuse la lu-
 „ miere, & que ce jour soit le dernier qui
 „ le fasse voir à mes yeux. Mais au reste,
 „ il ne te sera pas difficile de l'aller voir
 „ dans son Palais. La region où il se levé
 „ n'est pas loin de cette contrée. Si tu as
 „ assez de courage, tu l'iras trouver toy-
 „ même,

meſme, & tu apprendras de luy la verité de ton origine. Phaëton ſ'emporta de joye à ce diſcours de ſa mère, & ne conceut rien moins en ſon cœur que de monter juſques dans les Cieux. Ainſi il traversa l'Ethiopie & les chaleurs qui brûlent les Indes, & ſe trouva bien-toſt après au léver de ſon père.

EXPLICATION II. 12. 13. & 14.

*D'Io changée en vache. De Syrinx en flûte.
D'Argus en la queue du Paon. Et d'Io revenue en ſa première forme.*

JE ne ſçay ſi ce ne ſera point offeuder l'honneur d'Io que de redire ce que quelques uns en ont dit, & ſ'il ne vaudroit pas mieux pour elle qu'elle ſe trouvât plutôt dans la Fable que dans l'hiſtoire. Elle a au moins cet avantage dans la Fable qu'elle fut la maîtrefſe d'un Dieu; & ſi l'on en croit l'hiſtoire, ce fut une fille debauchée qui ſ'abandonna à tout le monde, & qui ne ſe contenta pas de faire voir ſa débauche à ſon païs, mais qui la montra par toute la terre, comme nous l'apprennent les voyages qu'on luy fait faire de part & d'autre dans les païs les plus éloignés. Neantmoins Hérodote dit qu'Io fille d'Inaque Roy des Argiens fut enlevée par les Pheniciens & emmenée en Egypte, où elle épouſa Apis ou Osiris qui en eſtoit Roy, & qui ſe faiſoit appeller Jupiter Ammon, d'où l'on a feint qu'elle avoit eſté aimée par Jupiter. Et d'aurant que les Egyptiens rendoient au Bœuf un culte divin à cauſe qu'il ſert à l'agriculture, & qu'on y adoroit Io ſous le nom d'Iſis,

Dans le
livre
intitulé
Clio.
Diodo.
Sicil.

L'on a dit qu'elle avoit esté changée en vache, qui est le Dieu des Egyptiens. L'on ajoute à cela qu'un homme véritablement appelé Mercure, voulant s'empater du Royaume des Argiens en son le Roy nommé Argus sage & venerable vieillard; mais que n'ayant pû venir à bout de son dessein, & se voyant chassé de la Grece, il accompagna Isis dans le Royaume d'Egypte, & qu'Isis ayant appris aux Egyptiens l'agriculture, & beaucoup d'autres choses utiles & nécessaires à la vie, y fut adorée comme Deesse.

Mais les Perses en parlent autrement, & disent qu'Isis s'estant abandonnée dans Argos, à un Capitaine d'un vaisseau de Phenicie, & craignant la colere de son pere, parce qu'elle se sentoit grosse, alla volontairement en Egypte avec les Pheniciens. Mais ce qui a fait dire à la Fable qu'elle passa la mer convertie en vache, c'est qu'elle la passa dans un vaisseau appelé la vache, parce qu'il y avoit une vache représentée à la proué. Ainsi ayant traversé cette mer qui separe l'Asie de l'Europe, & sur le bord de laquelle Constantinople, au tresfois appelée Bisance, est située, le lieu où elle aborda en fut appelé le Bœuf ou le Bosphore, comme qui diroit le passage du Bœuf ou de la Vache. Quelques uns en donnent d'autres raisons, mais je ne sçay si c'est icy le lieu de les rapporter. Quoy qu'il en soit, il y en a qui disent que les Habitans du pais voulant passer ce détroit firent construire quelques vaisseaux qui furent tirés par des Bœufs, & que de là le Bosphore a esté appelé Bosphore. D'autres ont mieux aimé que le Bosphore ait pris son nom d'un Bœuf qu'un Roy d'Egypte envoya à Inaque Roy d'Argos, comme un animal qu'on ne connoissoit point encore en Grece, & qu'ayant esté veu de loin sur le tillac du vaisseau, le trajet de mer par où il fut amené en fut appelé Bosphore.

Polyb.
lib. 4.
Esch.
dans le
Promethées.

Mais

Mais tout cela n'est point de nostre sujet. Enfin l'on a dit que les frequentes promenades qu'Io faisoit sur cette mer pour faire connoître sa beauté dans les pais étrangers furent cause que cette mer fut appellée Ionienne. Neanmoins il y en a qui soutiennent qu'elle a tiré son nom d'un certain Ionius d'Illyrie, & d'autres, des Ioniens qui y firent naufrage. L'on en rapporte aussi d'autres raisons, mais je ne diray point ce qu'il en faut croire, parce que je voudrois bien moy-mesme qu'on me l'appriſt.

Quoy qu'il en soit Io estant arrivée en Egypte changea de vie & de meurs, elle y vescu aussi purement qu'elle avoit esté débauchée, & cela a fait dire qu'y estant arrivée beste, elle y reprit sa forme humaine. Car il n'y a rien qui soit plus capable de changer les hommes en bêtes que le vice, & rien qui leur rende plutôt leur premiere forme que le remords & le repentir. Le Christianisme nous apprend qu'ils ont la force de faire des Saints, & le Paganisme nous enseigne qu'ils font mesme des Deesses, comme on le voit par l'exemple d'Io, qui reçeut en Egypte des honneurs divins sous le nom d'Isis.

Voilà pour ce qui concerne l'histoire. Maintenant pour ce qui est de la Physique, quelquefois Io a esté prise pour la Lune, & quelquefois pour la terre. Quand on la prend pour la terre, & qu'on dit que Jupiter la força, l'ayant enveloppée d'un brouillard, c'est parce que l'extrême chaleur de l'air qu'on represente par Jupiter attire des vapeurs de la terre. L'on a feint qu'Io avoit esté changée en une belle Vache pour montrer la fertilité de la terre, parce qu'une Vache de la sorte figure l'abondance, comme on le void aussi dans l'Escriture sainte par le songe des sept Vaches maigres, & des sept Vaches grasses qu'expliqua Joseph.

Or Junon est icy representée pour la chaleur temperée d'air, & l'on feint que Jupiter luy cede cette Vache, parce que si la terre estoit toujours échauffée par la chaleur extrême qu'on veut faire comprendre par Jupiter comme nous avons déjà dit, elle ne produiroit jamais rien, non plus que si elle estoit toujours couverte de glace, car c'est la chaleur temperée qui luy donne la fertilité.

Junon donne en garde cette Vache à Argus, qui avoit dit-on plus de cent yeux, & qui en avoit de tous costez, à cause que le Ciel qui a quantité d'étoilles que l'on appelle ses yeux, contribue beaucoup par ses influences à la fertilité de la terre.

Mais on demandera sans doute pourquoy Jupiter commande à Mercure de tuer Argus? parce que la raison & le jugement, qui sont figures par Mercure, peuvent beaucoup dans l'agriculture & que par l'adresse & par l'artifice on rencontre ce degré de chaleur qui est si nécessaire à la production de toutes choses. D'où vient qu'on a trouvé le moyen de faire naistre en Hyver des fruits & des fleurs, & de faire éclore des œufs sans le secours de la poule.

L'on dit que cette Vache étant delivree des mains d'Argus couroit par toute la terre, & qu'elle passa toutes les mers, & pour montrer que par le travail des Laboureurs on peut mériter l'abondance dans ces terres malheureuses, à qui le Ciel semble refuser ses favorables influences qui pourroient la rendre fertile. Enfin la science de l'agriculture ayant passé par tout le monde, arriva aussi en Egypte, & parce que cette contrée sur toutes les autres montre par sa fertilité la force & la fécondité de la nature, l'on a feint que la Vache y avoit repris sa premiere forme.

Mais

Mais il y a de l'apparence que cette Fable entiere se pourroit mieux accommoder au cours de la Lune. L'on a dit qu'Io estoit fille d'Inaque ou de Neptune, parce que la Lune humecte & mouille par sa lumiere.

L'on a feint qu'elle avoit esté forcée par Jupiter pendant un broüillard, parce que Jupiter est pris quelquefois pour le Soleil, & que la conjunction de ces deux Planetes engendre ordinairement des nuages ou des broüillards.

L'on feint que Jupiter, qu'on prend comme nous venons de dire pour le Soleil, de qui la Lune emprunte sa lumiere, convertit Io en Vache aussi-tost qu'elle void Junon, parce que quand la Lune se renouvelle, & qu'elle commence à paroistre en l'air, qu'on represente par Junon, elle a des cornes comme une Vache. Ainsi Junon, qui n'est autre chose que l'air, la reçoit de Jupiter ou du Soleil; car on peut dire qu'il la donne à l'air, puisque c'est luy qui l'y fait paroistre. Or comme elle est plus basse que toutes les estoiles, & que toutes les estoiles la regardent, l'on dit que Junon la donne en garde à Argus, qui nous figure le Ciel par la quantité de ses yeux. Enfin Argus est tué par le commandement de Jupiter, & la Vache n'est plus en la puissance d'Argus, parce qu'après que le Soleil a donné à la Lune de la lumiere & de la force, elle efface en quelque façon la clarté des autres estoiles; & ses influences sont alors & plus manifestes & plus fortes que celles des autres estoiles.

L'on a dit qu'Io avoit couru par toute la terre, tantost en Scythie, qui est dans le Septentrion, & tantost en Egypte, parce que comme la Lune va fort viste, & qu'elle entraîne avec soy toutes les mers, elle decline de l'Ecliptique, tantost vers le Septentrion, & tantost vers le Midy.

Elle fut changée parmy les Egyptiens en Deesse qu'on a feint avoir des cornes après avoir recouvert sa première forme ; parce que les Egyptiens ayant remarqué les premiers que le Ciel , le Soleil , la Lune , & les Astres avoient un cours perpetuel , & beaucoup de pouvoir sur les choses humaines , les appellerent Dieux à cause de leur course infatigable & perpetuelle , & adorerent particulièrement le Soleil & la Lune.

Euf. l.
2.
Prap.
Evang.

D'autres ont dit que cette Fable representoit les mœurs & la vie de l'homme ; Qu'on devoit entendre par Io les ames humaines qui ont peu de sagesse & de raison ; Qu'elles ont esté premièrement unies à Dieu comme dans un nuage & dans un brouillard , parce qu'elles n'en conservent point d'idée , & que quand elles sont descendues du Ciel dans les corps humains comme dans des lieux de tenebres , elles se convertissent en bestes en oubliant leur Createur ; Qu'estant metamorphosées de la sorte , elles sont données à Junon , qui est la Deesse des richesses , parce que c'est à colà qu'elles aspirent ordinairement ; Que Junon les met entre les mains d'Argus , par lequel on entend & l'interest qui ne manque point d'y eux , pour voir ce qui luy sera utile , & toutes les passions qui sont en plus grand nombre que les yeux d'Argus , & qui tiennent les ames captives. Mais lorsqu'on est un peu plus avancé en âge , Jupiter envoie Mercure pour tuer Argus , parce qu'alors la raison est plus forte que ces passions , & qu'elle sçait les reprimer. Enfin Junon inspire à Io une fureur qui l'inquiete & qui la tourmente ; & cette fureur n'est autre chose , que le remords de conscience & le fâcheux souvenir d'avoir mal employé sa vie , qui produisent enfin cet effet , que nous reprenons nostre première forme , c'est à dire , que nous devenons sages & raisonnables ,

bles, après avoir représenté la vanité de l'ambition, & des passions qui nous perfectent.
 Maintenant, pour ce qui est de la Fable de Syrinx & de Pan elle concerne entièrement l'histoire, & a esté faite sur l'allusion des noms. Car Pan fut l'inventeur de la flûte que l'on nomme Syrinx en Grec; Et parce qu'il fit la première flûte d'un jong qu'il prit dans le fleuve Ladon, l'on a dit que Syrinx estoit fille de ce fleuve, & que Pan l'avoit voulu avoir de force, à cause qu'il avoit fallu faire quelque sorte de violence à ce jong pour en faire une flûte.

Fin du premier Livre.

tion de l'âme...
 -amant...
 tout...
 y ne p...
 LES
 ...
 ...



LES

METAMORPHOSES

D'OVIVIDE.

LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Phaeton fils du Soleil & de Clymene, va trouver son pere par le conseil de sa mere, & lorsque le Soleil l'eût reconnu pour son fils, ce jeune homme, devenu plus superbe par le bon accueil d'un Dieu son pere, eut assez d'ambition pour en vouloir mener le char. Il en demanda donc la permission, qui luy fut enfin accordée, après une longue resistance. Mais bien que le Soleil luy eût donné tous les avis necessaires pour le bien conduire, il ne pût empêcher que ses chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur estoient inconnus. De sorte que comme toutes choses estoient déjà en feu & en desordre, la terre qui se vid en danger dans ce commun embrasement, demanda du secours à Jupiter, qui foudroya Phaeton.



LE Palais du Soleil estoit élevé sur des Colomnes magnifiques. Il estoit tout brillant de l'Or qu'on y voyoit de tous côtez ; &

les rubis & les diamans y jettoient une lu-





lumiere qu'on eût prise pour de la flamme. Il estoit couvert d'yvoire, les portes en estoient d'argent; mais bien que la matiere en fût precieuse, neanmoins l'ouvrage en surpassoit la matiere. Les mers qui environnent la terre, y avoient esté gravées par la main sçavante de Vulcan. On y voyoit le globe terrestre, & le Ciel qui l'envelope. On voyoit paroistre sur l'eau les divinitez de la mer, Triton qui tient un cornet en main, le changeant Protée, & le puissant Egeon qui embrasse facilement les plus monstrueuses Baleines. L'on y voyoit Doris & ses filles, dont une partie sembloit nager. Quelques unes estoient assises sur un rocher où elles faisoient secher leurs cheveux, & d'autres le faisoient porter sur le dos de quelques poissons. Leur visage estoit different, & neanmoins elles n'estoient pas si dissemblables qu'elles n'eussent beaucoup de traits qui les firent prendre pour sœurs. La terre y estoit représentée avec les hommes & les villes qu'elle porte, avec les bestes qui s'y promettent, & les forêts qui la couronnent. On y remarquoit les fleuves, & toutes leurs Nymphes, & enfin toutes les autres divinitez, & des bois & des campagnes.

que je ne ſçaurois deſavouer. Lumiere
 immortelle du monde, luy repondit
 Phaëton, O Soleil mon pere, ſi vous
 me permettez de vous appeller de ce
 nom, & que Clymene ne m'abufe point
 par une vaine image de gloire, donnez-
 moy quelque temoignage de l'affection
 d'un pere, montrez que j'ay l'honneur
 d'eſtre vobtre fils; Otez-moy la honte
 des reproches que l'on me fait tous les
 jours, & le ſoupçon qu'ils ſoient veri-
 tables. Il n'eut pas ſi-toſt parlé que le
 Soleil ſe dépouilla des rayons qu'il cou-
 ronnoient, luy commanda de s'appro-
 cher, & luy dit en l'embrassant: Non
 tion; j'en ay gardé de te deſavouer pour
 mon fils; & Clymene ne t'a rien dit de
 ta naiſſance dont je ne t'affeure moy-mes-
 me. Mais afin que tu n'ayes point ſu-
 jet d'en douter, demande ce que tu
 voudras, & lois aſſeuré de l'obtenir.
 Je prens à témoin de la promeſſe que je
 fais, ce ſeulement à mes yeux incertains,
 par qui les Dieux ont accouſtumé de ju-
 rer, En meſme temps Phaëton deman-
 da le liberté de mener le Char de ſon
 pere, & de conduire les chevaux durant
 un jour ſeulement; Auſſi toſt le Soleil
 ſe repentit d'avoir juré, & apres avoir
 branlé trois ou quatre fois la tette: Ha
 mon fils! luy dit il, la promeſſe im-
 pru-

prudente que je vous ay faite, est cause
 que vous m'avez fait une demande te-
 méraire. Que n'ay je la liberté de ne
 pas donner ce que j'ay promis; Il faut
 que je te le confesse, c'est la seule chose
 que je te refuserois. Mais si mon ser-
 ment ne me permet pas de me dedire;
 au moins il ne me défend pas de te dé-
 tourner d'une si dangereuse entreprise.
 Ce que tu veux, te sera nuisible, tu de-
 mandes de trop grandes choses: Tes
 forces ne répondent pas à cette charge,
 & tu es enfin trop jeune pour executer
 un si grand dessein. Tu es homme, &
 ce que tu veux n'est pas d'un homme;
 Tu affectes de faire plus qu'il n'est per-
 mis aux Dieux d'entreprendre. Mon
 fils, il faut considerer les forces, &
 chacun ne doit souhaiter que ce qu'il est
 capable de faire. Il n'y a personne, si
 l'on m'en excepte, qui ait la hardiesse
 de demeurer sur ce Char, qui porte le
 jour par tout le monde. Le Maître
 souverain des Dieux de qui la main re-
 doutable lance le tonnerre, ne pour-
 roit pas le conduire; Et néanmoins
 que peut-on imaginer de plus puissans
 que Jupiter; Le chemin qu'il faut tenir
 en commençant cette course est rude &
 laborieux; & bien que rats chevaux
 soient encore frais le matin, ils ont be-

aucun coup de main à le monter. Mais
 quand je suis au milieu du jour, & que
 je me trouve au plus haut du Ciel, bien
 que j'aye accoutumé de regarder de là la
 mer & la terre, je ne lais pas d'avoir
 peur de me voir élevé si haut; une crainte
 secrète me fait trembler dans ce
 Char où tout le monde me révère. Cel
 pendant, mon fils, ce n'est pas là le
 plus grand peril qui se trouve dans cette
 saffriere. S'il y a de la peine à monter de
 l'Orient au Midy, il y a bien plus de
 travail à descendre du Midy dans les
 lieux où je me couche. La descente en
 est si droite qu'on la prendroit pour un
 précipice; & c'est là qu'il est besoin de
 adresse & d'expérience, pour bien con
 duire mes chevaux. Theris même, qui me
 reçoit tous les jours dans l'Océan, a peur
 qu'au lieu d'y descendre, je n'y aille
 précipiter. Quant à ce que tu dois sçavoir
 que le Ciel tourne éternellement, &
 que sa rapidité entraîne les Astres, &
 les contraint de le suivre. Mais il faut
 que je résiste à cette impetuositè, &
 tenant un chemin contraire, je suis
 contre cette violence qui emporte les
 autres Planètes. Figure-toy donc en
 attendant que je t'ay donné mon Char,
 comment te conduiras tu par tant de
 difficultés. Pourrois-tu bien résister à ce

35 la rapidité du Ciel, & empêcher qu'en
 35 le ne t'emporte? Tu t'imagines peut-
 35 estre qu'il y ait sur ce chemin des bois,
 35 des vallées & des Temples. Non, non,
 35 il faut que tu marches parmy des embusches,
 35 & des animaux effroyables.
 35 Car afin de tenir le droit chemin, & que
 35 tu ne t'égaras point, tu dois passer entre
 35 les cornes d'un Taureau qui se présentera
 35 devant toy, & au travers d'une
 35 infinité de flèches, dont tu croiras estre
 35 le but. Tu trouveras un Lion toujours
 35 en furie, & un Scorpion d'une grandeur
 35 prodigieuse, qui fera de puissants
 35 efforts pour t'étrouffer entre ses bras.
 35 D'ailleurs il est aisé de conduire ces chevaux
 35 ardens & furieux par le feu qu'ils
 35 ont dans le cœur, & qu'ils soufflent
 35 par la bouche & par les naseaux. A peine
 35 ne les puis-je rettenir quand ils sont un
 35 peu échauffez; & qu'ils commencent à
 35 mordre leur frein. Ainsi pour ne te pas
 35 faire une faveur qui te soit funeste, je
 35 te conjure de penser à toy & de changer
 35 de dessein, tandis que ta fortune te le
 35 permet. Si tu veux me demander quelque
 35 chose, demande au moins une
 35 chose qui n'afflige pas ton port, & qui
 35 te puisse estre favorable. Tu me demandes
 35 de des marques qui te fassent reconnoître
 35 que tu es sorti de mon sang: Puis-je
 t'en

t'en donner de plus certaines qu'en crai- 66
 gnant pour ton salut? Et la crainte que 66
 j'ay pour toy ne montre-t-elle pas que 66
 je suis ton pere? Jette les yeux sur mon 66
 visage pour juger de ma douleur; mais 66
 plutôt que tes regards ne peuvent-ils 66
 penetrer jusques dans mon ame; afin de 66
 voir plus à découvert les ressentimens 66
 d'un pere affligé. Regarde toutes ces 66
 differences richesses qui sont répandues 66
 dans l'Univers; & de tant de biens que 66
 tu vois ou sur la terre, ou dans le Ciel; 66
 ou dans la mer, demande ce que tu vou- 66
 dras, & n'apprehende point un refus. 66
 Enfin, mon fils, demande tout; excepté 66
 la conduite de mon Char; c'est une pei- 66
 ne pour toy, non pas un honneur; & 66
 quand tu crois demander une grace tu 66
 demandes une infortune. Pourquoi 66
 m'embrasses-tu, mal-heureux! qui ne 66
 connois pas ton mal-heur? Non; non, 66
 n'en sois point en doute; tu obtiendras 66
 ce que tu veux; nous en avons juré par 66
 les eaux de Styx; mais modere un peu 66
 tes desirs, & fais-en de plus raisonna- 66
 bles. Phaeton écouta son pere; mais il 66
 n'en fut pas persuadé; il demeure ferme 66
 dans sa demande; & brûle de mener le 66
 Char du Soleil. Ainsi après que le So- 66
 leil luy eut résisté autant de temps que la 66
 nécessité de ramener le Jour au monde 66
 le

pouvoit permettre, il mena son fils où
 estoit son Char que Vulcan luy avoit
 donné. L'essieu de ce Char estoit d'or ;
 le timon en estoit d'or ; le tour des
 rouës estoit de mesme, & les rayons en
 estoient d'argent. Il estoit enrichy de
 toutes sortes de pierres precieuses, qui
 sembloient rendre mille autres Soleils,
 pour l'image du Soleil qu'elles recevo-
 ient. Or tandis que l'ambitieux Phaeton
 admiroit un si bel ouvrage ; l'Auro-
 re déjà éveillée ouvrit les portes de
 l'Orient, & son Palais tout semé de
 Roses. En meême-temps les estoiles
 prirent la fuite ; & * Lucifer qui les
 assemble, les fit passer devant luy, &
 le retira le dernier des vastes campagnes
 du Ciel. Enfin comme le Soleil eut pris
 garde que la Lune s'effaçoit, il com-
 manda aux Heures d'atteler ses chevaux ;
 & ces Deesses legeres obeirent promp-
 tement à voix de leur Souverain. Elles
 les firent sortir de l'étable, rassasiez de
 l'ambrosie, & vomissans déjà des flâ-
 mes ; & après les avoir bridez, elles
 les attacherent au Chariot qui devoit
 estre bien tost le tombeau de Phaeton.
 Alors le Soleil frotta le visage de son
 fils de je ne sçay quelle drogue saerée ; &
 le rendit capable de souffrir la flâme qui
 s'excite dans son chemin par la rapidité
 de

* L'Es-
 soile
 du jour
 qu'on
 appelle
 aussi
 Venus.
 Elle
 prece-
 de le-
 Soleil
 le ma-
 tin ; &
 le soir
 elle le
 suit.

de sa course. Ensuite il le revêtit de ses rayons; & puis en tirant de son cœur des soupirs, comme un presage de son deuil, il luy parla en ces termes: Si tu peux au moins écouter ce dernier avis de ton pere, ne presse point tes chevaux, mais tâche à leur ferrer la bride, tout autant que tu le pourras. Ils vont d'eux mesmes assez viste, & toute la peine consiste à les retenir quand ils ont achevé leur carrière. Au reste ne pense pas aller droit par cinq grands cercles qui se presenteront devant toy. Tu verras un grand chemin qui coupe en biaisant les trois Zones du milieu, dont il est borné, & qui ne s'étend jusq'aux Poles. C'est par-là que tu dois passer, & tu connoîtras le chemin par les traces des roues de mon Char. Mais afin que le Ciel & la Terre reçoivent également de la chaleur, ne descends point trop bas, & ne monte pas aussi trop haut. Si tu t'éleves trop, tu mettras le feu dans le Ciel, & si tu t'abaisles trop, tu embraseras toute la Terre. Enfin, le meilleur chemin que tu puisses prendre, c'est de tenir toujours le milieu. Et de peur que tes chevaux ne t'emportent trop à la droite du côté du Dragon, qu'à trop à la gauche du côté des quatre Etoiles que l'on appelle l'Autel, tâche de marcher

92 LES METAMORPHOSES

cher toujours entre-deux. J'abandon-
 ne le reste à la fortune, que je prie de te
 donner du secours, & d'avoir plus de
 soin de ton salut que tu n'en témoignes
 toy-mesme. Mais tandis que je te parle,
 la nuit acheve son cours, & je n'ay pas
 la liberté de retarder davantage. L'Uni-
 vers m'appelle & me demande; l'Aurore
 qui a chassé les tenebres, se promene
 déjà dans le Ciel. Prends donc la bride
 de mes chevaux; ou si tu es encore ca-
 pable de prendre un meilleur avis, n'en-
 treprends pas de les conduire, fers toy
 plutôt de mon conseil que de mon
 Char. Songe encore une fois à toy,
 tandis que tu le peux, & que tu te vois
 en assurance; & sans te mettre en pe-
 ril, souffre que je donne le jour au mon-
 de. Mais Phaëton, qui ne craint rien,
 se jette d'un sault dans le Char de la lu-
 miere, paroist dessus comme triom-
 phant, en prend les rênes en main avec
 un plaisir incroyable, remercie son pe-
 re de la grace qu'il luy fait, & parten-
 fin malgré son pere.

Cependant les quatre chevaux du So-
 leil Pyrois, Eous, Ethon & Phlegon
 remplissent l'air de hennissemens, & frap-
 pent du pied la barriere. Et quand The-
 tis * qu'on ne sçavoit pas la destinée de son
 petit-fils, leur eut ouvert le chemin, &
 qu'ils

* Cli-
 mene
 mere
 de
 Phae-
 ton &
 soit
 fille de
 Thetis

qu'ils furent en liberté dans la vaste étendue du Ciel, ils commencerent leur course ordinaire. Ils fendent avec les pieds les nuages qui s'y opposent; & comme portez sur leurs ailes, ils devancent bien-tost les vents qui s'estoient levez avec eux, & qui estoient partis du mesme endroit. Mais les chevaux du Soleil sentirent aussi-tost qu'ils n'avoient pas leur charge ordinaire; Et comme les vaisseaux qui n'ont pas leur juste poids, branlent sans cesse, & sont aisément emportez par leur propre legereté; Ainsi le Char du Soleil qui n'a pas sa pesanteur, ne fait que sauter dans le Ciel, & bondit de la mesme sorte que s'il ne portoit personne. En mesme-temps que les chevaux s'en apperccurent, ils s'emporterent à bride abbatue, & quitterent l'ordre & la route qu'ils avoient accoustumé de suivre. Phaeton prend l'épouvante; comme il ne sçait pas le chemin, il ne sçait de quel côté tourner la bride; & quand mesme il le sçauoit, il ne peut tenir les chevaux. Alors les froides Etoiles du Septentrion sentirent pour la premiere fois de la chaleur, & firent en vain des efforts pour se cacher dans la mer, où il ne leur est pas permis d'entrer. Le Dragon qui est le plus proche du Pole glacé, & qui estoit

estoit demeuré julques là engourdi de froid, & incapable de faire peur, comença à s'échauffer, & prit de ce nouveau feu une nouvelle fureur. On dit mesme que le Bouvier celeste en fut troublé, & qu'encore qu'il soit lourd & pesant, il ne laissa pas de prendre la fuite, & abandonna sa charrette. Mais lors que le mal-heureux Phaeton regarda la terre au dessous de luy, il passa & trembla de crainte; une si grande lumiere ne produisit pour luy que des tenebres, il s'éblouit à tant de clartez. Alors il eût voulu n'avoit jamais touché les chevaux de son pere; Il est fâché d'avoir appris son extraction, & d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, & voudroit n'être connu que pour le fils de ³ Merope. Il est agité comme un vaisseau que les vents emportent, & dont le Pilote abandonne le soin aux Dieux, après en avoir quitté la conduite, & n'a point d'autre recours, qu'à des vœux & à des prieres. Que feras-tu, mal-heureux Phaeton, dans un chemin si effroyable! Il a déjà laissé derriere luy un grand espace du Ciel; mais celuy qui se presente devant ses yeux, est d'une plus grande étendue. Il mesure l'un & l'autre de l'esprit, tantost il considere l'Occident & tantost il regarde l'Orient; & de quel-

que

* Lo
mary
de Cly-
mene.

que côté qu'il se tourne, il void bien qu'il est impossible d'arriver à l'un ou à l'autre. Il ne sçait à quoy se résoudre dans une si horrible extrémité; l'épouvante le saisit, & luy oste le jugement: Neanmoins il ne lâche pas encore la bride, mais aussi il ne sçauroit la retenir; & ne sçait pas le nom de ses chevaux. D'ailleurs il void de tous côtez dans le Ciel des merveilles qu'il ne connoist pas, & de nouvelles formes de monstres, qui sont pour luy de nouvelles causes d'étonnement & de crainte. Il y a là un endroit où le Scorpion étend ses bras comme en deux arts; & de sa queue qui se recourbe, & de ses parties de devant il semble composer deux * figures. Lorsque Phaeton appereut cette effroyable beste, toute moite de la sueur d'un noir venin qui s'exhaloit de son corps, il perdit ce qui luy restoit de jugement; & de la crainte qu'il en eut, les rênes qu'il tenoit encore, luy échaperent de la main. En mesme temps les chevaux reconnoissans qu'on leur avoit lâché la bride, & qu'ils n'avoient plus de conducteur, s'empörtèrent indifféremment de part & d'autre, dans le Ciel. Ils coururent par des regions inconnues, sans trouver rien qui les arrête; ils vont sans ordre & sans conduite

* Le
Scorpi-
on &
la Ba-
lance.

duite où leur impetuosité les pousse; ils heurtent même le firmament, & traînent leur Char avec eux par des endroits où il n'y avoit point de chemins. Tantost ils s'elevent, tantost ilss'abaissent; & d'une course precipitée ils s'approchent plus près de la terre. Ainsi la Lune s'étonne de voir courir le Char de son frere plus bas que le sien. Les nuages fument, la terre se fend, & devient aride, n'ayant plus d'humidité qui puisse conserver les plantes. Les pasturages séchent par tout; les arbres brûlent avec leurs feuilles; & comme le bled est déjà sec, & tout prest à moissonner, il contribuë à sa perte, & en fournit la matière. Mais c'est se plaindre de peu de chose. De grandes villes sont ruinées, & de grands pais avec leurs peuples sont miserablement convertis en cendre. Les montagnes sont en feu aussi bien que les forests. Le mont Athos, & le mont Taurus, Cilix, Tmole, & le mont Etna, sont changez en des monts ardens. Le mont Ida si renommé par ses fontaines & par ses eaux, n'en conserve pas une goutte pour érancher la soif de ses Nymphes. Le chatte Helicon, & la montagne où mourut depuis Orphée, ne furent pas épargnez d'un si horrible embrasement.

Etna

Etna redoubla ses flâmes, & les éleva si
 haut que le Ciel apprehenda le feu de la
 Terre. Les deux sommets du Parnasse,
 les montagnes d'Ery, de Cynthe &
 d'Othris; Rhodope même qui vid en-
 fin fondre ses néges, Dindyme, Mica-
 le, & le sacré Cytheron ne furent plus
 pris pour des montagnes, mais pour
 des buchers effroyables. Toutes les
 glaces de la Scythie ne luy pûrent de
 rien servir. Le Caucase fut embrasé. Le
 mont Ossa avec le Pinde; l'Olympe qui
 est plus haut que les nuës, les Appen-
 nins qui les portent, & les Alpes, qui
 montent si avant dans l'air; parurent
 comme des brasiers dans cet embrase-
 ment de toutes choses. Cependant
 Phaeton qui void l'Univers en feu, ne
 peut supporter de si excessives chaleurs,
 & ne respire qu'un air enflâmé, comme
 celuy qui sortiroit d'une fournaise. Il
 est étouffé par les étincelles & par la
 cendre qui montent jusqu'à luy. Une
 noire & chaude fumée l'environne de
 toutes parts; & comme il en est aveu-
 glé, il ne sçait ni en quel endroit il est,
 ni en quel endroit il ira, & se laisse em-
 porter par les chevaux. On croit que
 les peuples d'Ethiopie devinrent noirs
 en ce temps là par le sang que la cha-
 leur attira du dedans sur la superficie du

LES METAMORPHOSES

* Co-
sinthe.

* Au
Gège
de
Troye.

corps : Et ce fut par cette aventure que la Lybie contracta cette aridité qui fait peur à ceux qui la voyent. Alors les Nymphes échevelées pleurerent la perte de leurs fontaines & de leurs étangs. La Beotie chercha les eaux de Dyrce qui avoient accoustumé de l'arroser ; Argos celles d'Amynon, & * Ephire celles de Pyrene. Les plus grands fleuves n'estoient pas assurés entre leurs rivages contre la violence d'un si grand feu. Le Tanays fut si échauffé, qu'il en jetta des fumées. Le Penée, le Caique, l'Ismene, l'Erymanthe, le Mélas, le Lycormé, & l'Eurotas montrèrent le sable qui couvroit le fond de leur lit. Le Xanthe brûla pour brûler * encore une fois ; & le Meandre, qui se jouë par les tours & par les détours, ne les pût entretenir. Babylone vid bouillir l'Euphrate ; & tout de mesme l'Oronte, & le Thermodon, le Gange, le Phase, & le Danube jetterent des bouillons au lieu de flots. Le fleuve Alphée vomit du feu ; les rives de Sperchie font en flâme de part & d'autre. L'or que le Tasse avoit accoustumé d'entraîner, conle fondu entre les rives, & dans le lit de ce fleuve ; & les oyseaux de riviere brûlent au milieu des eaux du Caystre. Le Nil épouvanté s'enfuit aux extremittez du

mon-

monde, s'en cacha la teste d'étonnement & de crainte, & depuis il ne la point découverte. Les sept bouches par où il entroit dans la mer, furent toutes remplies de poudre; & on les eût prises alors pour sept profondes vallées, où jamais fleuve n'avoit passé. Le mesme feu fit sécher l'Hebre avec le Strymon, & tous les fleuves del'Occident. Il sécha le Rhin, le Rhone, & le Po; & n'épargna pas mesme le Tybre à quiles Destins promettoient la domination de tout le monde. La terre se fendit de tous côrez, & par les ouvertures qui s'y firent, le jour passa jusq' aux enfers, & donna de l'épouvante à Pluton & à sa femme. La mer qui s'exhaloit en fumée, fut contrainte de se resserrer; & l'on vid des plaines de sable, où l'on voyoit auparavant des plaines d'eau. Les roches & les montagnes que la mer avoit couvertes, se découvrirent, & augmentèrent le nombre des Cyclades. Les poissons vont chercher le fonds de l'eau; & les Dauphins qui avoient accoustumé de s'élever au dessus, n'osent plus prendre cette hardiesse. Les monstres marins sont demi-morts étendus au fonds de la mer. On dit mesme que Nerée, que la Nymphe Doris & les filles se cachèrent sous les eaux, & n'osèrent lever la teste.

* pareil
qu'on
ne sçait
où est
la
source
du Nil.

* Isles
de
l'Ar-
chipe-
lague.

Neptune en colere que la chaleur osât penetrer julques à ses grottes les plus froides, leva trois fois son bras hors de l'eau, & trois fois il le retira, ne pouvant souffrir un si grand chaud. Mais bien que la Terre fût environnée de l'Océan, & que les fleuves & les sources se fussent retirez dans son sein comme dans les entrailles de leur mere, ou pour soulager l'ardeur qu'elle ressentoit au dedans, ou pour se sauver eux-mêmes de ce commun embrasement, enfin elle leva la tête, & montra son visage aride & desséché par cette aventure. Ainsi elle ébranla toutes choses par son mouvement; & puis mettant la main au-devant de son visage, comme pour le defendre en quelque sorte d'une chaleur si excessive, elle s'abaissa un peu plus bas qu'elle n'avoit accoutumé de paroître, & fit cette plainte à Jupiter. Si cette sorte de supplice te plaît, si j'ay enfin mérité le feu, pourquoy n'y employes tu pas ton tonnerre; Dieu souverain des Dieux & des hommes, si je dois perir par le feu, que j'aye au moins ce triste avantage de perir par le feu qui part de ta main, & de me consoler de ma ruine par l'auteur de ma ruine. A peine puis-je ouvrir la bouche pour te faire entendre mes plaintes; car

la chaleur me suffoque. Regarde mes
 cheveux brûlez; voy mes yeux remplis
 de fumée, & mon visage tout couvert
 de cendre & d'étincelles. Est-ce là
 l'honneur & la récompense que je de-
 vrois obtenir & pour ma fertilité, & pour
 tant de bons offices que je rends à l'Uni-
 vers? Ne considérera-t'on point les bles-
 sures éternelles que je reçois de la char-
 rée que s'on me tourmente sans cesse, &
 qu'il n'y a point de temps en toute l'an-
 née où l'on me donne le moindre repos?
 Ne considérera-t'on point que je four-
 nis de l'herbe aux bestes, que je donne
 des bleds aux hommes, & que pour
 vous, ô Dieux immortels, je sçay pro-
 duire de l'encens! Mais je veux que j'aye
 mérité ma perte; qu'est-ce que les eaux;
 qu'est-ce que votre frere ont mérité;
 Pourquoi diminuer la mer qui luy a
 esté donnée en partage? Pourquoi fuit-
 elle du feu qui la menace aussi bien que
 moy? Que si votre frere ni moy, nous ni
 sommes pas capables de vous émouvoir;
 & que vous n'avez point d'égard ni à sa
 fortune ni à la mienne, ayez pitié du
 Ciel où vous estes. Jetez les yeux de
 tous côtez; l'un & l'autre Pole fume dé-
 ja, & si le feu y prend une fois, votre Pa-
 lais est ruiné. Adas n'en peut déjà plus;
 & à peine peut-il retenir sur ses épaules

son fardeau qui le brûle & qui est déjà
 tout en feu. S'il faut que la mer se perde,
 que la Terre & le Ciel perissent, nous re-
 tournerons au premier Cahos. Sauvez,
 donc d'un si grand feu ce qu'il y a de reste
 au monde, s'il reste encore quelque cho-
 se. Songez à la conservation de l'Uni-
 vers, & ne laissez pas perdre votre ou-
 vrage. Lors que la Terre eut fait cette
 plainte, & comme elle ne pouvoit plus
 souffrir la chaleur, & que la fumée l'em-
 pescha de faire un plus long discours,
 elle se retira en soy-mesme; & pour
 trouver quelque fraicheur, elle se ca-
 cha dans les antres les plus profonds,
 & les plus proches des enfers. Cepen-
 dant Jupiter ayant fait voir à tous les
 Dieux & mesme à celui qui avoit don-
 né son Char à conduire, qu'il falloit
 que toutes choses perissent mal-heureu-
 sement, s'il ne leur donnoit du secours,
 monta au plus haut lieu du Ciel, d'où
 il a accoustumé d'envoyer les nuës; de
 faire entendre le tonnerre, & de lancer
 la foudre. Mais il ne trouva point de
 nuages dont il pût ombrager la terre,
 ni de pluyes dont il pût la rafraichir. Il
 prit donc en main son tonnerre qu'il
 lança sur Phaëton; & du coup dont
 il le frapa il le priva tout ensemble de
 son Char & de la vie; & teignit un si
 grand

grand feu par un autre feu. Les chevaux du Soleil en tomberent d'épouvante; & de l'effort qu'ils firent en se relevant, ils rompirent leur bride & leur frein, & prirent aussitôt la fuite. Icy l'on voit leurs mors rompus, là le timon & l'essieu brisé, & enfin de part & d'autre quelques pieces des roues, & quelque chose du débris d'un Chariot si fameux. Cependant Phaëton brûlant est précipité du Ciel, & laisse après luy en tombant une longue traînée de feu, comme une étoile qui semble tomber, lorsque le Ciel est serain. Au reste le Pô, qui est un fleuve bien éloigné du pais de Phaëton, le reçut entre ses bras, & lava son corps fumant & noir-ci du foudre qui l'avoit frappé.

E X P L I C A T I O N

Du trebuchement de Phaëton.

Veux-tu voir triompher & périr tout ensemble
 Un cœur ambitieux ?
 Regarde Phaëton pour qui son père trembla
 De le voir dans les Cieux.
 Tout grand, sans Dieu qu'il est ce misérable père
 Avec tout son pouvoir
 Ne sçauroit empêcher son fils trop téméraire
 De monter & de choir.
 Ainsi l'ambition à la fin trop pesante
 Entraîne par son poids
 Ce qu'elle pouvoit d'une main insolente
 Presque au dessus des Rois.

Mais puisque sans y penser & comme par une fureur poétique nous nous sommes jettés sur la Morale, continuons la Moralité, & voyons ce que nous tirerons de cette Fable. On croit donc que les Anciens ont voulu montrer par l'aventure de Phaeton comment il faut administrer les Républiques, à qui il en faut donner le soin, & combien la conduite en est difficile & dangereuse à ceux qui commencent à les gouverner, & à ceux qui y ont déjà de l'expérience & qui ont vieilli dans cet employ.

En effet toute cette Fable & principalement le discours que le Soleil a fait à son fils est rempli des maximes de la politique, il ne faut que le lire pour en comprendre beaucoup plus que les grands Maîtres n'en peuvent enseigner.

L'on représente l'Etat par le Char, les ornemens de l'Empire par l'effieu d'or, par le timon d'argent, & par les autres choses semblables. Le peuple par les chevaux; la conduite & le gouvernement par le frein & par les rênes; car il est certain que la furie du peuple tient beaucoup de celle des chevaux qui ont secoué le frein, & au reste lorsqu'Apollon enseigne à son fils à conduire les chevaux, il enseigne aussi à bien gouverner le peuple. Je vous renvoie donc encore à luy, parce qu'il y a de l'apparence qu'un Dieu vous en instruira mieux qu'un homme.

Enfin l'on représente par Phaeton celui qui gouverne la République, & qui trouve bien souvent la fortune de Phaeton faite de suite les bons conseils. Et l'on veut montrer par la chute de Phaeton qui fut fatale à tout le monde, que ceux qui conduisent les Etats ne peuvent faire de fautes dans leur administration que toute la République ne s'en ressente.

Le Soleil dit à son fils qu'il rencontrera beaucoup

coup de monstres en son chemin, voulant montrer par là que les Ministres d'Etat trouveront toujours des difficultez, toujours des mal-con-
tens, toujours des monstres, qui s'opposeront à leurs entreprises quelques justes & quelques salutaires qu'elles soient. Mais Phaeton ne s'épouvante point de tous les dangers qu'on luy représente, pour faire voir qu'un ambitieux qui veut gouverner, ferme les yeux à toutes choses, & qu'il ne s'apperçoit jamais du peril que quand il y est tombé, & qu'il ne peut plus s'en dégager.

Mais comme à force de considerer les belles inventions des anciens, on y trouve toujours quelques nouvelles instructions, il semble aussi que par cette Fable on ait voulu reprimer l'orgueil & l'arrogance de certaines gens qui s'attribuent toutes choses, & qui pensent ne rien ignorer & savoir tout naturellement, parce qu'ils ont de la naissance & de la noblesse, à l'imitation de Phaeton, qui croyoit estre capable de mener le Char du Soleil, parce qu'il estoit fils du Soleil.

Davantage je croyois que le but de cette Fable est d'enseigner encore deux choses, l'une que les enfans ne doivent jamais mépriser les instructions & les commandemens de leurs peres. Et l'autre qu'il ne faut pas garder les promesses qui ne sont pas utiles à ceux à qui vous les avez faites. Cicéron parle de cela en ces termes dans le troisième livre des Offices ou des devoirs de la vie Civile, que j'ay mis en nostre Langue. *Mais, dit-il, en parlant du Soleil, il promet à Phaeton, de luy accorder tout ce qu'il souhaiteroit; Et Phaeton souhista de mener le Char de son pere. Il le mena véritablement, mais avant que d'en sortir, il fut brûlé d'un coup de foudre. N'eut-il pas esté plus avantageux pour le pere & pour le fils, que le pere n'eust pas tenu sa promesse.*

ROD LES METAMORPHOSES

Maintenant pour parler de cette Fable en Physicien, l'on peut entendre par Phaeton cette excessive chaleur qui arrive quelquefois en Esté, lorsqu'il s'eleve de la terre des vapeurs grossieres qui sont échauffées par le Soleil; ce qui se fait bien souvent un peu devant les grandes pluyes, & alors la chaleur est insupportable. C'est pourquoy l'on a feint que Phaeton estoit fils du Soleil & de Clymène par laquelle on veut faire entendre l'Eau; car Phaeton en Grec signifie je brûle, & Cluein signifie tonner, d'où l'on forme le nom de Clymène, pour faire voir que cette chaleur se fait par le Soleil qui l'échauffe, & par la vapeur qui tient de l'Eau.

L'on feint qu'ayant esté frappé du foudre. il tomba dans le Pô; que les Grecs appellent Eridan, parce que comme au lever de l'Astre, que l'on appelle Orion, il tombe ordinairement de grandes pluyes, il pleut tout de mesme au lever de l'Eridan, qui est un signe celeste auprès du Belier, & les grandes chaleurs représentées par Phaeton, qui est pris aussi pour le Soleil, sont éteintes par les grandes pluyes. En effet Aratus attribue beaucoup de force à ce signe, & en parle à peu près en cette maniere.

Servius
l. 5. &
6. E-
acid.

*Vous verrez l'Eridan ce fleuve impetueux,
Courir avec menace en cet endroit des Cieux,
Et de là surmontant le bord que le resserre
A torrens débordéz se répandre sur terre.*

Mais comme la Fable n'est bien souvent que l'histoire déguisée; on veut faire croire que la cause qui a donné lieu à celle-cy, est qu'il y eut autrefois une chaleur excessive & une sécheresse de mesme; Que de grandes Provinces en furent ruinées, & qu'on s'imagina que le Soleil avoit quitté son chemin ordinaire, parce qu'encore que les jours diminuassent & qu'on fut presque

en Octobre la chaleur continuoit avec la mesme violence.

Il y en a qui disent que la Fable de Phaeton a esté inventée sur le sujet d'une grande Comete, qui causa de grandes chaleurs. Car soit que les Cometes soient des exhalaisons qui s'allument dans la haute region de l'air, soit qu'elles naissent d'une autre cause, soit que ce soit des Astres qui se montrent de temps en temps, comme Apollonius & Seneca l'ont crû, elles sont de telle nature qu'elles produisent ordinairement de grandes chaleurs & d'excessives sécheresses.

Quoy qu'il en soit je diray encore une chose de Phaeton, & je l'emprunteray de Plutarque & de Lucien. Plutarque rapporte donc qu'après le deluge Phaeton fut le premier Roy des Thesprotés & des Molossiens; & Lucien dit qu'on a feint qu'il estoit fils du Soleil, & qu'il alla trouver son père, parce qu'il fut le premier qui observa le cours; mais d'autant qu'il mourut avant que d'avoir trouvé tout ce qu'il cherchoit en cette science, l'on dit qu'il fut frappé d'un coup de foudre. A quoy d'autres ont ajouté que ce n'est point une feinte, & qu'en effet il mourut d'un coup de tonnerre. Du temps de ce Prince il tomba du Ciel quantité de flâmes, qui brûlerent plusieurs contrées en allant vers l'Occident, & cela, disent quelques-uns, a esté cause qu'on a inventé cette Fable; mais laissons là Phaeton, & apprenons par son exemple à ne souhaiter que les choses qu'il nous est permis de souhaiter.

Plutt.
dans la
vie de
Pyr-
rhus.

Lucien
dans
son A-
strole-
gie.

Aris-
tot.
lib. de
Mun-
do.

FABEE DEUXIEME. & III.

A R G U M E N T.

Les sœurs de Phaeton, Phaetuse, Lampetie, & Phobé furent si affligées de la mort de leur frere

re, que les Dieux par pitié les metamorphosèrent en peupliers. Et leurs larmes, s'il en faut croire Euripide & Hesiodo; furent changées en ambre, qui est une espèce de gomme que le Soleil attire de ces arbres.

Les Nymphes de ce fleuve firent les funeraillles de Phaeton; & luy dresserent un tombeau, où elles graverent ces vers en memoire de son action.

*Icy repose Phaeton
Qui mena le Char de son pere.
Il eut le courage assez bon
Pour s'en plus qu'il ne pût faire.
Mais si le Destin rigoureux
Luy ravit le succes heureux
Que luy promettoit son courage;
Quoy que pût entreprendre & au son
Cœur ou samain,
Heut au moins ces avantage
Qu'il ne pouvoit perir dans un plus
beau dessein.*

Cependant son pere affligé en cacha de deuil son visage; & s'il en faut croire l'antiquité, on dit qu'il y eut un jour sans Soleil, & qu'il n'y eut point d'autre clarté que celle qui venoit des flammes de cet horrible embrasement. De sorte qu'on tira ce bien de ce mal qu'il donna du jour au monde, tandis qu'il n'y eut point de Soleil. Mais après que la miserable Clymene eut dit toutes les

les choses que fait dire la douleur dans les grandes infortunes, elle s'arracha les cheveux, elle se déchira le sein, & courut en insensée & en furieuse par toute la terre. Premièrement, elle chercha le corps de son fils; puis elle se croiroit bien heureuse, si elle pouvoit trouver ses os; & enfin elle les trouva qu'on avoit ensevelis sur un rivage étranger. Elle se jeta aussi-tôt sur le tombeau qui les couvroit, lava de ses larmes le nom de son fils qu'elle vid gravé sur le marbre, & tâcha de l'échauffer en l'embrassant. Ses filles, qui l'avoient suivie, ne montrèrent pas moins de ressentiment & de douleur. Elles donnerent de vaines larmes à une mort si déplorable; & appelloient nuit & jour le miserable Phaëton, qui ne pouvoit entendre leurs plaintes. Elles s'attachèrent, pour ainsi dire, sur le tombeau de leur frere; y contracterent comme une habitude de se plaindre & de pleurer, & y pleurerent quatre mois entiers. Enfin, Phaëtuse qui estoit l'aînée, voulant s'asseoir sur la terre, sentit qu'elle ne pouvoit plus ployer les genoux, & s'en plaignit à ses sœurs. En mesme-temps, Lampetie, qui pensoit venir à son secours, fut retenue par des racines, en quoy les pieds avoient déjà

110 LES METAMORPHOSES

été convertis ; & la troisième voulant
 s'arracher les cheveux ; n'en arracha
 que des feuilles. L'une se plaint que ses
 cuisses soient changées en un tronc d'ar-
 bre ; l'autre , que ses bras se haussent &
 se convertissent en branches ; & tandis
 qu'elles s'étonnent de ce prodige, l'é-
 corce monte peu à peu du ventre à l'e-
 stomach ; & de l'estomach aux épaules ;
 & enveloppe leurs bras & leurs mains.
 Enfin , il ne leur reste que la bouche
 libre, dont elles appellent encore leur
 mere. Mais que fera cette malheureuse ?
 & que peut-elle faire autre chose , que
 de suivre l'affection qui la pousse tantôt
 vers l'une , & tantôt vers l'autre , que
 de leur donner des baisers , tandis qu'e-
 lle le peut encore. Toutefois , ce n'est
 pas assez , elle tâche d'arracher leur corps
 du tronc qui les enveloppe ; & en faisant
 cet effort ; elle arrache de petites bran-
 ches , d'où il sort en même-temps des
 gouttes de sang , comme de quelques
 „ blessures. Espargnez moy , ma chere
 „ mere , s'écrie la premiere qu'elle tou-
 „ che ! Espargnez-nous , je vous en con-
 „ jure , ne nous faites point de nouve-
 „ aux maux ; Vous déchirez nostre corps ,
 „ en rompant ces arbres. Adieu , pour
 „ la derniere fois ; l'écorce qui monte
 „ nous ferme la bouche. Il en coula aussi
 „

toit

teff des larmes qui s'endurcirent au Soleil; & se changerent en grains d'ambre, en tombant de ces nouveaux arbres; & le fleuve qui les reçoit, les transporte par l'Italie, pour estre l'ornement des Dames.

EXPLICATION.

*Des sœurs de Phaeton metamorphosées
en arbres.*

CETTE Fable est comme un triomphe de l'amitié fraternelle, où les personnes même qui triomphent ne laissent pas de perdre la vie, mais on peut dire aussi qu'elles ne triompheroient pas si elles ne mouraient, puisqu'on n'auroit pu juger autrement de l'exces de leur amitié. Neanmoins comme leurs larmes & leurs plaintes ne servirent qu'à les perdre, & qu'elles furent inutiles à Phaeton, cette Fable nous veut apprendre par l'aventure de ces filles à garder la moderation dans les afflictions, & dans les adversitez.

L'on feint qu'elles ont esté changées en arbres, parce que quand on se laisse emporter à la douleur, & que l'on souffre qu'elle soit plus forte que la raison, l'on en tombe quelquefois dans une stupidité si étrange qu'on ne ressemble plus à un homme. Et bien que l'on n'en meure pas, on peut dire toutefois qu'on ne vit alors que de la vie des arbres & des plantes. Aussi parmi les Latins le mot de *truncus*, qui signifie un tronc d'arbre, signifie aussi par métaphore un homme stupide & hébété.

Mais pourquoy à-t-on feint qu'il sortit de l'ambre de ces arbres, en quoy les sœurs de Phaeton

ton furent converties ? L'on a feint cela, ce me
semble, pour montrer que les larmes qu'on verse
à la mort de ses parens & de ses amis sont précieu-
ses & belles, lorsqu'elles sont les témoins d'une ve-
ritable amitié. Car autrefois l'ambre estoit plus
precieux qu'aujourd'hui, puis que les Dames Ro-
maines le mettoient entre leurs oüemens, com-
me Ovide le témoigne dans cette Fable, quand
il dit en parlant de l'ambre qui sort de ces ar-
bres.

Qua lucidus ammis

Excipit, & miribus miris gestanda Latinis.

Que le Pô recevant dans ses liquides mains

Porte pour ornement aux femmes des Romains.

Zeze's
hist.
127.

Au reste, cette fiction ne tient pas si fort de la Fa-
ble qu'elle ne tienne aussi de l'histoire. En effet
on dit que Phaeton estoit fils d'un Roy qui re-
gnoit aux environs du Pô; Que comme il me-
noit luy-mesme un Chariot sur les bords de ce
fleuve, ses chevaux l'y emporterent, & qu'il y
mourut; Que ses sœurs en eurent tant d'affli-
ction qu'elles en devinrent comme stupides, &
que cela a fait dire qu'elles avoient esté changées
en arbres.

Maintenant s'il m'est permis de faire ici le Na-
turaliste, je croy que par les Soruts de Phaeton
converties en arbres; on veut nous apprendre que
de l'humidité de la terre & de la chaleur du Soleil,
il naist ordinairement plusieurs especes d'arbres &
de plantes; & qu'à cause que la dernière humeur
que la force de la chaleur fait sortir des arbres
ou des corps des bêtes, est la plus crasse & la plus
épaisse, l'on dit qu'il sort de ces arbres de l'am-
bre, qui est une especé de Gomme, si l'on en
troid quelques-uns: Car il y en a beaucoup qui
sentent qu'il ne coule pas des arbres, mais de
ces

certain rochers, & c'est l'opinion la plus commune.

FABLE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Cygne Roy de Ligurie, & alié de Phaeton du côté de sa mere, ne fut pas moins touché que ses freres, d'une aventure si tragique; & fut converty en l'Oiseau qui porte son nom, & que nous appellons le Cygne.

CYGNÉ fils de Stenelée fut spectateur de ce prodige; & bien que du côté de la mere il fût attaché par le sang à Phaeton, il luy estoit bien plus attaché par une amitié véritable. Ainsi ayant quitté son Royaume, car il commandoit autrefois à de grandes villes, & aux peuples de Ligurie, il remplit de ses plaintes les rives du Pô, & toutes les forêts voisines qui avoient esté augmentées par les sœurs de son amy. Enfin à force de se plaindre, sa voix s'affoiblit, & devint plus deliée. En mesme temps des plumes blanches prennent la place de ses cheveux, son col s'étend & s'éloigne de ses épaules; ses doigts s'attachent & se joignent ensemble par une peau rougeâtre; tout son corps se revest de plumes; la bouche cesse d'estre bouche, & prend la forme d'un bec qui ne se termine pas en pointe. Cygne devint donc un nouvel Oiseau, & ne garda que son nom de Cygne.

gne. Mais parce qu'il se souvient encore du foudre qui avoit injustement perdu Phaëton, il ne s'éleve point en l'air, comme s'il avoit horreur de s'approcher de Jupiter qui foudroya son amy. Il se retira dans les marécages, dans les étangs & dans les rivieres; & la haine qu'il eut pour le feu, luy fit choisir l'Element qui est le plus contraire au feu.

EXPLICATION.

Du Cygne.

CETTE Fable nous apprend la mesme chose que la precedente; Que la tristesse est une dangereuse maladie dans les ames qui la souffrent, & qui ne veulent pas se servir du remede universel que le Ciel nous a donné contre toutes sortes d'infortunes. Il est aisé de juger que je parle de la raison, qui est seule capable d'empêcher ces diverses Metamorphoses, en quoy la douleur nous transforme. Je croirois donc qu'on a voulu faire voir par cette Fable & par celle qui la precede, les differents effets de la tristesse & de la douleur que Cicéron represente si bien dans les Tusculanes. Car il se trouve des personnes à qui l'affliction ôte la voix; & qu'elle rend muettes & stupides; comme on prétend le montrer par la Metamorphose en arbes des sœurs de Phaëton à qui il ne resta que des larmes. Mais il y en a d'autres en qui elle produit cet effet qu'ils ne cessent jamais de parler de leurs amis qui sont morts & de publier leur gloire. C'est pourquoy comme l'on represente les Musiciens par les Cygnes, l'on a fait que l'amy de Phaëton avoit esté converti en Cygne, parce qu'après la mort de son amy il chantoit toujours les loüanges.

Mais

Mais je ne scaurois oublier ce que dit dernièrement une Dame de ma connoissance à un excellent homme qui cherchoit une explication à cette Fable. Vous voila bien empêché, dit-elle; l'on a dit que l'amy de Phaeton avoit esté converti en Cygne, pour monstrier qu'il n'y a rien qui nous sabbé plutôt blanchir que la tristesse.

On rapporte aussi cette fable à l'histoire, & l'on dit que ce Prince nommé Phaeton, dont nous avons parlé dans l'explication de l'autre Fable, avoit un amy qui l'ayant veu tomber de loïn dans le Pô avec le Chariot qu'il menoit, accourut promptement à son secours; qu'il se jeta dans l'eau pour le retirer, & qu'en s'y jettant un Cygne qui n'estoit pas loïn de cet endroit sortit & s'envola d'un autre côté, & que cela a fait dire qu'il fut converti en Cygne, parce que depuis il ne parut plus, s'estant noyé dans le Pô avec celuy qu'il vouloit sauver.

FABLE CINQUIESME & VI.

ARGUMENT.

Comme Jupiter faisoit la revue du monde, pour éteindre le reste du feu; il devint amoureux de Callisto, qu'il vid en passant par l'Arcadie; & pour se faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane. Mais Junon ne put souffrir cet amour; & enfin que la beauté de Callisto ne fit plus faillir Jupiter, elle se transforma en Ourse. Depuis, Jupiter luy donna place dans le Ciel; & y mit aussi Arcas, qu'il avoit eu d'elle.

CE PENDANT, le Soleil demeura en deuil; comme privé de ses beautés & de son lustre; & ressemblant à ce qu'il est, lorsqu'il est prêt de se coucher,

il deteste sa propre lumiere, il a de l'a-
 version pour le jour, & luy-mesme il se
 fait horreur. Il s'abandonne à la tristet-
 le, il y ajoûte mesme des ressentimens
 de colere, & refuse à l'Univers les fon-
 ctions accoustumées. J'ay assez travail-
 lé, dit-il, j'ay souffert assez de peine de-
 puis le commencement du monde, sans
 avoir aucun repos. J'ay raison de me
 lasser d'un travail qui ne finit point, &
 qui n'a point de recompense. Qu'un
 autre conduise le Char qui porte la lu-
 miere; & s'il ne se trouve personne qui
 soit capable de le mener, & que tous
 les Dieux confessent qu'ils n'en scau-
 roient venir à bout, que Jupiter luy
 mesme prenne le soin de le conduire,
 afin qu'au moins durant ce temps-là, il
 soit contraint de quitter les foudres, par
 qui il assassine les peres, en les privant
 de leurs enfans. Lorsqu'il aura connu
 la force des chevaux qui traient son
 Char, il scaura qu'on n'a pas meritè la
 mort pour n'avoir pû le bien conduire.
 Comme il parloit de la sorte, tous les
 Dieux le vinrent trouver, & le prierent
 de rendre le jour à l'Univers. Jupiter
 mesme luy fit des excuses d'avoir lancé
 le tonnerre, & ajoûta en Souverain
 quelques menaces à ses prieres. Ainfi
 Soleil appaisé, rallentit le cours de ses che-
 vaux,

vaux, & comme il ne pouvoit encore oublier son mal, il déchargea sur eux sa colere, leur reprocha la perte de son fils, & les trata plus rudement que de coutume.

Cependant Jupiter fit la reveuë de tout le Ciel, & regarda s'il n'y avoit rien que le feu eût mis en peril; & après avoir reconnu que tout y estoit en sureté, il jeta les yeux sur la terre & sur les miseres des hommes. Mais il eut plus de soin de l'Arcadie que de toutes les autres contrées, il y rétablit les fontaines & les rivieres qui n'osoient encore couler; il couvrit la terre de verdure, il rendit les feuilles aux arbres, & commanda aux forests qui avoient esté brûlées, de pousser de nouvelles branches, & de reprendre leurs ornemens. Or tandis qu'il alloit de part & d'autre, & qu'il passoit, & repassoit souvent par les memes lieux, il regarde Caliton, & eut pour elle de l'amour aussi-tost qu'il l'eut regardée. Cette Nymphe ne s'amusoit ni à filer, ni à s'ajuster les cheveux, ni à leur faire prendre des formes diverses; mais elle se contentoit de les tenir en estat, avec un simple cordon. Elle avoit en main tantost un javelot & tantost un dard; enfin elle portoit les armes sous les crendarts de Diane, qui

bien qu'il n'y avoit point de tromperie,
 & s'alla joindre avec elles. Mais comme il est malaisé que nostre vilage ne nous trahisse pas nous-mesmes, à peine ose-t-elle lever les yeux, & marcher comme de coüture à côté de la Deesse, & la premiere de la troupe. Elle demeure dans le silence; & par la honte qui la fait rougir, elle donne des témoignages de l'injure qu'on luy a faite. Si Diane n'eût point esté Vierge, elle s'en fût apperceuë par mille marques apparentes, comme l'on dit que ses Nymphes s'en apperceurent. Cependant neuf mois se passerent: Et un jour comme Diane lassée de chasser, & échauffée par la chaleur se fut retirée sous l'ombre d'un bois où passoit un petit ruisseau sur un lit de sable menu, elle le trouva si agreable qu'elle s'y lava les pieds: Et enfin, dit-elle, puisqu'il n'y a personne ici, n'y passons pas sans nous y baigner. Calilton rougit à cette parole; & fait semblant de se des-habiller; lorsque les autres se des-habillent; De sorte que ses compagnes ennuyées de ses longueurs, la prirent & la dépouillerent de force. On ne l'eut pas si-tost dépouillée que sa nudité montra son crime. Elle demeure confuse, elle tasche de cacher son ventre avec ses mains, mais en mesme-temps Diane

la

La regardant en colere : Sors de devant
 mes yeux, luy dit-elle, & ne souille pas
 ces eaux sacrées par l'atouchement de
 ton corps; & aussi tost elle luy comman-
 da de se retirer. Au reste il y avoit déjà
 long-temps que Junon sçavoit cette in-
 jure qu'elle avoit receüe de son mary;
 mais elle en avoit remis la vengeance en
 un temps plus propre & plus favora-
 ble; & alors elle crut qu'elle ne devoit
 plus differer. Arcas estoit déjà né des a-
 mours de Jupiter, & de la violence qu'il
 avoit faite à Caliston; & cet enfant sur
 toute chose inspiroit au cœur de Junon
 des ressentimens de douleur & de van-
 geance? Quoy donc, dir-elle, falloit-
 il pour comble de peine, que cette adul-
 tere fût seconde, & que l'injure qu'on
 m'a faite & la honte de Jupiter devin-
 sent fameuses par ce funeste accouché-
 ment? Tu n'en demeureras pas impunie,
 je te priveray de cette beauté par qui tu
 te plais à toy mesme, & par qui tu plais
 à un mary, à qui seule je devois plaire.
 A peine eut elle parlé, qu'elle prit Cali-
 ston par les cheveux & la renversa par
 terre. La mal-heureuse luy tendit en vain
 les bras : car ces bras commencerent
 aussi-tost à noircir d'un poil noir & he-
 rissé qui s'y élevoit de tous côtez. Ses
 doigts se ehangerent en de grands on-
 gles

gles crochus, ses mains devinrent courbées, & luy servirent de pieds. Enfin cette bouche qui avoit charmé Jupiter, se fendit de telle sorte qu'elle devint épouvantable. Et afin que les prieres ne pussent fléchir les esprits, Junon luy osta la parole, & il ne resta autre chose à la miserable Caliston, qu'une voix menaçante & furieuse qui ne sortoit de son gosier, que pour épouvanter ceux qui l'entendoient. Ainsi elle perdit sa première forme, & néanmoins sa raison demeura dans l'Ourse, en laquelle elle fut changée : Mais cette raison ne luy demeura que pour rendre ses douleurs, & plus vives, & plus sensibles. Elle en montra donc les ressentimens par des larmes perpetuelles : Et pour demander du secours à Jupiter, elle leve vers le Ciel, non pas les mains, mais ce qui fut autrefois les mains, & lorsqu'elle ne peut l'appeller ingrat, elle éprouve son ingratitude. Combien de fois n'osant demeurer seule dans une forest, est-elle venuë devant sa maison, & sur les terres qui luy appartiennent; Combien de fois a-t-elle esté poussée parmy les bois & par les rochers, par des chiens, dont elle estoit poursuivie? Combien de fois cette fille qui avoit tant de passion pour la chasse, & qui en faisoit son exercice,

a-t-elle

a-t-elle pris la fuite par l'apprehension des chasseurs? Bien souvent ne pensant pas à ce qu'elle estoit elle mesme, elle se cachoit des bêtes qui se presentoient devant ses yeux. Quoy qu'elle fut Ourse, elle prenoit l'épouvante aussi-tost qu'elle voyoit des Ours; & les Loups mesme luy faisoient peur, bien que son pere * en fût du nombre. Cependant Arcas son fils devint grand, sans toutefois connoître sa mere, & aima la chasse comme elle. Estant donc âgé de quinze ans, comme il tendoit ses toiles dans la forest d'Erimante, après avoir cherché de tous côtés les lieux les plus propres pour la chasse, il rencontra sa mere qui s'arrêta à son abord, & luy témoigna de le connoître. Mais Arcas s'en détourna aussi-tost; & voyant qu'elle jettoit sur luy les yeux, & qu'elle le regardoit fixement, il en eut peur, & n'eut pas la hardiesse d'en approcher de plus près. Enfin, comme il se preparoit de la percer d'un coup de flèche, Jupiter arrêta la main qui alloit commettre un parricide, enleva dans le Ciel la mere & le fils, & les transforma en deux Astres qui ne sont pas éloignez l'un de l'autre.

* Lyc-
caon
avoit
esté
chan-
gé en
Loup.

• Junon fit paroître toute la furie qu'une jalousie peut monter, lorsqu'elle vid

224 LES METAMORPHOSES

sa rivale éclater entre les estoiles. En
 même temps elle descendit dans la mer
 & alla trouver Thetis, & le vieux Ocean
 pour qui les Dieux ont eu souvent du
 respect. Et quand ils luy eurent deman-
 dé le sujet de son voyage, elle leur ré-
 „ pondit en ces termes. Demandez-vous
 „ pourquoy la Reine des Dieux a quitté le
 „ Ciel & son trône; & pourquoy mainte-
 „ nant elle paroît devant vous; C'est
 „ qu'une autre Reine occupe le Ciel en
 „ ma place. Je veux que vous ne me croyez
 „ jamais, si aussi-tôt que la nuit aura obs-
 „ curci le monde, vous ne voyez à l'en-
 „ tour du Pole deux nouvelles étoiles; qui
 „ sont pour moy deux grands maux qui
 „ me rendent le Ciel odieux. Qui crain-
 „ dra désormais d'attaquer Junon; Et
 „ quand on m'aura offensée, qui redou-
 „ tera mon pouvoir, puis que je suis seule
 „ au monde qui sers quand je pense nuire;
 „ Qu'ay je fait pour mon repos, lorsque
 „ j'ay voulu me venger; j'ay seulement fait
 „ connoître que ma puissance est inutile.
 „ J'ay empêché que Caliston ne demen-
 „ rass femme; & la voilà maintenant Dees-
 „ se. Ainsi je punis les criminels, ainsi mon
 „ pouvoir est considérable. Qu'il a de
 „ pouille de cette forme, & luy rende son
 „ premier visage comme à la fille du fleu-
 „ ve Inaque; Pourquoi n'en fait-il pas
 „ aussi

aussi sa femme après avoir repudié Ju-
 non ? Pourquoy ne la met il dans mon
 lit ; & comme c'est un Dieu brutal , que
 ne la demande-t-il à Lycaon , que ne
 prend il un Loup pour son beau pere ?
 Mais enfin , si vous estes touchez du mé-
 pris que l'on fait d'une Deesse que vous
 avez élevée , empeschez que ces nou-
 velles étoiles , qui ont esté receuës dans
 le Ciel pour la recompense d'une adulte-
 re , ne descendent dans vôtres Empire ,
 où vous recevez durant le jour toutes
 les autres étoiles ; ne permettez pas
 qu'une infame en se plongeant dans vos
 eaux , en vienne souiller la pureté.

EXPLICATION.

*De Calisto changée en Ourse, & d'Arcas
 son fils en Arctophilax.*

VOici une miserable qui souffre le châti-
 ment d'une faute à quoy elle n'a pas consenti ; & de
 la plus belle de toutes les filles (car le nom de Ca-
 liste signifie cela en Grec) elle est convertie en un
 animal qui est sans doute des plus difformes qu'il
 y ait dans la Nature. Quelques uns disent que l'on
 veut montrer par là que les filles & les femmes
 qui ont perdu leur chasteté , ressemblent aux be-
 stes les plus affreuses ; que plus une femme est bel-
 le , plus sa honte est remarquable quand elle s'a-
 abandonne au vice. C'est ce qui a fait dire à Salo-
 mon qu'une belle femme impudique ressemble à
 une Truye qui porteroit des chaînes d'or. Verri-
 tablement je demeure d'accord de cela ; & je ne
 voudrois pas contredire ni Salomon , ni les autres

Pro-
 verb.
 de Sa-
 lomon.

dont les sentimens sont si justes. Mais je voudrois bien demander pourquoy Caliston n'ayant pas consenti à cette faute, & pourquoy s'en estant défenduë autant qu'une fille s'en peut deffendre, elle ne laisse pas d'en recevoir la mesme peine que si sa propre volonté l'en avoit renduë coupable ? Car si quelques fautes sont dignes de grace, ce sont celles que l'on commet sans dessein de les commettre ; en effet les meurtres que l'on voudroit bien éviter, & que l'on fait malgré soy sont excusés par les Loix. Cependant Caliston ne trouve point de faveur, bien qu'elle n'ait pas failli volontairement. Elle est innocente, si lon la considere par sa volonté, mais si on la regarde par son supplice on l'estimera criminelle.

On veut donc à mon avis nous enseigner par cette Fable, que comme la chasteté est le plus grand tresor d'une fille, & que c'est le seul bien que l'on ne recouvre plus quand on l'a une fois perdu ; ce n'est pas assez à une fille de résister aux poursuites qu'on fait contre son honneur, mais il faut qu'elle prenne garde de fuir les lieux où il est aisé de l'attaquer, & où l'on peut facilement triompher de sa foiblesse. Car si Caliston fût demeurée en la compagnie de Diane, & qu'elle n'eût pas esté chercher les bois & les solitudes pour reposer plus à son aise, elle ne se fût pas mise au hazard de perdre sa pudicité. Ainsi les filles & les femmes sont presque aussi criminelles pour ne s'estre pas bien gardées, que pour faillir volontairement. A la verité cette Loy est bien rigoureuse, mais l'honneur est si delicat, qu'on n'en peut faire de trop rigoureuses quand il s'agit de le conserver.

Quelques-uns ont laissé par écrit que Caliston fut devorée par une Ourse dans une chasse, & que n'ayant point esté retrouvée, l'on feignit qu'elle avoit

avoit esté changée en cette Ourse ; Que comme elle estoit fille de condition, & que c'estoit une coûtume des Anciens de placer les Grands dans le Ciel, & mesme d'en faire des Dieux, ou pour se consoler de leur perte ou pour flatter leurs parens, ou pour témoigner l'estime qu'ils en faisoient, on feignit que Caliston aussi bien qu'Arctas son fils avoient esté mis entre les Autres.

FABLE SEPTIESME.

ARGUMENT.

Et Corbeau avoit autrefois le plumage blanc. Mais parce qu'il découvrit à Apollon l'infidélité de Coronis, & qu'Apollon tua cette Nymphe, dans le premier mouvement qu'il eut donné le dépit & la jalouse, il le rendit noir, pour le punir d'avoir esté cause de ce mal-heur.

Les Dieux de la mer promirent à Junon ce qu'elle leur avoit demandé ; & aussi-tost elle remonta dans le Ciel sur son Char traîné par des Paons, dont les plumes avoient n'aguères esté peintes à la mort d'Argus, comme autrefois celles du Corbeau, qui estoient blanches auparavant, furent changées en plumes noires. En effet le Corbeau estoit autrefois si blanc qu'on l'eût pris pour un oiseau formé de neige. Il étoit passoit en blancheur & les Colombes sans tache, & les Oyes qui devoient faveurer le Capitole, & les Cygnes amoureux des Etangs & des rivieres. Mais sa langue fut cause de son infortune, & par sa lan-

que indiscrete, lay qui estoit revêtu de blanc, il est maintenant revêtu de noir.

Il n'y avoit point de fille dans la Thesalie, qui fût plus belle que Coronis. Aussi Apollon l'aima-t-il, ou aussi longtemps qu'elle fut chaste; ou aussi longtemps qu'il n'observa pas ses actions; mais le Corbeau, qui estoit alors l'oyseau du Soleil, découvrit l'infidelité de cette fille. Comme il en alloit donc avertir son Maître, il rencontra la Corneille qui luy demanda le sujet de son voyage; & apres l'avoit appris: Tu ne feras pas, luy dit-elle, un voyage heureux, je te conseille de n'aller pas plus avant; & de ne pas mépriser le presage que je te donne.

FABLE HUITIÈSME.

ARGUMENT.

Une autre fille du mesme nom que Coronis, est changée en Corneille, pour un rapport semblable à celui que le Corbeau alloit faire. C'est pourquoy cette Corneille donna avis au Corbeau de devenir sage par son exemple, & de cacher une chose qui luy pourroit nuire, s'il a assez d'indiscretion pour la découvrir.

REGARDE ce que j'ay esté & ce que je suis maintenant; si tu en veux sçavoir le sujet, tu sçauras que ma fidelité a esté cause de mon mal-heur. Autrefois Pallas enferma dans une corbeille d'oi-

sier:

fier Erichthon, cet enfant qui nâquit
 sans mere, & la donna en garde aux
 trois filles de Cecrops, sans leur dire ce
 qu'elle y avoit enfermé. Mais elle leur
 défendit sur toutes choses de n'avoir
 pas la curiosité de l'ouvrir, & de sçavoir
 ses secrets. Pour moy qui estois cachée
 derriere un buisson, je regarday ce que
 ces trois filles feroient. A la verité, il y
 en eut deux, & ce fut Pandrose & Herse
 qui observerent fidelement ce qu'on
 leur avoit enjoint; Mais Aglaure plus
 curieuse que les autres, encouragea ses
 sœurs, à enfreindre la deffence de la
 Deesse, & apres avoir elle-mesme dé-
 couvert cette Corbeille, elles y virent
 un enfant qui avoit des pieds de Dra-
 gon. Je ne manquay pas aussi-tost de
 rapporter à Minerve ce que j'avois veu,
 & la recompense que je receus de ce ser-
 vice, fut que je perdis ses bonnes grâces,
 & que * l'oyseau de la nuit me fut pre-
 feré. Ainsi ma fortune peut apprendre
 aux autres à ne se pas mettre en peril
 par l'indiscretion de leur langue. Mais
 vous voudrez peut-estre sçavoir quel
 aeez j'avois auprès d'elle. Elle m'y
 avoit appelée par l'affection qu'elle a-
 voit pour moy, sans que je recherchasse
 cette faveur. Si vous luy demandez la
 verité, bien qu'elle soit en colere, elle

* Le
Hibou.

ne niera pas ce que je vous dis ; Et après tout j'estois d'assez bonne maison pour aller en sa compagnie. Car Coronée ce grand Roy de la Phocide estoit mon pere, je ne dis rien que l'on ne sçache ; Enfin j'estois fille de Roy, & de grands Roys me demandoient en mariage. Mais ma beauté me fut un tresor nuisible : Car comme je me promenois un jour selon ma coûtume sur le rivage de la mer, Neptune me vid, & en mesme-temps il brûla pour moy. Il me parle, il me declare son amour, & voyant que ses prieres estoient vaines & qu'il perdoit son temps avec ses paroles, il a recours à la violence. Je prends la fuite, il me suit, & je me lasse en fuyant en vain sur un chemin sablonneux. Alors j'appel-
 lay à mon aide les Dieux & les hommes ; mais les hommes n'entendirent point ma voix ; une * fille seulement eut compassion d'une fille, & me donna du secours. En effet comme je levois mes bras au Ciel, j'y vis naistre inopinément des plumes noires qui commencerent à les couvrir. Je tâchay aussi-tost de quitter ma robe ; mais elle estoit déjà de plume, dont les racines avoient déjà passé dans ma chair. Je veux me battre l'estomach avec les mains, mais je n'avois plus déjà de mains. Je cou-
 rois.

* Mi-
 nerve.

rois plus viste que je n'avois accoustumé, & mes pieds comme auparavant ne s'arrétoient plus dans le sable. Je me levay insensiblement sur la superficie de la terre, & en mesme-temps je fus emportée en l'air : Mais comme j'estois demeurée chaste, je meritay de demeurer avec Minerve, & l'on me fit cet honneur que je l'accompagnois par tout. Cependant, à quoy me sert cette gloire, si Nyctimene, qui a esté changée en oiseau pour un crime épouvantable, m'a succédé en l'honneur qui fut la recompense de ma chasteté.

FABLE NEUVIESME.

ARGUMENT.

Nyctimene fille de Nyctée estant devenue amoureuse de son pere, trouve moyen d'entrer de nuit dans son lit ; Et les Dieux irrités de cet inceste, la metamorphoserent en Hybou.

N'AVEZ - vous pas oüy parler de ce prodigieux inceste, qui est si connu dans toute l'Isle de Lesbos ? N'avez vous pas oüy dire que l'impudique Nyctimene a souillé le lit de son pere ? Veroitablement elle a esté changée en oiseau ; mais comme elle a tousjours son crime devant les yeux, elle fuit la lumiere, & la presence de tout le monde, & cache sa honte dans les tenebres. En-

fin il n'y a point d'oyseaux qui ne luy de-
 clarent la guerre, & qui ne la chassent
 de l'air, aussi tost qu'elle y veut paroître.
 Toutefois le Corbeau ne fut pas
 grand estat de ce conseil; Que le mal que
 tu me predis, luy dit-il, pour me détour-
 ner de mon devoir, soit ta peine & ton
 supplice; Pour moy, je me moque de
 la vanité de tes presages. Ainsi il conti-
 nua son chemin, & conta à Apollon
 qu'il avoit veu Coronis entre les bras
 d'un jeune homme de Thessalie. A cet-
 te nouvelle de l'infidélité de la Maîtresse,
 la couronne de Laurier luy tomba de
 la teste, & la Lyre de la main. Et com-
 me il se laissa transporter par le premier
 mouvement de la colere, il prit ses ar-
 mes accoutumées, il tendit son arc pour
 se vanger de son Amante, & perça d'un
 coup de flèche ce sein plus blanc que la
 neige, pour qui il fût mort luy-mesme;
 si la divinité eût pû le permettre. Coro-
 nis tomba de ce coup, & jeta un grand
 cry en tombant. Neanmoins elle retira
 elle-mesme la flèche de son sein, d'où
 il sortit un ruisseau de sang qui se répan-
 dit sur son corps. O Apollon, dit-elle,
 si j'avois mérité la mort, & si c'estoit de
 vos mains que je devois la recevoir, au-
 moins vous deviez attendre que j'eusse
 mis au monde l'enfant que je porte,

nous sommes deux en un corps, qui
allons mourir en un corps. A peine
eut-elle achevé de parler, qu'elle ren-
dit l'ame avec le belte de son sang.

Apollon se repentit aussi-tôt d'une fi-
oxuelle vengeance, mais il s'en repen-
tit trop tard. Il se hait luy-mesme d'a-
voir écouté la nouvelle qu'on luy avoit
rapportée, & de s'estre laissé aveugler
par un transport si furieux. Il a en hor-
reur l'oyseau par qui il a fait le crime
de sa maistresse, & la cause de sa dou-
leur. Il dételle son arc, & sa main, &
les malheureuses flèches dont il s'est si
imprudemment lervi. Il embrasse Co-
ronis, il tâche de la réchauffer; mais il
s'efforce trop tard de vaincre la mort
& les destinées; & c'est en vain qu'il
met en usage tous les secrets de la me-
decine. Enfin, voyant que tous ses ef-
forts estoient inutiles, & qu'on dres-
soit déjà le bucher où elle devoit estre
brûlée, il en jetta de grands soupirs,
& ne pût s'empêcher de verser des lar-
mes, bien qu'il soit honteux à un Dieu
de pleurer & de se plaindre. Toute-
fois après avoir répandu sur son corps
toutes les fleurs & tous les passums
qu'il y pût répandre; enfin, après luy
avoir donné les derniers baisers, & luy
avoir rendu les derniers devoirs, il ne

Naissance
d'Escu-
lape.

put souffrir que les mesme feu reduisit en cendre, & la Maistresse & l'enfant qu'elle avoit conceu de luy. Il le retira donc des flammes & du ventre de sa mere, & le porta dans l'autre de Chiron, afin d'y estre élevé. Mais pour la recompense que le Corbeau attendoit d'un si fidelle rapport, Apollon luy défendit de paroître entre les oyseaux de qui le plumage est blanc; & le revêtit d'un plumage noir, comme pour porter eternellement le deuil de la miserable Coronis.

EXPLICATION 7. 8. & 9.

Du Corbeau. De Coronis. Et de Nyctimene.

• Vous trop grands parleurs, supplics des oreilles,

*Qui n'avez jamais sceu respecter les secrets,
Voyez en ce Corbeau, qui croit dire mer-
veilles,*

• Le juste chastiment des esprits indiscrets.

EN effet, soit que vous consideriez le Corbeau ou la Corneille de cette Fable, l'un & l'autre vous enseignent comment vous devez vous gouverner avec les Grands.

Le Corbeau qui estoit autrefois l'oyseau d'Apollon, découvrit à ce Dieu que sa Maistresse le trahissoit, quel mal fit-il en cela pour meriter de devenir noir, de blanc qu'il estoit autrefois? Ne sembloit-il pas faire son devoir d'avertir son Maistre de l'injure que l'on luy faisoit? Et quel crime

me avoit commis la miserable Corneille pour mériter la disgrâce de Pallas, après luy avoir rapporté qu'on n'avoit pas gardé ses ordres; & & qu'on les avoit méprisés? Auroit-elle aimé cette Déesse qui l'aimoit uniquement, si elle eût souffert sans rien dire le mépris qu'on avoit fait de ses volontez? Cependant ils en sont tous deux punis, pour montrer qu'il y a des choses que les Grands veulent bien sçavoir, mais qu'il est impossible de leur apprendre sans se mettre au hazard de perdre leur faveur & leurs bonnes grâces; Qu'en pareilles occasions il ne leur faut rien dire s'ils ne commandent de parler, & que quand il s'agit simplement de leurs plaisirs, il faut se taire & dissimuler beaucoup de choses.

Mais il me semble que l'on me va demander pourquoy Nyctimene changée en Hybou pour la punition d'un crime que la nature deteste, succède auprès de Pallas en la place de la Corneille disgraciée, qui avoit esté autrefois un exemple de chasteté.

Cela s'apprend qu'auprès des Princes

Bien souvant les plus vicieux,

A la bonte de leurs Provinces

Supplantent les plus vertueux.

D'ailleurs l'aventure du Corbeau qui ne voulut pas croire la Corneille nous enseigne à nous défier de nous-mêmes, à croire le conseil, & enfin à devenir sages par les infortunes d'autrui. Areste Pline a laissé par écrit qu'on ne voit point de Corneille à Athenes, & l'on pourroit croire qu'Ovide a pris de là sujet de dire que la Corneille fut odieuse à Minerve, qu'on nomme en Grec Athena.

Maintenant pour ce qui est de Coronis, il me semble que cette Fable regarde plutôt la nature que la Morale. Néanmoins on peut apprendre

par

par l'exemple d'Apollon qu'un rapport rendie malheureux ; qu'il ne faut pas si promptement ajoûter foy aux rapports ; de peur que la passion ne nous fasse faire des choses dont ensuite nous nous repentions.

Oh fait
venir
ce mot
du mot
Grec
καρπαι-
νυμαι ,
qui si-
gnifie
sampa-
re

Mais au reste Coronis n'est autre chose que la bonne température de l'air ; ou cette vertu de l'air médiocrement humecté ; qui reçoit les bonnes impressions du Soleil. Car si la chaleur du Soleil ne purge l'air , & qu'elle ne luy laisse quelque chose d'humide , il ne scauroit estre bon ; il ne scauroit estre sain. Et si la chaleur est trop grande , il en devient quelquefois contagieux ; C'est ce qui a fait dire qu'Apollon tua Coronis d'un coup de flèche ; parce que , comme nous l'avons remarqué ailleurs , les rayons du Soleil sont comparez à des flèches ; & que la chaleur excessive corrompt la bonne température de l'air ; qui nous est représentée par Coronis , & qui est si nécessaire non seulement à l'homme pour la conservation de la santé , mais aux animaux & aux plantes. C'est pourquoy Homere a feint que ceux qui mourroient de la peste estoient tuez par Apollon.

Mais il retire Esculape du corps de sa mere mourante , pour montrer qu'encore que le Soleil ruine la bonne température de l'air , il conserve cette vertu salutaire (qu'on nous figure par Esculape) qui rend au corps & à l'esprit , & la vigueur & la vie.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT.

Ocyroé fille de Chiron , ne se contente pas de savoir la medecine que son pere luy avoit apprise ; elle veut prédire l'avenir : On dit peu-estre plus que les

*les Dieux ne vouloient que l'on en scist. C'est pour-
quoy pour la faire faire, & la punir tout ensemble,
Jupiter la transforma en Lumens.*

C EPENDANT le Centaure Chiron prenoit grand plaisir à élever le fils du Soleil, & trouvoit plus d'honneur que de peine dans la charge qui luy en avoit esté donnée. Sa fille mesme, que la Nymphé qui en accoucha sur le rivage d'un fleuve, avoit appellée Ocyroé, n'avoit pas moins de soin de cet enfant. Au reste cette fille ne se contenta pas de sçavoir la science & les secrets de son pere, elle predisoit aussi les choses futures, & faisoit voir ce que les destins ne vouloient pas découvrir encore. Ainsi un jour ayant les cheveux répandus sur les épaules, & se sentant échauffée de cette divine fureur, qui montre à l'esprit qu'elle possède, ce qui n'est pas encore arrivé, elle jeta les yeux sur cet enfant, & luy parla de la sorte: O precieux enfant, qui seras un jour salutaire à tout le monde! Hâte-toy de croistre, luy dit-elle, les corps sùjets à la mort te devront bien souvent la vie. Tu auras le pouvoir de leur rendre l'ame que la mort leur aura ôtée; mais tu ne feras pas ces merveilles sans que les Dieux soient jaloux; Et le foudre de Jupiter ton ayeul t'empê-

chera.

Et fut
 frappé
 du
 fou-
 dre
 pour
 avoir
 ré-
 sus-
 cité
 Hip-
 poli-
 te.

schera de continuer ces prodiges. De
 Dieu que tu auras esté, tu deviendras
 un corps sansamé ; mais ensuite tu se-
 ras encore fait Dieu , & tes destinées
 se renouvelleront par deux fois. Et
 vous, mon pere ! qui estes maintenant
 immortel ; & qui avez esté créé pour
 estre présent à tous les siecles , vous
 souhaiterez de pouvoir mourir , lors-
 que vous serez tourmenté par le sang
 venimeux d'un serpent qui se repen-
 dra dans vos veines. Enfin d'immortel
 que vous estes, les Dieux vos rendront
 mortel ; & les Parques autont le pou-
 voir de couper le fil de vos jours. Il luy
 restoit encore quelque chose à dire ;
 mais les sôûpirs qui luy sortoyent du
 cœur, luy couperent la parole, & les
 larmes qu'elle versa en mesme-temps,
 furent suivies de cette plainte. Mes
 destins, dit-elle, ne le veulent pas ;
 les Dieux me défendent de parler da-
 vantage : Et j'ay perdu l'usage de la
 parole. Quoy donc ! la science de l'ave-
 nir estoit-elle si avantageuse qu'elle ait
 dû exciter contre moy la colere de Ju-
 piter ? Je souhaiterois maintenant d'a-
 voir eu pour mon partage une ignoran-
 ce de toutes choses. Il me semble que
 mon visage commence à s'allonger.
 L'herbe me plaist deja pour ma nour-

riture; Je brûle de courir par les cam-
 pagnes; Je suis changée en une Jument, & je commence à mieux ressembler à mon pere. Mais pourquoy changer toute entiere, puisque mon pere est moitié l'un & moitié l'autre? On entendit aisément le commencement de ses plaintes; mais on n'en pût entendre la fin. Ce n'estoit qu'une voix confuse qui ne ressembloit pas encore à la voix d'une Jument, mais à celle d'une personne qui voudroit la contrefaire. Neanmoins bien tost après elle commença de hennir, & marcha des mains & des pieds. Alors ses doigts se resserrerent, & de cinq ongles il ne se fit qu'une grosse corne qui les joignit tous ensemble. Sa bouche s'ouvrit, son col s'allongea, le derrière de sa robe prit la forme d'une queue, & comme ses cheveux estoient répandus sur son col vers le côté droit, le crin en quoy ils furent convertis, demeura du mesme côté. Ainsi elle changea de voix & de forme, & ce prodige ne luy laissa pas seulement son nom.

EXPLICATION.

D'Ocyroë métamorphosée en Jument.

IL faut avouer que j'ay de la peine à comprendre le secret de cette Fable. Mais ce qui me console de mon ignorance, c'est que d'excellens hommes.

més ne m'ont pas plus satisfait en cela que je croy
satisfaire les autres. En effet, comment se peut-il
faire qu'une fille si sçavante soit devenue beste en
si peu de temps ? Est-ce que la violence d'une ma-
ladie passa jusq' à son esprit, & qu'elle la ren-
dit si stupide qu'on la prit depuis pour une beste ?
Est-ce que l'esprit humain quelque éclairé qu'il
puisse estre, à quelquesfois si peu de raison, & s'en
doigne de telle sorte, qu'on pourroit le mettre
au rang des bestes ? Est-ce que comme elle estoit
tres-sçavante dans la Medecine, & qu'après avoir
employé les secrets de cette science en faveur des
hommes, & ensuite aussi en faveur des bestes &
principalement des chevaux, on a tiré de là su-
jet de dire que de fille elle devint Jument ? Com-
me on a sçait que Chiron son pere, qui inventa
dit-on, la Medecine & la Chirurgie, estoit moi-
tié homme & moitié cheval, parce qu'il se servit
de la science pour les hommes & pour les bestes.
Mais n'est-ce point plüost pour nous apprendre
que quand il plaît à Dieu de nous éclairer, nous
voyons plus clair sur des Anges, & que nous
sommes capables de penetrer dans l'avenir ? Et
que quand il nous abandonne & qu'il retire de
nous ses lumieres, nous voyons moins clair
que les bestes, & que nous ne pouvons estre mis
que dans le rang des animaux.

Toy qui li' cet apprenti sçage,

Dis-moy quelque chose de m'enseigner.

Si tu m'en apprens davantage,

Je n'en seray point envieux.

FABLE ONZIEME.

ARGUMENT.

*Comme Apollon gardoit un jour les troupeaux du
Roy Admette, il prit tant de plaisir à jouer de sa
flute,*

Avec, qu'il les laissa, sans y penser, éloigner de luy. De sorte que Bérœre y ayant pris garde, les eut dans un bois du voisinage ne les vint entrer qu'un certain Battus, à qui il donna la plus belle Vache qu'il y eut, pour l'obliger de n'en point parler. Battus luy jura de n'en rien dire; mais il manqua de parole, & Mercure pour le punir, le changea en pierre de touche.

CHIRON pleura ce changement de la fille, & demanda en vain du secours au Dieu de Delphes: car il ne pouvoit s'opposer aux volontez de Jupiter, & quand il eût pû s'y opposer, il n'estoit pas en ce lieu-là. Il estoit alors en Thessalie, où il gardoit les troupeaux d'Admette sous un habit de Berger, ayant en main un bâton d'Olivier sauvage, & une flûte à sept tuyaux. Lorsqu'il ne pensoit qu'à ses amours, qu'il tâchoit à se divertir au son de la flûte, on dit que ses Vaches à quoy il ne prenoit pas garde, passèrent jusques dans les plaines de Pyle, & que Mercure qui les vit, les poussa dans des forests afin de les y cacher. Personne n'avoit apperceu ce larcin qu'un vieux Païsan que l'on appelloit Battus, qui gardoit les forests, les pasturages, & la charrière de Nees; si bien que Mercure qui craignoit d'en estre decouvert, l'alla trouver en même temps, & l'ayant tiré à l'écart: Qui que vous soyez, luy dit-

„ dit-il, en le flattant, si quelqu'un de-
 „ mande les troupeaux que j'ay cachez,
 „ dites que vous ne les avez point veus;
 „ & afin que vous ne pensiez pas que je
 „ vous demande pour rien cette grace,
 „ prenez pour vostre recompense la plus
 „ belle Vache de ces troupeaux; & aussitôt
 „ il la luy donna. Battus l'ayant reçuë:
 „ Ne vous en mettez point en peine, luy
 „ dit-il, & en luy montrant une
 „ pierre: Cette pierre, luy dit-il en-
 „ core, vous découvrira plustost que moy.
 „ Mercure ayant receu cette parole, fei-
 „ gnit de se retirer, & revint quelque
 „ temps apres sous une autre forme, &
 „ avec une autre voix: Bon homme, luy
 „ demanda t'il, n'avez-vous point vû pas-
 „ ser quelques Vaches par cet endroit?
 „ Je vous prie de m'assister, & de ne pas
 „ favoriser un larcin par vostre silence;
 „ & pour reconnoistre le plaisir que vous
 „ me ferez, je vous donneray un bœuf &
 „ une vache. Le bon homme qui vid que
 „ l'on doubloit la recompense: Vos
 „ troupeaux, dit-il, sont à l'entour de
 „ ces montagnes; & en effet ils y estoient.
 „ Alors Mercure se découvrir, & se moc-
 „ quant du pauvre Battus: Est-ce ainsi,
 „ luy répondit-il, que tu me trahis, ou
 „ que tu te trahis toy-mesme? Et en mes-
 „ me-temps il le changea en une pierre
 „ dure;

dures; qu'on appelle pierre-de-touche, & qui tient encore aujourd'huy de la nature de Battus, en ce qu'aucun metal ne la peut toucher, qu'elle ne decouvre ce qu'il est. C'est une espece d'infidelité qui est demeurée dans cette pierre, & qui la rendroit infame, sans qu'elle l'ait meritée, si une pierre estoit capable d'infamie.

EXPLICATION.

De Battus changé en pierre de touche.

ON feint premierement dans cette Fable qu'Apollon devint Berger pour garder les troupeaux d'Admete, parce qu'en effet, comme dit Pontanus en parlant du Soleil,

Pascit quidquid sub calis nascitur oris.

Le Soleil meisme paistre

En tous temps, en tous lieux,

Tout ce que l'on voit naistre

Sous la voute des Cieux.

Ce n'est pas aussi qu'on ne rapporte cette Fable à l'Histoire. Car on dit que cet Apollon surnommé Nomius, dont j'ay déjà parlé en quelque endroit de cet ouvrage, ayant esté chassé de l'Arcadie son Royaume par ses propres Sujets, à cause de sa trop grande rigueur, se refugia en Thessalie, & qu'il y fut réduit à une si grande extremité, qu'il fut contraint de garder les troupeaux d'Admete qui en estoit Roy.

Ensuite la Fable de Battus, qui promettoit au premier venu ce qu'il desiroit, moyennant les recompenses qu'on luy faisoit esperer, nous apprend à nous tenir sur nos gardes toutes les fois que

[Heavily obscured and illegible text block]

[Heavily obscured and illegible text block]

[Heavily obscured and illegible text block]

O que dans le siècle où nous sommes,
Plein de vices & de vertus,
Il se trouve parmi les hommes
De Mercurus & de Battus.

ou 4.
fois us
mot
avant
que de
mot de
dire des

commencer l'autre. On dit qu'on forme de la le *βασιλιζα*, ou *βασιλοζα*, qui signifie babiller, dire des sottises, beguayer.

FABLE DOUZIESME.

A R G U M E N T.

Mercurus devient amoureux de Herse fille de Cecrops durant une feste solemnelle qu'on faisoit dans Athenes en l'honneur de Pallas, & tasche de venir à bout de son dessein par le moyen d'Aglaure sœur de Herse. En effet cette mauvaise sœur luy promit de s'employer pour luy, à condition qu'il luy donneroit une certaine somme d'argent. Mais Pallas qui ne peut souffrir une avarice si honteuse, & qui d'ailleurs vouloit déjà mal à Aglaure, parce qu'elle avoit découvert la corbeille où estoit enfermée Erichonon, commanda à l'Envie de la rendre jalouse de sa sœur Herse, & enfin apres l'avoir longtemps persecutée, elle la changea en pierre.

Aussitost Mercurus remonta en l'air, d'où il prit plaisir à considerer les terres d'Athenes, le pais le plus aimé de Minerve, & les promenades du Lycée. C'estoit par hazard le jour que suivant la coutume, les filles portoient sur leurs têtes dans le Temple de Pallas, quelques offrandes sacrées, dans des paniers couronnez de fleurs. Mercurus les apperceut à l'heure qu'el-

les en revenoient, & pour les voir plus à son aise, il n'alla pas droit à elles; mais il vola en rond à l'entour de leur troupe, & fit comme le Milan, qui apperçoit les entrailles des bestes que l'on a sacrifiées. Tandis qu'il craint, & qu'il void les Sacrificateurs auprès de ce butin, il n'ose encore en approcher; il va, il vient, il tourne & retourne & devore par l'esperance, ce qu'il environne de son vol. Ainsi Mercure passe & repasse souvent sur le mesme chemin, & enfin il s'abaisse le long de la fortresse d'Athenes par où passoient ces belles Nymphes; qui commençoient à le charmer. Herlé étoit l'honneur de cette feste, & de cette troupe; & paroïssoit autant par dessus les autres filles, que l'estoile de Venus par dessus les autres estoiles, & que la Lune mesme par dessus l'estoile de Venus. Il fut ravi à l'aspect de tant de beauté, & en demeura suspendu en l'air d'admiration & d'étonnement. Il la regarde, & s'enflâme comme le plomb, qui sortant avec impetuositè de la fronde, s'échauffe par la violence de son mouvement, & trouve enfin dans les nuées le feu qu'il n'avoit pas de luy-mesme. Mercure retourna donc sur ses pas, & au lieu de monter au Ciel, il prit le chemin de la

la terre, & comme il avoit bonne opinion de soy, il ne dissimula point ce qu'il estoit. Neanmoins bien qu'il ait raison de s'estimer; il ajoute l'art à la Nature, il a soin que les cheveux soient bien peignez, il met son habit de telle sorte qu'il puisse en tirer de l'avantage, il est soigneux de faire paroistre l'or dont sa robe est enrichie, il prend garde à manier de bonne grace son Caducée, cette verge merveilleuse par qui il appelle & chasse le sommeil, & veut que les ailes qu'il porte aux pieds, ayent le mesme éclat que le reste. Il y avoit dans le fond du Palais trois chambres voûtées, toutes éclatantes de l'yvoire dont elles étoient enrichies. Celle qui estoit à la droite, estoit la chambre de Pandore, celle de la gauche estoit celle d'Aglaure, & Héré occupoit celle du milieu. Aglaure vid la premiere entrer Mercure, & eut assez de hardiesse pour luy demander son nom, & le sujet de son voyage, & Mercure luy répondit de la sorte, Je suis celuy qui⁶⁶ porte par l'Univers les ordres & les⁶⁶ commandemens de Jupiter, & Jupiter⁶⁶ est mon pere. Je ne vous cacheray⁶⁶ point le sujet qui me fait venir en ce lieu, ⁶⁶ je vous conjure seulement d'estre fidel-⁶⁶ le à votre loeur, & de souffrir, ma che-⁶⁶

re Aglaure! que je demeure vostre al-
 lié, & que je vous donne des neveux.
 En fin Herlé est la cause de mon voyage;
 ayez pitié de mon amour, & favorisez
 un Dieu qui aime, & que vous pouvez
 secourir. Aglaure le regarda des mesmes
 yeux qu'elle avoit regardé n'aguere les
 secrets que cachoit Minerve; & pour le
 service qu'il desiroit, elle luy demanda
 une grande somme d'argent, & l'obligea
 cependant de se retirer du Palais. Pallas
 ne put voir un commerce si infame, qu'a-
 vec de l'indignation & de la colere, & en
 fut émeuë de telle sorte, que ce mouve-
 ment qui se fit alors dans son sein, ébran-
 la * l'Egide qui le couvre. Aussi-tost elle
 se remit en memoire que ceste fille pro-
 fane avoit decouvert ses secrets, lorsque
 contre la foy qu'elle avoit donnée, elle
 eut la curiosité d'ouvrir la corbeille où
 étoit le fils de Vulcan, ce fils engendré
 sans mere. Elle ne peut endurer ni qu'elle
 soit ingrata à Mercure, ni qu'elle trom-
 pe, la sœur, ni qu'une infame avarice
 luy donne de si grands tresors. Elle re-
 soute donc sa punition, & sans tarder da-
 vantage, elle va trouver l'Envie dans
 un autre tout humide, de la corruption
 d'un sang caillé qu'on y void de tous cô-
 tez. Cet horrible Palais de l'envie est au
 fond d'une vallée où jamais le Soleil ne
 luit,

* Bou-
 clier.

luit, & où le vent ne pénétre point. Le froid y est toujours extrême, & comme il n'y a jamais de feu, il est toujours rempli de tenebres & d'un brouillard épouvantable. Lors-que Minerve fut arrivée en cet endroit; elle s'arrêta devant ce funeste Palais: car elle n'y voulut point entrer, & heurta à la porte avec le bout de sa lance. En même-temps la porte s'ouvre; Elle vid au devant l'Envie, qui mangeoit de la chair de vipere, & qui en nourrissoit ses furies. Aussi tost que Pallas l'eut apperceüe, elle en détourna les yeux; & en même-temps l'Envie se leva lentement de terre, quitta par respect les serpens qu'elle avoit à demy mangés, & s'avança en se traînant vers la Deesse qui la venoit voir. A peine eut-elle vü Pallas si éclatante par ses armes & par sa beauté, qu'elle en jeta des gemissemens; & comme elle s'afflige de toutes les choses qui réjouissent les autres, elle ne peut voir sans douleur la grace & la contenance de cette Deesse. Elle est toujours pâle & défigurée; elle est plus maigre que l'on ne peut s'imaginer; elle ne regarde jamais que de travers, elle a les dents jaunâtres de rouille: Son estomac se peupoit tout verd du fiel qu'elle enferme au dedans; sa langue est couver-

te de poison; elle ne rit jamais, si ce n'est quand quelque malheur enverſe la proſperité des hommes; Elle ne ſçauroit jouir de la douceur & du repos du ſommeil; Elle eſt toujours éveillée par les ſoins & par les ſoucis qu'elle ſe donne elle-mefme. Elle void avec plaiſir les calamitez & les infortunes, & il n'y a point de ſuccés heureux dont elle ne faſſe ſes enfers. En fin elle tourmente tous le monde, & ſe tourmente elle-mefme; & quoy qu'il la puiſſe affliger, elle eſt elle-mefme ſon plus grand ſupplice. Bien que Pallas l'eût en horreur, néanmoins elle luy parla; mais elle luy dit bien peu de chofe. Va, luy dit-elle, va infecter de ton venin l'ame des filles de Cecrops. C'eſt Aglaure; ne man- que pas de m'obeir. Elle n'eut pas ſi toſt parlé qu'elle ſe retira d'un lieu ſi funeſte, & s'appuyant ſur ſa lance, dont elle donna contre terre, elle s'éleva d'un ſaut en l'air. L'Envie regarda avec un oeil de travers la Deefſe qui ſe retireroit; murmura quelques paroles de fureur & de dépit de ſe voir contrainte d'obeir, & ſe facha du ſuccés qui Minerve devoit avoir. Néanmoins elle prit en main ſon bâton, qui eſt environné d'épines; & s'élevant couverte d'un nuage noir, elle renverſe & gâte les blés par tous
les

les lieux où elle passe ; elle brûle les herbes, elle coupe les fleurs qui sont prestes à donner du fruit, elle infecte de son haleine les peuples, les villes, les maisons. Enfin elle entre dans Athenes, qui estoit alors florissante, & par les excellens esprits & par les grands biens, & par les delices de la paix, mais elle ne pût s'empêcher de pleurer en entrant dans cette ville, parce qu'elle n'y voyoit rien de déplorable. Enfin lorsqu'elle fut entrée dans la chambre d'Aglaure, elle exécuta les ordres qui luy avoient esté donnez. Elle mit sa main sur le cœur de cette Princesse, & par cet attouchement elle le remplit d'épines mortelles. Elle luy souffla un venin qui commença à la devorer, & luy fit passer dans le cœur la malignité de son poison. Et afin de luy faire voir d'un seul regard toutes les causes de sa douleur, elle luy mit devant les yeux le glorieux mariage de la sœur, avec Mercure, luy représenta ce Dieu avec toutes ses graces & ses belles qualitez, & ne luy fit rien concevoir que de grand, que d'heureux, que de magnifique. Ainsi cette Princesse empoisonnée du venin de la jalousie, nourrit une douleur secretes; elle soupire nuit & jour le feu qui se cache dans son cœur, fait fondre insensiblement son corps, com-

me on void fondre peu à peu la glace par le Soleil qui se montre, & qui se cache quelquefois. Enfin en se représentant le bonheur de la bienheureuse Hersé, elle brûle comme les herbes sous lesquelles on met du feu, & qui se consomment lentement, sans jeter aucunes flâmes. Elle souhaite bien souvent la mort pour ne pas voir ce qu'elle craint. Elle se résout de découvrir à son pere les amours de Mercure, comme si c'estoit un attentat contre la pudicité de sa sœur. Enfin voyant venir ce Dieu, elle alla l'attendre devant la porte pour le congédier entièrement, ou pour faire au moins quelque effort afin de luy ôter l'esperance, si elle ne peut luy ôter l'amour. Comme Mercure donc pensoit la flatter, & qu'il ajoutoit déjà à ses flateries des prieres & des paroles obligantes : Vous perdez vostre temps, luy dit-elle, je ne partiray point d'icy que vous ne vous soyez retiré. Hé bien, luy répondit Mercure, demeurons-en à la resolution que vous avez prise ; & sans lui parler davantage, il frappe la porte de son Caducée, & la porte s'ouvrit aussi-tost. Aglaure voulut se lever pour empescher Mercure d'entrer ; mais toutes les parties du corps qui se ployent, quand nous voulons nous asseoir, s'appelaient

tirent en elle, & ne peurent plus se mou-
 voir. Elle s'efforça de se dresser, mais
 les jointures de ses genoux s'endurci-
 rent. Un froid qu'elle n'avoit point ac-
 coûtumé de sentir, s'empare de ses pieds
 & de ses mains; & ses veines qui n'ont
 plus de sang; sont de la couleur de la
 chair & jaunissent comme son corps.
 Enfin comme une gangrene gagne peu
 à peu, & ajoute bien-tost les parties sai-
 nes aux parties qu'elle a corrompues,
 ainsi le froid qui la tuë, entre peu à peu
 dans son sein, & luy oste en mesme
 temps la respiration & la vie. Elle ne s'ef-
 força point de parler, & quand elle l'eût
 voulu, le chemin de la voix estoit fermé.
 Son col estoit déjà devenu pierre, sa bou-
 che estoit déjà endurcie, & la miserable
 n'estoit plus qu'une statué sans mouve-
 ment. Neanmoins la pierre n'en estoit
 pas blanche, mais elle prit les couleurs,
 & de son visage jaloux, & de son ame dé-
 loyale.

Aglaure
 re
 chan-
 gé.
 en
 pier-
 re.

EXPLICATION.

D'Aglaure convertie en pierre.

JE puis ce me semble commencer l'explication
 de cette Fable par ce demy-vers de Virgile.

Tant ane animis caelestibus ira!

La haine qui peut tout sur l'esprit des humains

Jusques aux immortels étend-elle ses mains!

En effet l'on peut dire que la haine de Pallas fut

la cause du supplice & du changement de la misérable Aglaure. Cette Déesse luy avoit donné à garder aussi bien qu'à ses deux sœurs, je ne sçay quel le Corbeille ou Erictonius moitié Dragon & moitié Enfant estoit enfermé, & leur avoit défendu de l'ouvrir, & de voir ce qui estoit dedans. Neanmoins comme la curiosité est une chose naturelle aux filles & aux femmes, Aglaure malgré la défense qu'on luy avoit faite, voulut voir ce qui estoit dans cette corbeille, & le montra à ses sœurs. Si bien que Pallas irritée de sa désobéissance & de sa curiosité, luy inspira une envie qui fut cause enfin qu'elle fut convertie en pierre. Qu'est-ce que l'antiquité nous veut faire découvrir sous le voile de cette Fable ?

*C'est que l'homme doit point se montrer curieux,
Ni des secrets des Roys, ni des secrets des Dieux ;
Es qu'il ne faut jamais en vouloir plus comprendre*

Que les Dieux & les Roys nous en veulent apprendre.

Car soit en ce qui concerne la Religion, soit en ce qui concerne l'Etat, plusieurs se sont perdus pour en avoir voulu plus sçavoir qu'il ne leur estoit permis. Aussi est-ce sur tout en ces deux choses que la curiosité est criminelle, & qu'elle est ordinairement punie.

Mais passons outre, & voyons le reste de cette Fable. Ovide feint que le séjour de l'envie est dans de profondes vallées, pour montrer qu'il n'y a que les esprits bas qui soient sujets à cette vicieuse passion. Car celui qui est assuré de sa vertu n'est point envieux de celle des autres. Davantage on dit que le Palais de ce Monstre est froid, d'autant que s'il en faut croire les Naturalistes, ceux qui ont le sang froid ont pour la plupart l'esprit bas

&c

de ravale, & par conséquent ils sont plus enclins à l'envie.

Maintenant, parce que la vertu & la sagesse n'ont aucun commerce avec l'envie, on feint ici que Pallas n'entre point dans le Palais de son monstre; Mais elle frappe seulement à la porte, c'est à dire, qu'elle l'excite: car l'envie se réveille ordinairement par le bruit glorieux que fait la sagesse & la vertu.

Au reste on représente par Aglaure une personne envieuse, & on la fait voir envieuse de sa sœur, parce que l'envie naît ordinairement entre ceux de même condition & de même sang. C'est pourquoy nous voyons que les parens sont envieux de leurs parens, & qu'ils ne peuvent souffrir leurs prosperez & leur gloire.

Enfin la misérable Aglaure est métamorphosée en pierre, pour montrer que les envieux sont durs, c'est à dire éloignez de toute sorte d'humanité. Et certes comme il ne sert de rien à la pierre de frapper ceux qu'elle frappe, l'envieux ne tire aucun avantage d'envier ceux qu'il envie. Et comme la pierre se brise quelquefois plutôt que de briser ce qu'elle heurte, l'envieux se fait toujours plus de mal qu'il n'en fait à ceux qu'il attaque.

FABLE TREIZIESME.

ARGUMENT.

Jupiter se change en Taureau, entre Europe, dont il étoit amoureux, & l'emporta sur son dos au travers de la mer, jusques dans l'Isle de Crete, où ayant repris sa forme il contenta sa passion.

APRES que Mercure le fut vangé des paroles & de l'infidélité d'Aglaure, il quitta la ville d'Athenes &

remonta en l'air sur les ailes qui le por-
 toient. Quand il fut entré dans le Ciel,
 Jupiter l'appella en secret, & sans luy
 découvrir son amour : Mon fils ; luy
 dit-il, fidele ministre de mes volontez
 & de mes commandemens, descens
 » promptement en terre. Passe dans cette
 » contrée qui regarde ta mere à main gau-
 » che, & que ceux du pais appellent Si-
 » don, & lorsque tu y seras descendu,
 » pousse vers le rivage de la mer tous ces
 » troupeaux que tu vois paître à l'entour
 » de cette montagne. Il n'eut pas si-tost
 parlé, que ces troupeaux gagnerent le
 rivage, où la fille du Roy Agenor s'alloit
 ordinairement promener, accom-
 pagnée des filles de Tyr. Or comme l'a-
 mour & la Majesté ne s'accordent ja-
 mais bien ensemble, & qu'il est impos-
 sible qu'ils demeurent en mesme en-
 droit, le Maistre & le Souverain des
 Dieux, Jupiter, qui porte en main le
 tonnerre, & qui d'un brantement de te-
 ste peut ébranler tout l'Univers, se dé-
 pouilla de sa grandeur, & prit la forme
 d'un Taureau. Il se mesle donc aussitost
 avec les troupeaux du Roy, il mugle
 comme les autres Taureaux, il mar-
 che sur l'herbe & la paist comme eux ;
 mais il estoit le plus beau de tous. En
 effet il estoit blanc comme la neige qui
 n'a

n'a point esté foulée ni corrompue par un vent de pluye, il avoit le col droit & haut, le fanon, cette peau qui pend aux bœufs sous le cot, luy pendoit agreablement, il avoit les cornes petites, mais vous eussiez assureé qu'elles avoient esté faites de la main de quelque scavant ouvrier; & l'on ne void point de si belles perles qu'elles n'eussent surpassé par leur éclat. Son front n'avoit rien de menaçant, ni les yeux rien de redoutable, il estoit caressant & doux, & portoit la paix sur sa face. Europe fille d'Agenor ayant admiré sa beauté, s'étonna bien davantage quand elle le vid si apprivoisé, que l'on en pouvoit approcher. Néanmoins bien qu'il n'y eût rien de plus de doux, elle n'osa le toucher d'abord; mais elle s'en approcha bien-tost après, & luy presenta des fleurs. L'amoureux Taureau en témoigna de la joye, & attendant la satisfaction qu'il espere, il baile au moins les belles mains qui luy présentent des fleurs. A peine put-il s'empescher d'achever le reste de son entreprise; tantost il se joue, & saute sur l'herbe, tantost il se couche & se yeautre sur le sable: Et à mesure qu'Europe s'alluse, & que la crainte se perd, il s'apprivoise davantage; il souffre qu'elle luy frappe

le ventre de la main, & qu'elle le couronne de fleurs. Ainsi cette Princesse, qui ne scavoit pas qu'elle caressoit un amant, eut la hardiesse de s'asseoir sur le dos de ce Taureau, qui se couchoit devant elle. Alors Jupiter le voyant chargé de sa proye, qui sembloit se donner à luy, entra dans l'eau, & s'éloigna peu à peu de la terre & du rivage; puis ils avançâ plus avant; & enfin il emporta cette douce charge au travers des eaux de la mer. Europe regarde avec effroy le rivage qu'elle avoit quitté, & d'où elle avoit esté enlevée, sans presque s'en apercevoir. Elle empoigne d'une main les cornes du Taureau, & de l'autre elle se tient ferme sur son dos; Et cependant vous eussiez dit que les habits, que le vent faisoit enfler, estoient les voiles de ce navire animé qui emportoit cette Princesse.

EXPLICATION

D'Europe ravie par Jupiter metamorphosé en Taureau.

CETTE Fable n'est pas proprement une Fable; c'est plutôt une histoire, à quoy l'on a donné le nom & les habits de la Fable. Jupiter n'a point enlevé Europe metamorphosé en Taureau, & je n'ay garde de croire que la plus grossiere antiquité ait jamais eu cette pensée. Europe estoit fille d'Agenor Roy des Phéniciens, & comme elle estoit

estoit parfaitement belle, quelques Candiots l'enlevèrent pour la donner à leur Roy qui se nommoit Jupiter. Mais d'autant que le vaisseau qui l'emmena estoit appelé le Taureau, parce qu'il y avoit un Taureau représenté à la prouë, l'on a dit qu'Europe avoit passé la mer sur le dos d'un Taureau. Car c'estoit la coutume des anciens de représenter quelque bestes, non seulement sur leurs monnoyes & dans leurs enseignes, mais mesme sur leurs vaisseaux, qu'ils nommoient du nom de l'animal qui y estoit peint, comme le Centaure & la Chimere dans Virgile. D'autres ont dit que le Capitaine du vaisseau dans lequel elle fut emmenée s'appelloit Taureau, & que cela donne sujet de dire qu'elle fut enlevée & menée en Grece par un Taureau.

Neanmoins outre l'histoire on trouve aussi dans cette Fable quelque chose pour les mœurs. Car quand les anciens ont feint que Jupiter, qu'on estoit le Roy des Dieux; s'estoit converti en beste pour contenter une brutale passion, ils ont voulu enseigner par là qu'il n'y a point de lâcheté qu'un amour aveugle ne nous fasse faire. En effet lorsqu'on s'est laissé surmonter par une passion si contraire au repos de tout le monde, on ne considère plus ni dignité ni bien-séance, on fait connoître bien-tôt.

*Quel amour & la Majesté,
Devant qui tout le monde tremble,
N'ont aucune conformité
Et ne s'accordent point ensemble.*

On veut bien s'exposer au mépris & à la risée de tous les hommes, pourveu que l'on satisfasse son appetit desordonné. L'on trouve beau ce qui est épouvantable, l'on trouve honneste ce qui est infame, l'on trouve utile ce qui est pernicieux,

&c.

160 LES METAMORPHOSES

& l'on croit que tout ce qu'on fait pour l'amour est glorieux & loisible. C'est pourquoy l'on peut dire de celuy qui aime, ce que dit Euripide d'un furieux dans l'Oreste,

Tu ne vois rien comme tu crois le voir.

Enfin l'on a dit que Jupiter s'estoit metamorphosé en Taureau qui est un animal lascif & furieux, pour montrer l'insolence & le debordement de l'amour. Car presque toutes les guerres, toutes les desolations, toutes les furies que les Poëtes nous ont décrites sont des effets & des ouvrages de l'amour.

Ainsi l'on pourroit croire ce me semble que s'il n'y avoit point d'amour au monde, il y auroit moins de troubles & plus de tranquillité. Et c'est peut-estre sur cette pensée qu'un Grec a dit autrefois que pour estre heureux dans le Ciel, on en avoit chassé l'amour.

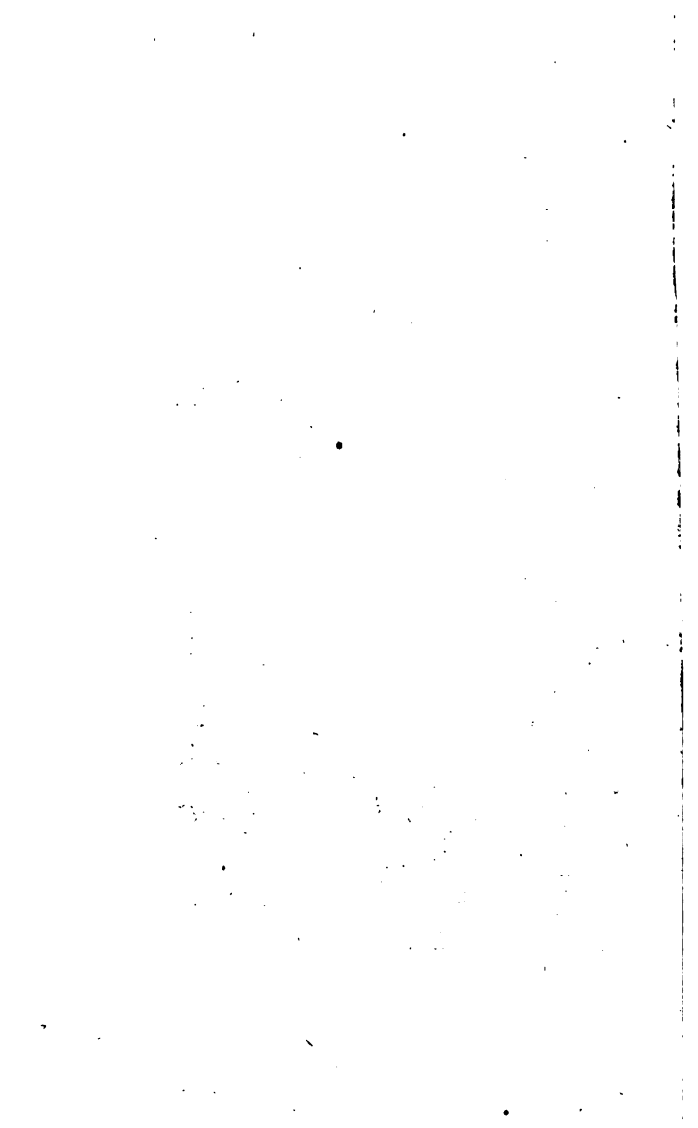
Aristoph.

*Les Dieux ayant veu que l'amour
Avait mis tout le Ciel en guerre,
Resolurent entr'eux un jour,
De le precipiter en terre.
Mais n'ayant que de le bannir,
De leurs demeures immortelles,
Pour l'empescher d'y revenir,
Ils luy couperent les deux ailes.*

Fin du second Livre.

LES







LES
 METAMORPHOSES
 D' O V I D E.
 LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Agenor pere d'Europe enuoye ses fils chercher leur sœur, & leur commande de ne point revenir qu'ils ne la ramènent. Cadmus l'un des fils de ce Prince, desespérant de la trouver, consulte l'Oracle d'Apollon, dont il reçoit une réponse qu'il suit exactement, & de point en point. Ceux qui l'avoient accompagné dans son voyage, sont devorez par un Dragon qu'il combat, & dont enfin il vient à bout. Il en seme les dents sur terre par un avertissement de Minerve; & en void naistre des hommes armez, qui se tuent les uns les autres. Il en demeure cinq seulement qui furent reservez pour peupler la ville de Thebes; & voicy les noms qu'on leur donne, Echion, Idès, Clithonius, Polore, Hyperenor.



JE JA Jupiter s'estant dépotuillé de la forme d'un Taureau s'estoit fait connoître à Europe & estoit arrivé en Crete, lorsque le pere de cette Princesse, affligé de sa perte

&c

& ne sachant par quelle il avoit esté en-
 voyé, commanda à Cadmus l'un de
 ses fils de la chercher par toute la terre.
 Mais il ne se contenta pas de luy faire ce
 commandement, il luy enjoignit enco-
 re de ne paroître jamais devant luy, s'il
 ne ramenoit sa sœur. Enfin, comme si
 ç'eût esté un crime de ne la pouvoir ren-
 contrer, il le condamne à un bannisse-
 ment perpetuel, s'il ne trouvoit point
 Europe; & par une mesme action le mi-
 serable Agenor se mourut tout ense-
 mble, & bon pere, & mauvais pere. Après
 que Cadmus eut couru en vain par tout
 le monde: car qui pourroit découvrir les
 larcins de Jupiter, & ce qu'il veut ca-
 cher luy-mesme? Il resolut de demeurer
 hors de son pais, & d'éviter par son ex-
 il l'indignation de son pere. Ainti il
 alla consulter l'Oracle d'Apollon, &
 luy ayant demandé en quelle terre il de-
 voit désormais habiter, l'Oracle luy fit
 cette réponse. Tu rencontreras bien-
 tost une Vache dans des plaines soli-
 taires qui n'a jamais porté le joug ni fer-
 vi à la charrue: Tiens le chemin qu'elle
 tiendra, ne cherche point d'autre guide,
 bâtis une ville à l'endroit mesme où elle
 s'arrestera sur l'herbe, & donne le nom
 de Beotie au pais où tu bâtiras. A peine
 Cadmus estoit-il sorti de l'autre où il
 avoit

avoit receu cette réponse, qu'il vid une Vache que personne ne gardoit, & qui n'avoit aucune marque d'avoir quel-quefois porté le joug. Il la suit en mesme temps; mais il la suit toujours de près, & adore en elle Apollon comme son guide & son protecteur. Il passa à gué le fleuve de Cephise, & traversa les terres de Panope, en la poursuivant; Et enfin lorsqu'elle se fut arrêtée, elle leva la tête au Ciel, & fit retentir l'air de son muglement; & puis en regardant ceux qui la suivoient, elle se coucha sur l'herbe. Aussi tost Cadmus rendit des actions de grâces aux Dieux; il baïsa cette terre étrangère, où ils luy faisoient trouver du repos; il salua les plaines & les montagnes qui luy estoient encore inconnues; & voulant faire un sacrifice à Jupiter, il commanda à ses gens d'aller querir de l'eau dans la premiere source vive qu'ils rencontroient.

Il y avoit en ce pais-là une vieille fontaine, qui n'avoit jamais senti la cognée, & au milieu de cette forêt, il y avoit une caverne toute couverte de ronces & d'épines. L'entrée en estoit basse, & faite en arcade, il en sortoit une fontaine d'eau vive, & c'estoit la retraite d'un épouvantable Dragon. Il jectoit la feu
par

par les yeux ; & tout son corps estoit
 caillé du venin qu'il renfermoit au de-
 dans. Trois langues étincelloient dans
 sa gueule, & l'on y voyoit trois rangs
 de dents qui le rendoient plus éfroya-
 ble. Lorsque les gens de Cadmus furent
 arrivez en cet endroit, le bruit que fit
 l'eau en fcevant les vaisseaux qu'ils y
 descendirent, éveilla ce Dragon, qui
 se sortit aussitôt la tête de cette pro-
 fonde caverne avec d'horribles siffle-
 mens. Ils prennent l'épouvante à l'as-
 pect de ce monstre ; les cruches leur
 tombent des mains, ils pâlisent, ils
 veulent fuir ; mais leur crainte est aussi
 grande que la fureur en est redoutable.
 Ce Dragon se plie & replie, & après
 avoir fait plusieurs cercles de son ef-
 froyable corps, il s'éleve en l'air plus de
 moitié, regarde de tous côtez dans le
 bois, & paroist aussi grand, à le consi-
 derer tout entier, que paroistroit le Dra-
 gon celeste. En mesme-temps il s'éleve
 ce fut les Phéniciens ; soit qu'ils eussent
 encore assez de courage pour mettre la
 main à l'épée, soit qu'ils voulussent pren-
 dre la fuite, soit que la crainte leur eût
 osté l'usage des pieds & des mains, il
 en étouffa quelques-uns ; il en tua d'au-
 très ; ou par ses morsures, ou par la
 puanteur de son haleine, ou par le ve-
 nin

ain qu'il vomissoit, & enfin ils perirent
 tous dans une occasion si funeste. Ce-
 pendant comme la moitié du jour estoit
 déjà presque passée, Cadmus s'étonna
 de ne voir point revenir ses gens. Il
 voulut donc les aller chercher luy-mes-
 me, & comme il avoit lieu d'apprehen-
 der, il se couvrit d'une peau de lyon;
 & prit une pique & un dard; mais il
 estoit plus fort par son courage que par
 ses armes. Lorsque il fut entré dans le
 bois, & qu'il eût veu les compagnons
 renverlez par terre, & le vainqueur sur
 leurs corps, qui succoit leur sang, & qui
 léchoit leurs blessures: Je vangeray, dit-
 il, vostre mort, ou je periray comme
 vous. Et aussitost il prit une pierre d'u-
 ne grandeur de mesure, & la jeta sur ce
 monstre avec une violence qui surpas-
 soit les forces humaines: Mais ce prodi-
 gieux serpent ne fut pas blessé de ce
 coup, dont les plus fortes murailles au-
 roient esté ébranlées. Ses écailles & la
 dureté de sa peau luy servirent comme
 de rampart contre l'atteinte de cette
 pierre: Et néanmoins cette même du-
 reté ne pût résister au javelot qui luy per-
 ça l'épine du dos, & qui luy passa jusques
 dans le flanc. Alors ce Dragon devenu
 plus furieux par la douleur qu'il ressen-
 toit, tourna la teste sur son dos; afin de

regarder sa playe, & voulut avec les dents en tirer le javelot; mais quelque grand effort qu'il pût faire, il n'en arracha qu'une partie, & le fer qui estoit entré jusques dans ses os, y demeura attaché. Ainsi la douleur ayant ajouté quelque chose à sa furie, & à la rage ordinaire, les veines de sa gorge s'enflent, il coule de sa gueule effroyablement ouverte, une écume blanchâtre avec une bave qui donnoit la peste; & il en sortit une vapeur comme d'un gouffre infernal qui infectoit l'air, & faisoit mourir les herbes. Tantost il se courbe en de grands ceteles, tantost il s'étend & s'allonge en forme de poutre, & tantost il se remuë avec tant de violence, que comme un torrent que les pluies ont rendu plus fort; il branle & déracine les arbres que heurte son corps. Cependant Cadmus se défend avec adresse de la rage de ce monstre; il est à couvert de ses morsures sous la peau de Lyon dont il est vêtu, & l'empesche d'approcher en luy presentant la pique. Ce Dragon en redouble sa furie, & mord en vain le fer qui l'empesche de passer outre. Ainsi la terre commençoit déjà à rougir du sang venimeux qui luy tomboit de la gueule; & pourtant les blessures estoient encore legeres; parce qu'il

qu'il se retireroit aussi-tost qu'il ressentoit la pointe du fer, & qu'en se retirant en arriere il l'empeschoit d'entrer plus avant. Enfin Cadmus luy tenant la pique dans la gueule, le suivit toujours, jusqu'à ce qu'il fut arrêté par un gros chesne qu'il rencontra en reculant; & luy enfonça si fostement la pique dans la gorge, que le Dragon & le chesne en furent peretz. Le pesantour de ce monstre fit tomber cet arbre; & peu s'en fallut qu'à l'instant mesme qu'il le mourroit, il ne l'abbatit en le frappant du bout de sa queue.

Tandis que Cadmus victorieux consideroit la grandeur de l'ennemy qu'il venoit de vaincre, il entendit inopinément une voix, sans pouvoir connaître d'où elle venoit; mais en fin il entendit qu'on luy parloit de la sorte: Pourquoy, fils d'Agenor, comme superbe de ta victoire prens-tu tant de plaisir à regarder un serpent dont ta soeur & ton aïeule ont également triomphé? Quel que jour de venu serpent on te regardera toy-même sous la mesme forme; & tu donneras l'effroy que ce serpent t'a donné. Il demeura long-temps épouvanté de cette parole; il en perdit tout ensemble & la voix & la couleur, & ses cheyvaux s'en dressèrent d'horreur sur

sur sa tette! En mesme-temps Pallas, qui
 l'avoit toujours favorisé, se presenta à
 luy; & luy commanda de labourer la
 terre, & d'y semer les dents de ce mon-
 stre, dont il devoit naistre un grand
 peuple: H'obeit à cette Deesse, il la-
 boure la terre, il y seme cette nouvelle
 sorte de semences; & aussi-tost, qui
 pourroit croire ce prodige? les mottes
 de terre commencerent à se remuer. On
 en vid premierement sortir, au lieu d'é-
 pics, des fers de lances & de javelots; en-
 suite des calques couverts de plumes de
 differentes couleurs; après cela des é-
 paules, des estomacs & des bras armés
 de dards & d'épées; & enfin l'on en vid
 sortir une moisson de gens de guerre.
 Ainsi lorsque l'on déploye & qu'on
 tend des tapisseries, on void première-
 ment la tette des personages qu'elles
 representent; puis en les decouvrant
 peu à peu on void le reste de leur corps,
 & enfin l'on dirait qu'ils mettent le pied
 sur la terre: Cadmus étonné de cet
 ennemy nouveau se prepaçoit déjà à
 prendre les armes, mais aussi-tost que
 qu'un de ce peuple que la terre venoit
 d'engendrer, l'averit de ne rien crain-
 dre & de ne point prendre party. Ar-
 rête-toy, s'écria-t'il, ne te mêle point
 de cette guerre, ilaile nous résider nô-
 tre

tre querelle. A peine avoit-il parlé qu'il tua l'un de ses freres d'un coup d'épée; & aussi-tost il tomba mort luy-mesme d'un javelot qui le perça de part en part. Mais celuy qui l'avoit frappé, ne vécut pas long-temps après luy; un autre luy osta la vie qu'il venoit de recevoir; & tous ces freres animez par la mesme rage, furent en mesme-temps les assassins, & les vangeurs les uns des autres. Ainsi ces jeunes furieux qui estoient nez pour mourir au mesme instant qu'ils naquirent, souillerent de leur sang le sein de leur mere, qui n'eut pas le temps de les connoître; & il n'en demeura que cinq du nombre desquels fut Ethion. Il quitta le premier les armes par le commandement de Minerve, & fit la paix avec ses freres, qui receurent de luy la foy, & la luy donnerent en mesme-temps. Cadmus les prit avec luy, & s'en servit pour bâtir la ville que l'Oracle d'Apollon luy avoit commandé de fonder.

EXPLICATION.

De Cadmus, & des hommes qui naquirent des dents d'un serpent.

IL est mal-aisé de rien dire de nouveau quand on écrit des histoires qui ont déjà esté écrites; Et tout ce qu'on y peut ajoûter, c'est quelquefois un plus bel ordre, ce sont quelques sentimens, & quelques reflexions qu'on fait sur les choses

que l'on se présente. Ainsi l'aventure de Cadmus estant plus historique que fabuleuse, en pourrois-je dire autre chose que ce que les autres en ont dit? Ou pour donner plus de force à ce que j'inventerois, ditois-je que j'ay des memoires de ce temps-là tirez du cabinet de Cadmus? Il y auroit de l'imprudence dans ce discours; & l'on ne le croiroit pas plutôt que l'aventure du serpent, dont les dents furent metamorphosées en soldats.

Or on compte de deux façons, je ne dis pas la Fable, mais l'histoire de Cadmus, qui a donné occasion à la Fable que l'on en a faite. Quelques-uns disent que Cadmus ayant esté envoyé par Agenor son pere Roy des Pheniciens, pour chercher Europe sa fille qui avoit esté enlevée, la chercha dans la Beotie aussi bien qu'aux autres endroits, & qu'il y deffit un fameux voleur appelé Draco, qui avoit déjà tué quelques-uns des siens, & qui se rendoit redoutable par tout le pais; Que c'est de là qu'on a feint qu'il avoit tué un Dragon, & qu'il avoit semé ses dents, parce qu'ayant tué le chef il avoit écarté ses compaignois & ses complices..

D'autres disent que Cadmus fils d'Agenor ayant tué Draco Roy de la Beotie, s'empara de ce Royaume; & que les amis & les enfans de Draco s'estant joints ensemble pour luy faire la guerre, il mit adroitement de la division entr'eux, & qu'il en vint à bout par ce moyen. Qu'on a fait là-dessus la Fable du Dragon, & de ses dents qui furent semées, & dont il naquit aussi-tost comme deux troupes de gens de guerre qui se deffirent d'elles-mêmes. Or l'ont feint que Cadmus sema ces dents par le commandement de Minerve, c'est à dire, qu'il écarta ses ennemis par son adresse & par sa prudence. Car on rapporte que voyant ces nouveaux soldats
venir

venir contre luy teste baissée, il jeta secrètement une pierre parmy eux; Qu'il y en eût un qui en fut blessé; Que celui là croyant qu'elle vint de l'un de ses freres, s'en voulut venger; Que s'estant tourné contre celui qu'il en soupçonnoit, chacun prit aussi-tost son parti, & qu'ils se tuèrent les uns les autres.

Voilà pour ce qui concerne l'histoire & la naissance de cette Fable, mais que nous servira de sçavoir la Fable, ou l'histoire si nous n'en tirons de l'utilité. Je croirois donc qu'on veut nous montrer par cette fiction que quand un Prince s'est attiré de grands ennemis sur les bras (car c'est véritablement semer les dents du serpent, que de se faire des ennemis) il doit faire en sorte par son adresse & par sa prudence de mettre entre eux de la division, & de les animer l'un contre l'autre. En effet les divisions de nos ennemis sont souvent les meilleures armes que nous puissions employer contre eux, & il s'en trouve beaucoup qui eussent pu triompher de leur ennemy s'ils fussent demeurez unis, qui se sont détruits par leurs discordes.

L'on dit aussi que cette Fable nous apprend à ne nous embarasser jamais dans une guerre civile, & qu'on le remarque par ce demy vers.

Nec te civilibus infere bellis,
Ne t'embarasse point dans des guerres civiles.

Car les alliances que l'on fait en pareille occasion ne sont jamais de durée, parce qu'il arrive une infinité de choses qui les rompent, & qui les convertissent en des haines & des inimitiez immortelles.

Je croirois aussi que par ces soldats qui naquirent des dents du Dragon, & qui estoient freres puisqu'ils venoient d'un mesme pere on veut

faire voir qu'il n'y a point de plus grande haine que celle qui s'engendre entre des parens, & mesme des freres, & qu'on peut dire dans la Morale aussi bien que dans la Physique, que la corruption des choses parfaites est ordinairement la plus grande.

*In vita
Basilii
magnis*

Saint Gregoire de Nazianze accommode cette Fable à ceux qui sont élevez aux premieres Charges de l'Eglise sans avoir aucun merite, parce qu'ils sont inopinément honorez, comme les autres parurent inopinément armez. Et Ammian Marcellin dit qu'on doit entendre par là une multitude d'ennemis qui sortent à l'improviste d'une embuscade comme s'ils sortoient de terre. Mais Erasme qui s'est voulu jouer sur cette Fable, a rapporté assez agreablement aux hommes sçavants cette Fable des dents de Dragon metamorphosées en gens de guerre. Il dit donc que ces dents que furent semées dans la Beotie, signifient les lettres que Cadmus apporta le premier en Grece de la Phenicie, & que par ces freres armez, qui nâquirent des dents du Dragon, on doit entendre les sçavants & tous les hommes de lettres. Si vous ne croyez pas cela, dit-il, considerez de quelle sorte ceux qui font aujourd'huy profession des lettres se déchirent les uns les autres.

F A B L E D E U X I E S M E.

A R G U M E N T.

Aëton petit-fils de Cadmus est metamorphosé en Cerf, & déchiré par ses chiens pour avoir veu Diane qui se baignoit avec ses Nymphes.

DE J A la ville de Thebes estoit florissante, & l'on pouvoit dire que Cadmus estoit devenu bien-heureux par son

son propre bannissement. Il avoit Mars pour son beau pere, & pour sa belle-mere Venus. Outre cela il avoit eu des femmes * un grand nombre de fils & de filles, & voyoit déjà dans son Palais une glorieuse posterité. Mais il faut toujours attendre le dernier jour de la vie de l'homme pour juger de son bonheur, & personne avant sa mort ne doit estre appellé heureux. Le premier malheur qui troubla les prosperitez de Cadmus, & qui l'obligea de verser des larmes, ce fut l'infortune de son petit-fils, ce fut Acteon converti en Cerf, ce furent les chiens qui le devorerent, & qui firent curée du sang de leur Maistre. Si vous demandez la cause d'une si cruelle punition, vous ne trouverez aucun crime: il est seulement puni pour une faute de hazard, car qui voudroit donner le nom de crime à un accident?

Il avoit déjà tué quantité de bestes à la chasse, & en fin le milieu du jour avoit fait racourcir les ombres, & le Soleil étoit également éloigné de l'Orient & de l'Occident, lorsqu'Acteon appella ses compagnons, qui couroient encore dans les bois. Nous en avons assez fait, leur dit-il, & nôtre chasse a esté assez heureuse. Demain dès le point du jour, nous reprendrons le même exercice;

" cice; maintenant il fait trop chaud
 " pour continuer. Detendez les filets
 " & les toiles, il est temps de se rafraî-
 " chir & nous payer de nostre travail a-
 " vec un peu de repos. On obéit donc
 " à ses ordres, & l'on rompit aussi-tost la
 " chasse.

Il n'y avoit pas loin de là une vallée,
 que l'on appelloit la vallée de Garga-
 phie; elle estoit couverte de Pins & de
 Cyprés, & estoit consacrée à Diane. Il
 y avoit au fond de cette vallée un antre
 rustique que l'artifice n'avoit pas fait,
 mais où la nature avoit imité l'artifice.
 Car elle y avoit fait une route d'une cer-
 taine pierre ponce mêlée du Tuf qui fai-
 soit avec le feuillage un lieu plaisant &
 délicieux. L'on voyoit couler à main
 droite entre deux rivages tout vers une
 eau plus claire que le crystal; & c'e-
 stoit-là que la Deesse des bois avoit ac-
 coutumé de se baigner quand elle estoit
 lassée de la chasse. Lorsqu'elle y fut donc
 arrivée, elle donna à une Nymphe son
 arc, son carquois & son javelot; une
 autre la des-habilla; deux autres la dé-
 chaussèrent; & cependant Crocale, qui
 estoit fille du fleuve Ilmene, & la plus
 adroite de toutes, luy retrouffoit les
 cheveux, qui luy pendoient sur le col.
 Enfin Nyphé, Hyale, Rhanis, Phecas, &
 Phiale

Phiale avoient déjà puisé de l'eau, & en lavoient leur Maîtresse, lorsqu'Actéon, qui avoit remis la chasse au lendemain, s'estant égaré dans le bois, arriva dans cette vallée où les mauvais destins le conduisoient. Les Nymphes qui estoient nues ne l'eurent pas si-tost appereçu, qu'elles jetterent un si grand cri, que toute la forest en resonnoit, & s'estans mises en mesme-temps à l'entour de Diane, elles la couvrirent de leurs corps. Néanmoins la Déesse paroissoit au dessus d'elles, & les surpasseoit de toute la teste. Imaginez-vous la couleur des nues quand le Soleil leur est opposé, ou bien representez vous la couleur de l'Aurore qui se leve, & vous vous figurerez le visage de Diane qui se vit nue devant un homme. Bien qu'elle fut environnée de ses Nymphes, elle ne laissa pas de détourner ses yeux d'Actéon; & si elle eût eu son arc en main, elle se fust aussi-tost vengée de ce criminel innocent. Toutefois, comme elle vouloit se vanger, elle puisa de l'eau dans ses mains, & la jetta sur le visage & sur la teste d'Actéon, en prononçant ces paroles: Va maintenant te vanter d'avoir veu Diane nue. Si tu le peux je te le permets. Et sans le menacer davantage, elle fit sortir un bois de Cerf de la

teste de ce mal-heureux, elle fit allonger
 son col, elle fit dresser ses oreilles en
 pointe, elle changea ses mains en pieds,
 & ses bras en cuisses, & couvrit tout son
 corps d'une peau fauve, & marquetée
 de petites taches. La crainte naturelle
 aux Cerfs, se saisit aussi-tost du cœur
 d'Acteon; il s'épouvante, il prend la
 fuite; & s'étonne de courir si vite & d'e-
 stre devenu si léger. Mais lorsqu'il vit
 dans une fontaine & les cornes qu'il por-
 toit, & le changement de son visage, il
 „ voulut dire: Ha! que je suis mal-heu-
 „ reux; mais la parole ne suivit pas la pen-
 sée, & il commença à bramer. Ce fut là
 toute sa voix, ce fut là tout son discours,
 & en mesme-temps ses larmes coulerent,
 non pas sur son visage, mais sur une face
 étrangere, dont il venoit d'estre revêtu;
 & néanmoins dans ce changement il
 conserva la raison. Que fera ce misera-
 ble; retournera-t'il dans le Palais royal,
 ou se cachera-t'il dans les forests; La
 crainte le détourne de l'un, & la honte
 le dissuade de l'autre. Mais tandis qu'il
 est en suspens de ce qu'il doit faire, ses
 chiens l'apperçoivent; Melampe le pre-
 mier, ensuite Ichonabate aboyent con-
 tre luy; & enfin, ils le suivent tous en-
 semble. Pamphage, Dorcée & Oribase
 tous chiens d'Arcadie, le fort Nebro-
 phon.

phon, le furieux Theron, le leger Pterelas, Agre le meilleur de tous les li-
miers, qui avoit n'aguerts esté blessé par
un sanglier, Nape, qui avoit esté en-
gendré d'un loup, Pemenis qu'on avoit
fait autrefois servir à garder des trou-
peaux, Harpye avec les deux petits,
Ladon le basset, Dromas, Canache,
Sticte, Ligris, & Alcé, Leucon, Aibo-
le, Lacom le meilleur de la meute, &
Ellon le plus viste, Thous, Lycisque,
Harpale, qui portoit une marque blan-
che sur le front, Melanée, Lachné,
Labros, Agricole, Hylactor, qui ve-
noient d'un chien de Crete, & d'une
chienne de Laconie; & enfin tous les
autres dont il seroit ennuyeux de dire
les noms, le suivirent par les bois, au
travers des forests & des rochers, &
même par des lieux où il n'y avoit ja-
mais eu de chemins. Acteon qui veut se
sauver, fuit comme Cerf par où il avoit
accoustumé de suivre les Cerfs. Il fuit
de ses valets & de ses chiens, & voudroit
leur dire : Je suis Acteon reconnoissez
vostre Maître; mais sa langue ne peut
répondre à son intention & l'air réson-
ne de tous côtez du grand bruit que font
les chiens. Melanchete le prit la pre-
miere & Oresitrope le mordit à l'épaule.
Ces deux chiens estoient partis les der-
niers;

niers ; mais ils avoient coupé chemin par la montagne ; & tandis qu'ils tenoient leur Maître, tous les autres qui s'assemblerent, se jetterent sur ce miserable, & le mordirent en tant d'endroits, qu'il ne restoit plus de place pour de nouvelles morsures. Aëteon gemit, & pousse une espee de voix qui n'est pas veritablement d'un homme, mais qui n'est pas aussi d'un Cerf. Il se jette sur les genoux, comme pour prier qu'on ne luy fasse plus de mal ; il tourne la teste de tous côtez, & regarde tantost l'un & tantost l'autre, ne pouvant leur tendre les bras. Cependant les chasseurs animent les chiens, cherchent Aëteon qui est devant eux, & l'appellent comme s'il en estoit éloigné. Le malheureux leve la teste, entendant prononcer son nom, mais il luy est impossible de se faire connoistre par la parole ; & les gens ne connoissent point les gestes. Ils sont fâchez qu'il n'ait pas le plaisir de cette chasse, & qu'il ne soit pas avec eux ; mais il voudroit bien n'y estre pas, & voudroit voir les chiens sur un Cerf, & non pas en ressentir les morsures. Neanmoins ils l'environnent de toutes parts, se jettent & s'acharnent sur son corps, & déchirent enfin leur Maître sous la figure d'un Cerf. Au reste

on dit que Diane ne pût affouvir sa colère, que par la vie de ce mal-heureux, à qui l'on vid rendre l'ame par une infinité de blessures.

EXPLICATION.

D'Acteon métamorphosé en Cerf.

Qui n'aurois pas pitié du mal-heureux Acteon de quelque façon qu'on le considère, ou dans l'histoire ou dans la Fable? Tandis qu'il tâche à se conserver la pureté de la vie, en faisant dans les bois une guerre innocente contre les bestes, & que tout le monde l'estime heureux de borner son ambition par des plaisirs innocens qu'il peut se donner sans peine, il est si rigoureusement traité qu'on le prendroit pour quelque fameux criminel.

Cela ne s'apprend-il pas.

*Que personne ne se peut dire,
Eut il Empire sur Empire,
Heureux avant le trépas?*

Mais nous avons bien haste ce me semble d'aller à la moralité. Considérons ce qu'il y a d'historique dans cette Fable, & puis nous tâcherons d'en tirer quelque profit. Quelques-uns ont dit qu'Acteon aima passionnément la chasse tandis qu'il estoit encore jeune; mais qu'estant un peu plus avancé en âge, & qu'ayant considéré les perils de cet exercice, il commença à craindre les maux qui y estoient arrivez à d'autres; Que toutefois il aima toujours les chiens, & que comme il se ruina pour en nourrir inutilement, on a pris de là sujet de dire qu'il fut devoré par ses chiens: D'autres disent qu'il en fut véritablement devoré, la rage s'estant mise parmy eux pendant le temps de la Canicule.

Quoy qu'il en soit, la Metamorphose d'Acteon en Cerf nous enseigne que les Princes qui ont trop de passion pour la chasse, se dépoüillent pour ainsi dire de ce qu'ils ont d'humain, & qu'ils deviennent comme sauvages à force de demeurer dans les bois, & de s'accoutumer au carnage des bestes. Et l'on dit ordinairement que les chasseurs ont esté devorez par leurs chiens quand ils se sont ruinez par la chasse.

Outre cela cette Fable nous avertit de prendre garde où nous placerons nos bienfaits, à faire choix des personnes à qui nous voudrons faire du bien, & à ne pas obliger les ingrats & les méchans, qui rendent ordinairement des injures pour de bons offices. C'est ce que Theocrite nous veut apprendre par ce vers.

Τρίφι κύνας ἄστει φάγοιμι.

Nourris des chiens afin qu'ils te devorent.

Davantage, comme il y a des choses qu'on ne nous peut trop souvent redire pour nostre propre instruction; cette Fable d'Acteon, qui vid Diane dans le bain, nous apprend ce qu'un autre nous a déjà appris de n'estre point curieux des choses qui ne nous concernent point, & de ne se mettre pas en peine de sçavoir les secrets des Rois, & enfin de tous les Grands, parce que l'apprehension qu'on a que vous ne les découvriez, ou le soupçon que vous les ayez découverts est souvent cause de vostre perte.

Mais ne pourroit on pas comparer aux chiens d'Acteon les flatteurs & les parasites? En effet comme Acteon fut devoré par les chiens qu'il nourrissoit pour son divertissement, les parasites & les flatteurs sous ombre de plaire & de divertir, ne devorent-ils par les Grands & tous ceux qui les nourrissent.

FABLE TROISIÈME.

A R G U M E N T.

Semele demande à Jupiter qu'il la vienne voir en l'estat qu'il va voir Junon, quand il va coucher avec elle. Naissance de Bacchus, son education, & sa nourriture.

ON parla diversement de cette vengeance de Diane. Quelques-uns s'imaginoient qu'elle avoit esté plus rigoureuse, que la justice ne le permettoit; D'autres louoient cette action, & disoient qu'elle estoit digne d'une Vierge, & que la virginité ne pouvoit estre trop severe. Enfin l'un & l'autre party trouvoit des raisons pour confirmer son sentiment. Il n'y avoit que Junon qui ne se mettoit pas en peine du jugement qu'elle en feroit. Elle ne consideroit pas tant si la vengeance de Diane estoit digne de blâme ou de louange, qu'elle se réjoüissoit du malheur qui estoit tombé sur la maison d'Agenor: car la haine qu'elle avoit conceüe pour Europe, luy en faisoit haïr toute la race. D'ailleurs, comme Semele, qui estoit du mesme sang, & fille de Cadmus & d'Hermione, devint grosse en mesme-temps, par les amours de Jupiter, une nouvelle cause de haine se joignit à la premiere, & ajoûta de nou-

» veaux feux à la colere de Junon. Qu'ay-
 » je profité, dit-elle, par mes cris & par
 » mes reproches? Il faut l'attaquer elle-
 » mesme; il faut enfin l'exterminer, si
 » Non m'appelle justement la toute puis-
 » sante Junon, si je sçay bien porter un
 » Sceptre, si je suis Reine du Ciel, fem-
 » me & sœur de Jupiter: car au moins le
 » nom de sœur est aujourd'huy tout ce
 » qui me reste. Mais peut-estre que cet-
 » te belle s'est contentée d'un simple a-
 » mour, & que l'injure qu'elle m'a faite,
 » n'a point passé plus avant. Non, non,
 » son ventre me montre son crime: cela
 » manquoit à mon mal; Et ce qui m'est à
 » peine arrivé une seule fois, elle veut de-
 » venir mère par les amours de Jupiter,
 » tant la beauté la rend superbe & presom-
 » ptueuse. Mais je sçauray bien faire en-
 » sorte que l'orgueilleuse se trompera, &
 » je cesseray d'estre Junon, si son Jupi-
 » ter luy-mesme ne la precipite aux En-
 » fers.

En mesme temps elle se leva de son
 trône, & s'estant couverte d'un nuage,
 elle s'en alla trouver Semele. Mais a-
 vant que de sortir de ce nuage qui l'en-
 velopoit, elle se transforma en vieille,
 laissa blanchir ses cheveux, & souffrit
 que des rides luy découpassent le visa-
 ge. Ainsi elle marchoit en chancelant,

& emprunta une voix de vieille; & tout
 le monde l'auroit prise pour la vieille
 Beroé mere nourrice de Semele. Après
 avoir donc parlé de beaucoup de choses
 à cette jeune Princesse, elle fit tomber
 son discours sur le sujet de Jupiter, &
 alors en soupirant : Je voudrois bien,
 dit-elle, que vous ne fussiez point trom-
 pée, & que ce fût Jupiter qui eût pour
 vous de l'amour; mais je me désce de
 toutes choses, & les exemples me font
 peur. Car combien d'hommes sous le
 nom des Dieux, ont-ils abusé de filles?
 Enfin ce n'est pas assez que ce soit Jupi-
 ter qui vous aime, il doit vous donner
 un gage de son amour, si son amour est
 véritable. Il faut donc que vous le priez
 de vous venir voir avec la même ma-
 gnificence, & dans la pompe qui l'en-
 vironne, quand il va coucher avec Ju-
 non. Il faut pour assurer votre esprit,
 & pour vous mettre en repos, qu'il
 prenne devant vous les marques par
 qui les Dieux le reconnoissent.

Ainsi Junon persuade Semele; qui ne
 scavoit pas d'où procedoit un si perni-
 cieux conseil; & cette Princesse abalée
 pria Jupiter de luy accorder une grace,
 sans luy dire ce qu'elle vouloit. De-
 mandant ce que vous voulez sans crain-
 dre d'estre refusée, luy répondit Jupiter,

&

„ & afin que vous ayez plus de confiance
 „ en mes paroles, j'en prens à témoin le
 „ Stryx, qui est la crainte des Dieux, &
 „ en quelque sorte le Dieu des Dieux.
 Semele se réjouissant de ce qui devoit
 la perdre, & mal-heureuse sans le sça-
 voir par l'obeissance de Jupiter amou-
 „ reux, suivit le conseil que Junon luy
 „ avoit donné. Je vous demande, luy
 „ dit-elle, que vous me veniez voir dans
 „ le même estat que Junon a de coûtum-
 „ me de vous recevoir, quand vous pas-
 sez les nuits avec elle. Ce Dieu luy vou-
 lut fermer la bouche; mais la parole en
 estoit déjà sortie. Il fut fâché de cette de-
 mande dont il apprehenda le succès;
 mais il ne se pouvoit faire ni que Semele
 n'eût pas souhaité une faveur si funeste,
 ni que Jupiter n'eût pas juré de
 la luy donner. Ainsi estant remonté au
 Ciel avec une profonde tristesse, il ramassa
 d'un clin d'œil les nuages qui estoient
 répandus de part & d'autre; il y ajouta
 les pluyes, les éclairs, & les tonnerres;
 & ce foudre inévitable, dont les coups
 ne manquent jamais. Neanmoins il tâcha
 luy-mesme, autant qu'il luy fut possible,
 de diminuer ses forces. Et en effet, il ne
 s'arma pas de ce tonnerre, dont il avoit
 autrefois renversé Typhée, ce Geant épou-
 vantable
 qui

qui avoit cent bras & cent mains. Ce foudre estoit trop cruel & trop dangereux. Il y en a de plus legers, à quiles Cyclopes, qui les forgent, ont donné moins de rigueur, moins de feu, moins de furie; aussi les appelle-t'on dans le Ciel les moindres armes de Jupiter. Il prit donc un foudre de cette nature pour entrer dans le Palais d'Agenor. Neanmoins comme Semele estoit mortelle, elle ne peut resister à des feux si violens, ni à ces desordres de l'air qui environnoient Jupiter. Elle brûla, pour ainsi dire entre les bras de ce Dieu, par les marques & par les faveurs qu'elle souhaitoit de son amour. L'enfant qu'elle avoit conçu de luy estoit encore imparfait, & comme il alloit perir avec elle, Jupiter le retira du corps de cette mal-heureuse Princesse: & si c'est une chose qui merite d'estre crüe, il le cacha dans sa cuisse, où il demeura autant de temps qu'il eût encore demeuré dans le ventre de sa mere. Ino sa tante eût le soin de l'élever, pendant qu'il estoit encore au berceau, & ensuite les Nymphes de Nyse le cachèrent dans les antres de cette montagne, & l'y nourrirent de laitage.

EXPLICATION

De Semele brûlée par le foudre, & de Bacchus enfermé dans la cuisse de Jupiter.

NOUS ne chercherons ni histoire ni moralité dans cette Fable, si ce n'est que nous disions que Semele nous représente ces esprits, qui pour vouloir voir Dieu de trop près, c'est à dire, qui pour vouloir trop se servir de leur raison dans les choses qui concernent la Divinité, s'éblouissent & se perdent parmi tant de clartez & tant de merveilles.

Mais ne montons pas jusques dans le Ciel, où il ne s'agit que de la terre. Nous voyons ici des foudres, des tonnerres & des éclairs, nous y voyons Jupiter accompagné de toute sa pompe, & enfin dans l'estat qu'il est, lorsqu'il s'avise d'être bon mary, & qu'il va coucher avec Junon. Que produira ce grand appareil? Il faut sans doute qu'il se fasse pour quelque chose de considerable & de bien utile aux hommes, & si vous voulez le savoir, c'est pour faire venir du vin.

Si l'on trouve dans les autres Fables quelque chose de physique, de moral & d'historique, on ne trouve rien dans celle-ci qui ne regarde la nature. Il n'y a personne qui ne sçache qu'on entend le vin par Bacchus: car de tous les Dieux anciens, il n'y en a point qui soit plus connu, & qui ait mieux conservé son pouvoir & son crédit.

Semele est donc prise pour la terre qui produit la vigne, & qui la rend féconde par sa graisse & par son humidité. Mais quand on dit que Jupiter enferma Bacchus dans sa cuisse, l'ayant tiré du ventre de sa mere, on veut montrer par cette fiction que quand la vigne a poussé sa grappe, & qu'elle a crû un certain temps, il faut qu'il vien-

ne de la chaleur pour faire meurir le raisin, & que cette chaleur soit modérée. C'est où on nous figure cette espèce de chaleur par Jupiter, qui enfarma Bacchus dans sa cuisse; parce que le sang est plus modéré en cet endroit du corps qu'en pas un autre. C'est donc par cette raison qu'on dit que Jupiter est pere de Bacchus; outre que la vigne ne peut bien venir qu'en des lieux chauds ou pour le moins aux endroits où le chaud est modéré. Et certés cette Fable ne veut pas enseigner autre chose en disant que quand Jupiter vint voir Semele, il n'y vint pas avec ce foudre dont il renversa les Géans, mais avec un foudre plus doux. Au reste on peut ici remarquer que Bacchus nâquit deux fois, aussi l'appelle-t'on l'enfant deux fois né; & l'on pretend montrer par cette double naissance, que la vigne a esté connue aussi bien devant le deluge qu'après le deluge.

Mais l'on dit qu'après qu'il fut né on le donna à nourrir aux Nymphes; Que signifie cela je vous prie? Quelques-uns disent qu'on represente par ces Nymphes la fraischeur & l'humidité modérée, car si la vigne, qui est l'arbre le plus humide de tous a modérément de l'eau, son fruit en devient meilleur & grossit en mesme-temps. Mais d'autres disent que les antres des Nymphes où il fut conservé, & dont il est parlé dans cette Fable, ne sont autre chose que les caves où l'on met le vin pour le conserver, & qui sont pour ainsi dire les grottes & les Palais de Bacchus.

FABLE QUATRIÈSME.

ARGUMENT.

Comme Jupiter s'entretenoit un jour avec Junon, un peu plus guays que de coutume apres tant de

de jalousies, ils furent en difficulté de sçavoir lequel de l'homme ou de la femme avoit plus de plaisir dans l'acçion du mariage. Jupiter soutenoit que c'estoit la femme. Junon disoit le contraire. L'on en consulta Tiresie qui avoit esté homme & femme.

TANDIS que ces choses se font sur sur la terre par les soins inevitables de la destinée, & qu'on eleve en seureté le jeune Bacchus, ce Dieu qui nâquit deux fois. On dit qu'un jour Jupiter ayant noyé dans le nectar ses soins & ses inquietudes, s'entretint avec Junon qui estoit devenuë de meilleure humeur que de coûtume, & qu'ils ne parlerent que de choses guayes? Oüy, luy dit Jupiter, les femmes ont plus de plaisir avec les hommes, que les hommes n'en ont avec les femmes. Junon n'en voulut pas demeurer d'accord; & aussi-tost on resolut de s'en rapporter à Tiresie qui avoit goûté les plaisirs de l'amour, & comme homme & comme femme. Car autrefois ayant frappé dans une forest obscure deux serpens qui se tenoient, d'homme qu'il estoit, il devint femme, & demeura femme sept ans entiers. Enfin la huitième année, ayant rencontré les mesmes serpens: Il faut voir, dit il, s'il y a tant de vertu aux coups qu'on vous donne, qu'ils puissent faire chan-

ger

ger de sexe à ceux qui vous touchent; “
 Et aussi-tost qu'il les eût frappez, il re- “
 prit sa premiere forme. On le prit donc
 pour arbitre de ce plaissant procez, qui
 estoit survenu entre Jupiter & Junon,
 & il confirma l'opinion de Jupiter. On
 dit que Junon fut plus offensée de ce
 jugement, que le sujet ne le meritoit,
 & que pour se vanger de son juge, elle
 le priva de la veüe, & le condamna à
 une nuit eternelle. Mais comme il n'est
 pas permis à un Dieu de défaire ce qu'a
 fait un autre Dieu Jupiter luy donna
 pour les yeux du corps que Junon luy
 avoit ostez, la lumiere de l'esprit, la
 science des choses futures, & adoucit
 sa peine par un avantage si glorieux.

EXPLICATION.

*De Tiresie qui devint femme, & qui reprit
 ensuite sa premiere forme.*

SI l'on s'arrête seulement à ce qu'on void d'a-
 bord dans cette Fable, voici une chose bien
 monstrueuse qu'un homme soit devenu femme,
 & qu'ensuite cette femme soit devenue homme.
 Tite-Live a laissé par écrit qu'un homme devint
 femme à Spolète, mais l'on rapporte peu d'e-
 xemples de certe nature. Aussi toutes les fois qu'il
 est arrivé de ces prodiges parmy les anciens, il
 les ont pris pour des marques de la colere des
 Dieux, & n'ont rien oublié de tout ce qu'ils ont
 erû capable de les appaiser. En effet la nature ne
 fait point de semblables choses, elle va toujours
 du

du moins parfait au plus parfait, & si quelque-fois des femmes sont devenues hommes, c'est que la nature acheve ce qu'elle avoit commencé d'abord. Car si ce qu'on dit est véritable, elle a toujours dessein de faire des hommes; & les ennemis des femmes soutiennent que la femme est un défaut de la nature.

Il y a donc quelque chose d'horrible & de prodigieux dans l'aventure de Tiresie, si l'on s'arrête simplement à ce qu'on en voit. Mais si l'on veut bien la considérer on trouvera qu'elle ressemble à des personnes laides & difformes, qui cachent au dedans un bel esprit. Enfin pour dire tout en peu de paroles, cette Fable représente les quatre saisons de l'année & ce qui est propre & particulier à chaque saison.

Fulgent.
Myth. l.
12.

Tiresie est donc pris ici pour le temps, comme si l'on faisoit venir ce nom de Thirenajon, qui signifie en Grec durée de l'Esté, car Theros signifie en la même Langue l'Esté. Le temps est donc mâle dans le Printemps, parce qu'il donne pour ainsi dire à la terre les germes dont elle produit toutes choses. Et aussi tost que les animaux commencent à entrer en amour, ayant esté comme frappez par la chaleur qui commence à estre plus grande (c'est ce qu'on signifie par les serpens qui se tiennent, & par la verge, ou par le bâton dont Tiresie les frappa) alors le temps change de sexe, & prend celui de la femme. Car comme d'ordinaire les femmes sont plus capables de découvrir les secrets que de les cacher, on a représenté l'Esté par une femme, à cause que l'Esté découvre ce qu'on peut esperer de l'année. Mais parce que l'Automne en resserant les veines des arbres par où montoit la sève qui les nourrissoit, les dépoille de leurs feuilles, & les rend comme chauves, l'on dit que le temps reprend alors la première

mière forme : car pour l'ordinaire il n'y a que les hommes qui deviennent chauves. Enfin l'on a feint que Tirésie fut pris pour juge entre deux Dieux, pour sçavoir lequel de l'homme ou de la femme avoit le plus de satisfaction dans les plaisirs de l'amour. L'on entend par ces deux Dieux le feu & l'air, le feu par Jupiter, & l'air par Junon; & Tirésie en rend un juste jugement, en disant que c'est la femme qui a le plus de plaisir : C'est à dire que le temps a découvert par les expériences qu'on a faites, que pour faire produire les plantes & les arbres, il faut deux fois plus d'air que de feu, ou pour parler plus clairement, plus d'humidité que de chaleur. Au reste on dit dans cette même Fable que Junon aveugla ensuite Tirésie; pour montrer que l'air qui est représenté par Junon se couvrant en Hyver de brouillards & de nuages, rend le temps obscur, ténébreux, & s'il faut ainsi dire aveugle, dans le même sens que Virgile dit parlant de Didon,

Et caso carpitur igni.

C'est à dire, ce me semble, qu'elle brûle d'un feu qui l'empêche de voir ce qui seroit le meilleur pour elle.

Mais quand on dit que Jupiter donne à Tirésie la vue de l'esprit pour celle du corps qu'il a perdue, on veut nous apprendre par là que le Soleil, qui commence dans l'Hyver à revenir de nostre côté, & à dissiper les nuages & les brouillards, donne au temps la force de réveiller la vertu de la terre pour les choses qu'elle doit produire, ou plutôt qu'il donne aux hommes comme une préscience de ce que produira l'année. Car pour peu qu'on sçache l'agriculture, on sçait bien que dans l'Hyver on voit déjà sur les arbres des marques du fruit qu'ils font espérer.

Je trouve dans Lucien en trois ou quatre parties, Au traité de l'Astrologie.

les, une autre explication de cette Fable. Car il dit que Tiresie estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux planettes. Quelqu'un l'a expliquée encore en moins de paroles, en disant en un mot qu'il estoit Hermaphrodite. Mais j'ay remarqué quelque part que cette Fable avoit esté composée sur les mœurs de Tiresie; Qu'il fut d'abord considéré comme un homme de courage & de vertu, à cause de ses grandes actions & de sa bonne vie; Que depuis s'estant abandonné aux plaisirs & aux voluptez du corps, on dit de luy qu'il estoit si effeminé qu'il en estoit devenu femme; Mais qu'ensuite ayant fait reflexion sur la vie qu'il menoit alors, il changea si heureusement qu'il donna sujet de dire qu'il avoit repris sa premiere forme. Quant à la connoissance qu'on luy attribue des choses futures, on peut ce me semble rapporter cela aux bons exemples qu'il laissa après sa mort. Car si ce n'est predire l'avenir, au moins c'est travailler pour l'avenir que de laisser de bons exemples.

FABLE CINQUIESME, & VI.

ARGUMENT.

Narcisse devenu amoureux de luy-mesme en se regardant dans une fontaine, est changé après sa mort en une fleur qui porte son nom. Il avoit esté aimé de plusieurs Nymphes, & principalement d'Echo, dont on rapporte ici la Fable.

AINSI Tiresie se rendit celebre dans toutes les villes d'Aonie par la certitude des réponses qu'il rendoit aux peuples qui le venoient consulter; mais Liriope fut la premiere qui reconnut la verité

vérité de ses paroles. Cette Nymphe
 ayant esté forcée par le Dieu du fleuve
 Cephise qui l'enveloppa de ses eaux, con-
 çeut de luy un enfant qu'elle nomma
 Narcisse, & qui ne fut pas si tôt né,
 qu'il merita de l'amour. Comme elle
 l'aimoit uniquement, & que la nature
 n'avoit jamais rien fait de plus beau; ni
 de plus parfait; elle consulta Tirésie,
 afin d'apprendre de luy, si cet enfant vi-
 vroit long temps; & s'il iroit jusqu'à la
 vieillesse. A quoy Tirésie répondit qu'il
 deviendroit vieux pourveu qu'il ne se
 connût jamais. Cette réponse parut
 long temps ridicule & vaine; mais elle
 fut enfin confirmée par un genre de
 mort étrange, & par la nouveauté d'une
 passion qui estoit encore inouïe.
 Lorsque Narcisse eut atteint l'âge de sei-
 ze ans, comme il avoit la beauté d'un
 enfant avec la grace d'un jeune-hom-
 me, il fut aimé indifféremment, & des
 jeunes hommes & des jeunes filles; mais
 son orgueil n'estoit pas moindre que sa
 beauté; & jamais garçon ni fille ne fut
 capable de luy plaire. Un jour en chas-
 sant le cerf, il fut apperceu par la Nym-
 phe Echo, cette Nymphe qui ne peut
 se taire quand les autres parlent; & qui
 ne parle jamais la première. Elle avoit
 encore un corps en ce temps-là, & ce

LES MÉTAMORPHOSES

n'étoit pas une simple voix. Néanmoins elle ne parloit pas mieux qu'aujourd'hui, & de tous les paroles qu'on luy disoit, elle ne pouvoit redire que les dernières. C'étoit une peine que Junon luy avoit déjà imposée, parce que comme elle tâchoit bien souvent de surprendre des Nymphes avec Jupiter, Echo l'ansuivoit toujours par les contes qu'elle luy faisoit, pour leur donner le temps de se retirer, & de n'estre point surprises. Enfin Junon s'estant apperçue de cet artifice : Je vous retrancheray, dit-elle, de l'usage de cette langue par qui j'ay esté si souvent trompée, & je l'auray faire en sorte que vous ne vous en servirez qu'indistinctement à l'avenir. L'effet suivit de près la menace : car elle condamna cette Nymphe à ne parler jamais, & à n'en pouvoir redire que les dernières paroles.

Or un jour que Narcisse chassoit, et se jeta sur luy les yeux ; & il est malaisé de dire si elle le regarda plutôt qu'elle n'en devint amoureuse. Elle le suivit en même temps, sans toutefois qu'il y prit garde, & à mesure qu'elle le suivoit, & qu'elle en approchoit de plus près, elle brûloit plus vivement, comparable aux flambeaux de soufre, qui

qui attirent d'eux-mêmes le sex, à mesure qu'on les en approche. Combien de fois le voulut-elle accoster avec des paroles flatteuses, & ajouter des prieres à ses flatteries? Mais comme elle estoit d'une nature qui repugnoit à son dessein, & qui ne luy permettoit pas de commencer à parler, au moins elle en attendit l'occasion; & se tenoit tous jours prête à répondre aussi tost qu'il auroit parlé. Il arriva un jour par hazard qu'il s'égara de les gens, & qu'il dit en les appellant: Qui est ici avec moy? Moy, répondit aussi tost Echo, Narcisse s'étonne d'avoir entendu cette voix; & de ne voir personne à l'environ de luy. Il jette les yeux de tous costez, & apres avoir dit: Venez donc, la Nymphe luy redit la mesme chose. Il regarde une autre fois, & ne voyant venir personne: Quoy donc, dit-il, me fuyez-vous? A quoy la Nymphe répondit en autant de paroles, me fuyez-vous? Il s'arrête en la place où il estoit, & trompé par l'image & par l'apparence d'une autre voix: Joignons-nous, dit-il, Et la Nymphe Echo, qui ne pouvoit répondre à une parole plus agreable, ne perdit point de temps, & luy répondit: Joignons-nous. Ainsi se flattant elle-même, elle sort de la

forest pour aller embrasser Narcisse, mais il prit aussi-tost la fuite, & comme elle pensoit l'embrasser, il se déroba de ses mains. Je mourray, dit-il, avant que tu me possedes : A quoy elle ne répondit autre chose sinon, tu me possedes. Depuis de honte qu'elle eut d'avoir esté méprisée, elle se cache dans les forests, où elle se couvre de feuilles, & n'a point d'autre séjour que les antres & les cavernes. Neanmoins elle ne perdit pas son amour, en perdant Narcisse de veü; au contraire, elle s'augmenta par la douleur du refus. Comme cette Nymphe ne dormoit jamais; & que la peine devenoit plus violente de jour en jour, enfin les veilles & la douleur luy firent sécher tout le corps; une épouvantable maigreur attacha les os à la peau; l'humidité naturelle s'en évanouit en fumée; & il ne luy resta que la voix & les os, qui furent, dit-on, convertis en pierre. Ainsi elle se cache dans les forests, & ne paroist point sur les montagnes. Tout le monde l'entend, & personne ne la void, ce n'est plus qu'une voix qui vit en elle, comme elle ne vit qu'en une voix.

Narcisse méprisa donc cette Nymphe, & quantité d'autres Nymphes, & des bois, & des montagnes. Mais enfin quel-

quelqu'une offensée de ces injurieux mépris, en demanda la vengeance, & levans les mains au Ciel: Ainsi puisse-t'il aimer, dit-elle, & ne jouir jamais de ses amours. * Rhannusie la Deesse de l'indignation & du dépit, écouta cette priere, & se prepara d'y répondre. Il y avoit dans une forest une fontaine d'une eau si claire & si tranquille, qu'on l'auroit prise facilement pour une glace de crystal. Ni les bergers, ni les brebis, ni les bestes sauvages, ni les oyseaux, ni enfin aucune branche d'arbre qui seroit tombée dedans, ne l'avoit jamais troublée. On voyoit tout à l'entour comme un tapis d'herbe verte, entretenüe par l'eau de cette fontaine, & par l'ombre de la forest, qui avoit toujours empêché que le soleil le plus ardent en pût chasser la fraîcheur. Narcisse lassé de la chasse se vint reposer en cet endroit; & se laissa attirer jusqu'au bord de cette fontaine par la beauté du lieu, & par cette eau qu'il suivit, & qu'il voyoit serpenter parmy les herbes de la forest. Comme il beuvoit dans cette fontaine, il fut ravi de l'image de la beauté que l'eau luy representoit. Il aime en mesme temps ce qu'il void, bien que ce ne soit qu'une apparence, & prend pour un corps ce qui n'est qu'un

* Autrement Nemesis.

ne ombre. Il entre en admiration de soy-mesme, il considere son visage avec une si profonde attention qu'il en devient immobile, & qu'on le prendroit pour une fontaine. Il contemple ses yeux qui sont aussi beaux que deux Astres, ses mains qui seroient dignes de Bacchus, & ses cheveux dignes d'Apollon. Il regarde son col qui ressemble à de l'yvoire; il regarde son triant, & cette couleur mêlée de neige, & de verd millon qui font le plus bel objet qui ait jamais charmé la veüe; enfin il admire toutes les choses par qui il est déjà miserable; il se desire luy-mesme; il aime, & est luy-mesme ce qui est aimé; il demande, & est luy-mesme ce qu'il demande; il est la matière qui brûle, & tout ensemble le feu qui le brûle. Combien baisa t'il de fois cette fontaine trompeuse? & combien de fois voulant se baiser luy-mesme, enfonça t'il ses bras dans l'eau, sans se trouver où il se voyoit? Il ne scauroit dire ce qu'il regarde; mais il brûle par ce qu'il regarde, & la mesme erreur qui le trompe, le contente & plaît à ses yeux. O Narcisse trop credule & abusé par toy-mesme! Pourquoi fais tu tant de vains efforts pour embrasser un fantôme? Ce que tu cherches n'est nulle part; détour-

ne

ne toy le moins du monde & tu perdras ce
 ce que tu aimes. Cette image que tu
 vois n'est que l'ombre de son corps,
 que cette fontaine reçoit & qu'elle ren-
 voye en mesme temps. Cette beauté
 qui te charme, ne subsiste pas d'elle-
 mesme, elle vient avec toy, elle s'arrê-
 te où tu t'arrêtes, & se retire avec toy,
 si tu peux te retirer.

Cependant, ni le soin de se nourrir,
 ni la nécessité de se polir ne purent l'ar-
 racher de ce lieu; mais demeurant don-
 shé sur l'herbe, il regarde d'un œil avi-
 de & qui ne se peut abouvir cette trom-
 peuse beauté. Il brûle & meurt par ses
 propres yeux; en se soulevant un peu,
 & levant les bras vers les arbres qui
 l'environnent: O! forests, dit-il, qui se-
 rai-je jamais plus cruellement aimé? Vous
 le sçavez, sombres forests: car vous
 avez souvent donné une retraite favo-
 rable aux Amans les plus mal-heureux.
 Hélas! depuis tant de siècles que vous
 avez surmonté, en avez-vous jamais
 veu dont la douleur ait esté pareille,
 & qui aient recouru plus justement au
 remede épouventable que nous don-
 ne le desespoir? Je vois tout le bien
 que je veux, & toutefois je ne puis
 trouver ce que je vois, & ce que je
 veux. Et ce qui me gène davantage,

33 nous ne sommes point separez, ni par
 33 de grandes mers, ni par de hautes
 33 montagnes; ni par de fortes murail-
 33 les; mais seulement par un peu d'eau.
 33 Cette beauté que je desire, a pour moy
 33 les mesmes desirs; & toutes les fois que je
 33 me baïsse pour luy donner des baisers,
 33 elle se hausse de son côté pour me rendre
 33 ce que je luy donne. On diroit que
 33 je la touche, tant il y a peu de chose en-
 33 tre nous; Mais hélas, que fort peu de
 33 chose est un grand obstacle aux Amans.
 33 Sors de là, où que tu sois? Foy que
 33 j'aime uniquement, seras-tu seul qui
 33 me tromperas? Pourquoy suis-tu lors-
 33 que je te cherche? Ni mon âge; ni ma
 33 beauté ne sont pas en tel estat qu'elles
 33 doivent te faire peur; & il s'est trouvé
 33 des Nymphes qui ont eu pour moy de
 33 l'amour. Ton visage qui me flatte, me fait
 33 concevoir quelque esperance. Lorsque
 33 je te tends les bras, tu me tends aussi
 33 les tiens. Lorsque je te ris, tu me ris;
 33 & j'ay souvent remarqué que tu pleu-
 33 res, lorsque je pleure. Tu réponds par
 33 de mesmes lignes à tous les signes que je
 33 te fais; & autant que je le puis conje-
 33 cturer par le mouvement de ta belle
 33 bouche, tu me parles lorsque je te par-
 33 le. Mais je commence à m'appercevoir
 33 que c'est à moy que je parle. Je connois

ici mon image; je brûle d'amour pour
 moy-mesme; Je suis l'Amant & l'aimé,
 & j'allume moy-mesme les flâmes qui
 me brûlent & qui me consomment. Que
 feray-je mal-heureux! Faut-il que je de-
 mande, ou qu'on me demande? Mais
 que pourrois-je demander? je possède
 ce que je desire, & ne suis pauvre que
 pour trop avoir. Que ne puis-je, ô ju-
 stes Dieux, me separer de moy-mesme!
 Mais que ce souhait est étrange & non-
 veau pour un Amant, de vouloir estre
 separé de ce qu'il aime! La douleur m'a
 déjà ôtée les forces, elle m'ôtera bien-
 tost la vie; & je meurs malheureuse-
 ment, lorsque je ne commence qu'à
 vivre. Toutefois je ne me plaindray pas
 d'une mort qui va finir tant de douleurs.
 Je souhaiterois seulement qu'elle épar-
 gnât celui que j'aime; mais nous de-
 vons mourir ensemble; & en nous pre-
 nant tous deux, la mort ne prendra
 qu'une vie. A peine eût-il fait cette plain-
 te que l'erréur qui l'aveugloit, le fit re-
 tourner à son ombre. Alors il répandit
 tant de larmes qu'il en troubla cette
 fontaine; Et comme son image y pa-
 roissoit moins distinctement, que quand
 l'eau n'estoit point troublée, il commen-
 ça à crier, voyant qu'elle s'éfacoit: O
 suis-tu, cruel? de naissance, & ne m'aban-

1.^o donne pas si tost. S'il ne m'est permis
 2.^o de te toucher, qu'il me soit permis de
 3.^o te voir, & de faire de tes regards la
 4.^o nourriture de ma fureur. Tandis qu'il
 faisoit ces plaintes, il déchira son habit,
 se frappa le sein de ses mains, & luy fit
 prendre une couleur qui ressembloit à
 celle des pommes qui sont partagées de
 rouge & de blanc, ou bien à celle des
 raisins qui ne sont pas encore meurs.
 Mais quand il eut veu dans cette fontai-
 ne l'outrage qu'il venoit de faire à une
 chair si delicate, il cessa de le frapper ;
 & en meisme-temps il perdit les forces.
 Comme on void fondre la cire à la cha-
 leur d'un petit feu, où comme la rosée
 se dissipe aux premières rayons du Soleil,
 ainsi le miserable Narcisse est peu à peu
 consumé par le feu qu'il a dans le cœur.
 On ne void plus sur son visage ce blanc
 & ce rouge qui s'y confondoient avec
 tant de grace ; il n'a plus cette vigueur
 qui répondoit à sa beauté, ni en fin tous
 ses attraits qui l'avoient charmé luy-
 mesme. Il n'a plus ce corps pour qui la
 mal-heureuse Echo avoit n'aguères tant
 d'amour ; & néanmoins quand elle le vid
 en ce mal-heureux estat, bien qu'elle
 fût en colere, & qu'elle se souvint de ce
 mépris, elle en eut de la pitié & de la
 douleur. Toutes les fois qu'il disoit he-
 las,

las, elle luy répondoit, hélas; & s'il faisoit quel que bruit en se frappant avec les mains, elle rendoit un son pareil. Les dernières paroles qu'il prononça en regardant l'image qui s'alloit perdre avec luy, ce furent ces tristes paroles: O beauté vainement aimée! Echo luy répondoit la même chose, & aussi-tost qu'il eut dit adieu, Echo luy dit aussi adieu. En mesme-temps la teste se baissa sur l'herbe, la mort luy ferma les yeux, qui admiroient encore en mourant les beautés presqu'évanouies; Et comme il s'estoit fait une habitude de se regarder, quand il fut dans les Enfers, & qu'il passoit les eaux du Styx, ils'y regardoit encore. Les Naiades ses sœurs le pleurerent, se couperent les cheveux en signe de douleur & d'affliction, & les jetterent sur leur frere. Les Dryades en verserent aussi des larmes, & la Nymphe Echo, qui n'en estoit pas moins affligée, répondoit à tous leurs soupirs. Enfin elles préparoient déjà le bucher, les torches, & le cercueil de leur frere; mais son corps ne se trouva point: & l'on rencontra en sa place une fleur jaune qui avoit dans le milieu quelques feuilles blanches.

EXPLICATION.

De la Nymphé Echo changée en voix. Et de Narcisse changé en fleur.

VOIC Y me semble une Fable qui nous apprend à ne nous point embarasser dans les affaires des grands Seigneurs. Echo favorise les amours de Jupiter, & en est punie sans que Jupiter se mette en peine de la deffendre quand on l'attaque, ni de la consoler quand on l'a renduë malheureuse. Ne jugez-vous pas par là que ce que j'ay dit d'abord n'est pas éloigné de la verité? Ne croirez-vous pas qu'on veut montrer par l'infortune de la Nymphé Echo que les Grands nous abandonnent librement, quand il est de leur interest de nous defavoüer des choses que nous avons faites par leurs ordres? Ne diriez-vous pas aussi qu'on void par cette aventure qu'ils aiment mieux nous laisser dans le malheur, que de faire voir en nous en étant, que nous suivons leurs commandemens? Enfin ne diriez-vous pas que cette Fable nous apprend qu'après beaucoup de soins, d'inquietudes & de peines, qui accompagnent les servites qu'on leur rend, & l'affection qu'on a pour eux, il ne nous reste bien souvent, comme à la miserable Echo, qu'un peu de voix pour nous plaindre.

Je croirois aussi que cette Fable, où cette Nymphé est punie pour avoir voulu cacher les adultères de Jupiter, nous enseigne à ne point favoriser les mauvaises actions, & que ceux qui les favorisent ne manquent jamais d'en estre punis.

Au reste on feint que cette Nymphé se retira dans les bois & dans les cavernes, parce que c'est là ordinairement que se forment les Echos, & qu'on en trouve rarement aux endroits où il n'y a point de cavernositez.

Quant

Quant à Narcisse ces amoureux de luy-mesme, il n'y a personne qui ne juge qu'on represente par luy ceux qui ont trop bonne opinion deux-mesmes, qui n'aiment qu'eux; qui ne considerent qu'eux, & qui perdent enfin leur fortune en croyant qu'ils meritent plus que tout ce qu'on peut leur donner. On nous figure Narcisse jeune, parce que les jeunes gens sont ordinairement les plus sujets à la maladie dont il mourut, je veux dire à s'aimer, & à aimer tout ce qui vient de leur esprit. Narcisse se persuadoit qu'il ne pouvoit rien trouver d'aimable hors de luy-mesme; Narcisse ne vouloit point écouter la raison, qui l'auroit bien-tost détrompé, aussi Narcisse perit par une vengeance des Dieux. N'est-ce pas-là ce que font les jeunes gens, soit qu'ils s'appliquent à la guerre, soit qu'ils s'adonnent aux sciences, ou enfin aux autres choses? Ils croient que la prudence humaine s'est toute ramassée en eux, qu'ils ont les sciences infuses, & qu'avec la force de corps ils ont aussi celle de l'esprit. Mais outre que tous ces amoureux d'eux-mesmes tombent ordinairement dans de grands mal-heurs, ils sont encore châtiés par cette sorte de folie, qu'ils estiment que leur ignorance est la véritable sagesse. Enfin le miserable Narcisse fut changé en une fleur, pour montrer que la beauté & la vaine gloire sont des choses legeres & périssables, & que les fleurs sont de peu de durée. Mais comme cette fleur ne fleurit que tard, il semble qu'elle nous veuille avertir de ne pas commencer trop tost à nous croire sages; & pour moy j'estimerois que la souveraine sagesse consiste à se défier toujours de sa sagesse.

Narcisse amoureux de luy-mesme.

EPIGRAMME.

*Que ce soit Fable ou bien Histoire,
Narcisse mourut à vingt ans ;
Et toutefois, qui le peut croire ?
Il a laissé cent mille enfans.*

FABLE SEPTIÈME.

A R G U M E N T.

*Penthée fils d'Echion & d'Agavé, se moque des
prédications de Tyreste, & défend à ses gens d'aller
au devant de Bacchus. & de luy rendre de l'hon-
neur. Au contraire, il leur commande de le pren-
dre, & de l'amener lié-devant luy. Mais Bacchus,
pour se vire de cet impie prend la forme d'Acetas-
lius de ses compagnons ; & souffre qu'on le présente
à ce Prince, & qu'on le mette en prison.*

L'AVANTURE de Narcisse acquit
à Tyreste une merveilleuse reputa-
tion, & rendit son nom célèbre par
toutes les villes de l'Achaye. Il n'y a-
voit que Penthée cet ennemy des Dieux,
ce profanateur des choses saintes, qui
se moquoit des prédictions de ce ve-
nerable vieillard. Ainsi lorsque ce Prin-
ce luy reprochoit son aveuglement
comme une chose honteuse, Tyreste
luy répondit offensé de ce reproche :

„ Que vous seriez heureux si vous per-
diez aussi la veüe, & que vous ne vissiez
point les sacrifices de Bacchus ! Car il
arrivera un jour, & je croy qu'il est
bien proche, qu'on verra venir ici le jeu-

ne Bacchus enfant de Semele. Si vous ne voulez l'honorer par des Sacrifices, & par des Temples, vous serez déchiré en pieces, & répandu en mille endroits. Les bois rougiront de vostre fang; & vostre mere & ses sœurs seront les boureaux qui le répandront & qui vangeront les Dieux offencez. Vous ne devez point douter que ce malheur ne vous arrive, puisque vous mépriserez ce Dieu, & vous vous plaindrez alors que j'aye eu si bonne veuë dans l'aveuglement où je suis. Penthée interrompit Tyresie, comme il auroit fait un insensé; Neanmoins l'effet succeda bien-tost à ses paroles; & l'on vid manifestement la vérité de ses réponses.

Bacchus n'est pas loin de Thebes; les campagnes retentissent des chants de réjouissance qui annoncent déjà sa venue. On sort en foule de la ville pour aller au devant de luy; Les hommes, & les femmes, les grands & les petits courent indifferemment tous ensemble à cette feste, dont ils ne connoissent pas encore les ceremonies. Quelle fureur, dit alors Penthée, quelle fureur vous transporte, & trouble aujourd'huy vos esprits, courageux enfans de Mars? Quoy donc un bruit de chauderons, le son de quelques flutes, & les trompes

rics

„ ries d'un enchantement, auront-ils as-
 „ sez de force pour vous ôster vostre rai-
 „ son ? Et vous charmeront-ils de telle
 „ sorte, que des courages qui n'avoient
 „ pû estre vaincus par les plus puissantes
 „ troupes de leurs ennemis, se laisseront
 „ vaincre aujourd'huy par des voix de
 „ femmes insensées, par le bruit de quel-
 „ ques cloches, par une manie que le vin
 „ a excitée ? De qui m'étonneray-je da-
 „ vantage, ou de vous lâches vieillards
 „ qui souffrez que l'on vous prenne, &
 „ qu'on vous surmonte sans armes, vous
 „ qui avez passé de si grandes mers, &
 „ triomphé de tant de périls, avant que
 „ de fonder cette ville pour y trouver un
 „ autre Tyr ? Ou de vous, forte jeunesse,
 „ à qui il seroit mieux leant de porter des
 „ armes que des seps de vigne, & d'avoit
 „ un casque en telle que des couronnes
 „ de feuilles ? Souvenez vous, je vous
 „ prie, de quelle tige vous sortez. Pre-
 „ nez le courage de ce Dragon, qu'on
 „ peut appeller vostre ayeul, & qui per-
 „ dit seul tant de monde. Il mourut en
 „ combattant pour une fontaine, tâchez
 „ de vaincre pour vostre honneur. Il mit
 „ à mort de braves soldats, surmontez au
 „ moins des lâches, & conservez enfin la
 „ gloire que vos Peres vous ont acquise.
 „ Si les destins ne veulent pas que Thebes
 sub-

subsiste long-temps, & qu'elle soit long-
 temps florissante, souhaitons qu'elle
 perisse par l'effort que feront des hom-
 mes, & qu'on entende parmy sa cheu-
 te, le bruit horrible du fer & du feu de
 ceux qui attaquent, & de ceux qui se
 deffendent. Au moins si nous sommes
 mal-heureux, nous serons mal-heureux
 sans crime; il faudra plaindre nôtre for-
 tune, au lieu de la mettre en peine de la
 cacher, & nos larmes couleront sans
 honte. Mais aujourd'hui Thebes sera
 prise par un enfant desarmé, qui ne
 sçait point l'art de la guerre, qui ne con-
 noist pas seulement une épée, ni un che-
 val, & qui n'a pour toutes armes que
 des cheveux parfumez, qu'une couron-
 ne delicate, qu'une robe de pourpre,
 où l'on void reluire de l'or. Si vous
 voulez l'abandonner & me laisser faire,
 je le contraindray bien-tost d'avouer
 son imposture, & que les mysteres ne
 sont que des fables. Acrise n'a-t'il pas
 eu la hardiesse de mépriser ce faux Dieu?
 ne luy a-t'il pas fermé les portes d'Ar-
 gos? & après cela ce foible étranger
 troubleroit Penthée, & toute la ville
 de Thebes! Non, non, dit-il à ses gens,
 qu'on se saisisse promptement de luy.
 Qu'on me l'amene enchaîné, ce Capi-
 taine fameux qui croit obtenir sans

combattre des victoires & des triom-
 phes. En mesme-temps Cadmus son
 ayeul, Athamas & un grand nombre de
 ses amis & de ses parens luy voulurent
 faire des remontrances, mais ils travail-
 lerent inutilement à retenu ces esprits
 Il devient plus opiniâtre par les aver-
 tiffemens qu'on luy donne. Sa rage s'ir-
 rite & s'augmente, plus on s'efforce de
 la moderer; & tout ce qu'on fait pour
 l'adoucir ne produit point d'autre effet
 que de le rendre plus furieux. Ainsi
 j'ay veu courir des torrens avec moins
 de force & de bruit, tandis qu'ils ne
 trouvent rien qui s'oppose à leur passa-
 ge; mais s'ils rencontrent en leur che-
 min quelques rochers qu'ils arrêtent,
 en mesme-temps ils écument, en mes-
 temps ils bouillonnent & deviennent
 plus rapides par l'obstacle qui s'y oppo-
 se. Cependant les gens de Penthée re-
 viennent tous couverts de sang. Il leur
 demande, où est Bacchus? Ils luy ré-
 pondent qu'ils ne l'ont point veu. Nean-
 moins, luy dirent-ils, nous avons pris
 l'un de ses Ministres, qui a quitté la
 Toscane pour le suivre; & aussi-tost
 ils le livrerent, ayant les mains liées der-
 rière le dos.

EXPLICATION.

De Pentée.

ON peut considérer Pentée dans cette Fable sous deux personnages différens, sous celuy de bon Prince & sous celuy de Tyran. En effet quelques-uns rapportent que Pentée estoit un grand Roy, qui ayant voulu s'efforcer d'ester l'hyrognerie de son Royaume, fut mal traité par ses sujets, & déchiré pour ainsi dire par leurs insouffrances & par leurs injures. Car il y en eut beaucoup parmi les Payens qui ont esté mal-traités pour avoir voulu condamner de semblables superstitions. Mais d'autres ont dit que ce fut un Tyran & un impie, qui exerça toutes sortes de cruautéz sur les Prestres de la Religion de son pais; Que ses plus proches parens se persuaderent qu'on ne devoit point avoir d'alliance avec un homme qui n'en vouloit point avoir avec les Dieux, & que la Religion leur estant plus considérable que la proximité du sang, ils avoient eux-mesmes travaillé à délivrer leur pais de cet ennemy des Dieux & des hommes: Car il est bien malaisé qu'un Prince qui ne craint pas Dieu ait de l'amour pour ses Sujets. On a donc pris de ce sujet de composer cette Fable, qui est comme une image d'un Tyran impie. Et certes Pentée n'est touché ni de remontrances ni de miracles, il se moque de toutes choses, & voudroit qu'il n'y eût point de Juges. Enfin il est déchiré par sa propre mere, pour montrer que les impies ne doivent point trouver d'amis, ni enfin aucun refuge, mesme parmi leurs parens, & ceux qui les touchent de plus près.

Il semble aussi qu'on ait voulu faire voir deux autres choses par cette Fable, l'une qu'il n'y a rien de plus trompeur, & qui néanmoins attire
plûtost

plûtost les esprits ; principalement en matiere de Religion , que la nouvelle doctrine. Il ne faut point en aller chercher de preuves dans les pais éloignez , & plûtost dans la Fable que dans l'histoire. Nous en avons deux exemples & des témoignages assez sensibles dans nostre pais , & dans les pais de nos voisins. Tout le monde sçait qu'on a ven en cette occasion le frere armé contre le frere , le pere contre le fils , le fils contre le pere , & comme dans cette Fable , la mere armée contre son enfant. L'autre chose que l'on veut montrer par le malheur de Penthée , est qu'il est dangereux de vouloir remedier par la violence aux erreurs que le peuple embrasse comme d'un commun consentement ; mais que comme la nature ne fait rien qu'avec le temps , il faut peu à peu remedier à ces sortes de maux qu'on ne peut guerir tout d'un coup.

Mais cette Fable se peut aussi rapporter à la nature , & je croy que par Bacchus metamorphosé en Aoete , on signifie la saison que la vigne commence à donner quelque esperance , sans toutefois qu'on puisse connoistre s'il y aura beaucoup de vin , ou s'il y en aura peu ; Que l'on dépeint par Penthée le mauvais temps qui arrive d'ordinaire quand la vigne est prest de fleurir , ou qu'elle est déjà en fleur ; & que par Agave , qui tué son fils en faveur de Bacchus , on nous figure la terre qui cessant enfin de faire monter des vapeurs en l'air, oste la matiere du mauvais temps. En effet il semble qu'Agave vienne d'*ἀγαυός* , qui signifie merueilleux & venerable , qui sont deux epithetes assez convenables à la terre. Car si vous la considerez comme la mere de tous les vivans , n'est-elle pas venerable en cette qualité de mere ? Et si vous la considerez avec la vertu qu'elle a de produire & de nourrir toutes choses , y a-t'il rien de plus merueilleux :

FABLE HUITIESME. IX. & X.

A R G U M E N T.

Bacchus s'estant laissé prendre sous la forme d'Acete, est amené devant Penthée, à qui il compte les actions prodigieuses de Bacchus. Enfin il est mis en prison d'où il sort, sans que personne s'en apperçue; & pour se vanger de Penthée, il met un si grand trouble dans l'esprit de sa mere & de ses sœurs; qu'elles déchirent cet impie, & le font misérablement mourir.

PENTHÉE le regarde d'un œil furieux; mais bien qu'il eût résolu de ne point différer sa perte: Infame, luy dit-il, qui dois justement perir, & de qui la mort doit servir aux autres d'exemple; Dis-moy promptement ton nom, celuy de tes parens & de ta patrie; & pourquoy tu as embrassé cette nouvelle sorte de Religion? Bacchus luy répondit sans s'étonner & sans crainte, qu'il s'appelloit Acetes. La Lydie est mon pays, luy dit il, je suis né parmi le peuple. Mon pere ne m'a laissé ni terre ni troupeaux; il estoit pauvre luy mesme, son exercice estoit la pelche; & son adresse en ce mestier estoit son bien & son revenu. Ainsi en mourant, il ne me laissa qu'une ligne, & c'est enfin la seule chose que je puis appeller mon patrimoine. Mais pour ne pas demeurer
 tou-

toujours comme attaché sur des rochers,
 j'appris à conduire un vaisseau, j'étu-
 diay ceste science, qui nous enseigne à
 predire le beau temps & le mauvais
 temps. Je voulus connoître l'Ourse &
 l'Astre pluvieux de la chevre; Je re-
 marquay les *hyades dont le lever & le
 coucher ne manque pas de donner des
 pluyes. J'observay les endroits d'où
 viennent les vents, & je fus curieux de
 sçavoir les ports les plus commodes
 pour les vaisseaux. Un jour comme j'at-
 lois à Delos, j'approchay de l'Isle de
 Chio, où nous prîmes terre, & nous y
 passâmes la nuit. Aussi-tost que l'Auro-
 re commença à paroître, je me levay
 avec elle, j'avertis ceux qui estoient a-
 vec moy, d'aller querir de l'eau douce
 pour en mettre dans nostre vaisseau, &
 je leur montray le chemin qui menoit
 à la fontaine. Cependant je montay sur
 une colline pour voir ce que le vent
 nous promettoit; & aussi-tost j'appel-
 lay mes compagnons pour nous embar-
 quer. Nous voila prests de partir, me
 dit Opheltes le premier. Et en mesme-
 temps il me vint trouver menant par la
 main un enfant d'une beauté merveil-
 leuse qu'il regardoit comme une proye,
 que la fortune favorable luy avoit fait
 rencontrer dans une terre deserte. L'on
 eût

*Sept
 étoil-
 les en
 la
 ceste
 du
 Tau-
 reau.

est dit à voir cet enfant qui chanceloit, ^{cc}
 & qui ne pouvoit presque marcher, que ^{cc}
 le sommeil l'assoupissoit & qu'il estoit ^{cc}
 remply de vin. Je regarde ses habits, son ^{cc}
 visage, & sa contenance; & je jugeay ^{cc}
 par toutes les choses que je voyois, ^{cc}
 qu'il estoit autre que nous ne pensions, ^{cc}
 & qu'il n'y avoit rien en luy de corrup- ^{cc}
 tible & de mortel. J'en eus mesmes quel- ^{cc}
 que ressentimens secrets, & je le témoi- ^{cc}
 gnay à mes compagnons. Je ne scay pas, ^{cc}
 leur dis-je, quel Dieu est renfermé dans ^{cc}
 ce corps; mais quelque Dieu que nous ^{cc}
 y vissions, je le prie de nous secourir, ^{cc}
 de favoriser nos travaux, & de pardon- ^{cc}
 ner à ceux qui en ont fait leur esclave. ^{cc}
 Aussi tost Dictys, le plus habile de tous ^{cc}
 les hommes pour monter promptement ^{cc}
 sur les cordages d'un vaisseau, & pour ^{cc}
 en descendre tout de mesme; me dit as- ^{cc}
 sez fierement que je ne me mélassé point ^{cc}
 de prier pour eux; & qu'ils ne pensoient ^{cc}
 pas avoir failly. Libye & Melante qui e- ^{cc}
 toient à la prouë, me dirent la mesme ^{cc}
 chose; & comme le desir de la proye est ^{cc}
 toujours aveugle, Alcimedon & Epo- ^{cc}
 pée, qui avoient la charge des rameurs, ^{cc}
 & enfin tous les autres qui pretendoient ^{cc}
 à ce butin, furent de son sentement. ^{cc}
 Neanmoins, leur dis-je, je ne souffri- ^{cc}
 ray jamais qu'on charge mon vaisseau ^{cc}
 d'un ^{cc}

» d'un factilège. J'ay ici plus de droit &
 » plus d'intérêt que personne, & en me-
 » me-temps, j'empêchay qu'on ne fit en-
 » trer cet enfant dans mon vaisseau. Ly-
 » cabas, qui avoit esté banny de la Tos-
 » cane pour un meurtre, en montra plus
 » de passion, & plus de furie que les au-
 » tres; & comme je luy relûtois, il me
 » donna un si grand coup de poing dans la
 » gorge, que je fusse tombé dans la mer,
 » si je ne me fusse retenu à une corde. Tous
 » les autres comme des impies approuve-
 » rent son action; Mais enfin Bacchus
 » (car c'estoit Bacchus qu'ils venoient de
 » prendre) commença à crier, comme s'il
 » se fût réveillé par le grand bruit qu'on
 » avoit fait: Que faites-vous; d'où vient
 » ce tumulte? dites-moy, Matelots, com-
 » ment je suis venu en ce lieu? & où vous
 » avez dessein de me transporter? Ne crai-
 » gnez rien, luy dit Protée; Dites-nous
 » seulement où vous voulez que l'on vous
 » meine; & nous vous mettrons à terre,
 » où vous le souhaitez. Je veux aller à
 » Naxe, répondit-il, cinglez de ce côté-
 » là; j'y ay un Palais, où je vous recevray
 » magnifiquement, & vous y trouverez
 » une terre qui sera assez capable de con-
 » tenter vos desirs. En mesme temps ces
 » perfides luy jurèrent qu'ils feroient ce
 » qu'il desiroit, & me firent mettre la voi-

le au vent. Naxe estoit à la droite, & je tendis aussi les voiles pour aller de ce côté là. Mais Opheltes ne le voulut pas endurer. Intensé, me dit-il, que veux tu faire? Ne sçais-tu pas bien que c'est courir à nostre perte? Ainsi chacun commença à craindre pour soy, la plupart me firent signe d'aller à la gauche, & quelques-uns me dirent leur intention à l'oreille. Enfin ils me troublèrent de telle sorte que je fus contraint de leur répondre, qu'un autre prit en main le gouvernail, & que je ne voulois point contribuer à leur crime, ni me rendre le ministre d'une si lâche perfidie; & en effet j'abandonnay la conduite du vaisseau. Tout le monde m'en donna du blâme, & murmura contre moy; & aussi-tost l'un de la troupe, que l'on appelloit Ethalion: Quoy, me dit-il, penses-tu que nostre salut dépende de toy seulement? A peine eût-il parlé, qu'il commença à faire ma charge; & prit en main le gouvernail, & une route contraire à celle de Naxe. Alors Bacchus, qui avoit feint jusques-là de ne pas voir leur tromperie, regarde la mer de la poupe où il estoit, comme s'il n'eût commencé qu'à cet instant de reconnoître leur méchanceté, & en feignant de pleurer; Cen'est pas là, leur dit-il,

» ce que vous m'avez promis ; ce n'est pas
 » là le pais où je vous ay prié de me con-
 » duire. Qu'ay-je donc fait contre vous
 » pour en meriter cette peine ? Quel a-
 » vantage attendez-vous du traitement
 » que vous me faites ? Je suis seul, vous
 » estes plusieurs ? Quelle gloire esperes
 » vous, de vous joindre tous ensemble
 » pour tromper un seul enfant ? Pour moy,
 » Seigneur, il y avoit déjà long-temps que
 » j'en avois de la pitié, & que je pleurois
 » son infortune ; mais cette troupe impie
 » ne fit que rire de mes larmes, & con-
 » tinua son chemin. Cependant il arriva
 » un prodige que je vous diray, & je
 » vous jure par le mesme Dieu qui en fut
 » l'auteur (car il n'y en a point de plus pre-
 » sent) que je vous diray des choses aus-
 » si vrayes qu'elles surpassent la croyan-
 » ce. Notre vaisseau s'arrêta inopinément
 » en pleine mer, comme si ç'eût esté sur
 » du sable. Mes compagnons s'en éton-
 » nerent, & firent pour tous leurs ef-
 » forts pour passer outre. Ils coururent aux
 » voiles, & redoublent les rames ; mais ils
 » s'étonnent de voir les voiles chargées de
 » feuilles & de grappes de lierre, qui em-
 » pesche qu'on ne les remue. Bacchus nous
 » parut alors couronné de raisins, & te-
 » nant en main comme une pique enrou-
 » tillée de feuilles de vigne. On vid à
 lon-

Tentour de luy des Tygres, des Lyx, des
 des Pantheres; & meisme nous y vîmes
 paroistre des hommes. Mais soit qu'il y
 en eût en effet, ou que le trouble & la
 crainte nous missent ces fantomes de-
 vant les yeux, Medon le premier com-
 mença en se courbant à prendre la for-
 me d'un poisson; & comme Lyeabas
 s'étonnoit de ce prodige, & qu'il pen-
 soit luy en parler, ils s'apperçurent que sa
 bouche estoit plus fendue que de cou-
 tume, que les narines s'estoient élar-
 gies, & pendoient déjà de part & d'au-
 tre, que sa peau s'endurcissoit, & qu'au
 lieu d'habits, il estoit couvert d'écail-
 les. Cependant lorsque Libye voulut
 détourner les rames, il prit garde que
 ses mains se racourcissoient, qu'elles
 ressembloient aux petites ailes des pois-
 sons. Un autre voulant embrasser les
 cordages, fut étonné de ne se trouver
 plus de bras, & tomba dans l'eau, non
 pas avec le corps qu'il avoit, mais avec
 un corps recourbé, & une queue qui
 se fendoit en croissant. Enfin ils sautent
 de tous côtez dans la mer, & en font
 rejallir de l'eau qui retombe sur eux en
 forme de pluye. Tantost ils plongent,
 tantost ils reviennent au dessus; on eût
 crû voir les figures de quelque balter,
 en les voyant jouer ensemble. Ils ma-

,, nient leurs corps en cent différentes fa-
 ,, çons, & soufflent par les narines l'eau
 ,, qu'ils ont pris par la bouche. Enfin de
 ,, vingt que nous estions dans ce vaisseau,
 ,, je demeuray seul de reste, si épouvan-
 ,, té de tant de prodiges qu'à peine ce
 ,, Dieu qui me flattoit me put rendre mon
 ,, assurance, en me disant que je ne crai-
 ,, gnisse rien, & que je prisse la route de
 ,, Naxe. Lorsque nous y fûmes arrivez,
 ,, je fus initié dans les mystères, & depuis
 ,, j'assistay toujours aux sacrifices de Bac-
 ,, chus.

,, Penthée se moquant de tous ces dis-
 ,, cours & loin de s'en laisser toucher : En-
 ,, fin, dit-il, j'ay trop long-temps témoi-
 ,, gné que je croyois ces rêveries en les é-
 ,, coutant avec tant de patience ; & je
 ,, vous ay donné assez de temps pour ve-
 ,, nir à bout de ma colere, mais vous n'a-
 ,, vez point produit d'autre effet que de la
 ,, rendre plus forte & plus juste. Qu'on
 ,, se saisisse de cet imposteur, dit-il à ses
 ,, gens ; Qu'on l'oste de devant mes yeux
 ,, & que par une cruelle mort on le fasse
 ,, repentir de ses impostures. On entraî-
 ,, ne aussi-tost le feint Aetes, & on l'en-
 ,, ferme dans une prison. Mais tandis
 ,, qu'on travailloit à l'appareil de sa mort,
 ,, & qu'on allumoit déjà du feu, on dit
 ,, que les portes de la prison s'ouvrirent
 d'el-

d'elles mesmes, & que les chaifnes luy tomberent des mains, fans que personne les détachât. Toutefois Penthée ne s'adoucit point par ce prodige nouveau; il en devint au contraire plus opiniâtre & plus furieux; Il ne veut plus envoyer où l'on celebroit cette feste, il y veut aller luy-mefme; & en effet il prit le chemin de la montagne de Citheron, qui refonnoit déjà des cris des Bacchantes. Comme un cheval genereux fremit & s'anime, quand il entend la trompette, & qu'il en conçoit auffi-toft une efpece d'amour pour la guerre & pour les combats; ainfi Penthée s'irrita par les hurlemens qu'il entendit de tous côtez, & ces bruits qui devoient l'épouvanter, ajoutèrent de nouveaux feux à fa colere. Il y avoit une plaine fur le milieu de la montagne, d'où il regardoit avec un œil furieux les myfteres qu'il deteftoit, & mefme il eftoit déjà prest de faire quelque violence; mais la merce qui l'appetçeut la premiere, fut auffi la premiere qui le prévint, & qui courut contre luy d'une course precipitée. Elle le perça la premiere d'un javelot environné de feüilles de vignes, & en mefme temps, elle appella ses deux fœurs. Secourez-moy, dit-elle, mes fœurs! Le voicy ce fanglier qui ruine ce

„païs, il faut en remporter la victoire.
 Aussi-tôt toute la troupe se jette sur
 luy. Il tremble, il témoigne de la peur,
 il ne fait plus de menaces, il s'accuse
 d'avoir failly, & se condamne luy-
 mesme. Neanmoins on ne laisse pas de
 le frapper; il prie Autonoe l'une de ses
 tantes, de luy donner du secours, & la
 veut faire souvenir de l'infortune d'Ar-
 steon, pour l'exciter à la pitié. Mais
 elle ne sait quel est Arsteon, elle arrache
 avec les dents l'une des mains de
 Panthée qu'il devoit pour la prier, &
 Iao son autre tante luy emporta son au-
 tre main. Ainsi ce mal-heureux n'a plus
 de bras qu'il puisse tendre à sa mere;
 mais en luy montrant son corps san-
 „glant, & mourant comme il estoit. Regar-
 „dez, dit-il, ma mere, si vous devez
 „me secourir. Mais la * mere au lieu de
 le plaindre montra plus de rage qu'auparavant; elle le prend au col, & en
 mesme temps aux cheveux; & la force
 la rendit si forte, qu'elle luy arracha
 celle. Alors on la leva entre les mains
 „ensanglantée. Enfin, dit-elle, mes com-
 „pagnes ce coup acheve nostre victoire.
 Au reste le vent n'emporte point si tost
 les feuilles des arbres, quand les pro-
 „miers froids de l'Automne les ont dis-
 „posés à tomber, que ces feuilles mi-
 „rent

* A-
 givé.

rent promptement en pieces le miserable Pentée. Les filles de Thebes épouvantées par un exemple si formidable, rendirent de plus grands honneurs à une si puissante divinité; elles luy donnerent de l'encens, & s'approcheront de ses Autels avec plus de reverence & plus de respect.

EXPLICATION.

Des Maelots metamorphosez en Dauphins: De Pentée déchiré par sa mere & par les Bacchantes.

J'AY parlé dans l'explication de la Fable précédente de la mort de Pentée, il reste à parler dans celle-cy des Maelots metamorphosez en Dauphins.

L'enlèvement de Bacchus par les Maelots Tyrhéniens, nous apprend qu'ayant trouvé dans l'Isle de Chio la vigne & le vin qu'on ne connoissoit point encore en Italie, ils y apporterent l'un & l'autre. Que la plupart de ces Maelots s'estant enyvrez dans leur vaisseau, se jetterent dans la mer; & que ce qui a donné lieu de dire qu'ils furent convertis en Dauphins, & que les Dauphins avoient autrefois esté Maelots, c'est que les Dauphins aiment les hommes, & qu'ils viennent d'ordinaire au devant des vaisseaux en se jouant.

Au reste on feint que Bacchus est enfant, luy qui est le Dieu de l'ivrognerie, parce que ceux qui s'enyvrent cessent d'estre hommes, & deviennent enfans, ou qu'ils en prennent les qualitez, car ils ne peuvent cacher de secrets, ils chancellent & béguaient comme des enfans. En

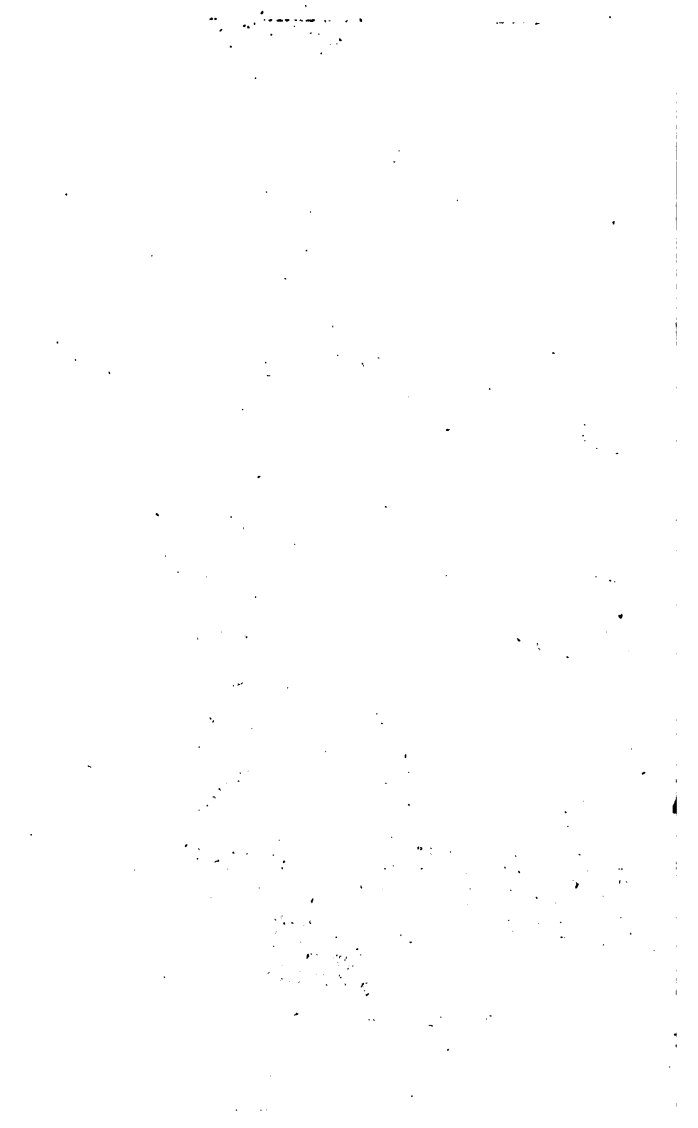
Plato l. de leg. Pausanias in priorib. Eliasis.

effet l'excez du vin assoupit & éteint de telle sorte le sentiment & l'esprit, que les vieillards, comme dit Platon; en deviennent deux fois enfans, parce qu'il leur oste le jugement, & en mesme-temps la force du corps. C'est peut-estre pour ce sujet que quelques-uns ont représenté Bacchus avec de la barbe, comme voulant témoigner par là, que les vieillards qui s'abandonnent au vin & qui en perdent la raison, sont des enfans qui portent barbe. D'autres disent que les anciens ont crû que Bacchus estoit vieux & jeune tout ensemble, parce qu'il triomphe également des jeunes & des vieux, ou parce que le vin produit de differens effets dans les esprits: car il en rend quelques-uns gays; & les autres furieux & morues. Aussi feint on que Bacchus est accompagné de Tygres, de Lynx & de Pantheres: car outre que ces animaux aiment le vin, ils sont extraordinairement furieux, & après tout la fureur & l'inhumanité sont les compagnes de l'ivrognerie.

Mais comme d'une mesme fleur on tire des choses différentes, on trouve souvent dans la mesme Fable de diverses instructions. En effet la Metamorphose, ou plutôt la punition de ces Matelots qui avoient juré à Bacchus de le conduire où il voudroit, & qui le tromperent, montre manifestement que le parjure est detestable, & que Dieu ne le laisse pas impuny.

Fin du troisième Livre.







LES
METAMORPHOSES
 D' O V I D E.
 LIVRE QUATRIESME.

FABLE PREMIERE, H. & III.

A R G U M E N T.

Alcithoé ne se laisse point toucher par la punition de Penthée. Elle se moque de Bacchus, & au lieu d'en célébrer la feste, elle s'occupe avec ses sœurs à son travail ordinaire, & pour se desennuyer en travaillant, elles comptent quelques fables. Mais en son pour punition, elles sont changées en Chauvesouris, & leurs toiles en feuilles de vignes & en lierre.



MARS Alcithoé fille de Minée ne peut se persuader qu'on doive recevoir dans Thebes les Orgies de ce Dieu. Elle soutient toujours que Bacchus n'est point fils de Jupiter; les sœurs soutiennent la même chose; & le rendent les compagnes dans son impiété, & dans son erreur. Cependant le grand Prestre avoit commandé qu'on en célébrât la feste, que les servantes aussi bien que les Maîtres

* Javelot envelopé de feuilles de vignes.

les qu'on leur vouloit offrir, qu'elles le couvrirent de roses, qu'elles leur fissent pendre leurs cheveux, qu'elles se couronnassent de fleurs; qu'elles prissent en main le * Thyrs; Et davantage il leur annonça que si l'on n'exécutoit toutes ces choses, on exciteroit la colère de Dieu, & qu'on en verroit bien-tost des effets sanglants & prodigieux. Ainsi les femmes & les filles montrèrent leur obéissance. Elles quittent leurs ouvrages, elles portent de l'encens sur les Autels de Bacchus, elles l'appellent Bromie, Lyée, l'enfant engendré du feu, né deux fois, & le seul qui a deux mères. Elles ajoutent à ces noms les noms de Nyctée, de Thyonée, de Lenée, de Créateur de la vigne, de Nyctilée, d'Elée, d'Iacche & d'Evan; & enfin tous ces autres noms que la Grèce luy a donnez. Ainsi, disent-elles, ta jeunesse conservera toujours les charmes, & le temps n'aura pas la force d'y apporter du changement. Tu auras toujours la grace & les beautés d'un enfant; Tu es le plus beau des Dieux que l'on admire dans le Ciel; & quand tu paroiss sans cornes, tu as la teste d'une fille. Tu as vaincu tout l'Orient depuis ces régions reculées jusqu'où le Gange traverse les Indes. Tu

as fait la punition du sacrilege Penthes, "
 & de Lycurgue, Roy de Thrace ton en- "
 nemy. Tu as precipité dans la mer des "
 Matelots qui profanoient ta divinité. "
 Tu te fais porter dans un char traîné "
 par des Lynx que tu as domtez & ac- "
 coûtumez au joug. On void à ta suite "
 les Bacchantes, les Satyres, & le vieux "
 Silenc, qui toujours rempli de vin, lais- "
 se chanceler ses membres, & ne se "
 peut tenir qu'à peine sur le dos courbé "
 de son asne. En quelque lieu que tu ail- "
 les, la joye & l'allegresse t'y accompa- "
 gnent; on n'y entend que des chansons, "
 & une agreable confusion de cris "
 d'hommes & de femmes, mélez du bruit "
 de la trompette, & du son de mille flu- "
 tes.

Ainsi les Dames de Thebes celebre- "
 rent la feste de Bacchus, & le prirent "
 de leur estre favorable. Il n'y eut que les "
 filles de Minée qui profanerent cette fe- "
 ste par un travail hors de saison. En effet "
 tantost elle filent de la laine; tantost el- "
 les font de la toile; mais quelque chose "
 qu'elles fassent, elles present plus que "
 de coûtume leurs servantes de travailler. "
 Enfin l'une de celles qui filotent, rom- "
 pit ainsi le silence: Pendant que les au- "
 tres sont oysives, & qu'elles celebrent "
 la feste d'une fabuleuse divinité, nous

que Pallas tient occupées dans un exercice plus louable, ne pouvons nous pas en mesme-temps nous divertir à quelque chose ? Messons à l'utilité du travail le divertissement du discours ; contons l'une apres l'autre quelque histoire qui nous fasse trouver le temps plus court. On approuva ce qu'elle dit, & on la pria de commencer la premiere. Mais comme elle sçavoit beaucoup de choses, elle ne sçavoit par où commencer. Elle doute si elle contera l'avanture de Dercete qui fut changée en poisson, & qui se jetta, comme l'on croit, dans les estangs de la Paestine ; ou celle de Semiramis sa fille, qui estant devenuë pigeon, passa les dernieres années sur les hautes tours de Babylone. Elle voulût aussi conter comment Nais changeoit les jeunes-hommes en poissons par la force de son chant & par la vertu de quelques herbes, jusqu'à ce qu'elle fut changée elle-mesme en ce muet animal. Mais en mesme-temps elle se souvint du meurier, dont le fruit avoit esté blanc, & qui estoit devenu rouge par le sang de deux mal-heureux, & cette Fable luy plût, parce qu'elle n'estoit pas commune.

EXPLICATION II. & III.

De Dercete changée en poisson. De Semiramis en Colombe. Et de Nais en poisson.

IL me semble, qu'on peut ici me demander en considérant cette Fable, pourquoy les Poëtes donnent à Bacchus une teste de fille & des cornes. Veritablement s'il n'y avoit rien de caché sous ces cornes & sous ce visage, ce seroit sans doute une rêverie, qui ne me sembleroit pas plus raisonnable que celle d'un fièvreux & d'un frenétique. Car bien que quelqu'un ait dit que tout est permis aux Poëtes & aux Peintres, pour moy je ne voudrois pas que les Poëtes s'attribuassent une liberté, qui seroit une marque d'extravagance, & qu'ils nous fissent passer pour de belles choses, ce qui seroit un monstre dans la nature. Mais il faut ici concevoir tout autre chose que ce qu'on y void, car ce que l'on n'y void pas est aussi raisonnable, que ce qu'on y void d'abord paroist monstrueux. Hérod.

Je diray donc, suivant la pensée de Platon, qu'il y a comme trois degrez d'ivresse, le premier que celui qui a déjà pris un peu plus de vin qu'il ne luy en faut, devient plus gay qu'il n'estoit auparavant, le second, que plus il boit, plus il a de hautes esperances & de grandes opinions de soy; & le troisiéme est, que comme si le vin l'avoit rendu plus sage, il prend la hardisse & la liberté de dire sans crainte tout ce qui luy vient dans l'esprit. Or les Poëtes donnent à Bacchus une teste de fille & des cornes à cause de ces trois divers estats où le vin porte les hommes. En effet le vin pris modérement rend les hommes comme les filles, c'est à dire, gais, agreables & doux; Mais si l'on en prend avec excez, ils deviennent comme

des bestes, ils ne respectent plus rien, & alors ils prennent des cornes, c'est à dire, qu'ils s'emportent & qu'ils deviennent furieux.

*Tunc pauper cornu sumit,
Alors franchissant toutes bornes
Le pauvre mesme prend des cornes.*

Cette Fable met Lycurge Roy de Thracie contre les ennemis de Bacchus, parce que pour faire perdre à ses peuples l'habitude qu'ils avoient à boire, & les ramener à quelque sorte de modération, il leur défendit l'usage du vin, & fit arracher toutes les vignes de son Royaume.

Mais d'autant que la fureur & l'impudicité accompagnent l'ivrognerie, l'on introduit avec Bacchus des Satyres & des Bacchantes, comme des Lynx, des Tygres & des Pantheres. Car on figure l'impudicité par les Satyres, & la fureur par les Bacchantes qui estoient des femmes furieuses.

Maintenant pour ce qui est de Dercete, dont cette Fable fait mention, Diodore Sicilien a laissé par écrit qu'après d'Ascalon ville de Syrie, il y a un estang rempli de poissons, & auprès de cet estang un Temple fameux de la Déesse Dercete, avec une statue qui la represente. Il dit que cette statue est femme par le visage, & poisson par le reste du corps, & qu'on apporte cette raison de cette Fable; Que Venus ayant rencontré un jour cette Déesse, la rendit amoureuse d'un beau jeune homme qui luy faisoit un sacrifice; qu'il eût une fille de leur amour; mais que la Déesse ayant honte de sa faute fit retirer ce jeune homme; qu'elle exposa sur des rochers la fille qu'elle en avoit eüe, & que de douleur elle se jeta dans l'estang, où elle fut changée en poisson; Que c'est ce qui est cause que les Syriens ne mangent point

de poissons de cez lieux. Mais ce que dit Diodore, d'où l'on peut conjecturer avec quelque sorte de certitude que cette Déesse est la Déesse des Assyriens, que la sainte Ecriture appelle Dagon, car saint Jerôme assure que Dagon est appelé poisson de douleur. On appelle aussi la mesme Déesse Atergatis ou Syriaque, comme qui diroit sans poissons, si l'on en doit croire Athenée, parce que c'estoit une espèce de culte digne de faire abstinence de poisson pendant la feste de cette Déesse.

Quant à Semiramis Reine des Assyriens, on dit qu'elle fut nourrie par une colombe, & qu'on lui en donna le nom de Semiramis: car Semiramis signifie une colombe en Syriaque. Diodore rapporte qu'elle fut exposée par sa mere dans un desert où des colombes la couvrirent & l'échauffèrent de leurs ailes, qu'elles la nourrirent avec de petits morceaux de lait caillé qu'elles alloient prendre avec leur bec dans les cabans de quelques bergers, & que cela a donné lieu à la Fable de Semiramis métamorphosée en colombe. Ce fut peut-être par cette raison que les Assyriens adoroient cet oiseau, mais au moins est il vray que comme les Romains portoient une Aigle dans leurs enseignes, les Babyloniens en memoire de cette aventure y portoient une Colombe. C'est pourquoy le Prophete Jeremie, en predisant aux Juifs que les Babyloniens ruïneroient la Judée, *fuyez, dit-il, du glaive de la colombe.*

Lucien dans Jupiter le tragique.

Pour ce qui concerne Nais c'estoit une Nymphe des Eaux, au moins Virgile & Seneca en parlent ainsi: car il n'y a point d'apparence qu'on doive entendre par cette Nais cette fanteule de bauchée qui portoit ce nom. Mais puisqu'Ovide en a dit si peu de chose, je l'ai mis au plus habile que j'ay d'eudire davantage, & de m'apprendre

ou qu'il en faudroit dire sans faire une Fable toute nouvelle.

FABLE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Les amours & la mort de Pyrame & de Thisbé.

ELLLE commença donc ainsi sans discontinuer son travail. Pyrame fut le plus beau jeune-homme, & Thisbé la plus belle fille qui fut jamais dans l'Orient. Ils demeuroident dans cette ville* fameuse que Semiramis fit enfermer de hautes murailles de brique, & leurs maisons se touchoient. Le voisinage fit leur connoissance, & commença leur amour, qui s'augmenta avec le temps. Ils se seroient mariez, & les partis estoient bien égaux; mais leurs peres estoient mal ensemble, & leur deffendirent de se voir, & peut-estre de s'aimer; mais ils leur deffendirent ce qu'ils ne pouvoient empêcher. Ils s'aimoient d'un amour égal, & leur amour estoit extrême. Ils estoient eux-mêmes leurs confidens; & s'ils ne pouvoient se parler de bouche, ils se parloient par des signes, & plus ils cachotent leur feu, plus il estoit fort & violent. Il y avoit une sente à la muraille qui separoit leurs maisons; & personne depuis tant d'années.

*Baby-
lone.

nées que ces maisons estoient bâties, n'avoit découvert ce défaut; mais que ne découvre pas l'amour, bien qu'on nous le peigne sans yeux? Ces amans le découvrirent donc les premiers, & c'étoit par là qu'ils se parloient; c'étoit là le passage secret, par où l'amour moins timide portoit & rapportoit leurs pensées; c'étoit enfin par cet endroit que leurs paroles amoureuses passoiēt à l'oreille de l'un à l'autre. Bien souvent lorsqu'ils estoient à ce rendez-vous, d'un costé Thisbé, & de l'autre Pyrame, & qu'au lieu de baisers qu'ils ne se fussent pas refusez, ils s'estoient donné mille soupirs reciproques: En-
 vieille muraille, disoient-ils, pourquoy
 t'opposes-tu à nos plaisirs? que ne nous
 permets-tu de nous embrasser; ou si
 cette faveur est trop grande, ouvre-toy
 de telle sorte, qu'au moins nos bouches
 se puissent toucher; Toutefois nous ne
 sommes pas des ingrats, nous recon-
 noissons que nous te sommes obligez
 de ce passage favorable par où nous re-
 cevons le soulagement que des mal-heu-
 reux comme nous peuvent recevoir de
 la parole. Ainsi s'estant entretenus en
 vain tout le jour, ils prenoient congé
 l'un de l'autre, quand la nuit estoit ve-
 nue; & chacun de son côté donnoit des
 bai-

baisers à la muraille, comme si ces bai-
 sers eussent pû passer plus avant. Mais
 aussi-tost que le jour recommençoit ils
 se venoient au mesme lieu, & s'y plai-
 gnoient de leur fortune. Enfin apres
 avoir fait beaucoup de plaintes, & tou-
 jours inutilement, ils resolurent de sor-
 tir de nuit de leurs maisons & de la vil-
 le, & de se rendre au Sepulchre de Ni-
 nus, sous un meurier blanc qui estoit
 auprès d'une fontaine. Ils attendirent
 la nuit avec tant d'impatience, qu'ils
 crurent mille fois que le Soleil se cou-
 choit plus tard que de coutume. Enfin
 aussi-tost qu'elle parut, Thibé sortit
 adroitement de la maison de son pere,
 sans que personne y prit garde, & com-
 me l'amour la rendoit hardie, elle se
 rendit sous le meurier auprès du tom-
 beau de Ninus, ayant un voile sur la
 teste. San mesme temps une Lyonne,
 qui avoit la gueule teinte du sang des
 bestes qu'elle venoit de devorer, vint
 pouchoire à la fontaine; & Thibé qui
 l'apperceut à la clarté de la Lune, prit
 la fuite, & s'alla cacher dans un antre.
 Mais par malheur elle laissa tomber son
 voile comme elle fuyoit; de sorte que
 cette Lyonne qui le trouva en s'en re-
 tournant après avoir beu, le déchira
 en furie, & d'autant qu'elle avoit les
 dents

dents encore sanglantes, elle le remplie
tout de sang. Cependant Pyrame, qui
estoit sorti le dernier, arriva au rendez-
vous, & prit garde en arrivant que les
pas de quelque bête estoient imprimez
sur la terre. Il pâlit à cet aspect, il crain-
que quelque malheur ne luy ait ravy sa
maistresse; mais quand il eut trouvé
son voile rouge de sang, comme il estoit:
Ainsi, dit-il, une mal-heureuse nuit per-
tra deux amans; mais l'un meritoit de
vivre autant que vivront les Dieux, &
l'autre est digne de la mort. C'est moy,
déploable Thibé! c'est moy qui t'ay
assassiné, puisqu'en ayant fait venir dans
un lieu si dangereux, je n'y suis pas ve-
nu le premier. O Lyons qui habitez
dans ces affreuses cavernes, venez dé-
thirer ce corps, venez en arracher les
entrailles. Mais il n'apartient qu'aux a-
mes timides de demander la mort qui
est toujours entre nos mains. En quel-
que temps il se leva le voile de Thibé,
& alla sous l'arbre qui estoit le rendez-
vous. Enfin après avoir donné les lar-
mes & mille baisers à ce voile: Reçois
aussy, dit-il, mon sang; & en pronon-
çant ces paroles, il se perça le sein de
son épée qu'il en versa luy-même en
mourant, & se laissa tomber à la ter-
verse. Le sang rejallit de la playe, com-
me

me l'on voit rejallir l'eau avec quelque forte de sifflement des tuyaux qui sont crevez. Le fruit de cet arbre, qui estoit blanc auparavant, en devint d'un rouge noirâtre? car sa racine qui fut arrosée de ce sang, en fit monter la couleur jusques dans les meures qu'il portoit, & depuis elles l'ont toujours conservée. Cependant, bien que Thibé n'eût pas encore perdu toute la crainte, elle ne laissa pas de revenir, de peur de faire attendre Pyramie. Elle le cherche des yeux de l'esprit, aussi-bien que des yeux du corps, & brule d'envie de luy conter le peril qu'elle venoit d'éviter. Veritablement elle reconnut & le lieu, & l'arbre; mais la couleur du fruit la tint quelque temps en doute. Et comme elle estoit dans cette inquietude, elle prit garde que la terre estoit sanglante; & aussi-tost elle vid un corps qui rendoit les derniers soupirs, & qui palpitoit encore. Elle se retira en arriere à ce spectacle qui la troubla; Et aussi pâle que la mort, elle frissonna d'horreur, comme on void trembler la mer, quand l'haleine d'un petit vent frise la surface des eaux. Mais lorsque s'estant un peu arrestée, elle eut reconnu Pyrame, elle s'abandonna à la douleur. Elle se jette sur son corps, elle l'embrasse en gemissant,

fant, elle remplit sa playe de ses larmes
 & les mêle avec son sang; & en don-
 nant à Pyrame qu'il mouroit les pre-
 miers & derniers baisers: Pyrame, dit
 elle, quelle aventure te separe aujour-
 d'huy de moy? Répons moy, Pyra-
 me, c'est ta Thisbé qui t'appelle. Mon-
 cher Pyrame, écoute moy, leve tant
 fait peu la teste pour voir au moins que
 ta Thisbé ne t'a pas manqué de parole.
 A ce mot de Thisbé, Pyrame ouvrit un
 peu les yeux, & les referma en mes-
 me temps qu'il l'eut regardée. Mais
 lorsqu'elle eut apperceu son voile, &
 un fourreau sans épée auprès du corps
 de Pyrame: Mal-heureux, dit-elle,
 c'est donc ta main & ton amour qui t'ont
 privé de la vie. Mais pour te donner
 mon sang comme tu m'as donné le
 tien, j'ay comme toy, mon cher Pyra-
 me, une main & de l'amour qui me
 donnera la force & le courage de te sui-
 vre. Oüy je suivray Pyrame mort; & si
 l'on dit quelque jour que je suis cause
 de ta perte, l'on dira aussi que je l'ay
 vangée. Si je t'ay mis dans le tombeau,
 je scauray t'y accompagner; & comme
 il n'y avoit que la mort qui me pouvoit
 separer de toy, il n'y aura que la mort
 qui nous joindra tous deux ensemble.
 Je vous conjure seulement, mal-heu-
 reux

1° ceux peres de Pyrame & de Thisbé, de
 2° ne nous estre pas si cruels que de refus-
 3° ser à nostre aventure d'en former en mes-
 4° me tombes les corps des deux miséra-
 bles que l'amour & la mort unissent. Et
 toy arbre pitoyable, qui ne couvres
 maintenant qu'un corps, & qui bien-
 tost en couvriras deux, conserve les
 marques de nostre infortune; & pro-
 duis toujours des fruits qui portent in-
 cessamment le deuil de la mort de deux
 amans. A peine eut-elle fait ces plain-
 tes, qu'elle dressa contre son sein l'épée
 de Pyrame encore fumante de son sang,
 & se laissa tomber sur sa pointe. Mais au
 moins ses derniers vœux toucherent les
 Dieux & ses parens: car la mente ne
 meurt jamais qu'elle ne noircisse, &
 ce qui resta de leurs corps, après a-
 voir esté brûléz repose dans un même

• Urne. * vase.

EXPLICATION

De Pyrame & de Thisbé.

PYRAME & Thisbé perissent pour avoir si-
 mé malgré leurs peres; & leurs peres sont a-
 sigez pour avoir montré trop de rigueur lors-
 qu'ils en devoient moins avoir.

*Apprenez par cette aventure
 Trop opiniâtres enfans,
 A n'avoir pas l'oreille dure
 Aux bons avis de vos parens.*

Mais

Mais par cette mesme aventure

Apprenez severes parens.

A n'avoir pas l'ame trop dure

Au chaste amour de vos enfans.

Cette Fable fait donc voir par un exemple pitoyable que les enfans ne doivent pas suivre leurs passions avec tant d'aveuglement & d'opiniâtreté qu'ils en méprisent les avis & les volontés de leurs parens. Elle apprend aussi aux filles à ne rien faire en quoy l'honneur soit le moins du monde offensé. Car encore que l'amour de Pyrame & de Thisbé fut vertueuse & chaste, néanmoins on peut avoir d'autres pensées, quand on voit qu'une fille quitte le logis de son pere afin de suivre un amant, & de se mettre pour ainsi dire en la protection de son amour: car les passions amoureuses sont à mon opinion de mauvaises gardes de l'honneur. Quoy qu'il en soit, comme l'esprit de l'homme panche plutôt à croire le mal que le bien, les opinions qu'il a en des occasions pareilles sont autant de traits qui blessent l'honneur, & les moindres blessures qu'il reçoit sont mortelles ou incurables. Enfin l'honneur d'une fille est si delicat qu'on ne scauroit le toucher qu'on ne le fasse aussi tost mourir.

Mais cette mesme Fable enseigne aussi aux peres & aux meres à écarter les haines & les aversions hereditaires qui desruissent les familles. Car lorsque les enfans de deux ennemis ont l'un pour l'autre une amour vertueuse dont on peut faire une alliance, n'est-il pas vray semblable que c'est un moyen que Dieu suggere pour remettre la paix entre eux? Il faut donc que nos peres apprennent par l'aventure de cette Fable à se rendre plus indulgens à nos passions legitimes, & à se dépouiller d'une rigueur dont le mal tombe sur eux, aussi bien que sur leurs enfans.

FABLE CINQUIÈME & VI.

A R G U M E N T.

L'Adultere de Venus avec Mars est découverte par le Soleil, dont cette Déesse se vange, en le rendant amoureux de Leucothoé fille d'Orchamne. Cependant Clytis qui aimoit Apollon, est changée en une fleur jaune qui se tourne toujours du côté où est le Soleil.

QUAND Alcithoé eut achevé de parler, ses sœurs firent quelque reflexion sur cette Fable, & ensuite Leucothoé commença son discours en cette sorte. Si Pyrame & l'hisbé ont refenty ce que peut l'amour, le Soleil cet aimable Dieu qui donne le jour au monde, en fut aussi persecuté. Je vous diray donc ses amours, & ce qui fut cause qu'il aima. Comme il void le premier tout ce qui se fait dans le Ciel & sur la Terre, on croit aussi qu'il vid le premier l'adultere de Venus avec Mars. Mais ne pouvant souffrir cette indignité, il découvrit à Vulcain mary de Venus, ces amours honteuses; & luy montra le lieu où Mars avoit accoutumé de la venir voir. Vous pouvez bien juger que cette nouvelle ne plust pas beaucoup à Vulcain. Aussi en fut-il si troublé, que les marteaux qu'il tenoit, & l'ouvrage qu'il faisoit alors luy tombèrent

rent aussi-tôt des mains. Enfin, il se
 resolut de surprendre Venus & Mars;
 & pour en venir à bout il fit des chaî-
 nes & des rets si deliez, qu'on pouvoit
 les appeller invisibles, parce qu'en ef-
 fet les yeux ne pouvoient les apperce-
 voir, & que le lin & les filets de l'A-
 rainée estoient des choses grossieres,
 en comparaison de cet ouvrage. Mais
 il fit en sorte que pour estre si deliez,
 ils n'en avoient pas moins de force, &
 les tendit adroitement à l'entour du lit
 où il voulut montrer sa honte avec le
 vice de sa femme. Ainsi lorsque Venus
 & Mars furent entrez dans ce lit, ils se
 trouverent pris dans ces liens, dont ils
 ressentirent l'effet plutôt qu'ils ne les
 apperceurent. Vulcain ouvrit aussi-tôt
 les portes de la chambre où ils estoient;
 il y fit entrer tous les Dieux qui virent
 leurs embrassemens; Mars en eut une
 extrême honte; Et néanmoins quel-
 qu'un des Dieux qui n'estoit pas des
 plus severes, souhaita la mesme honte,
 & l'eût achetée à ce prix. Enfin les
 Dieux n'en firent que rire, & cette a-
 moureuse aventure fut long-temps l'en-
 tretien du Ciel. Néanmoins Venus en
 garda le ressentiment, & comme le So-
 leil l'avoit offensée en son amour, elle
 se resolut aussi de s'en vanger par l'amour.

„ De quoy te sert maintenant adorable
 „ & divin Soleil, d'estre le plus beau des
 „ Dieux ; Quel avantage peux-tu tirer
 „ de ta beauté sans pareille, & de tes
 „ rayons eternels qui te servent de cou-
 „ ronne. Toy qui peux brûler tout le
 „ monde avec tes feux, tu brûles main-
 „ tenant d'un nouveau feu. Toy qui dois
 „ indifferemment regarder toutes choses,
 „ & les regarder également, tu ne regar-
 „ des que Leucothoë, tu ne jettes que
 „ sur cette fille cet aspect & ces regards que
 „ tu dois à tout le monde. Tu te leves
 „ quelquefois plus matin que d'ordinai-
 „ re, tu te couches quelquefois plus tard,
 „ & en t'amusant à considérer ce qui te
 „ charme, tu rends les jours de l'hyver &
 „ plus longs, & plus ennuyeux. Quel-
 „ quefois ton amour te fait pâmer en che-
 „ min, le trouble que souffre ton ame,
 „ passe souvent jusqu'à ta lumiere, & ta
 „ nouvelle obscurité épouvante tout l'U-
 „ nivers. Neanmoins si tu pâlis, ce n'est
 „ pas que la Lune plus proche de la terre,
 „ se soit opposée à ta lumiere. C'est l'a-
 „ mour qui te fait changer, & qui te don-
 „ ne cette couleur. Tu n'aimes plus que
 „ cette fille. Tu ne te souviens ni de Cly-
 „ mene, ni de Rhodos, ni de la mere de
 „ Circé. Tu ne consideres plus Clytie qui
 „ ne laisse pas de t'aimer, encore que tu

la méprises. Leucothoé toute seule a la puissance de se charmer, & a effacé de ton ame toutes les autres beautez.

Au reste, mes sœurs, Leucothoé estoit fille de la belle & ravissante Eury-noïe; mais elle surpassoit sa mere en beauté, autant que sa mere surpassoit toutes les autres filles de son temps, & Orcharmes le VII. Roy de Perse depuis Belus, estoit pere de cette Princesse. Or pendant que les chevaux du Soleil se delassoient du travail de la journée, & qu'au lieu d'herbe ils se repaissoient d'ambrosie, sur les rivages du couchant, ce Dieu prit la forme d'Eurynome mere de Leucothoé, & entra dans la chambre de cette fille, qu'il trouva au milieu de douze autres filles qui se divertissoient à filer aux flambeaux. Ainsi l'ayant baisée comme s'il eût esté sa mere: J'ay, dit-il à ses servantes, quelque chose de secret à faire sçavoir à vostre Maïstresse; retirez vous & nous laissez seules. Elles n'eurent pas si-tost obey, que le Soleil qui se vid seul avec elle, luy declara sa condition & son amour. Je suis ce Dieu, luy dit-il, qui mesure les années: Je suis ce Dieu qui voy toutes choses, & par qui l'on void toutes choses. Je suis l'œil & la lumiere du monde, mais je vous aime belle Princesse, & je fais bien plus

„ d'estat de mon amour que de ma divi-
 „ nité. Ces paroles l'épouvanterent, elle
 „ pâlit, elle trembla, & de la frayeur
 „ qu'elle en eut, le fuseau luy tomba des
 „ mains, mais cette crainte même luy ser-
 „ vit comme d'ornement, & ajouta quel-
 „ que chose à une beauté si parfaite. Alors
 „ sans differer davantage, le Soleil reprit
 „ sa premiere forme & son éclat ordinaire:
 „ Et bien que cette Princesse fût surprise
 „ de cet aspect inopiné, toutefois elle se
 „ laissa vaincre par la beauté de ce Dieu,
 „ & souffrit sans beaucoup se plaindre,
 „ son amour & sa violence. Cependant
 „ Clytie, que le Soleil avoit autrefois ai-
 „ mée avec une passion extrême, en eut
 „ de la jalousie; & pour se vanger de sa
 „ rivale, elle en découvrit les amours à
 „ son pere. En même temps ce Roy fu-
 „ rieux, que les prieres ne purent flé-
 „ chir, resolut de punir sa fille; & bien
 „ qu'en levant les mains au Ciel, & qu'en
 „ luy montrant le Soleil, elle s'écriât
 „ qu'elle n'avoit pû résister à la violence
 „ d'un Dieu, il la fit enterrer toute vive,
 „ fit jeter sur son corps comme une mon-
 „ tagne de sable. Veritablement le Soleil
 „ ne put endurer cette indignité, il per-
 „ ça la terre, & la fit entr'ouvrir par la
 „ force de ses rayons, pour donner de
 „ l'air à la mal-heureuse Leucothoé; mais
 „ elle

elle estoit déjà morte & la pesanteur de «
 la terre l'avoit déjà étouffée. On dit que «
 depuis la cheute & le foudroyement de «
 Phaëton, le Soleil n'avoit rien vû avec «
 plus d'affliction, ni plus de douleur. Il «
 s'efforça de luy rendre par la chaleur de «
 ses rayons, la chaleur qui la faisoit vi- «
 vre; mais parce que le destin s'opposoit «
 à ses efforts, il arroza de nectar, & le «
 corps de Leucothoé, & la terre qui l'en- «
 fermoit; & après de longues plaintes: «
 Au moins, dit-il, je feray en sorte que «
 tu t'éleveras vers le Ciel. En même- «
 temps ce corps tout humecté de nectar «
 commença à s'amolir, & ayant com- «
 muniqué son odeur à la terre d'alen- «
 tour, il jetta peu à peu des racines, & «
 l'arbre qui porte l'encens, en sortit avec «
 ses branches. Cependant bien que l'a- «
 mour de Clytie fût une raison assez «
 puissante pour excuser ses ressentimens, «
 & le rapport qu'elle avoit fait à Orcha- «
 me; néanmoins le Soleil ne voulut plus «
 la regarder, & perdit entierement l'a- «
 mitié qu'il avoit pour elle. Mais Clytie «
 ne se dépouïlla pas de son amour, à l'e- «
 xemple de son amant; elle en conçut «
 une langueur qui eût donné au Soleil «
 au moins quelques sentimens de pitié, «
 s'il eût voulu jeter les yeux sur l'état «
 déplorable de cette mal-heureuse Nym- «

23 phe. Enfin comme elle se laissa gouver-
 24 ner par les transports d'une amour qui
 25 se changeoit en furie, elle ne trouva plus
 26 rien dans la compagnie des autres Nym-
 27 phes qui ne luy fust odieux & insupport-
 28 able; & demeroit jour & nuit assise
 29 sur la terre, sans avoir rien qui la cou-
 30 vrit que les cheveux qui se répandoient
 31 sur son corps. Ainsi elle passa neuf jours
 32 entiers, & pendant ces tristes journées,
 33 elle ne prit point de nourriture, & ne
 34 se repeut que de ses larmes. Elle ne se
 35 remua jamais de l'endroit où la douleur
 36 l'avoit contrainte de s'asseoir; elle tour-
 37 noit seulement la teste selon qu'elle
 38 voyoit alter le Soleil, afin de suivre au
 39 moins des yeux ce Dieu qu'elle aimoit
 40 encore. Au reste on dit que son corps
 41 demeura attaché à la terre, que ses mem-
 42 bres furent convertis en feuilles, &
 43 qu'une fleur semblable au soucy prit la
 44 place de son visage. Mais bien qu'elle
 45 tienne à la terre, & qu'elle y soit atta-
 46 chée par les liens de ses racines, elle se
 47 tourne toujours du côté où est le So-
 48 leil, & Clytie dans ce changement con-
 49 serve encore son amour.

EXPLICATION.

De Leucothoé changée en un arbre qui porte de l'encens. De Clytie changée en l'Heliotrope, ou Tourne-Sol, ou l'herbe au Soleil.

AVANT que de parler de la Metamorphose de Leucothoé, il me semble qu'il est à propos de dire quelque chose de l'adultere de Mars & de Venus, qui fut decouvert par le Soleil, & qui commence cette Fable.

Si l'on veut donc rapporter à l'Astrologie l'adultere de Mars & de Venus decouvert par le Soleil, il signifie que ceux qui naissent pendant la conjonction de ces deux Planetes Mars & Venus, auront de l'inclination aux adulteres, mais que si le Soleil n'en est pas éloigné, ou qu'il se leve en ce temps-là, leurs amours seront bien-tost decouvertes, & qu'ils courront fortune d'estre surpris dans leur faute. On peut aussi accommoder cette Fable aux mœurs: car les guerriers & les hommes courageux sont ordinairement enclins à l'amour, & sont pour la plüsspart adulteres;

Il y a des raisons Physiques de l'amour que Mars & Venus ont l'un pour l'autre. En effet Mars, qui est une Planete de feu nous figure la chaleur, & Venus, une humidité temperée; & c'est par l'assemblage de ces deux qualitez qui excitent les hommes à l'amour, que se fait la generation.

Mais bien que les Fables des Dieux ne s'appliquent ordinairement qu'aux choses naturelles, & rarement aux morales, néanmoins il semble qu'Homere veuille inviter les hommes par cette Fable à la probité, à l'innocence de la vie; & leur

apprendre que Dieu trouve aisément les moyens de punir les méchans, quelques puissans, quelques redoutables qu'ils soient. Ecoûtez douc ce que dit Homere :

Si tu vis lâchement & violes les Loix,

Quelque fort, quelque adroit, quelque prompt que tu sois,

Bien que l'ire du Ciel qui peut par tout s'étendre

Marche d'un pas tardif, elle t'ira surprendre.

Ainsi Vulcain boiteux, & des Dieux le plus sent,

En surprend dans ses rets Mars le plus violent.

Mais s'il m'est permis de parler & de dire mon avis apres Homere, je diray que cette Fable enseigne aussi aux Grands du monde qu'il y a toujours du peril à faire des injures à ceux qui s'en peuvent vanger; Que c'est une chose plus humaine de cacher la honte d'autrui que de la rendre publique; & qu'avant que de découvrir le mal, il faut considerer si en le découvrant on corrigera celui qui l'a commis, ou au moins si l'on en tirera quelque avantage. En effet si Apollon eût eues pensées; Venus en colere de l'affront qu'il luy avoit fait, ne se fût pas vangée sur luy en luy inspirant un amour qui luy donna plus de douleur qu'il n'en receut de satisfaction.

Quant à Leucothoë par laquelle on entend l'arbre qui porte l'encens, on a feint qu'elle a esté aimée d'Apollon ou du Soleil, par les mesmes raisons que Daphné ou le Laurier, parce que cet arbre sert beaucoup dans la Medecine, & qu'on en tire de grands remedes. Mais vous pourrez me demander ce que l'on veut signifier par l'inhumanité d'Orchame pere de Leucothoë, qui l'a fait enterrer toute vive, & par là jalouse de Clytie. J'ay remarqué qu'Orchame fut le premier.

mier, qui fit planter dans la Syrie & dans le pais de Babylonel'arbre qui porte l'encens, & que cela a donné sujet de dire que cette sorte de plante estoit sa fille, & qu'il l'avoit fait enterrer vive. Pour ce qui est de Clytie, qui n'est autre chose que la fleur qu'on appelle Heliotrope ou Tourne-sol, l'on a feint à mon avis qu'elle avoit de l'émulation & de la jalousie pour Leucothoé, parce que cette sorte de plante imite pour ainsi dire l'arbre qui porte l'encens, & tâche aussi d'en donner, comme pour meriter l'amour du Soleil qu'elle regarde éternellement. En effet lorsque vous fendez la tige de cette fleur il en sort une humeur gluante qui ressemble à de la gome fondue, & qui a une odeur approchante de celle de l'encens.

Mais j'ay appris d'un de mes amis, homme docte, & qui outre cela a voyagé par tout le Levant, comme l'on dit que les Philosophes voyageoient pour apprendre les sciences & pour connoître la nature, que l'Heliotrope plantée auprès des arbres qui portent l'encens les fait mourir, & qu'elle meurt bien-tost apres. Jugez s'il n'y a pas de l'apparence que la nature de ces deux plantes a donné lieu à cette Fable.

On represente dans la Metamorphose fixieme la nature de l'Heliotrope plante. Car il y a aussi une pierre precieuse de ce nom qui a comme des veines sanglantes, & qui estant mise dans l'eau rend de couleur de sang les rayons du Soleil qui en approchent; mais estant hors de l'eau elle represente le Soleil comme feroit un miroir, & en montre facilement l'éclipse. Cette plante, dont il est parlé dans cette Fable, a donc tant d'amour pour le Soleil, qu'elle se tourne toujours du côté où il est, quand mesme il ne reluit pas, & que l'air est nuageux & couvert. Et de nuit elle resser-

se & ferme sa fleur, comme de déplaire & de douleur de l'absence de son amant. Au reste il y a plusieurs sortes d'Heliotropes, mais il est vraisemblable que c'est de la grande espece dont on parle dans cette Fable. Vous me demanderez peut-estre pourquoy le Soleil la quitta pour Leucothoé, ou au moins ce que l'on veut signifier par cette infidelité d'Apollon ? Pour moy, je pense avec quelques-uns que cette plante ayant esté autrefois de grand usage dans la Medecine, perdit depuis son credit, & qu'il luy arriva ce qui est arrivé à quantité de simples ; Qu'on s'en est servy un temps, & qu'on les a abandonnez en un autre, & qu'on a feint sur cela que le Soleil, qui est le Dieu de la Medecine, quitta Clytie pour Leucothoé.

Au reste nous voyons dans cette Fable, non-seulement une fleur, mais un serpent sous cette fleur, je veux dire la jalousie. Voyez ce que fait Clytie, & vous verrez ce que peut faire un jaloux. Il veut estre aimé, il craint de ne l'estre pas, il a peur qu'un autre ne possede ce qu'il souhaite estre à luy seul. Et cependant il fait tout ce qu'il peut pour se priver luy mesme de ce qu'il souhaite, de ce qu'il aime, & mesme de ce qu'il possede. Ainsi Clytie aime le Soleil dont elle estoit aussi aimée, & pour faire en sorte de le posseder toute seule, elle le perd pour jamais par la méchanceté dont elle use envers la miserable Leucothoé. Cela ne montre-t'il pas que la jalousie est capable des plus grands crimes ; & qu'aussi-tost qu'on commence à estre jaloux, on commence à devenir son propre ennemy, & ennemy de ce qu'on aime, on plutôt de ce que l'on pensoit aimer ?

FABLE SEPTIESME, VIII.
IX. X. & XI.

A R G U M E N T.

Alcithoé entretient ses sœurs à son tour, & leur dit en peu de paroles quatre fables; celle de Daphnis qui fut changé en rocher, pour n'avoir pas gardé la foy du mariage; celle de Scython, qui estoit tantost homme & tantost femme; celle de Celmus pere nourricier de Jupiter, qui fut converti en diamant; & celle de la Nymphé Smylax & de Crocus, qui furent tous deux metamorphosez en fleurs; mais enfin elle conte au long celle de Salva-cis & d'Hermaphrodite.

A P R E S que Leucothoé eut achevé son discours, & que l'on eut entendu des aventures si merveilleuses, quelques-unes dirent que cela estoit impossible; & les autres soutinrent que les Dieux pouvoient toutes choses; mais elles ne pouvoient demeurer d'accord que Bacchus fût de ce nombre. Cependant les sœurs d'Alcithoé, qui n'avoit rien dit encore, l'obligerent de parler aussi à son tour. Je ne vous diray point, dit-elle, l'aventure du Berger Daphnis, que la colere d'une Nymphé qu'il méprisoit pour une autre, metamorphosa en rocher, tant la douleur & le dépit ont de force & de pouvoir sur les amans méprisez. Je ne vous parleray point aussi de Scython, en qui la nature elle-

„ même ne pouvoit dire ce qu'elle estoit,
 „ parce que par un changement qui se
 „ faisoit de temps en temps, tantost il e-
 „ stoit homme, & tantost il estoit fem-
 „ me. Je ne vous diray rien de Celme,
 „ qui est aujourd'huy diamant, & qui fut
 „ autrefois aimé de Jupiter encore jeune.
 „ Je ne vous entretiendray point aussi de
 „ la naissance des Curetes qui furent en-
 „ gendrez de la pluye. Enfin, je ne vous
 „ remettray point devant les yeux ni Cro-
 „ eus, ni Smylax, qui furent changez en
 „ petites fleurs, mais je tâcheray de vous
 „ divertir, & de meriter vostre attention
 „ par une agreable nouveauté. Vous sca-
 „ vez sans doute que la fontaine de Sala-
 „ macis est une fontaine infame, & qu'elle
 „ le effemine les hommes par la malignité
 „ de ses eaux, mais peut-estre que vous
 „ n'en sçavez pas la cause, bien que sa ver-
 „ tu soit connue de tout le monde. Au-
 „ trefois les Naiades éleverent dans les
 „ cavernes du mont Ida un enfant qui es-
 „ toit fils de Mercure, & de Venus. Il es-
 „ toit si beau qu'on connoissoit sur son
 „ visage & les beautez de sa mere, & la
 „ bonne grace de son pere; Et comme il
 „ leur ressembloit par ses traits, il leur
 „ ressembla aussi par le nom qu'on luy
 „ donna, composé de leurs deux noms.

* Les
 Grecs
 appel-

lent Mercure Hermes, & Venus Aphrodite, C'est pourquoy
 cet enfant fut appelé Hermaphrodite.

A peine eût-il atteint l'âge de quinze ans, qu'il abandonna les montagnes où il avoit esté élevé. Il voulut voir les païs étrangers; il en voulut connoître les fleuves, il courut de tous côtez, & l'affection qu'il avoit à voyager, luy en diminuoit le travail. Il vid les villes de la Lycie, & des Cariens qui en sont proches, & s'arrêta par hazard sur les bords d'une fontaine, dont les eaux estoient si claires qu'on en voyoit aisément le sable. Il n'y avoit point de joncs, il n'y avoit point de cannes, il n'y avoit point d'autres herbes qui en troublassent la pureté. Elle n'estoit environnée que d'un gazon que le Soleil ne faisoit jamais secher. Une Nymphe venoit ordinairement se reposer sur les bords de cette fontaine, mais c'estoit une Nymphe qui ne s'estoit jamais divertie, ni à la course, ni à la chasse, ni enfin à tirer l'arc, & de toutes les Naiades, il n'y avoit qu'elle qui fust inconnue à Diane. Elles appelloit Salmacis. & l'on rapporte que les sœurs lui avoient dit bien souvent ou qu'elle prit en main un javelot, ou qu'elle se chargeât d'un carquois, & que pour vivre d'une façon plus agréable, elle partageât son temps entre les douceurs du repos, & le travail de la chasse. Néanmoins elle demoura dans

„ son oyſiveté ordinarre, elle ne prit ni le
 „ javelot, ni le carquois, & pretera tou-
 „ jours le repos aux rudes plaisirs de la
 „ chasse. Tantost elle se baignoit dans cet-
 „ te fontaine, tantost elle prenoit plaisir
 „ à se peigner, & quelquefois elle consul-
 „ toit les eaux, comme l'on feroit un mi-
 „ roir, pour sçavoir ce qui luy seyoit le
 „ mieux. Quelquefois se contentant d'un
 „ habit leger au travers duquel on voyoit
 „ son corps, elle se couchoit sur des feuil-
 „ les ou sur des herbes, & son exercice
 „ ordinaire & même son plus grand tra-
 „ vail estoit de cueillir des fleurs. En effet
 „ elle en cueilloit, quand elle vid Her-
 „ maphrodite, & aussi-tost qu'elle l'eut
 „ veu, elle souhaitta de le posseder. Nean-
 „ moins encore qu'elle eût une passion ex-
 „ trême d'aller au devant de luy, elle ne
 „ voulut point l'accoster qu'elle ne fût en
 „ meilleur ordre, qu'elle n'eût considéré
 „ si sa robe estoit bien mise, qu'elle n'eût
 „ composé son visage, qu'elle n'eût en-
 „ fin mérité & de luy paroistre belle, &
 „ de luy paroistre aimable; & alors elle
 „ luy parla en cés termes: O toy que je
 „ juge digne d'estre pris pour quelque
 „ Dieu; si tu es Dieu, on peut te pren-
 „ dre pour l'amour; mais si tu es mortel,
 „ que ceux qui t'ont mis au monde sont
 „ heureux! Que j'estime ta mesé heurté
 „ se

fe d'avoir un fils si parfait; & si tu as
 quelque sœur, que cette sœur est heu-
 reuse d'avoir un frere si accompli? Mais
 plus heureuse mille fois celle qui est au-
 jourd'huy ta femme, s'il est vray que
 le mariage t'ait donné une compagne.
 S'il est donc vray que le Ciel t'ait donné
 à quelque Nymphé, je te conjure de
 permettre que je luy derobe pour quel-
 que temps, ton amour & ses delices;
 ou si tu es encore sans femme, consens
 que je sois la tienne, & commençons
 des aujourd'huy à n'avoir qu'un cœur
 & qu'un lit. La Nymphé ne parla pas
 davantage, & ce jeune homme, à qui
 l'amour estoit encore inconnu, rougit
 de la liberté de son discours. Mais la
 honte qui le fit rougir, ajouta de nou-
 velles graces à ses beautéz naturelles.
 Son visage prit la couleurou d'une pom-
 me vermeille; ou de l'yvoire que l'on
 auroit teinte de rouge, ou de la Lune
 qui commence à s'éclipser. Neanmoins
 cette Nymphé ne laisse pas de le pour-
 suivre, & luy demande des baisers, au-
 moins comme il donneroit à une sœur:
 Et comme elle commençoit déjà à l'em-
 brasser: Quittez-moy, luy dit-il, où
 vous me forcerez de vous quitter, &
 de quitter ces lieux avec vous. Salma-
 cis, qui apprehendoit de le perdre en
 mes.

„ mesme-temps qu'elle croyoit l'avoir ac-
 „ quis. Non, non, luy répondit-elle, je vous
 „ abandonne ces lieux, jouïssiez-y d'une
 „ liberté entiere, & aussi-tost elle feignit
 „ de se retirer. Mais elle se cacha seule-
 „ ment derriere quelques buissons de la
 „ foret, & se baissa de telle sorte qu'elle
 „ pût le voir à son aise, & n'en estre pas
 „ apperceuë. Cependant comme il croy-
 „ oit estre libre, & que personne ne l'ob-
 „ servât, il se promene de part & d'autre,
 „ il considere la fontaine, il met le pied
 „ dans cette eau qui sembloit s'approcher
 „ de luy comme pour le baiser elle-mes-
 „ me, & la pureté de cette fontaine luy
 „ donna envie de s'y baigner. En mes-
 „ me-temps il se dépoüille, & Salmacis le
 „ voyant si beau, brûla d'un nouveau de-
 „ sir de le posseder. Les yeux de cette
 „ Nymphe en parurent comme de flâmes,
 „ & ressembloient à un miroir qui reçoit
 „ l'image du Soleil. A peine pût-elle tar-
 „ der davantage, à peine pût-elle differer
 „ ses delices, elle brûle de l'embrasser, &
 „ sa passion ne scauroit plus se retenir.
 „ Aussi-tost que ce jeune-homme eut sen-
 „ ti qu'on le touchoit, il se jetta dans la
 „ fontaine, & parut au travers de l'eau
 „ comme une figure d'ivoire, ou comme
 „ la fleur d'un lys qu'on verroit au tra-
 „ vers d'un verre. Quoy que tu fasses,

s'écria-t'elle, enfin je suis victorieuse; & tu ne peux plus empêcher que tu ne sois maintenant à moy. En même temps, comme elle s'estoit aussi dépotillée, elle se jette dans l'eau & embrasse Hermaphrodite, qui luy résiste de toutes les forces; mais malgré sa résistance, elle luy prend les baisers qu'il ne luy vouloit pas donner. Elle le touche, il la repousse, il fait toutes sortes d'efforts pour se dérober de ses mains; Et lorsqu'il pensoit en estre échappé, elle l'enveloppa comme un serpent qui s'entrelasse à l'entour d'un aigle qui le tient suspendu en l'air, ou bien comme le lierre embrasse les arbres. Néanmoins Hermaphrodite ne laisse pas de résister, & refuse à cette Nymphe la satisfaction qu'elle en avoit esperée. Mais quelque mépris qu'il luy témoigne, elle ne s'en rebute pas; Au contraire, elle met tout en usage pour gagner ce dédaigneux. Ils s'opiniâtrent donc tous deux, l'un à montrer de la flâme, l'autre à montrer de la glace; elle le prie, il la rejette; elle le sollicite, pourtant sans le vouloir abandonner; & se laissant tomber avec luy en le tenant toujours embrassé: Méchant, dit-elle, résiste tant que tu voudras, tu ne m'échapperas jamais. Ainsi permettez, Grands Dieux, que le temps n'ait.

„ n'ait jamais la force de le separer d'avec
 „ moy, ni de me separer d'avec luy. Les
 „ Dieux écouterent la priere, car en mes-
 „ me-temps leurs corps se joignirent, &
 „ comme deux rameaux qu'on auroit atta-
 „ chez ensemble se joignent peu à peu en
 „ croissant, & se confondent l'un avec
 „ l'autre, il ne se fit qu'un visage de leurs
 „ deux visages. Mais encore qu'ils ne fus-
 „ sent plus qu'un corps, il y avoit pour-
 „ tant une double forme : On ne pouvoit
 „ dire que ce fût le corps d'un homme,
 „ ni que ce fût celuy d'une femme, il
 „ sembloit qu'ils ne fussent ni l'un ni l'au-
 „ tre, & qu'ils estoient pourtant l'un &
 „ l'autre. Alors Hermaphrodite voyant
 „ que les eaux où il avoit crû se baigner,
 „ l'avoient osté du nombre des hommes,
 „ sans le mettre au nombre des femmes,
 „ & qu'il estoit moitié femme & moitié
 „ homme : O mon pere ! ô ma mere ! dit-
 „ il, accordez à un fils de qui vos deux
 „ noms composent le nom, cette conso-
 „ lation qu'il vous demande, que tous
 „ les hommes qui se viendront baigner
 „ dans cette fontaine, n'en sortent jamais
 „ que demi-hommes. Mercure & Venus
 „ accorderent à leur fils ce qu'il leur avoit
 „ demandé, & donnerent à cette fontaine
 „ cette vertu merveilleuse qu'elle a de-
 „ puis conservée.

E X P L I C A T I O N. VII,
VIII, IX, X, & XI.

*De Daphnis. De Scython. De Celme. De
Smilax. Et de Salmacis.*

J E diray peu de chose des quatre premières Fables qui precedent celle de Salmacis, & puisque la Nymphé, par qui Ovide les fait conter, en fait peu d'estat elle mesme, je ne pense pas estre obligé de les considerer davantage. Il y a donc de l'apparence qu'on a feint que Daphnis avoit esté converti en pierre, parce que sa femme ayant scéu qu'il en aimoit une autre qu'elle, luy fit prendre un breuvage qui le rendit si stupide qu'il en devint comme de pierre.

Pour ce qui est de Scython, l'on a feint qu'il se changeoit à sa volonté en homme ou en femme, parce qu'il estoit Hermaphrodite, homme & femme tout ensemble. Il y en a néanmoins qui rapportent cette Fable à l'histoire. Car ils disent Erythr. que le país qu'on appelle aujourd'huy la Thrace, estoit autrefois appelée Scython; Que depuis il fut appelé Thrace du nom d'une sçavante Magicienne nommée *Thracia*, qui fut adorée par ceux du país, ainsi qu'une Divinité; Que comme d'abord on appella ce país tantost Scython, & tantost Thrace, parce qu'on n'estoit pas encore accoutumé à ce nouveau nom, l'on a feint de là que Scython estoit tantost homme & tantost femme.

Quant à Celme, qui fut metamorphosé en Diamant; on dit qu'il fut pere nourricier de Jupiter, & que Jupiter l'aima beaucoup pendant qu'il fut encore jeune, mais qu'après avoir chassé Saturne, Jupiter se souvenant que Celme avoit dit qu'il estoit mortel, le metamorphosa en Diamant. Ainsi quelques-uns rapportent cette Fable, qui:

qui fait voir que le changement de Celme n'est pas une recompense comme d'autres le soutiennent, mais une rigoureuse punition. Car on a feint qu'il avoit esté metamorphosé en Diamant, parce que pour avoir mal parlé de son Prince, il fut mis dans une tour aussi impenetrable que le Diamant & qu'on appelloit peut-estre le Diamant. Mais ceux qui veulent faire croire que la metamorphose est une recompense, disent que Jupiter pour reconnoître la fidelité de Celme qui l'avoit élevé, luy donna de si grands biens, & des biens si assurez, qu'on prit de là sujet de dire qu'il fut changé en Diamant, parce que le Diamant est la plus precieuse & la plus dure de toutes les pierres. Quoy qu'il en soit, l'on doit apprendre par cette Fable de quelque façon qu'on la rapporte, qu'il faut toujours respecter & fidellement servir les Rois, qui peuvent comme Jupiter lancer le tonnerre d'une main, & donner des biens de l'autre.

Plin.
lib. 17.
c. 10.

On dit aussi que Celme estoit un homme fort moderé, & qui ne se mettoit point en colere, & qu'on a feint qu'il avoit esté changé en Diamant, parce qu'on ne peut faire d'impression sur le Diamant, & qu'oultre cela il y en a une espece qui a la vertu de reprimer la colere & la violence des passions.

Strab.
lib. 11.
c. 10.

Il ne reste plus à parler que de Crocus & de Smilax, avant que de passer par la fontaine de Salmacis, qui est sans doute un mauvais passage. Car pour ce qui est des Curetes, dont il est aussi parlé dans cette Fable, on a feint qu'ils estoient nez de la pluye, parce que ce peuple est rempli de badins, de parasites, de farceurs, & de fous, & qu'on dit ordinairement qu'il a plû des fous où l'on en void un grand nombre. Strabon dit qu'ils ont esté appelez Curetes, parce qu'ils estoient toudus comme des fous. Mais revenons à Crocus & à

Smil-

Smilax. Crocus estoit donc un jeune homme, & Smilax une jeune Nymphe qui s'aimoient uniquement, & l'on feint qu'ils furent convertis en fleurs, parce que leurs amours furent chastes, & qu'ils moururent avec cette fleur, qu'on a de tout temps estimée, je veux dire la chasteté.

Voyons maintenant ce que l'on veut nous apprendre par Hermaphrodite fils de Mercure & de Venus, & par Salmacis cette Nymphe voluptueuse. L'on a donc feint qu'Hermaphrodite homme & femme estoit fils de Mercure & de Venus, parce qu'on croit que la planete de Mercure est d'une moyenne nature, c'est à dire, qu'elle tient quelque chose des plus fortes & des plus foibles. il y a des estoiles, comme nous l'avons déjà dit dans l'explication de la Fable de Tiresie, que les Astrologues appellent mâles, à cause qu'elles ont plus de force pour exciter la chaleur, & d'autres qu'ils appellent femelles, parce qu'elles ont moins de vigueur, & qu'elles causent plus d'humiditez. Davantage on dit qu'Hermaphrodite est fils de Mercure & de Venus, parce que s'il en faut croire quelques Naturalistes, il arrive quelquefois que l'enfant qui est conçu pendant la conjonction de ces deux Planettes, Mercure & Venus, naist Hermaphrodite, c'est à dire, qu'il est des deux sexes. L'on dit même que la raison pourquoy il y a des peuples entiers qui sont Hermaphrodites, est que ces deux Planettes dominant particulièrement en ce pais-là. Car Pline rapporte qu'il y a une contrée d'Hermaphrodites, qui conçoivent les uns des autres, & qui se voyent tour à tour comme les hommes voyent les femmes; Et Aristote ajoute à ce qu'en dit Calliphanes de qui Pline a emprunté ce qu'il en écrit, qu'ils ont le tetin droit comme les hommes, & le gauche comme les femmes.

Plin. l.
7. c. 2.

Considérons maintenant la fontaine de Salmacis, mais puisqu'elle a une vertu si étrange, faisons en sorte de n'y pas tomber, & ne la regardons qu'en passant. Pour moy quand je jette les yeux sur les merveilles que je connois de la nature, je n'ay pas beaucoup de peine à croire ce que l'on dit de cette fontaine. En effet s'il y en a dont l'eau, après l'avoir beuë, a la vertu d'endurcir les intestins & de les convertir en pierre, d'enivrer les hommes, de les rendre stupides, de leur ôster la raison & la memoire, de rendre les femmes steriles ou fecondes, de faire changer la couleur du poil ou de la laine des animaux qui en boivent; Pourquoi ne croiroit on pas que la fontaine de Salmacis a la faculté d'amolir & d'effeminer les hommes? Il est certain que le Ciel sous lequel nous vivons contribuë beaucoup à nos mœurs, & que les hommes sont plus ou moins delicats selon la qualité de l'air qu'ils respirent. Ainsi les Cariens qui habitoient dans le país où se trouve cette fontaine, estoient si lâches & si adonnés à toutes sortes de sales delices, qu'ils en furent appelez Hermaphrodites. Si c'est donc là un effet de l'air & des influences qui se répandent dans cette contrée, ne pourray je pas croire avec quelque sorte de raison que la malignité de ces influences penetre aussi bien dans la terre & dans les fontaines que dans les corps & dans les esprits des hommes?

Il y en a néanmoins qui en parlent d'une autre façon, mais ils panchent plus ce me semble du côté de la Morale que de la Nature. Strabon est de ce nombre & voici comment il expose cette Fable. Je ne sçay pourquoi la fontaine de Salmacis est en mauvaise reputation, comme si elle avoit la force d'effeminer ceux qui en boient. Car il y a de l'apparence que la mollesse des hommes ne

vient

vient pas de l'air ou de l'eau, mais de la façon de vivre, des grandes richesses & du luxe.

Mais puisque sans y penser nous sommes tombez dans la morale, il est aisé de juger qu'Ovide a voulu nous figurer la volupté par Salmacis. Voyez comment il la décrit, voyez l'occupation qu'il luy donne, voyez le lieu où il la met, & vous ne verrez rien ce me semble qui ne vous paroisse voluptueux. Mais il n'auroit rien fait pour nous s'il ne nous avoit fait voir par l'exemple d'Hermaphrodite combien il est dangereux d'en approcher. Il nous le représente comme un jeune-homme bien né, qui avoit les belles inclinations, & qui aimoit le travail qui pouvoit former son esprit. Cependant il arrive sans y penser auprès de ce séjour de la volupté, il le regarde, il le confidere; & bien qu'il n'aime pas Salmacis; & qu'il fasse tous ses efforts pour s'en defendre, il ne laisse pas d'en estre repris.

Cette Fable nous enseigne donc que les hommes les plus laborieux & les plus grands ennemis de la volupté ont de la peine à s'en sauver; Qu'il faut en éviter les occasions si l'on ne veut pas en estre vaincu, & qu'encore que l'esprit ne s'y porte pas, elle a néanmoins des charmes qui l'attirent sans qu'il y pense, & qui le retiennent malgré luy.

FABLE DOUZIESME.

ARGUMENT.

Alcithoé & ses sœurs sont changées en Chauve-souris, pour avoir méprisé Bacchus, & ses sacrifices, & leurs ouvrages métamorphosés, en Lievre & en feuilles de Vignes.

QUAND les filles de Minée eurent achevé chacune son conte, elles
con-

continuerent leur travail ; & en méprisant toujours Bacchus, il sembloit qu'elles affectassent d'en vouloir mépriser la feste. Mais à peine eurent elles parlé qu'elles entendirent à l'entour d'elles un bruit de tambours, de flûtes, & de trompettes, & s'étonnerent de ne rien voir. Une odeur de myrthe & de safran se répand dans la chambre où elles travailloient alors ; & ce qui surpasse la croyance, les toiles qu'elles faisoient, & les robes dont elles estoient revêtues, devinrent vertes : une partie fut changée en feuilles de lierre, & l'autre en feuilles de vigne ; & le fil qu'elles manioient fut converty en la tige d'où sortent le fruit & les feuilles. Le jour commençoit à décliner, & l'on estoit déjà au temps qu'on ne peut dire s'il est jour, ou s'il est nuit ; mais qu'on peut nommer un mélange du jour qui se perd, & de la nuit qui s'approche ; enfin il estoit presque nuit, lorsqu'un bruit épouvantable fit trembler toute la maison. On void aussi-tost des flambeaux ardans ; la chambre de ces filles paroist embrasée de toutes parts ; Des spectres horribles & des apparences de monstres se présentent devant leurs yeux, & font résonner tout le logis de cris & de hurlemens effroyables. Ces malheureuses

filles

filles veulent se cacher ; elles font pour cela tous leurs efforts , & s'entuyent de part & d'autre pour éviter le feu qui les suit. Mais comme elles cherchoient les tenebres, une petite peau s'étendit sur leurs membres qu'elles voyoient diminuer , & des aïles d'une façon toute nouvelle prirent la place de leurs bras. Enfin l'obscurité ne leur permit pas de voir comment elles avoient perdu leur première forme ; Et au reste elles ne furent pas emportées en l'air sur des aïles de plumes ; mais sur des aïles transparentes & qui ressembloient à un cresp. Elles tâcherent de parler ; mais comme elles n'avoient plus qu'un petit corps , il n'en sortit qu'une foible voix qui luy estoit proportionnée. Neanmoins elles continuerent leurs plaintes avec une espèce de petit bruit , à quoy l'on ne peut donner le nom de voix , & furent changées en Chauvesouris. Elles se retirent dans les maisons & non pas dans les forêts , & comme elles haïssent la lumière , elles ne volent aussi que de nuit.

EXPLICATION

Des Minicides metamorphosées en Chauvesouris.

IL n'y a point eu de peuples si barbares qui n'ayent adoré quelque sorte de Divinité , &

qui n'ayent ébly des Feftes en l'honneur des Dieux qu'ils adoroient. Mais il n'y a point eu auffi de Religion qui n'ait eu des impies & des profanateurs des chofes faintes qui ont tâché de ruiner le culte divin, & de fonder fur fa ruine une liberté déreglée. C'eft ce qu'on veut nous montrer par la Fable des Mineides qui fe moquent de l'établiffement des Feftes de Bacchus, & qui les employent par mépris à travailler indignement contre les defrances qui en avoient efté faites. Mais d'autant que la Fable n'a pas accoutumé de nous faire voir le vice fans en montrer en mefme-temps la punition, elles font pour leur châtiment metamorphofées en Chauve-fouris.

C'eft au refte avec raifon que l'on compare ceux qui méprifent la Religion à cette efpece d'oyleaux de nuit, parce que comme les Chauve-fouris ne volent que dans les tenebres, & qu'elles ne peuvent fouffrir le Soleil, les impies ne peuvent endurer la verité, & marchent toujours dans l'aveuglement & dans l'erreur. Enfin comme les Chauve-fouris font d'une nature incertaine, & qu'on ne peut affurer fi elles font rats ou oyleaux, on peut dire tout de mefme qu'on ne feait fi les impies font des hommes ou des demons.

C'eft ce
qui a
fait dire
à Var-
ron.
factus
fum vef-
pertilio,
neque
in mu-
ribus
plani
neque in
volucris
fum:
Je fuis
deveu
Chau-
vefour-
ris, je ne
fuis pas

Mais pourquoy a-t'on feint dans cette Fable que les toiles à quoy les Mineides travailloient pendant que les autres eftoient occupées aux ceremonies de la fefte, furent changées en feuilles de vignes & en lierre, qui font des chofes qui fervoient à la fefte de Bacchus. Ainfi l'on veut nous apprendre que par un effet de la Providence qui ne confond les mefchans que pour l'édification des autres, ce que les impies pensent faire au mépris de la Religion & de Dieu, fert ordinairement à la gloire.

Ap-

entièrement entre les rats ni auffi entre les oyleaux.

Apprenons donc par cette Fable à observer les Fêtes, à ne point ôter à Dieu les jours qu'il s'est voulu réserver, & à luy donner pour le moins quelques momens de tant de temps qu'il nous donne. Mais il faudroit estre bien mal-heureux pour apprendre cela de la Fable, plutôt que de la verité qui nous en fait tous les jours de si salutaires instructions.

FABLE TREIZIESME.

A R G U M E N T.

Junon continuant ses vengeances sur la maison & sur le sang de Cadmus, inspire à Athamas une fureur si aveugle qu'il tue l'un de ses fils dans une chasse, le prenant pour quelque beste. Ino se precipite d'un rocher avec Melicerte son autre fils. Mais Neptune touché de pitié, les convertit en Dieux marins.

AINSI Bacchus s'estant fait craindre, & s'estant rendu venerable par toute la ville de Thebes, Ino sa tante celebroit de tous côtez la puissance de ce nouveau Dieu; & il n'y avoit plus qu'elle de toutes les filles de Cadmus qui n'eût point encore pâti, si ce n'est qu'elle avoit pleuré l'infortune de ses sœurs. Mais Junon ayant jetté les yeux sur elle, & voyant qu'elle se glorifioit d'estre femme d'Athamas, d'avoir de luy des enfans, & outre cela d'avoir pourry le jeune Bacchus, ne pût souffrir cette gloire, ni les innocentes sa-

„ satisfactions qu'Ino pouvoit recevoir
 „ d'une fortune si favorable. Quoy donc,
 „ dit-elle en elle-mesme, le fils d'une con-
 „ cubine, aura eu la force de faire prendre
 „ une autre forme aux Nautonniers Ty-
 „ tiens, & de les precipiter dans la mer ;
 „ Il aura eu le pouvoir de faire déchirer à
 „ une mere les entrailles de son propre
 „ fils ; & de changer les filles de Minée
 „ en une nouvelle forme d'oyseau ; Et
 „ Junon ne pourra faire autre chose que
 „ de répandre des larmes, que de souffrir
 „ des injures, sans pouvoir jamais se van-
 „ ger ! Me contenteray-je donc de ces res-
 „ sentimens inutiles, & borneray-je mon
 „ pouvoir à faire de vaines menaces ? Non,
 „ non, il m'apprend luy-mesme ce que je
 „ dois faire ; & il est permis de s'instruire
 „ par l'exemple de son ennemy. Il a mon-
 „ tré assez puissamment par le carnage de
 „ Penthée combien la fureur avoit de
 „ pouvoir, Ino seroit-elle assez forte pour
 „ résister à la furie qui trouble l'esprit de
 „ les sœurs ? Il faut en faire l'expérience,
 „ il faut qu'elle soit contée comme elles,
 „ entre les exemples les plus horribles
 „ qui soient capables de me faire crain-
 „ dre.

Il y a une descente que l'ombre fune-
 ste de l'If rend obscure & épouvantable
 de tous côtez ; c'est par là que l'on arri-

veaux enfers, apres avoir traversé des lieux dont le silence augmente l'horreur. Les eaux dormantes du Stix y exhalent toujours des broüillards, & toujours on y void descendre des ombres qui viennent de quitter leurs corps. La crainte, le froid & les tremblemens remplissent par tout ce chemin affreux; & les tenebres y sont si épaisses que les ames qui y descendent, ont peine à trouver le chemin qui mene à cette grande ville où est le Palais du Dieu des Enfers. Neanmoins cette ville a plus de mille avenues, & a des portes de toutes parts éternellement ouvertes. Comme la mer reçoit les fleuves de tous les côtez de la terre, ainsi ce lieu en reçoit toutes les ames. Il n'est jamais trop petit, quelque quantité de peuples qui y descendent tous les jours; & enfin il est si grand que tout ce qui y tombe en foule, ne s'y trouve jamais pressé. Les habitans de cet empire sont des ombres qu'on y void par tout errer, sans ostemens & sans corps. Quelques-unes fréquentent le barreau; D'autres vont faire leur cour dans le Palais de Pluton. Les uns y font les mesmes métiers dont ils faisoient profession, lorsqu'ils étoient dans le monde, & les autres y sont châtiez selon les crimes qu'ils ont commis.

Enfin, comme la colere & la haine s'étoient entierement emparées du cœur de Junon, elle resolut de quitter le Ciel & de descendre aux Enfers. Elle n'y fut pas si-tost entrée, & n'eut pas si-tost touché le seuil de la porte, qu'il en trembla de respect; Cerbere ouvrit ses trois gueules, & en mesme-temps il en sortit trois grands cris. Alors Junon appella les trois furies, ces trois filles inexorables que la nuit a engendrées. Elles estoient assises devant les portes de ces prisons, qu'il est impossible de forcer, & peignoient leur chevelure qui est composée de serpens. Elles n'eurent pas si-tost reconnu Junon au travers des ombres & des tenebres infernales, qu'elles se leverent de cet endroit qu'on appelle le quartier des criminels & des scelerats. On voyoit en ce lieu là Tytie qui presentoit ses entrailles pour estre toujours déchirées par le Vautour qui les devore; & son corps effroyablement étendu y couvroit neuf arpens de terre. C'est-là que le malheureux Tantale a toujours soif au milieu des eaux, & qu'il s'efforce toujours en vain de cueillir le fruit qui pend sur sa teste, & qui s'enfuit aussi-tost qu'il leve la main pour le toucher. C'est là que Sisyphé roule eternellement un rocher

rocher qui retombe eternellement ; que
 le miserable Ixion tournant toujours
 sur une rouë, se suit & se fuit sans cesse ;
 & que les Danaïdes , ces meurtrietes
 de leurs maris , puisent incessamment de
 l'eau qui se perd en mesme temps. Lors-
 que Junon eut regardé tous ces fameux
 criminels avec un œil en colere , princi-
 palement Ixion & ensuite Sisyphé : Pour-
 quoy , dit-elle aux Furies , ce mal-heu-
 reux est il seul de tous ses freres dont
 les tourmens sont eternels ? Cependant
 Athamas ce Prince orgueilleux , est en-
 vironné d'une belle Cour ; Il jouit dans
 un Palais de toutes sortes de delices ; &
 comme si je manquois de forces , & que
 je ne pusse me vanger , sa femme & luy
 me méprisent , & ont toujours méprisé
 & mon nom & mes autels. Elle leur
 exposa en mesme temps le sujet de son
 voyage & de sa haine. Elle leur dit ce
 qu'elle vouloit , & que ce qu'elle vou-
 loit , estoit que la maison de Cadmus
 fût entièrement ruinée. Qu'elles rem-
 plissent donc de fureurs l'esprit d'A-
 thamas , & que ces fureurs le portaf-
 sent jusques dans le crime & le parric-
 ide. Elle méla tout ensemble les com-
 mandemens , les promesses & les prie-
 res , & persuada aisément le mal à ces
 infernales Déeses , dont le plus grand

plaisir est de mal faire. Alors comme
 Tisiphone est toujours troublée, elle
 sépara de la main les cheveux grisons,
 & jetta sur ses épaules les serpens qui
 „ luy pendoient sur le visage; Et aussitôt,
 „ dit-elle à Junon, il n'est pas be-
 „ soin, d'un plus long discours. Ce que
 „ vous commandez est déjà fait: sortez de
 „ ce Royaume odieux, & allez jouïr dans
 „ le Ciel d'un air plus doux, & plus a-
 „ greable. Junon s'en retourna satisfaite;
 „ & comme elle rentroit dans le Ciel, Iris
 fille de Thaumás, versa sur elle de la
 rosée, pour la nettoyer des ordures
 qu'elle avoit pu contracter dans les En-
 fers.

Cependant la cruelle Tisiphone prit
 en main sa torche funeste, se revêtit
 d'une robe toute degoutante de sang,
 se ceignit d'un serpent, comme elle au-
 roit fait d'une ceinture, & abandonna
 les enfers. La tristesse, l'horreur & la
 crainte; & cette effroyable manie qui
 renverse la raison de l'homme; l'accom-
 pagnerent dans ce voyage. Au reste
 quand elle fut à l'entrée du Palais d'A-
 thamas, on dit que les portés en trem-
 blerent, qu'elles en changerent de cou-
 leur, & que mesme le Soleil en retira
 sa lumiere. Ino en fut épouvantée, &
 Athamas épouvanté; ils veulent sortir
 du

du Palais; mais Tisiphone en bouche l'entrée; & en étendant ses bras entortillez de vipères, elle se couvra sa chevelure, dont les serpens s'étans réveillés, une partie se répandit sur ses épaules, & l'autre sur son estomach, avec des sifflemens horribles, & vomirent en mesme-temps une bave contagieuse, en montrant des langues de feu qu'ils sembloient lancer comme des dards. Tisiphone arracha deux de ces serpens du milieu de ses cheveux, & d'une main qui ne répandoit que la peste, elle les jeta sur Ino & sur Athamas. Ils entre-
rent aussi-tost jusques dans le sein de ces miserables, & leur inspirerent tout ce que la fureur & la rage sont capables d'entreprendre; mais il ne parut sur leur corps aucunes blessures, & il n'y eut que l'ame qui ressentit de si grands coups. Or Tisiphone avoit aussi apporté avec elle quelques especes de poisons liquides, comme de l'écume de Cerbere, de la bave de l'Hydre, des troubles, des transports, des larmes, des aveuglemens, des rages, & l'amour du meurtre: Et apres avoir détrempé toutes ces choses avec du sang encore chaud, elles les fit bouillir ensemble avec une poignée de Ciguë. Ainsi tandis que l'étonnement avoit rendu Atha-

mas & Ino comme insensibles, elle versa sur eux ce venin qui passa jusques dans leur cœur; & commença dans leurs ames des remuëmens épouvantables. Enfin pour ne rien oublier de les funestes ceremonies, elle fit plusieurs fois la rouë, sur eux avec cette torche ardente qu'elle avoit en main; & ensuite, comme si elle eût remporté une victoire signalée, superbe d'avoir satisfait aux commandemens de Junon, elle retourna aux Enfers, & se dépouilla des serpens, dont elle s'étoit revêtuë.

Aussi-tost Athamas s'imaginant estre à la chasse, commença à montrer les furies au milieu de son Palais. Il cria comme s'il eût parlé à des chasseurs, & qu'il eût esté dans les bois, qu'on tende des rets & des toiles pour prendre les bestes qu'il voyoit, Je viens de voir, dit-il, une lyone & deux lyonceaux; & du mesme pas, comme il estoit poussé par la mesme furie il suit la miserable femme, il luy arrache d'entre les mains le petit Learque, qui luy tendoit les bras, & luy souïrioit comme un enfant à son pere; & luy ayant fait faire trois ou quatre tours en l'air, comme si ç'eût esté une fronde, il brisa contre les murailles le foible corps de cet enfant. En mesme-temps la mere, ou transportée
par

par la douleur, ou sollicitée par la rage que luy inspiroit le poison, commença à faire des plaintes qui ressembloient à des hurlemens; elle enfuit toute échelée avec le petit Melicerte, qu'elle tenoit entre ses bras, & appella Bacchus à son aide. Mais sa douleur & sa misere furent les delices de Junon, qui le moquant du nom de Bacchus: Que ton nourrisson, dit-elle, te rende aujourd'huy la pareille, & qu'il te paye de tes soins. Il y avoit en cette contrée un grand rocher, dont le bas avoit esté creusé par les flots qui le battoient eternellement, & le haut estoit herissé de pointes, & s'étendoit de telle sorte dans la mer, qu'il la defendoit en ce lieu-là des eaux de la pluye. Ino, à qui la fureur donnoit des forces, monta sans peine, & sans frayeur sur les plus hautes pointes de ce rocher, & se précipita dans la mer avec l'enfant qu'elle tenoit. Mais Venus, qui eut pitié de l'infortune de sa * petite fille, resolut aussi-tost de la secourir, & pour en venir à bout, elle flatta Neptune en ces termes: Puissante divinité des eaux, ô Neptune, dit-elle, qui avez eu en partage le second Empire de l'Univers, je vous demande de grandes choses; mais je ne vous demande rien qui ne contribuë à vostre

* Elle étoit fille d'Hermione fille de Venus.

„ gloire! Ayez compassion des miens que
 „ vous voyez battus des flots, & servir de
 „ jouët aux vents parmi les vagues de la
 „ mer. Ajoutez les au nombre des Dieux
 „ qui vous reconnoissent pour souverain.
 „ Puisque je vous ay déjà des obligations
 „ immortelles, comme ayant tiré ma
 „ naissance, & le nom qui m'est si cher,
 „ de l'écume de l'Océan, permettez qu'une
 „ ne nouvelle faveur me rende encore vo-
 „ stre redevable. Neptune favorisa la de-
 „ mande de Venus; il dépouïlla ces mal-
 „ heureux de ce qu'ils avoient de mortel,
 „ les revêtit d'une majesté venerable, &
 „ leur donna en mesme-temps un autre vi-
 „ sage, & un autre nom. La mere fut ap-
 „ pellée Leucothoë, & Palemon fut le
 „ nom du fils.

FABLE QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

Ino apprehendant que ses compagnes d'Ino ne recussent la mesme faveur de Neptune, les metamorphose en rochers, & en poissons.

LES Dames de Thebes, qui avoient
 accoutumé d'accompagner Ino, la
 suivirent de veüe, aussi long-temps
 qu'elles le purent: Et quand elles furent
 arrivées auprès de ce rocher, & qu'elles
 ne la trouverent point, elles ne doute-
 rent

rent plus de la mort. Alors elles com-
mencerent à pleurer l'infortune de la
maison de Cadmus, se déchirent leurs
habits, s'attachèrent les cheveux, ac-
cuserent Junon d'injustice & de cruau-
té, & s'allumerent la haine par les in-
jures qu'elles luy dirent. Junon ne
pouvant donc souffrir ces nouveaux ou-
trages; Hé bien, dit-elle, je vous feray
aussi servir de monumens & de témoin-
nages de mes cruautés; & l'effet suivit
la parole: car comme celle qui avoit eu
plus de passion pour la Reine, se voulut
jetter dans la mer, il luy fut impossible
de s'arracher de l'endroit où elle estoit,
elle demeura attachée sur le bord du
precipice, & devint une partie de ce ro-
cher effroyable, d'où elle pensoit se
precipiter. Une autre se voulant battre
l'estomach avec les mains, sentit que
ses bras se roidissoient, & qu'ils ne pou-
voient plus se ployer. Celle cy veut
tendre les mains comme pour implorer
les divinitez de la mer; mais étant déjà
devenue pierre, elle ne tendit que des
mains de pierre; Celle-là veut s'arra-
cher les cheveux; mais elle s'étonne que
ses cheveux & ses doigts s'endurcissent
comme un rocher, & qu'ils demeurent
confondus ensemble. Enfin elles de-
meurent toutes dans la même posture.

où ce changement les avoit surprises. Neanmoins une partie de ces mal-heureuses furent converties en oyseaux, qui volent sur cette mer, & qui la touchent en volant de l'extremité des ailes, comme si le souvenir de leur ancienne Maïtresse, ils l'y cherchoient encore aujourd'huy.

EXPLICATION XIII. & XIV.

D'Iuo, & de Melicerte metamorphosés en Dieux Marins. Et des compagnes d'Iuo changées en oyseaux & en rochers.

CE ne seroit pas assez que les méchans fussent punis dans les Enfers, s'ils ne souffroient quelquefois au monde pour servir d'exemple aux autres, & pour faire detester le vice. Ainsi Iuo est châtiée, parce qu'elle méprise Junon; Et pour nous faire comprendre combien il est dangereux de frequenter les impies, & que c'est estre déjà méchant que de converser avec les méchans, l'on a feint dans cette Fable que celles qui aimoient Iuo, & qui l'accompagnoient ordinairement, se ressentent de son supplice & de sa punition.

D'avantage les enfans de cette mal-heureuse Reine sont punis aussi bien qu'elle, bien qu'ils soient encore innocens, & ont part à son châtiment, bien qu'ils n'ayent point de part à sa faute. N'apprenons-nous pas par là que la punition des peres passe jusques sur les enfans, & que les foudres de la colere de Dieu ne s'éloignent quelquefois que dans le sang de la troisième generation. Enfin, si nous avons encore quelque lueur de reste, & que

que le vice ne nous ait pas entièrement aveuglez , n'apprendrons-nous pas par cet exemple à craindre Dieu , & à devenir meilleurs par cette crainte salutaire.

Mais comme Dieu ne veut pas la perte des pecheurs , & que sa colere appaisée par quelque sorte de punition , laisse agir sa misericorde , l'on a feint qu'Ino & Melicerte avoient esté changez en des divinitez de la mer par la compassion des Dieux , c'est à dire qu'ils avoient esté sauvez quand on les croyoit perdus.

Maintenant il faut dire quelque chose des Enfers qui sont representez dans cette Fable , & par lesquels les anciens ont voulu obliger les hommes à bien vivre , & leur apprendre qu'il y a après la mort des châtimens pour les méchans , & des récompenses pour les bons. Mais puisque Cerbere , ce chien fameux par ses trois têtes ; est la première chose qu'ils font rencontrer dans les Enfers , parlons premièrement de Cerbere , & n'en disons que ce qui sera nécessaire en cet endroit. L'on veut donc signifier la terre par ce chien à trois têtes , parce que selon les anciens Geographes la terre a esté divisée en trois parties , & qu'elle devore comme un chien toutes les chairs que l'on y enferme. C'est pourquoy ce chien a esté appelé Cerbere , comme qui diroit Creoboros , c'est à dire , en Grec , qui devore la chair , car la terre consume les corps , & les remet en leur première origine en les convertissant en elle-même. Ainsi l'on a voulu nous enseigner que le premier supplice de l'homme estoit de venir sur la terre , qui est si seconde en miseres , & où

l'on ne trouve ordinairement que des plaisirs empoisonnez. Aussi y a-t'il eu des peuples qui pleuroient à la naissance des hommes , & qui se réjouissoient à leur mort. Et un ancien a dit que

Les
Thra-
ces.
Cic.
dans
les Tus-
cul.

le plus grand bien qui pouvoit arriuer à l'homme estoit de ne naistre point ; & que le plus grand apres cela estoit de vivre peu.

L'on n'a pas si-tost veu Cerbere que l'on rencontre les furies, c'est à dire que l'on n'est pas si-tost venu sur la terre que les passions de l'ame nous tourmentent & nous persecutent. En effet les furies ne nous figurent autre chose que les convoitises & les passions, qui nous portent à la haine, à l'ambition, à la cruauté, & à tous ces vices detestables qui changent les hommes en demons. Les noms que l'on donne aux furies nous le témoignent manifestement. Car *Me gere* signifie la haine, l'envie & l'émulation ; *Tisiphone* la vengeance & l'amour du meurtre ; & *Alecton* nous represente cette inquietude perpetuelle qui ne se repose jamais, & qui accompagne toujours les passions.

Davantage les divers supolices qui sont representez dans cette Fable, peuvent aussi se rapporter aux passions & aux mouvemens de l'ame. *Titye* dont le foye est toujours rongé par un vautour, & renaist incessamment pour la nourriture de cet oyseau, represente ces inimitiez & ces haines qui ne peuvent jamais finir, & que l'on porte jusqu'aux Enfers pour en estre encore gesné dans ce séjour de la peine & des justes punitions. La faim de *Tantale* nous figure l'avarice qui ne se peut assouvir au milieu de toutes choses. La rouë d'*Ixion* est une image de ces hommes turbulens qui n'embrassent que des fantosmes au lieu de la gloire, qu'ils cherchent, qui ne peuvent trouver de repos, & qui n'en laissent point aux autres, qui font sans cesse des pratiques dans les Estats & dans les Empires, & qui renversent tout avec eux. La pierre que *Sisiphe* remue toujours, se rapporte à l'ambition qui est toujours pleine

pleine de travail, d'inquietudes & de miseres, qui ne se rebute point par ses cheutes perpetuelles, qui tâche toujours de remonter, & qui ne fait rien après tout, quelque éclair qui l'accompagne, que pour son propre châtement. Enfin sans m'amuser à parler des autres supplices, les Belides ou les Danaïdes, qui se tourmentent sans cesse à remplir des vaisseaux percez, representent en general les desirs & les convoitises, qui sont toujours insatiables, qui cherchent & qui demandent toujours, & qui ne sont pas encore contentes, quand elles ont trouvé toutes choses, & qu'on leur a tout donné.

Les serpens, les foyers, & les flambeaux dont on arme les furies, sont les remords de conscience, les inquietudes & les tourmens de l'esprit. En effet bien que les méchans ne soient pas punis aux yeux du monde, qu'on ne les appelle point en jugement, & que personne ne sache leurs crimes, néanmoins leur conscience les presente toujours devant eux, qui les presse, qui les accuse, qui les condamne. Et certes il n'y a point de méchant à qui son crime ne déplaise, & sa premiere punition est qu'il ne peut s'absoudre lay-mesme, encore qu'il fut lay-mesme son juge, & que tous les juges du monde l'eussent déclaré innocent.

Ainsi les anciens, qui n'estoient pas éclairez des lumieres qui nous conduisent, ont tâché néanmoins d'apprendre que les Enfers commençoient dès cette vie, & qu'on en trouve après la mort de plus rigoureux & de plus cruels, puisqu'ils n'ont jamais de fin, & qu'ils durent autant que les ames.

Je ne diray rien icy de Junon, parce que j'en ay déjà parlé dans l'explication de la Fable d'Io, je diray seulement qu'estant prise pour la Déesse des richesses & pour les richesses mêmes, il ne se

se sans pas étonner qu'elle excite les furies comme on le void dans cette Fable, c'est à dire les passions : car enfin que ne fait-on pas, & que peut-on respecter quand on veut avoir des richesses ?

FABLE QUINZIESME.

ARGUMENT.

Cadmus fils d'Aganor, & Hermione sa femme fille de Mars & de Venus, sont convertis en Dragons, comme ils l'auoient demandé aux Dieux.

CADMUS, qui ne sçauoit pas que sa fille & son petit-fils eussent esté mis au nombre des Dieux de la mer, se laissa vaincre par la douleur de tant de maux enchaînez ensemble. Ainsi preuoyant de nouveaux mal-heurs par ceux qu'il auoit ressentis, il abandonne la ville, dont il estoit le fondateur, comme s'il eût esté persecuté par le destin du lieu, & non pas par la fortune; & enfin apres de longues traverses, il arriva dans l'Illyrie avec Hermione sa femme qui l'auoit suivy par tout. Comme il s'entretenoit un jour avec elle, abbatu par ses mal-heurs, autant que par ses années, & qu'ils se representoient l'infortune de leur maison, & leurs aventures funestes : Mais ce Dragon, dit Cadmus, qui estoit consacré au Dieu Mars, & que je tuay d'un coup
de

de javelot, lorsque j'eus quitté Sidon, n'est-il point la cause fatale de nos maux, & de nos miseres? Et lorsque je semois les dents, ne semois je point la matiere de nos mal-heurs & de nos larmes? Que si la colere des Dieux veut vanger la mort d'un serpent avec tant de cruauté, je les prie de tout mon cœur de me convertir en serpent. En mesme-temps il s'apperçeut qu'il s'étendbit en forme de serpent, que sa peau s'endurcissoit, qu'elle se couvroit d'écaïlles, & que tout son corps estoit marqueté de petites tâches bleues. Ainsi il tomba aussi-tost sur le ventre, & les jambes, qui s'allongerent comme en pointe, se confondirent peu à peu l'une avec l'autre. Il n'avoit plus que les bras de reste, & les tendit à sa femme en luy disant avec des larmes. Approche-toy, ma chere femme, touche moy, je t'en conjure, tandis qu'il reste encore quelque chose de moy; prens ma main que je te donne, tandis qu'elle est encore main, & qu'un serpent tout entier n'ocupe pas encore ma place. Il vouloit parler davantage, mais en mesme temps sa langue se fendit en deux, & il luy fut impossible de former aucune parole. Il ne fit que des sifflemens toutes les fois qu'il se vouloit plaindre, &

& ce fut là la seule voix que la Nature
 luy laissa. Aussi-tost sa femme s'écrie en
 se battant l'estomach des mains : De-
 meure avec moy, Cadmus, & dépouille-
 le-toy, je te prie, de cette forme mon-
 streuse qui te rend horrible à mes
 yeux, autant que tu es cher à mon ame.
 Qu'est-ce que je voy, Cadmus, où sont
 tes pieds, où sont tes mains, & tandis
 que je te parle, qu'est devenu tout ton
 corps? O Dieux! puisque j'ay part à
 tes mal-heurs, que n'ay-je part à son a-
 vanture? Vous n'avez metamorphosé
 que la moitié de Cadmus, & pour le
 changer tout entier, changez la femme
 en mesme serpent. Tandis qu'elle par-
 loit de la sorte, il ne laissoit pas de la
 flater, il se couloit autour de son col,
 & l'embrassoit de telle sorte, qu'il fai-
 soit assez paroître qu'il n'avoit pas per-
 du la connoissance. Ceux qui furent
 presens à ce prodige en demeurèrent
 épouvantez; Neanmoins la miserable
 Hermione reconnut toujours son ma-
 ry, elle le caressa encore sous la peau de
 ce serpent, & en mesme temps il en pa-
 rut deux. Ainsi elle devint une autre-
 fois la compagne de Cadmus, & alors
 ils commencerent à ramper tous deux
 ensemble, & se traînerent dans un bois
 qui n'estoit pas éloigné de là. Toutefois
 ils

Ils ne fuyent pas aujourd'huy les hommes, ils ne se lancent point sur eux, & ne leur font point de mal; mais ce sont des serpens paisibles, qui se souviennent toujourns de ce qu'ils ont esté autrefois.

EXPLICATION.

De Cadmus & d'Herminone metamorphosez en serpens.

VOIC Y l'exemple d'un Prince mal-heureux, ou d'un Prince qui ne devint sage qu'après avoir long-temps vécu, & dans l'extremité de la vieillesse. En effet quelques-uns disent que Cadmus fut chassé de son Royaume après de grandes infortunes, & qu'il se retira avec Herminone sa femme dans l'Illyrie. Et parce qu'ils y demeurèrent cachez comme des serpens parmy des ruines, & qu'ils s'accommoderent aux loix & aux mœurs des Barbares, avec lesquels ils vivoient, le changement de leur vie, le naturel sauvage des Illyriens, donna lieu de feindre qu'ils avoient esté metamorphosez en serpens. Car on dit que les anciens Illyriens avoient deux prunelles dans chaque oeil, & qu'ils avoient la veüe si perçante, que comme quelques serpens, ils tuoient de leurs regards ceux qu'ils regardoient quelque temps.

Mais comme les infortunes & les miseres sont les meilleures maistresses de qui l'on puisse apprendre la sagesse & la prudence, & que les serpens en sont le symbole, D'autres disent qu'on a feint que Cadmus & sa femme furent metamorphosez en serpens, parce qu'après beaucoup de mal-heurs qui les exercerent pendant la plus grande

de partie de leur vie, ils furent estimez en leur vieillesse les plus prudens & les plus sages qui eussent jamais porté la couronne.

FABLE SEIZIESME & XVII.

ARGUMENT.

Persee fils de Jupiter & de Danaë, coupe la teste de Meduse, qui avoit la vertu de charmer les hommes, & de les convertir en rochers. Il naist des serpens du sang qui tombe de cette teste. Naissance du cheval Pegase. Atlas qui avoit refusé à Persee de le loger, est converty en une montagne.

AU reste ils eurent cette consolation de leur infortune, qu'ils n'ignoreroient pas que Bacchus leur petit-fils avoit triomphé des Indes; Qu'il y estoit adoré comme Dieu, & que toute la Grece luy avoit consacré des Temples. Il n'y avoit plus qu'Acrise qui ne vouloit point le reconnoistre, & qui declaroit la guerre à cette nouvelle divinité. Il ne pouvoit se persuader, ni que Bacchus fût sorti de Jupiter, ni que Danaë la fille eût conceu Persee de Jupiter déguisé en une pluye d'or. Neanmoins comme il n'y a rien de plus puissant que la verité presente, il se repentit bientôt, & de n'avoir pas adoré Bacchus, & de n'avoir pas reconnu Persee pour son petit-fils, & pour le fils de Jupiter. En effet l'un avoit déjà esté receu dans
le

le Ciel au nombre des Dieux immortels, & l'autre qui venoit de rapporter les glorieuses dépouilles d'un monstre, voloit de tous côtez, dans le monde, comme porté & soutenu sur les ailes de la victoire. Or comme il passoit un jour par dessus les sables de l'Afrique, il y tomba quelques gouttes de sang de la teste de Medule, qu'il avoit entre les mains, & la terre qui les receut, en produisit aussi-tost cette diversité de serpens que l'on trouve en cette contrée, & qui la rendent ennemie de ses propres Habitans:

Ainsi le divin Persée est emporté comme un nuage, tantost par un vent, tantost par un autre, parmy les grandes plaines de l'air. Ainsi il void la terre au dessous de tout le monde. Il passa trois fois auprès du Pole glacé, & se trouva autant de fois entre les bras de l'Escrevisse. Il fut bien souvent emporté du côté de l'Occident, & bien souvent il fut poussé où l'on void lever le Soleil. Enfin voyant que le jour commençoit à décliner; & ne voulant pas s'abandonner à la nuit, il s'arrêta sur le Royaume d'Atlas, & résolut d'y descendre pour y prendre quelque repos, en attendant que le jour revint. Atlas estoit d'une taille si prodigieuse

gieux. qu'un Geant estoit petit en com-
 paraison de ce Prince. Il surpassoit tous
 les hommes par la force, & par la gran-
 deur de son corps, & estoit Monarque
 absolu des dernieres regions du monde;
 & de cette grande mer où le Soleil se va
 délasser des travaux de la journée. Il
 avoit mille troupeaux de moutons, &
 autant de toute sorte d'autre bétail. Ses
 jardins estoient remplis d'arbres, dont
 les branches & les feuilles estoient d'or,
 & qui produisoient des pommes d'or.
 Persée alla donc trouver ce Prince, &
 „ luy parla de la sorte: Si la grandeur de
 „ la naissance est capable de vous toucher,
 „ je suis fils de Jupiter; ou si vous faites
 „ plus d'estat des actions glorieuses, vous
 „ aurez peut-estre sujet de considerer les
 „ miennes. Je vous demande à loger seu-
 „ lement pour cette nuit, & si je vau
 „ quelque chose, je vous offre ce que je
 „ vau. Mais Atlas se souvenoit d'un vieu
 „ Oracle qu'il avoit receu de Themis, &
 „ qui l'avoit averti qu'il viendroit un
 „ temps que ses arbres seroient dépouillez
 „ de leurs fruits d'or, & qu'un fils de Ju-
 „ piter se glorifioit d'avoir enlevé cette
 „ proie. De sorte qu'apprehendant l'ef-
 „ fet de l'Oracle, il avoit fait environner
 „ ses jardins de murailles qui ressem-
 „ bloient à des montagnes. Davantage il
 en

en avoit donné la garde à un effroyable
 Dragon, & ne laissoit point entrer d'é-
 trangers dans ces précieux jardins, dont
 chaque fruit estoit un tresor. Ainsi il ne
 voulut point recevoir Persée; Et au
 contraire, luy dit-il, ne pense pas me
 tromper par la gloire de ces actions que
 tu t'attribuës à faux, & garde enfin que
 ma fureur ne te fasse ressentir que tu te
 vante injustement d'avoir un Dieu pour
 ton pere. Il ajouta la violence aux me-
 naces: car voyant qu'il ne bougeoit, &
 qu'il méloit à sa resistance des paroles
 de civilité, Atlas voulut le repousser
 de la main. Mais Persée qui se sentoit
 le plus foible: car qui voudroit com-
 parer les forces avec les forces d'Atlas?
 Puisque vous dédaignez, luy dit-il, de
 me rendre vostre redevable, recevez
 de moy ce present; & alors il luy pre-
 senta la teste épouvantable de Meduse.
 Aussi-tost le grand Atlas cessa d'estre
 homme, & devint montagne. Sa bar-
 be & ses cheveux se convertirent en une
 forêt; & ses épaules se formerent en
 groupe & en pointe. Ce qui estoit n'a-
 gueres la tette, fut le sommet de cette
 montagne; ses os furent convertis
 en pierre, & enfin il crût jusqu'à
 une hauteur si prodigieuse, qu'il s'é-
 leva jusqu'au Ciel; & puisque les

Dieux le voulurent , tout le Ciel & tous les Astres se repoterent sur son dos.

EXPLICATION.

Des serpens engendrez du sang de la teste de Meduse.

L'ON dit que par Meduse , qui estoit la plus belle de toutes les femmes , l'on veut nous figurer la volupté. En effet il faut bien qu'on s'imagine que la volupté soit une chose bien charmante , puisque pour la posséder un moment , on se resout d'estre eternellement malheureux. Mais que nous veut-on enseigner par ces serpens engendrez du sang de Meduse ? Je montrerois bien qu'il n'est pas extraordinaire qu'il s'engendre des Serpens du sang corrompu , & il n'y a rien en cela qui ne soit conforme à la nature. Mais nous cherchons icy autre chose que ce que fait la nature , & nous voulons une instruction qui nous rende meilleurs ; & non pas plus scavans. Je croirois donc que par ces serpens qui s'engendent du sang de Meduse , l'on nous represente les remords qui naissent des voluptez criminelles. Et certes il n'y a rien qui coûte plus que la volupté , & qui apporte moins de profit. Elle ruine les forces du corps & triomphe de celles de l'ame : Elle nous fait mépriser l'honneur , & nous fait aimer l'infamie : Enfin tous les chemins qui nous y conduisent nous semblent beaux & agreables , & nous allons facilement par tout où elle nous appelle , quelques precipices qui se presentent sur nostre passage. Mais apres luy avoir long-temps obey , & l'avoir long-temps servie , elle ne nous laisse pour recompense que des serpens

pens qui nous taient , c'est à dire des repentirs d'avoit perdu nostre vie quand nous pouvons bien l'employer.

Mais puisqu'il est parlé dans cette Fable de la naissance de Persée , que Danaë conceut de Jupiter metamorphosé en pluye d'or , il faut l'expliquer en un mot , puisqu'Ovide n'en dit qu'un mot. Cette pluye d'or en quoy Jupiter se changea , & sous la forme de laquelle il trompa Danaë qui estoit enfermée dans une tour d'airain , montre qu'il n'y a rien de si fort & de si soigneusement gardé , que l'or ne puisse forcer , & dont il ne vienne aisément à bout.

L'on a feint que les hommes qui estoient nez Lucien. sous quelques planètes estoient fils des Dieux que ces planètes representent , comme Enée de Venus , Astalphe de Mars , Minos de Jupiter , Autolyque de Mercure ; Et parce qu'on retient toujours quelque chose de son ascendant , Minos a esté Roy , Enée beau , Astalphe vaillant , & Autolyque voleur. Ainsi l'on a crû que Persée estoit fils de Jupiter , parce qu'il estoit né sous cette planète , & qu'il fut heureux dans toutes les choses qu'il entreprit. Il fit la guerre contre les Gorgones peuples riches & puissans dont Meduse estoit Reine. Ensuite il porta ses armes dans la Mauritanie , & puis en Ethiopie , où il épousa Andromede fille de Cephée , qui estoit Roy de ce pais. Depuis estant retourné en Grece , il s'empara du Royaume des Argiens apres avoir vaincu Pretus son oncle , & Polydecte Prince de l'Isle de Seriphe , dont il avoit reçu de grands outrages. Enfin il établit sur l'Helicon un lieu où l'on apprenoit les sciences , & acquit par là une si grande reputation ; que les Poëtes & les Mathématiciens l'en éleverent jusqu'au Ciel , & le placèrent entre les astres.

Mais comme il fit toutes ces choses avec une grande diligence & une adresse merveilleuse, on a feint qu'il avoit les bottines, & l'épée de Mercure, le casque d'Orcus, & le bouclier de Pallas. Car on nous figure par les bottines ailées de Mercure, la promptitude & la legereté; par son épée, la ruse & l'adresse; par le casque d'Orcus, les conseils secrets & les pratiques secrettes, & par le bouclier de Pallas, le bonheur qui accompagne les entreprises. En effet, il est malaisé qu'un sage politique comme Persée, puisse avoir un bon succès de ses desseins sans la promptitude & la vigilance, sans la prudence & sans l'adresse, & enfin sans estre secret.

Ful-
gent.

Au reste l'on veut nous signifier par la teste de Meduse, de qui l'aspect seulement changeoit tout le monde en pierre, les grandes richesses des Gorgones, dont Persée se rendit maistre, & par le moyen desquelles il subjuga tous les peuples contre qui il fit la guerre. Car s'il en faut croire Platon les plus grandes richesses de la terre estoient autrefois dans les Isles Occidentales que les Gorgones habitoient.

Pline
les ap-
pelle
Orca-
des.

Quelques-uns rapportent l'invention de la Fable de cette teste à l'extrême beauté de Meduse, qui donnoit de l'admiration & un étonnement si respectueux à tous ceux qui la regardoient, qu'ils en paroïssent aussi immobiles que des pierres. Mais par Pegase ce cheval ailé qui nâquit du sang de Meduse, & par qui l'on feint que la fontaine des Muses fut ouverte sur l'Helicon; l'on nous figure la gloire & la reputation, qui naît pour ainsi dire, du sang des grands ennemis qu'on a vaincus, qui se répand ensuite dans le monde, & qui ouvre la veine des Poëtes pour leur faire chanter les loüanges des Heros victorieux. Enfin l'on a voulu représenter la renommée par Pegase,

&

& l'on a feint qu'il voloit, parce qu'il n'ya rien qui aille plus vite que la renommée. Ainſi Perſée ſe rendit celebre & recommandable pour avoir vaincu Meduſe Reine des Gorgones, ſoit qu'il l'ait vaincû en guerre, ſoit que par la force de ſa raiſon il ſe ſoit rendu vainqueur des charmes de cette beauté qui eſtoit funeſte à tant de monde.

Maintenant pour en venir à Atlas, l'on repreſente par ſes vergers, dont les arbres produiſoient des fruits d'or, & avoient des ſeuilles d'or, l'abondance de l'or dont la Mauritanie abonde aux environs du mont Atlas. Mais quand on ſeint que Perſée voulut cueillir les fruits de ces Vergers, l'on veut apprendre par là qu'il alla dans cette contrée pour ſ'emparer de l'or & des richesses qui y eſtoient. Et les Poëtes ont dit qu'Atlas fut metamorphoſé en cette montagne, parce qu'il fut contraint de s'y retirer pour en deſſendre les mines, & qu'y ayant été vaincu par Perſée, il y fut enſuite inhumé.

Mais puis qu'on doit conſiderer toutes choſes dans des Fables ſi ingenieufes, qu'apprendrons nous de ce Dragon qui veilloit toujours, & qui gardoit les precieux Vergers de ce Prince? Je crois ^{Plin. l. 2. c. 63.} qu'on a inventé cela ſur ce qu'on dit qu'il ſe trouve ordinairement des ſerpens & d'autres ſortes de beſtes dans les mines & dans les lieux d'où l'on tire l'or. Herodote parle d'une certaine contrée où il y a des fourmis plus grandes que les chiens ordinaires qui gardent l'or, & le deſſendent contre ceux qui veulent le prendre. Mais je m' imagine encore une autre raiſon pour laquelle on a mis ce Dragon auprès, d'Atlas. C'eſt qu'on trouve d'ordinaire ce qu'il y a de plus ſuaveſte dans le monde parmi les choſes meſmes qu'on y eſtime les plus precieuses. En effet, ſans qu'il ſoit beſoin de faire ici des reflexions morales, la nature

ture a voulu elle-même nous enseigner cette vérité, car les veines d'or que l'on trouve dans la terre y sont mêlées parmi les venins & les poisons.

Plin.
ibidem.

L'on pourroit dire aussi qu'on veut faire voir par ce Dragon, dont il faut triompher avant que de cueillir les fruits d'or, combien l'acquisition des richesses est difficile & dangereuse: Si ce n'est qu'on veuille représenter par ce Dragon l'avarice qui est plus effroyable & plus devorante que mille Dragons. Elle garde comme ce Dragon ce qui ne luy sert de rien en le gardant, & empêche que les autres ne s'en servent. Elle ne s'endort jamais & ne repose point non plus que les Dragons, car on dit qu'ils ne dorment point, ou qu'au moins ils dorment peu: & c'est peut-être pour cela que les Romains en portèrent à leurs enseignes, pour montrer qu'il faut qu'un Capitaine soit vigilant. Enfin comme les Dragons l'avarice ne s'assouvit jamais, & est éternellement gésnée, non seulement par le desir d'avoir & par la passion de garder ce qu'elle possède déjà, mais aussi par la crainte de le perdre. N'est-ce pas, je vous prie, ce que nous remarquons en Atlas qui craint que son hoste ne luy emporte ses fruits d'or, & qui perd ses trésors, comme il arrive bien souvent aux autres avaricieux par les soins même qu'ils employent à les garder?

Veget.
l. 2. c.
23.

Néanmoins il y en a qui parlent plus avantageusement d'Atlas, ils disent que ce fut un grand mathématicien, mais qu'on a feint qu'il porta le Ciel sur ses épaules, parce qu'il inventa la Sphere & la science des choses célestes. Qu'il alloit souvent sur cette montagne de Lybie qu'on appelle aujourd'hui Atlas, pour mieux considérer le cours des Astres, car on dit qu'elle est si haute que l'on n'en void point le sommet, & que c'est
pour

pour ce sujet qu'on l'appelle Colonne du Ciel. Que comme il regardoit de là les Cieux, il tomba dans la mer qui en bat le pied; Qu'après sa mort elle fut appelée Atlas de son nom, & qu'on a feint de là qu'il avoit esté metamorphosé en cette montagne.

FABLE DIX-HUITIÈME.

ARGUMENT.

Persee en passant par l'Ethiopie, devint amoureux d'Andromede, qui avoit esté exposée à un Monstre-marin, & la délivra de ce peril. Et comme il se reposoit après le travail que luy coûta cette victoire, quelques petites branches sur lesquelles il tomba des gouttes de sang de la teste de Meduse, furent converties en corail.

CÉPENDANT Eole tenoit tous les vents enfermez dans cette prison éternelle d'où ils ne sortent jamais que par ses commandemens, & déjà le Soleil qui avertit tout le monde de recommencer son travail, monroit ses premiers rayons, & répandoit par tout sa lumière. De sorte que Persee reprit aussitôt ses ailes & son cimenterre; & s'estant élançé en l'air avec une force incroyable, il recommença son vol ordinaire. Enfin après avoir laissé derrière luy quantité de grands pais, il s'arrêta sur l'Ethiopie & prit plaisir à considérer le Royaume de Cephée. C'estoit-là que par la rigueur injuste de Jupiter Ham-

mon, la miserable Andromede alloit recevoir le châtement de la presumption de sa mere, qui avoit esté assez vaine pour preferer la beauté à la beauté des Nereides. Quand Persée eut apperceu cette jeune Princesse attachée à un rocher, il se fût imaginé que c'estoit une statuë de marbre, s'il n'eût pris garde en mesme-temps que le vent faisoit ondoyer les cheveux, & que les yeux répandoient des larmes. Il en devint amoureux sans y penser, & sans la connoître davantage, & demeura comme charmé à l'aspect de tant de merveilles. Mais le ravissement où il se trouva, luy ayant fait oublier de battre des ailes pour se soutenir en l'air peu s'en fallut qu'il ne tombât aux pieds d'Andromede, comme pour luy rendre sès premiers hommages. Lorsqu'il fut donc descendu : Ce ne sont pas là les chaines, luy dit-il, dont ce beau corps doit estre enchainé; mais ces agreables liens qui joignent ensemble les ames qui s'aiment, ce sont les heureuses chaines qui doivent vous tenir captive. Mais dites-moy, je vous en conjure, & vostre nom, & le nom de vostre pais, & pourquoy vous estes chargée de ces fers. Elle ne luy répondit rien d'abord, elle eut honte de voir un homme de-

vant

vant elle, & si elle n'eût point eu les
 mains liées, elle en eût couvert son vi-
 sage. Elle ne pût faire autre chose que
 répandre des larmes, & de donner de
 la pitié, après avoir donné de l'amour.
 Néanmoins Persée la presse; & enfin
 pour ne pas luy faire croire qu'elle es-
 toit coupable de quelque crime, &
 qu'elle vouloit cacher la faute, elle
 luy apprit son nom, & le nom de son
 país, & luy conta la vanité de sa mere.
 A peine avoit elle achevé son discours,
 qu'on entendit dans l'eau un grand
 bruit, & en mesme temps il parut un
 monstre effroyable, qui couvroit de
 son corps un grand espace de la mer.
 La mal-heureuse Andromede jeta un
 grand cry à son aspect. Son pere & sa
 mere estoient presens à ce spectacle,
 tous deux miserables & desesperés; mais
 la mere plus justement que le pere,
 parce qu'elle estoit cause de l'infortu-
 ne de la fille. Néanmoins ils ne luy
 peuvent donner secours, & n'ont pour
 elle que des larmes vaines; & tout ce
 qu'ils peuvent faire c'est de couvrir son
 corps de leurs corps pour empêcher
 que ce monstre ne la devore, ou pour
 en estre devorés les premiers. Alors
 Persée touché de leur affliction: Vous

aurez assez de temps, leur dit-il, pour

» pleurer vos maux, & il vous en reste
 » bien peu pour la secourir. Si je vous
 » la demandois en mariage, moy qui
 » suis fils de Jupiter, & de cette Nym-
 » phe qu'il visita sous la forme d'une
 » pluye d'or, moy qui ay vaincu cette
 » Gorgone dont les cheveux estoient des
 » serpens, & qui n'ay pas apprehendé de
 » traverser en volant tous ces grands espa-
 » ces de l'air; je ne doute point que je ne
 » fusse preferé aux plus illustres des hom-
 » mes. Mais si les Dieux me favorisent
 » j'ajoutéray à ces avantages un service
 » signalé; je m'exposeray pour vous sau-
 » ver vôtre fille, pourveu que vous me
 » promettiez de me la donner pour fem-
 » me, si je la tire de ce peril. Ils luy pro-
 » mirent ce qu'il demandoit; & qui se-
 » roit aussi le pere qui ne voudroit pas ac-
 » cepter des conditions si favorables.
 Mais ils luy promirent avec leur fille,
 leur puissance & leur couronne. Ce-
 pendant ce monstre ressemblant à un
 vaisseau, qui fend les eaux avec une
 vitesse incroyable, approchoit du ro-
 cher où Andromede étoit attachée, &
 en étoit déjà si près qu'une fronde au-
 roit porté jusques à luy. En mesme
 temps Persée donnant du pied contre
 terre, s'éleva bien haut dans les nuës;
 Et le monstre qui le poursuivit ne ren-

contrant que son ombre qui paroiffoit sur la mer, s'exerça contre cette ombre qui luy representoit son ennemy. Enfin: comme l'Aigle qui void dans une plaine un serpent étendu au Soleil, se jette sur luy par derrière, & le surprend par la teste avec ses ongles crochus, de peur qu'il ne se replie contre elle; Ainsi Persée se precipitant du haut de l'air, se jetta sur le dos du monstre, & luy enfonça son épée jusqu'aux gardes dans l'épaule droite. Cette beste fit un saut en l'air de la douleur de cette blessure; tantost elle se cache sous l'eau, tantost elle se roule au dessus; comme feroit un sanglier épouvanté par les chiens qui font du bruit à l'entour de luy. Elle se veut lancer sur Persée, mais il évite d'un vol leger & sa furie & les morsures, & ne laisse pas de la frapper tantost entre les écailles que sa rage faisoit entrouvrir, tantost au travers des côtes, tantost vers la queue, où elle se terminoit en poisson. Enfin, ce monstre percé de tous côtez, commença à vomir du sang avec de l'eau qui rejallit jusques sur les ailes de Persée. De sorte que ce jeune Heros n'osant plus se fier aux plumes qui le soustenoient en l'air, alla s'appuyer sur un rocher qui estoit plus haut que la mer, lorsque les

eaux estoient calmes, & qui paroissoit plus bas lorsque les eaux étoient émeüs. Ainsi tenant de la main gauche la plus haute partie de ce rocher, il ne laissa pas de combattre, & passa encore trois ou quatre fois son épée dans le corps de son ennemy. Tout le rivage retentit d'applaudissemens, & le bruit en monta jusques dans les Cieux. Cassiope mere d'Andromede, & Cephée son pere se réjouirent sur tous les autres d'une victoire si peu esperée. Ils vont saluer leur gendre, ils reconnoissent Persée pour leur Dieu tutelaire, & pour le liberateur de leur maison. On détache Andromede des chaines qui la retenoient captive; & enfin elle parut libre, cette merveilleuse beauté qui estoit la cause & le prix d'un si merveilleux travail. Cependant Persée lava les mains victorieuses, parce qu'elles estoient teintes du sang du monstre dont il venoit de triompher. Mais afin que la teste de Meduse, dont les cheveux estoient des serpens ne se * gâtast point sur la sable, il mit dessus des feuilles, & quelques branches d'arbrisseaux qui naissent ordinairement dans la mer. Ces branches qui estoient encore tendres, & de qui la mouëlle conservoit encore un reste de vie, ressentirent en mesme-temps ce que

• Bles-
sat.

que pouvoit cette teste : car son seul at-
touchement les endurecit, & fit prendre
à leurs feuilles & à leur tige une nou-
velle dureté, qui donna de l'étonne-
ment à toutes les Nymphes de la mer.
Neanmoins elles voulurent éprouver la
mesme chose sur d'autres branches, &
voyant que le succez avoit répondu à
leur attente, elles jetterent dans la mer
une quantité de celles en qui elles avo-
ient admiré ce prodigieux changement;
& ces branches ont esté depuis la semen-
ce du Corail. Au reste, il est encore de
cette nature, qu'il s'endurcit aussi-tost
que l'air le touche; & ce qui n'estoit
dans la mer qu'une branche molle &
tendre, devient une pierre au dessus de
l'eau.

E X P L I G A T I O N.

*D'Andromede exposée à un Monstre-ma-
rin & délivrée par Persée, & des
branches d'arbre converties
en corail.*

*Toy qui marches toujours dans les sentiers
du vice*

Sans redouter cette justice

*Dont les bras immortels sont toujours triom-
phans,*

Si tu n'en crains pour tóy la peine,

Que ce grand exemple t'apprenne

A craindre au moins pour tes enfans.

EN effet l'exemple d'Andromede apprend à tout le monde que c'est une espece de malheur que d'estre sorty de parens qui méprisent le culte de Dieu, car cette jeune Princeſſe se vid au hazard de perdre la vie, non pas pour avoir commis quelque crime, mais par la presomtion de sa mere, qui osa se vanter d'estre plus belle que les Deesses.

Si l'on veut donc bien considerer cette Fable, on y trouvera seulement une exhortation des anciens pour nous porter à la pieté & à la moderation de l'esprit. Car d'autant que Calliope mere d'Andromede, s'enorgueillit de sa beauté, & qu'au lieu de reconnoistre par une soumission d'esprit, ce don qu'elle avoit du Ciel, elle osa se preferer aux Deesses (c'est à dire à Dieu mesme) par des avantages qu'elle tenoit de leur bonté, elle attira sur elle une punition qui passa jusqu'à sa fille, & dont tout son Royaume se ressentit. Car on dit que les Nereides irritées que Calliope les méprisât prièrent Neptune de les vanger: Que ce Dieu envoya un monstre dans le país qui y fit des desolations horribles; & que l'Oracle ayant esté consulté pour sçavoir comment on appaiseroit les Dieux, répondit qu'il falloit exposer Andromede fille unique du Roy, pour estre devorée par un monstre-marin.

Ainsi Dieu, devant qui les choses mortelles, & mesme les plus belles & les plus éclatantes ne font rien que de la fange, sans la justice & sans la bonté, ne laisse jamais impunis l'orgueil & la méconnoissance des hommes. Ainsi pour avoir receu du Ciel plus de biens, & plus de graces, il ne faut pas croire que l'on en ait plus de sujet de s'élever au dessus des autres. Mais il faut apprendre à s'humilier par les choses mesmes qui nous élevent, & reconnoistre que ces avantages cessent

sent d'estre des avantages, aussi-tost que l'on en abuse.

Mais bien que par un jugement dont on ne sçait pas les raisons, & qui est pourtant équitable, Dieu punisse quelquefois les enfans, & mesme les enfans innocens des méchans & des vicieux; neanmoins il ne souffre pas que les gens de bien périssent après avoir quelque temps permis qu'ils ayent esté persecutez. Et comme il est le deffenseur de l'innocence affligée, & qu'il ne laisse point sans recompense, la constance & la soumission qu'elle montre dans les malheurs, il surcite des moyens lorsque l'on ne l'espère plus, qui la retirent du peril, & qui luy rendent son éclat. C'est ce que les anciens nous ont voulu faire comprendre lorsqu'ils font inopinément venir Persée qui délivre Andromède, que l'on croyoit.

Mais au reste il est croyable qu'Andromède fut une Princesse qui fut délivrée de quelque grand peril, & que Persée tua un monstre-marin: Car Pomponius Mela parle de cette effroyable beste dans la description de la Syrie.

Pour ce qui est du Corail, comme l'on en trouve en abondance auprès des Orcades, suivant le témoignage de Plin, & que les peuples appellez Gorgones, dont nous avons déjà parlé, habitoient dans ces Isles, l'on a feint qu'il s'estoit formé de quelques petites branches d'arbres que l'on mit sous la teste de Meduse, parce qu'on n'en pût facilement avoir qu'après que cette Princesse eut esté vaincue.

FABLE DIX-NEUVIESME.

A R G U M E N T.

*Perſée conte l'avanture de Meduſe, & comment
ibluſy coupâ la teſte, dont les cheveux avoient eſté
changez en ſerpens.*

A P R E S avoir obtenu cette victoi-
re, Perſée, qui en voulut rendre
graces aux Dieux, dreſſa trois Autels de
gazon, & y alluma autant de feux. Il
confacra à Mercure celuy de la gauche,
à Minerve celuy de la droite, & à Jupi-
ter celuy du milieu; & immola une ge-
niſſe à Minerve, un veau à Mercure, &
à Jupiter un taureau. Enfin apres avoir
ſatisfait aux Dieux, il alla ſaluer An-
dromede qui eſtoit la recompense de
ſon action. On travailla en meſme temps
à la pompe & aux magnificences d'un
mariage ſi glorieux. L'Hymen & l'a-
mour allumant les torches de cette heu-
reufe ceremonie; on ne ſent de tous cô-
tez que des parfums, on ne void pren-
dre de toutes parts dans le Palais de Ce-
phée, que des couronnes de fleurs; on
n'entend que des muſiques, & de chants
de réjouïſſance; On ouvre toutes les
ſalles du Palais que l'on para ſuperbe-
ment; & l'on y fit aux Grands du Roy-
aume un ſi ſomptueux feſtin, que l'ap-
petit le plus delicat, & l'œil le plus cu-
rieux:

rieux ne furent jamais mieux satisfaits. Lors que le festin fut achevé, & que l'on se fût rejoüy, autant que la bien-seance le pouvoit permettre, Persée s'informa des mœurs, des coûtumes, & de l'antiquité du pais; & apres que Cephée luy eût appris toutes les choses qu'il vouloit sçavoir: Mais enfin, luy dit-il, genereux Persée, il faut que vous parliez à vostre tour, & je vous supplie de nous dire par quelle force, & par quelle adresse vous avez coupé l'effroyable teste qui porte des serpens au lieu de cheveux. Aussi-tost Persée obéit à son beau-pere. Il luy dit qu'il y avoit dans le Royaume d'Atlas un endroit enfermé de hautes murailles; Qu'à l'entrée de ce lieu il demouroit deux sœurs qui estoient filles de Phorque, & qui n'avoient toutes deux qu'un œil dont elles se servoient l'un apres l'autre; Qu'il les avoit adroitement surpris, que comme l'une donnoit son œil à l'autre, il avoit tendu la main en la place de celle qui le pensoit prendre, & qu'il avoit emporté par cet artifice, & l'œil & la lumiere de des deux sœurs; qu'ensuite il se rendit au Palais de Meduse par des chemins cachez: malaisés à tenir, à cause des rochers, & des bois dont ils sont entrecoupez; Qu'il avoit

veu.

veu en passant une infinité de figures d'hommes, & de bestes qui avoient esté changez en pierre, au seul aspect de Meduse ; Que pour luy il ne l'avoit veüe que comme dans un miroir, dans le bouclier qu'il portoit ; Que tandis qu'elle dormoit, & que ses serpens dormoient avec elle, il luy avoit coupé la teste, & que Pegase ce cheval volant, & son frere * nâquirent du sang qui en sortit en abondance. Il luy conta aussi les dangers qu'il avoit encourus durant une si longue course ; quelles terres & quelles mers il avoit yeuës au dessous de luy en volant, & de quelles estoilles il s'estoit approché de plus près. Au reste il conta ses aventures avec tant de grace & tant d'agrément, qu'on apprehendoit d'en oüir la fin. Aussi l'un des plus Grands Seigneurs de la compagnie, voulant luy donner un nouveau sujet de parler, luy demanda pourquoy l'une de ces trois sceurs avoit des serpens mélez avec les cheveux. Je vous en diray la raison, luy dit Perlée, & la chose merite bien d'estre sceuë. Comme Meduse estoit la plus belle de son temps, elle donna de l'amour à beaucoup de monde, & beaucoup d'amans la rechercherent. Mais bien qu'elle fût parfaitement belle, elle n'avoit rien de plus

* Chrysaos.

plus beau ni de plus charmant que ses
cheveux. J'ay veu des personnes qui
l'ont veüe, & qui m'en ont parlé com-
me d'un miracle. On dit donc que Nep-
tune en estant devenu amoureux, con-
tenta sa passion dans le Temple de Mi-
nerve, & que cette Deesse ayant hor-
reur de cette action, couvrit de son
bouclier son visage, qui en rougit :
Mais afin que ce crime ne demeurât
pas impuni, elle changea en serpens les
beaux cheveux de Meduse; Et aujour-
d'huy cette Deesse pour épouvanter ses
ennemis porte sur son bouclier les ser-
pens qu'elle fit naistre en la place des
cheveux de cette fille infortunée.

EXPLICATION.

*Des cheveux de Meduse metamorphosés
en serpens.*

NOus avons dit dans l'explication d'Atlas
metamorphosé en montagne la pluspart de
ce qui concerne cette Fable. Neanmoins nous
ne laisserons pas d'y ajoûter quelque chose en
parlant de ces filles qu'elle nous represente avec
un œil à elles trois. L'on dit donc que Phorquæ
fut un Roy qui laissa trois filles avec de grandes
richesses, dont l'aînée appelée Meduse enrichit
encore son Royaume par le moyen de l'agricultu-
re, en faisant cultiver la terre; c'est pourquoy
elle fut nommée Gorgon, comme qui diroit
Georgon, car les Laboureurs & ceux qui culti-
vent la terre s'appellent en Grec γεωργοι. Mais
pour-

Theo
histor.
Ful-
gent.

pourquoy a-t'on feint que ces trois sœurs n'avoient qu'un œil à trois qu'elles estoient, qu'elles s'en servoient alternativement, & que Persée le surprit comme l'une le pensoit donner à l'autre ? L'on veut apprendre par cette fiction, que ces trois sœurs n'avoient qu'un Ministre dont elles se servoient dans la conduite de leurs affaires (car on peut dire qu'un bon Ministre est l'œil des Roys & des Princes, & que Persée l'ayant gagné s'empara ensuite facilement des Estats & des richesses de ces trois sœurs. Davantage, on a dit que Meduse avoit des cheveux de serpens, parce qu'elle estoit plus adroite & plus prudente que les autres, & l'on a feint que Persée voloit; parce qu'il vint sur des vaisseaux leur faire la guerre.

Mais voyons encore ce que la Grece si amoureuse des fictions & des Fables, nous a voulu représenter dans le tableau de ces trois sœurs, qui est comme un enigme qu'elle nous propose. L'on a donc feint qu'il y avoit trois Gorgones, c'est à dire, qu'on a voulu moutrer par là qu'il y a trois especes de craintes ou de terreurs. La première, qui affoiblit l'ame; la seconde, qui donne un profond étonnement; la troisième, qui trouble le jugement, cet œil de l'esprit; & qui ébloüit même les yeux du corps.

Aussi a-t'on donné aux trois Gorgones des noms qui conviennent à ces trois effets. La première est appelée Stheno, c'est à dire en Grec, foiblesse, debilité. La seconde Euryale; comme qui diroit une profonde étendue; Et la troisième Meduse, comme si l'on vouloit dire *μηδιδρα*, parce qu'on ne la pouvoit voir. Or l'on dit que Persée triompha de ces trois sœurs, d'autant que par la force de sa sagesse il se mit au dessus de toutes sortes de craintes; & l'on feint qu'il ne regarda point

point Meduse, parce que la vertu ne regarde jamais la peur, représentée par Meduse & par ses sœurs.

Servius dit que les trois Gorgones estoient trois filles d'une beauté merveilleuse, & au reste également belles; Que le seul aspect de tant de charmes surprenoit de telle sorte les jeunes hommes qu'ils en demeuroient étonnez, & que cela a fait dire qu'elles convertissoient en pierres tous ceux qu'elles regardoient. Mais parce que leur beauté étoit égale, & qu'on ne pouvoit dire laquelle étoit la plus belle, on a feint qu'elles n'avoient toutes trois qu'un œil, c'est à dire, qu'elles avoient les mesmes graces, les mesmes traits, la mesme force pour gagner les cœurs & les ames.

Il y en a d'autres qui disent, & il me semble qu'Erasme est de ce nombre, que les Gorgones représentent les voluptez & les delices, par lesquelles ceux qui n'écoutent pas la raison sont comme convertis en pierre, c'est à dire, reudus insensibles, à la honte, à l'infamie, & enfin à toutes les choses qui sont capables de les diffamer; mais que ceux qui sont armez du bouclier de Pallas, & de l'épée de Mercure, c'est à dire, de la sagesse & de la prudence, triomphent facilement des voluptez qui perdent les autres; Qu'enfin par les cheveux de Meduse changez en serpens, l'on doit entendre le des-honneur qui suit les filles & les femmes qui ont perdu la chasteté.

Fin du quatrième Livre.



LES
METAMORPHOSES
D' O V I D E.
LIVRE CINQUIESME.

FABLE PREMIERE, & II.

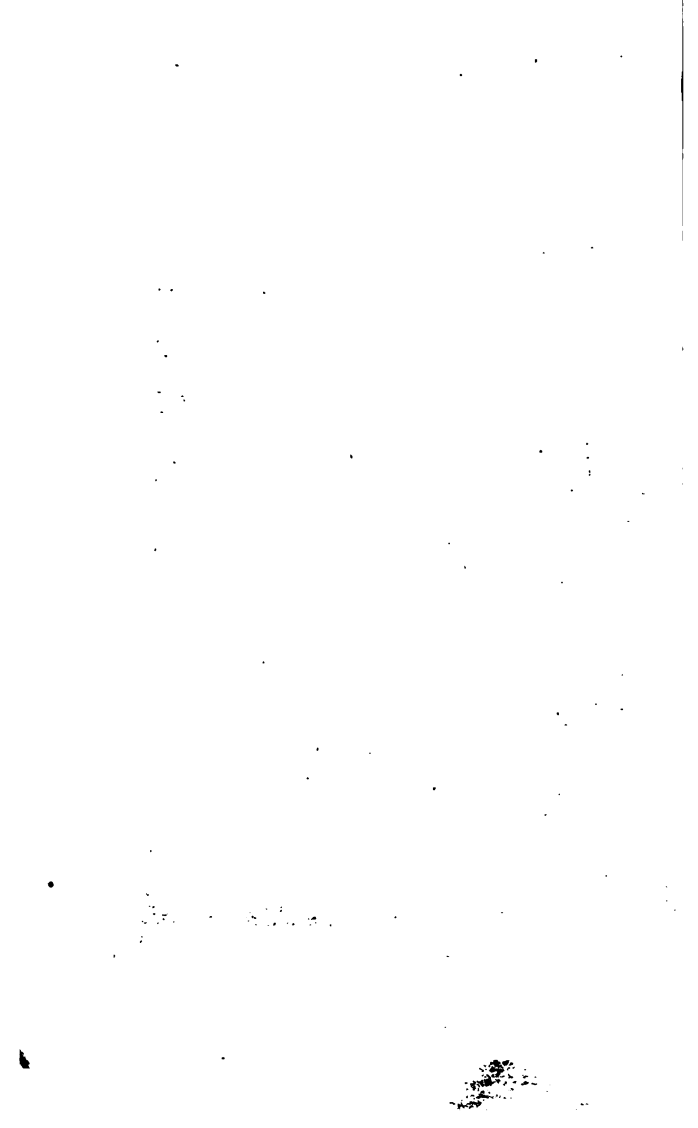
A R G U M E N T.

Phinée à qui Andromede avoit esté promise, avant qu'on l'exposât au monstre marin, vint troubler la réjouissance des nocces de cette Princesse & de Persée. Mais enfin Persée voyant que ses ennemis estoient les plus forts, leur presenta la teste de Meduse, & changea Phinée en rocher, & sans ceux qui avoient pris pour luy les armes. Après cette victoire, Persée retourna avec Andromede dans son pays, où il convertit Pretus en pierre, & sans se souvenir de l'injure que luy avoit faite & crise son ayeul, il le rétablit dans son Royaume.



TANDIS que Persée faisoit le recit de ses merveilleuses aventures, à son beau-pere & aux plus grands de la Cour, il s'éleva dans le Palais un grand bruit qui ne ressembloit point aux chants d'allegresse qui ont accoutumé d'éclatter dans la pompe des grands mariages; mais c'estoit un bruit
qui





qui n'annonçoit que du trouble & qui
 ne menaçoit que de guerre. Ainsi la ré-
 jouissance de ce festin fut convertie en
 un malheur inopiné ; vous eussiez pû le
 comparer à la mer , qui change en un in-
 stant de visage , & dont les vents trou-
 blent le calme , lorsque l'on y pense le
 moins. Phinée, qui estoit chef de l'en-
 treprise, marchant à la tête des siens,
 entra le premier dans la salle avec un ja-
 velot en main ; Et s'adressant à Perlée :
 Tu vois, dit-il, le vangeur d'une fem-
 me que tu m'as ravie. Ni tes aïles si re-
 nommées, ni ce Jupiter fabuleux con-
 verti en or pour te faire naître, ne te sau-
 veront pas de mes mains. Comme il
 estoit prest de le trapper, Cephée se met
 entre-deux ; Que faites vous, mon frere,
 s'écria-t'il ? quelle fureur vous inspire
 un si effroyable dessein ? Est-ce là le re-
 merciement que vous luy devez, pour
 le service qu'il m'a rendu ? est-ce par
 cette recompense que vous voulez payer
 la vie que nous tenons de son courage ?
 Ce n'est pas Perlée qui vous a ravi An-
 dromede, c'est la colere des Nereides,
 c'est la volonté de Jupiter Hammon,
 c'est ce monstre marin, qui estoit prest
 de se repaître de mes entrailles & de
 mon sang. Voulez-vous donc que Per-
 lée perisse pour des cruautez dont il n'est
 pas

„ pas cause ? Voulez-vous faire enfin vos
 „ delices de nos douleurs, & de nos lar-
 „ mes ? N'est-ce pas assez que la miserable
 „ Andromede ait esté exposée à un danger
 „ si épouvantable ? Estes-vous fâché qu'el-
 „ le en ait esté délivrée ? & parce que vous
 „ n'avez pas eu la hardiesse de la secourir,
 „ bien que vous soyez son oncle & son
 „ fiancé, estes-vous fâché encore une fois
 „ qu'un autre soit venu la délivrer ? Luy
 „ olterez-vous une recompense pour la-
 „ quelle il a exposé la vie ? Si vous eussiez
 „ aimé Andromede, si vous l'eussiez con-
 „ siderée, vous eussiez esté vous mesme la
 „ détacher du rochet où vous la voyiez
 „ attachée. Souffrez que celui, qui l'a con-
 „ quise, par qui ma vieillesse est heureu-
 „ se, & par qui je suis encore pere, jouisse
 „ du prix & de la gloire qu'il a gagnée par
 „ son courage & par son service. Non,
 „ je ne vous l'ay point preferé ; mais je
 „ l'ay preferé à la mort que je voyois de-
 „ vant mes yeux. Rhinée ne répondit rien
 „ à ce discours, mais regardant tantost son
 „ frere, & tantost Persée, il ne scavoit le-
 „ quel des deux estoit son plus grand en-
 „ nemy, & lequel des deux il frapperoit le
 „ premier. Enfin après avoir balance quel-
 „ que temps, il se retira de quelques pas,
 „ & lança son javelot contre Persée avec
 „ toutes les forces que la colere luy don-
 „ noit,

noit, mais il le lança vainement, car le javelot entra dans le siege où Persée estoit assis. En mesme-temps Persée en sortit tout furieux, prit le javelot de son ennemy, & le renvoya contre Phinée, qui eût esté percé de ses propres armes, s'il ne se fût jetté derriere l'Autel, qui en cette occasion servit d'azyle à un méchant. Neanmoins le javelot alla donner dans le front de Rhete qu'il fit tomber à la renverse; & lorsqu'on l'eût arraché de sa teste, il s'agita de telle sorte & fit en mourant de si grands efforts, qu'il arrosa toutes les tables de son sang. Alors les gens de Phinée montrèrent plus de fureur & plus de rage que devant; on ne void luire que des épées, on ne void voler que des traits. Quelques-uns crient qu'il faut tuer Cephée avec son gendre; mais cependant Cephée s'estoit retiré de la salle, apres avoir pris à témoin les Dieux protecteurs de l'hospitalité, qu'il n'estoit point coupable de ce désordre, & que toutes ces choses se faisoient contre ses intentions. La belliqueuse Pallas ne manqua pas de se trouver à ce combat; & comme elle apprehendoit pour son * frere, elle le couvroit de son Egide, & luy augmentoit le courage. Phinée avoit avec luy un Indien nommé Athis, que la

* Per-
sée.

Nymphe Limniacé fille du Gange, avoit, dit-on, enfanté sous ses eaux. Il n'avoit gueres plus de seize ans; il estoit beau & de belle taille, & ajoutoit quelque chose à sa beauté naturelle par la magnificence de ses habits. Il portoit une veste de pourpre bordée d'une frange d'or, il luy pendoit du col des chaînes d'or & de diamans, & ses cheveux parfumez estoient couverts d'un habillement de telle qui se courboit en arriere. Au reste il avoit une merveilleuse adresse à lancer de loïn un javelot, mais il en avoit plus à tirer de l'arc. Enfin comme il bandoit le sien, *Perfée* prit un morceau de bois qui brûloit encore sur l'Autel, & luy en donna un si grand coup qu'il luy écacha le visage, & le fit entrer pour ainsi dire, dans les ossemens de sa tette. Lorsque *Lyca-bas Assyrien*, qui l'aimoit uniquement, & qui ne pouvoit dissimuler une amitié veritable, le vid étendu par terre, & prest à rendre l'ame avec le sang qu'il versoit, & qui aidoit encore à defigurer son visage, il pleura l'aventure de son amy, & en un mesme-temps prenant l'arc qu'il avoit bandé: C'est à moy, dit-il à *Perfée*, que tu as maintenant à faire; tu ne te réjouiras pas long-temps de la deffaire d'un enfant, dont la

la mort l'a plus acquis de haine que de loüange. A peine avoit-il parlé que la fleche estoit déjà partie de son arc; mais elle ne pût frapper Persée, quis' en estoit déjà détourné, & ne perça que ses habits, que le mouvement faisoit ondoyer. Persée ne luy laissa pas le temps de luy porter un second coup; il marche aussitost contre luy avec cette épée fameuse par le sang & par la mort de Meduse, & luy en donna au travers du corps. Lycabas blessé à mort, tourna encore les yeux mourans du côté de son amy, & a'estant laissé aller sur le malheureux Atys, il emporta dans les enfers cette consolation d'estre mort auprès de luy, & d'estre mort pour le vanger. Comme Phorbas & Amphimedon s'avançoient ensemble en furie, & animés au combat par le carnage de leurs amis, ils tomberent tous deux dans la fosse, que le sang qui couloit par tout, avoit rendu si glissante qu'on ne s'y pouvoit soutenir. Et lorsqu'ils penserent se relever, ils retomberent tous deux par un mesme coup d'épée, qui coupa la gorge de l'un, & qui perça le flanc de l'autre. En mesme temps Erite fils d'Actor se presente à Persée avec une hache épouvantable qu'il portoit pour toutes armes; & Persée qui le vid venir, ne le reçut pas

avec son épée, mais avec un grand bassin dont il luy fendit la teste. Ensuite il jettâ encore par terre Polydemon, qui descendoit de Semyramis, Abaris, Licete, Elyce, Phlégius, & Clite; & fit enfia un si grand carnage; qu'il ne pouvoit plus marcher que par dessus des monceaux de corps. Cependant Phinée, qui n'osoit l'attaquer de près lança un dard contre luy, que le hazard porta contre Idas, qui avoit paru neutre jusques-là, & qui ne s'estoit point encore déclaré. Alors Idas, regardant de travers le furieux Phinée: Puisque je suis contraint, luy dit-il, de prendre party, défens-toy de l'ennemy que tu viens toy mesme de te faire, & paye mon sang par ton sang. Mais comme il vouloit lancer le trait qu'il avoit tiré de son corps, les forces luy manquerent, & il tomba mort avec les autres. Quidite le plus grand Seigneur du Royaume, fut tué par Glimene; Protenar par Hiplée, & Hipsée par Lincide. Cependant le vieux Emathion homme juste, & qui respectoit les Dieux, estoit au milieu de ce desordre; & d'autant que l'âge ne luy permettoit pas de combattre de la main, il combattoit de la parole. Il alloit de part & d'autre sans apprehension du danger, & condamnoit hautement, les

armes & l'inhumanité de Phinée. Mais tous ses efforts furent inutiles, car comme il s'appuyoit sur l'Autel avec ses mains tremblantes, non pas de crainte, mais de vieillesse, Cromis luy coupa la teste qui tomba sur l'Autel. Il prononça en mourant quelques paroles d'exécration, & rendit l'ame au milieu du feu. Broteas & Ammon freres jumeaux, invincibles avec le * ceste, si le ceste eût pû vaincre des épées, moururent de la main de Phinée; & Amphite * Gros gans à plusieurs doubles garnis de Plomba Prestre de Ceres n'eut pas une meilleure fortune, & ne fut pas plus respecté, bien qu'il fût revêtu de ses habits sacerdotaux. Le fils de Japet, qui n'estoit pas né pour la guerre, mais pour les exercices de la paix, estoit alors dans l'assemblée, & celebrroit cette feste avec la voix & le Lut, qu'il tenoit ensemble avec tant de charmes, qu'il devoit vaincre tout seul l'inhumanité des combattans par la douceur de son harmonie. Neanmoins Pettale qui le vid encore le Lut à la main, s'approchant de luy avec un poignard; Va, dit il, achever ta chanson dans les enfers; & en même temps il luy planta son poignard dans le temple gauche, Le malheureux tomba avec son Lut, qu'il ne laissoit pas de toucher de ses doigts mourans, &

peut-estre que par hazard il chantoit alors quelque air lugubre, & qui convenoit à son aventure. Mais Lycormas ne laissa pas sa mort impunie : il prit une des barres qui servoient à fermer la porte, en donna à Pettale un coup sur la teste, & le fit tomber comme un tableau que l'on sacrifie. Comme Pelate vouloit prendre l'autre barre, Corite luy lança un dard qui luy perça la main, & l'attacha contre la porte. Cependant Abas luy porta un coup d'épée dans le côté, dont il mourut aussi-tost. Neanmoins il ne tomba pas en mourant, mais il demeura suspendu par la main que ce trait avoit attachée contre la porte. Menalée, qui avoit pris le party de Persée, fut tué dans ce desordre; Et Doritas, qui estoit le plus riche en terres & en grains, qui fut parmy les Nalamones peuples de Libye, mourut aussi dans cette guerre. Il recut dans l'ayne un trait qui y demeura; & Alcionée qui l'avoit poussé, le voyant palpiter, & rendre l'ame: Contente-toy, luy dit-il, de ne posséder aujourd'huy, de tant de terres que tu possèdes, qu'autant que ton corps en pourra couvrir. Mais tandis qu'il se glorifioit de sa victoire, Persée arracha un javelot du premier corps qu'il rencontra ou mort ou mourant, le lança contre le vi-

sage

sage d'Alcionée; & le fit passer de part en part. Ainsi pendant que la fortune conduisoit son bras & les armes, il tua deux soeurs de deux coups divers, Clytie, & Clanis; Clytie d'un trait qui luy traversa les deux cuisses, & Clanis d'un coup de fleche qui luy passa par la bouche. Celandon de Minde, Astrée, dont on ne souvenoit pas bien le pere & la mere, estoit de la Palestine; Ethion, qui prevoit autrefois les choses futures, & qui ne put connoître alors ce qui devoit luy arriver, Thoste Ecuier du Roy, & Agyrte, qui s'estoit rendu odieux par le meurtre de son pere, demourerent aussi sur la place. Enfin le carnage estoit grand & épouvantable; mais pour estre entierement victorieux, il restoit beaucoup plus de sang à répandre que l'on n'en avoit répandu. On n'en vouloit qu'à Persée; il estoit le but de tous les traits & de toutes les flèches que l'on pouvoit; & des troupes de conjurez venoient attaquer de toutes parts le parti qui soutenoit la vertu. En vain le beau pere de Persée, sa belle mere & sa femme le favorisent de leurs vœux, en vain ils remplissent la salle de leurs gemissemens, & de leurs cris, le bruit des armes, & les voix de ceux qui se meurent & de ceux qui tuent; étouffent toutes

sortes d'autres bruits, la rage remplit
 tout de sang & recommence de nou-
 veaux combats. Phinée & plus de mille
 hommes qui le suivent, pressent Persée,
 de quelque côté qu'il se tourne. Les
 traits qui volent à l'entour de luy, de-
 vant ses yeux, & à ses oreilles, font un
 orage plus épais que n'est la grêle qui
 tombe en hyver. Cependant afin de
 s'assurer à dos, il se range contre une
 colonne, & presentant le visage à ses
 ennemis; il soutient tous leurs efforts
 avec un courage digne d'un fils de Jupi-
 ter. Molphée l'attaque à la gauche, &
 Ethemon à la droite; & comme un tigre
 pressé de la faim, & qui entend dans u-
 ne vallée les mugillemens de deux trou-
 peaux, ne sçait où il ira premierement,
 & veut aller des deux côtés: Ainsi Persée
 est en doute s'il frappera, ou à la droite,
 ou à la gauche: Enfin il se défit de Mol-
 phée par un-coup qu'il luy donna dans
 la cuisse, & se contenta de l'avoit obligé
 de fuir, parce qu'Ethemon, qui le pres-
 soit luy mesme de près, ne luy donnoit
 pas le temps de pour suivre cet autre en-
 nemy. En effet Ethemon paroissoit si fu-
 rieux que sa rage en avoit fait un enne-
 my redoutable; Mais comme il vouloit
 décharger un coup sur la teste de Persée,
 il frappa une colonne avec tant de force
 que

que son épée se rompit entre ses mains, & la pointe qui en rejallit, se vint planter par hazard dans la gorge de son maître. Néanmoins il ne fut pas mort de cette blessure, si en mesme-temps Persée ne luy eût passé son épée au travers du corps.

Mais enfin Persée voyant que la vertu alloit succomber sous le nombre; Puisque vous m'y contraignez, dit-il, J'emprunteray du secours de mon ennemy. Détournez vos yeux de ce monstre, vous qui soutenez ici ma cause; & en mesme temps il leva l'effroyable teste de Meduse. Tessale en fit des risées, & voulant continuer ses efforts; Cherches en d'autres, luy dit-il, qui s'épouvaient de tes miracles; mais comme il pensoit lancer un trait, & qu'il avoit déjà la main levée, il demeura en cette posture converti en statue de marbre. Amphix, qui estoit le plus proche de luy, voulut aussi-tost porter un coup, mais sa main & son bras s'endurcirent, & ne purent ni s'avancer ni se retirer. Cependant Niée, qui se vançoit injustement d'avoir esté engendré du Nil, & qui pour avorter son mensonge & sa vanité, portoit sur son bouclier les sept bouches de ce fleuve gravées en or & en argent; Considere, dit-il à Persée, mon

» extraction & mon origine, & tu em-
 » porteras aux enfers cette consolation
 » de ta perte, d'avoir pery par la main d'un
 » plus brave de tous les hommes. Mais à
 » peine put-il achever le dernier mot de
 » ce superbe discours. Il demeura la bou-
 » che ouverte, comme s'il eût voulu en-
 » core parler; & néanmoins il n'avoit
 » plus déjà de voix, comme il n'avoit plus
 » déjà de vie. Eryx qui les vîd de loïn dans
 » une posture de combatans, sans toute-
 » fois avancer ni seulement remuer les
 » bras, commença à les blâmer, & à leur
 » reprocher leur lâcheté. Non, non, leur
 » dit-il, ce n'est point la force de la teste
 » de Meduse, qui vous rend immobiles
 » comme je vous vois, c'est vostre crainte,
 » c'est vostre propre lâcheté. Suivez-moy
 » seulement avec vostre courage ordina-
 » ire, & nous triompherons sans peine de
 » ce jeune présomptueux; qui ne combat
 » contre nous qu'avec des armes enchan-
 » tées. Comme il voulut s'avancer, vous
 » eussiez dit que la terre l'avoit retenu par
 » les pieds, c'estoit une pierre immobile,
 » & la statue d'un homme armé. Ainsi
 » tous ces malheureux furent justement
 » punis: Mais Acotée, qui combattoit
 » pour la querelle de Persée, ayant jetté
 » l'oeil, sans y penser, sur la teste de Me-
 » duse, eut part à leur punition, & de-
 » vint

vint rocher comme eux. Attyages s'imaginant qu'il vivoit encore; luy porta un grand coup d'épée, mais elle ne fit que le bruit que fait une épée qui frappe une pierre. Il s'étonna de ce prodige, & luy mesme en s'étonnant, il prit la nature & la dureté d'un rocher, & demeura avec les traits & le visage d'une personne étonnée. Il faudroit employer trop de temps à dire les noms de tous les autres. Il en restoit deux cens du combat, & à l'aspect de Meduse, ces deux cens furent convertis en pierre. Alors Phinée commença à se repentir d'une guerre si injuste & si cruelle; mais à quoy se peut-il résoudre, & qui luy donnera du secours? Il ne void que des statues de différentes postures, il reconnoist tous les siens, il les appelle par leurs noms; il leur demande de l'assistance; & ne voulant pas croire ses yeux, il veut que sa main le persuade. Il touche les plus proches de luy, & ne rencontre que du marbre. En mesme-temps il mit bas les armes, & a recours aux prières, & en détournant les yeux de cette effroyable tête, qui luy faisoit craindre le mesme supplice, il tend les bras à Persée, & luy demande la vie. Vous avez vaincu, genereux Persée!

Cachez ce monstre, je vous en conjure,

„ cachez cette teste qui nous fait voir tant
 „ de prodiges. Ce n'est point la haine
 „ que je vous porte, ni le desir de regner
 „ qui m'ont fait prendre les armes, vous
 „ auriez fait la mesme chose, c'est l'a-
 „ mour d'une Maistresse qui m'a rendu
 „ furieux, & qui m'a fait entreprendre
 „ cette guerre. Votre cause est la meil-
 „ leure, si l'on a esgard aux services; mais
 „ la mienne est la meilleure, si l'on a é-
 „ gard * au temps. Ce n'est pas pourtant
 „ à regret que je vous cede cette victoire,
 „ je ne vous demande que la vie, jouïssiez
 „ en paix du reste. Après avoir parlé de
 „ la sorte, sans toutefois oser regarder ce-
 „ luy à qui il adressoit les prieres. Lâche
 „ Prince, luy dit Persée, je puis te donner
 „ ce que tu demandes, puisque les ames
 „ lâches & timides estiment si fort ce pre-
 „ sent. Dépouille toy de ta crainte. Je
 „ suis prest de te satisfaire, il n'y aura ja-
 „ mais d'épée qui soit capable de t'offen-
 „ cer; & mesme je feray en sorte que tu
 „ demeureras plusieurs siecles dans la
 „ maison de ton beau-pere? Et si Audro-
 „ mede avoit pour toy quelque amour,
 „ elle se consolera pour le moins en voy-
 „ ant l'image de son amant. A peine luy
 „ eut-il fait cette réponse, qu'il tourna
 „ la teste de Meduse du côté des yeux de
 „ Phinée, qui faisoit tous les efforts pour
 „ en

* Par-
 ce
 qu'
 An-
 dro-
 mede
 luy
 avoit
 esté
 pro-
 mise.

en évitot les regards. Mais en se pensant détourner, son col & son visage s'endurcirent, & ses yeux furent plutôt changez en pierre qu'il n'eût le temps de les fermer. Enfin il demeura dans la même contenance qu'il s'estoit présentée à Persée. On voyoit la timidité sur son visage de marbre, & comme il demandoit la vie, quand il fut changé en pierre, il demeura tout de même dans la posture d'un suppliant.

Au reste apres cette victoire Persée fit un voyage dans son pais avec Andromede sa femme, & n'y fut pas tost entré qu'il entreprit de vanger Acrise son ayeul, bien qu'il n'eût pas mérité qu'il luy rendit ce service. Car comme Pretus frere d'Acrise avoit usurpé son Royaume, il attaqua cet usurpateur, qui ne put se défendre ni par le secours de ses armes, ni par les forteresses dont il s'estoit emparé contre les puissantes forces de la seule teste de Meduse.

FABLE TROISIÈME, & IV.

ARGUMENT.

Polydette Roy de l'Isle de Seriphie où Persée & Danaë sa mere enfermez dans un coffre, avoient esté poussez par les vents, veut éloigner le fils, afin de jouir plus facilement de la mere, & l'emporta pour

*pour couper la teste de Meduse, qu'il luy appor-
ta par le secours de Minerve. Mais d'autant que ces
Princes ne vouloit pas croire que ce fût cette teste fa-
meuse qui faisoit par tout tant de bruit, il en fit
expérience à sa perte; car en la voulant regarder
il fut converti en pierre. Cependant les Muses ayant
esté surprises par un orage, se retirèrent à couvrir
chez Pyrene, qui les trouva si cherement qu'il
en devint amoureux. De sorte que pour éviter sa
violence, elles prirent aussi-tost des aistres, & se
sauverent en volant. Pyrene qui les voulut suivre,
s'imaginant qu'il pourroit voler comme elles, tomba
du haut de la tour, & où il les avoit vus partir,
& se tua sur le carreau.*

BIEN que Polydecte, qui estoit plus
orgueilleux par le titre de Roy, que
par la grandeur de son Royaume : car
il ne possedoit que la petite Isle de Ser-
phe, entendit par tout éclatter le nom
glorieux de Persée, il ne pût pourtant
s'adoucir, ni par la vertu de ce jeune
Prince, ni par les grands travaux qu'il
avoit soufferts. L'inexorable qu'il e-
stoit, conservoit toujours pour luy de
la haine, & la passion qui le transpor-
toit, devenoit de jour en jour, & plus
forte, & plus violente. Il fit donc tous
les efforts pour le priver de la gloire
Il dit que la mort de Meduse estoit un
mensonge & une imposture, mais Per-
sée justement irrité des injures de ce
Prince : Hé bien, luy répondit-il,
nous vous donnerons un gage de la ve-
rité.

rité. Et alors ayant averti tous ceux qui estoient presens de fermer les yeux. il montra au Roy cette teste, & d'un Roy de chair & de sang, il en fit un Roy de pierre.

Jusques-là Pallas assista toujours son frere, mais enfin s'estant couverte d'un nuage, elle quitta l'Isle de Seriphe, laissa à la droite les Isles de Cynthe, & Gyare, & alla à Thebes par le chemin qui luy sembla le plus court, s'estant élevée bien haut au dessus des eaux de la mer. De là elle se rendit sur les sommets d'Helicon, où enfin s'estant arrêtée, elle parla de la sorte à ces neuf savantes filles, qui sont les dispensatrices de la louange & de la gloire: J'ay ouy parler d'une fontaine, qui sortit inopinément de terre par un coup de pied du cheval qui naquit du sang de Meduse. Le bruit que fait de vous cotez cette fontaine est la cause de mon voyage, & j'ay voulu voir cette merveille, apres avoir veu le prodige de la naissance de ce cheval. Uranie prit sa parole pour toutes les autres, & luy répondit en ces termes: Quelle que soit l'occasion qui vous amene, grande & genereuse Deesse! elle nous est bien favorable, puisqu'elle nous donne la gloire de jouir de vostre presence. Tout ce qu'on dit de cette fontaine, est veritable;

table; un coup de pic de Pegase a fait
 comme souvenir la terre de nous don-
 ner ces eaux sacrées; & en mesme-temps
 elle mena Pallas à cette fontaine. La
 Deesse parut long-temps comme ravie
 d'un spectacle si nouveau; & après a-
 voir admiré ces eaux, elle voulut voir
 les bois & les antres de la montagne
 d'Helicon, & vid aussi les endroits où
 elle estoit couverte de fleurs. Elle loüa
 les Muses de leurs divertissemens, & les
 estima bienheureuses, & d'habiter un
 si beau lieu, & de s'appliquer à des exer-
 cices si innocens & si glorieux. Nous ne
 doutons point grande Deesse, répondit
 une de la troupe, que vous n'eussiez
 augmenté nostre petit nombre, si vo-
 stre vertu ne vous eût portée à des cho-
 ses plus relevées. Vous avez dit la ve-
 rité, quand vous nous avez appellées
 heureuses, & c'est avec raison que vous
 estimez ce séjour, & nos exercices. En
 effet si nostre repos estoit assuré, & que
 rien ne le pût troubler, nostre condi-
 tion seroit heureuse, & nous pourrions
 nous vanter de posseder le souverain
 bien. Mais il n'y a rien au monde qui soit
 inviolable au vice; & toutes choses font
 peur aux filles qui aiment l'honneur &
 la gloire. Nous avons encore devant les
 yeux l'insolence & la cruauté de Pyre-
 née,

née, & nous ne sommes pas encore bien
 remises de l'outrage qu'il nous voulut
 faire. Ce cruel s'estoit emparé de Dau-
 lie, & de toute la Phocide par le secours
 de quelques gens de guerre de la Thra-
 ce; & un jour que nous allions sur le
 mont Parnasse, il prit garde que nous
 passions sur ses terres; & comme il nous
 connoissoit, il nous aecosta avec tous
 les respects & tous les honneurs que
 l'on peut rendre à des Deesses; mais il
 cachoit sous ce bon accueil, & sous ces
 respects dissimulez des intentions cri-
 minelles. Demeurez, je vous en con-
 jure, nous dit-il, vous voyez quel est
 mauvais temps. (& en effet il pleuvoit a-
 lors) ma maison est entierement à vous,
 faites moy l'honneur de vous y mettre
 à couvert; quelquefois les Dieux ont
 pris de moindres logis que celui que je
 vous offre, & n'ont pas dédaigné des
 Cabanes. Nous nous laissâmes persua-
 der, & par le temps & par ses prières,
 & nous nous mismes à couvert à l'entrée
 de sa maison. Enfin lorsque la pluie eut
 cessé, & que le beau-temps fut revenu
 nous voulûmes continuer nostre voya-
 ge, mais Pyrenée ne le voulut pas per-
 mettre. Il fit fermer les portes de son
 logis, il voulut nous faire violence, mais
 nous évitâmes ses efforts par le secours
 des

20 des ailes dont alors nous nous revestir
 25 mes. Neanmoins nostre fuite ne luy fit
 30 pas perdre les mauvais desseins, il monte
 35 au haut d'une tour avec intention de
 40 nous suivre, & voyant que nous nous
 45 faisons un chemin dans l'air: Je vous
 50 suivray, dit-il, par le mesme chemin
 55 que vous me fuyez: Et aussi-tost, pen-
 60 sant comme nous s'élever, il se precipi-
 65 ta du haut de la tour, & cette cheute
 70 dont il mourut, nous vangea de son
 75 insolence.

EXPLICATION I. II. III. & IV.

Du combat de Perseé contre ceux qui avoy-
 ent voulu ester Andromede, & qui firent
 en fin convertis en pierre à l'aspect de
 la teste de Meduse. De Pretus & de Poly-
 dème changez en rochers. Des Muses
 changées en oiseaux; & de Pyrenée qui
 se precipita pour les suivre.

IL est aisé de découvrir le secret de cette Fable
 par les choses mêmes que nous y voyons arri-
 ver. Vous y voyez un Phinée qui ne peut souffrir
 la paix & le repos d'un Royaume; qui aime
 mieux une guerre injuste que la tranquillité pu-
 blique, qui ne sauroit endurer qu'on recom-
 pense la vertu, & qui ne se soucie pas de tout per-
 dre pourveu qu'il contente sa passion. Mais apres
 tant d'efforts injustes; & des combats si sanglants,
 où l'on void mourir tant de Grands-hommes,
 où l'on n'épargne ni les Prestres, ni les innocens,

maux ceux-là même qui ne sont nez que pour les exercices de la paix ; enfin ce soldat est vaincu, & sa mort termine la guerre. N'est-ce pas-là à vostre avis l'image d'une guerre civile, dont la cruauté s'étend indifferemment sur tout le monde, qui ne respecte ni les choses saintes, ni les profanes, de qui les commotions sont toujours injustes, & la fin toujours funeste à ses auteurs.

Mais comme Ovide est ingénieux en toutes choses, il montre par l'avanture d'Idas, qui n'a voit point pris de party, & qui néanmoins fut tué dans le desordre, qu'il n'est pas même permis d'estre neutre dans des guerres de cette nature. En effet la neutralité n'oblige ni ceux qui se sont revoltez, ni les Princes contre lesquels on se revolte. Ainsi en peusint seulement à convertir des uns & des autres, on les attire sur soy ; & à mon opinion, c'est se rendre criminel que de ne pas embrasser le bon party aussi tost qu'on le reconnoist. Et certes il est mal-aisé qu'un Prince ait une autre opinion de ses Sujets qui prennent la neutralité, puisqu'en attendant l'événement pour se déclarer, ils témoignent en quelque sorte qu'ils sont prests de se revolter, si les revoltez ont un bon succès. D'ailleurs le rebelle, qui a toujours besoin de forces, & qui voit que vous attendez à luy en donner quand il n'en aura plus besoin, je veux dire quand il sera victorieux, aime bien mieux vous voir perir & même vous faire perir, que d'estre toujours en incertitude, si vous vous déclarez pour luy, ou bien pour ses ennemis.

Mais passons outre & voyons pourquoy Pallas couvre Persée de son bouclier. Pour moy je pense qu'on veut montrer par cette fiction que le jugement & la prudence qu'on nous figure par Pal-

las,

lus, n'abandonnent jamais les Grands Capitaines au milieu même des dangers, & pour ainsi dire entre les bras de la mort. En effet ce n'est pas assez à un Chef d'avoir une parfaite connoissance de la science militaire, il est encore nécessaire qu'il ait un cœur inébranlable; & qu'il sçache se conserver au milieu d'une mêlée, & même dans une déroute, cette présence d'esprit qui rétablit souvent les choses quand elles semblent désespérées. Enfin je croirois qu'on veut aussi nous apprendre par cette Fable que Dieu a un soin particulier de ces Grands-hommes qui surpassent le commun, & que nous appellons Héros, & que quand une guerre est juste, il en rend le succès heureux, quelques grands maux qui la précèdent.

Après cela demandons de grâce à Persée, pourquoy il semble qu'il se desfie de sa force, & de sa vertu, & qu'il va recourir à un secours étranger; je veux dire à la teste de Méduse pour triompher de ses ennemis?

Je m'imagine qu'il nous répondra que par cette teste qu'il tient & qu'il présente à ses ennemis, il figure les alliances que les Rois ont ordinairement avec eux, & les secours qu'ils en tirent dans l'extrémité de leurs affaires. Qu'il n'y a point d'Empire si ferme & si bien établi, qui ne soit sujet à de grandes chutes si l'on en ôte les alliances; & qu'au contraire il n'y a point de Royaume si foible & si chancelant que les alliances ne défendent, & ne fortifient contre les plus grands coups de la fortune. Que suivant les loix de la nature, & suivant même les Loix divines, surquoy celles du roy honneur sont fondées, on peut défendre sa vie, son païs, & ses amis avec toutes sortes d'armes sans distinction de Religion, & appuyer par des secours étrangers une

Ré-

Republique ébranlée, si les autres secours luy manquent. Car enfin par Meduse, qui ne se soucie pas de profaner un Temple, l'on nous figure un pouvoir impie, avec lequel néanmoins il n'est pas deffendu d'avoir alliance. Voila à peu près ce que nous répondroit Persée; & certes cela n'est pas contraire à ce que nous apprend l'Escriture sainte. Ainsi avant que la Loy ancienne eût esté gravée sur des Tables de pierre, des hommes dont le cœur estoit selon Dieu, n'eurent point de honte de faire de semblables societez. Abraham fit alliance & amitié avec Eschol & Aner, & même avec les Sodomites, qu'on reconnoissoit pour des impies, Isaac avec Ochozath & Phichol; & Jacob avec Laban qui adoroit des Idoles. Mais au reste la Loy divine n'a pas aboly ce droit de nature. En effet les Hebreux eurent alliance avec les Egyptiens; David avec Achis, Salomon avec Hiran Roy des Tyriens; Josaphat avec Ochozias, Asa avec Benadad, & les Machabées avec les Romains. Enfin depuis que l'Evangile a esté publié, saint Paul n'a-t'il pas enseigné la mesme chose, lorsqu'il eut recours aux Pharisiens pour se deffendre des embûches des Saducéens, & qu'il appella à son secours contre ses freres plus de deux cens infideles?

Maintenant pour ce qui est des hommes metamorphosez en pierre dans ces Fables, on ne nous veut apprendre autre chose par leurs changemens sinon que Persée deffit ses ennemis, & qu'il les mit en estat par sa force & par son courage de ne faire pas plus de mal que des Images & des Statues.

Les Muses, ou plustost les sciences, ces filles du Ciel, ont eu de tout temps des ennemis, mais de tout temps elles en ont esté victorieuses. Lorsque la tyrannie a voulu s'établir dans le monde, elle

elle a aimé de les en chasser, parce qu'il n'y a rien de plus contraire à la violence, que l'étude des bonnes lettres, que la belle Philosophie, qui enseigne sur toutes choses la moderation de l'esprit. En effet les Tyrans n'aiment rien moins que la hardiesse des Muses qui leur representent leurs vices, qui leur donnent des instructions, & qui leur montrent leur infamie. Il ne se faut donc pas étonner si les sciences qui conservent le culte de Dieu, & qui enseignent la justice sont persecutées par des hommes qui voudroient chasser Dieu du Ciel, & la justice de la Terre, pour faire impunément toutes choses. Mais Dieu qu'elles considerent comme la source de tout bien & dont elles dépendent la cause ne les abandonne jamais, & les fait toujours triompher à la honte de leurs ennemis.

C'est ce que nous enseigne cette Fable, où nous voyons que les Muses se retirent chez un Tyran, comme pour luy donner de bons avis; Que ce Tyran les flatte pour les deshonnorer ensuite; car c'est la coutume des méchans de flatter ceux qu'ils veulent perdre. Qu'enfin ayant pris inopinément des aïdes, elles se sauvent de sa violence, & que le Tyran qui les vouloit faire perir, perit luy-mesme miserablement.

Mais cette Fable comme beaucoup d'autres tient aussi quelque chose de l'histoire. Car Pyrenée qu'elle nous represente ennemy des Muses, fut Roy de la Phocide. Et parce que les sages de son temps luy estoient contraires, il les chassa de son Royaume, fit abbatte toutes les écoles où l'on apprenoit les sciences, & mourut ensuite miserablement pour avoir méprisé les conseils que luy donnoient les gens de bien.

Quelques-uns disent qu'on veut montrer par cette Fable que les Muses furent la guerre, qu'elles

les ne peuvent demeurer où il y a du trouble & des armées; & qu'elles cherchent sur toutes choses la paix & le repos. Je ne voudrois pas contester cette opinion que l'antiquité nous a laissée, & où l'on s'arrête encore aujourd'hui. Mais pourquoy feint on dans cette Fable que Pallas, qui est guerrière & scavante, va elle-même visiter les Muses, qu'elle se plaît avec elles, & que les Muses luy font l'accueil qu'elles feroient à Apollon? Elles ne s'étonnent point à son arrivée. Ni sa pique, ni son casque, ni son bouclier ne leur donnent point d'épouvante, & ne les mettent point en fuite, & de la façon qu'elles traitent ensemble, elles montrent bien que des armes ne sont pas capables de leur faire peur. L'on veut à rhémas faire voir par cette ingénieuse fiction que si les Muses sont scavantes, elles ne sont pas moins courageuses, que quand il en est besoin, elle se trouvent parmi le tumulte; qu'elles savent donner des conseils dans les occasions de la guerre; qu'elles peuvent exécuter ce qu'elles conseillent elles-mêmes, & que la science & le courage ne sont pas incompatibles. On prétend montrer par là qu'il n'y a point de vray courage, où il ne se trouve de la sagesse; que les Capitaines doivent sçavoir autre chose que tirer l'épée, comme Ulysse le fit fort bien à Ajax; & que cette violence aveugle qui nous porte dans les périls, sans jugement, & sans raison, & que le peuple appelle courage, est une fureur aveugle qu'on doit punir en un Capitaine. En effet, si les Muses ne sont autre chose que cette vertu de l'esprit qui conduit & qui raisonne, ne demeurera-t-on pas d'accord que cette sagesse & ce conseil est particulièrement nécessaire dans les grandes occasions, & dans les affaires importantes, & qu'elle seroit peu considérable, si elle ne seroit que dans le repos?

Zeze.
hist. 902
Chil.

L'on

L'on feint au reste que les Muses sont Vierges , parce que ceux qui aiment les sciences & qui veulent les acquérir , doivent affecter sur toutes choses d'estre modestes , purs & chastes ; c'est à dire délivrez de toutes les passions de l'ame. Car comme un corps malade ne peut apprendre les exercices qui concernent particulièrement le corps ; ainsi l'esprit persecuté des passions ne peut s'appliquer à l'étude , ni faire les choses qui sont propres & particulieres à l'esprit.

FABLE CINQUIESME.

A R G U M E N T.

Le neuf Pierides, c'est à dire, les neuf filles de Rieux-Roy de Macedoine sont changées en pies, pour avoir eu la hardiesse de faire un doffi aux Muses. Les chansons que les unes & les autres chanteront, sont remplies de plusieurs metamorphoses.

COMME cette Muse parloit, on entendit en l'air un battement d'ailes, & aussi-tost une voix qui sembloit venir des arbres, & qui saluoit la Deesse. Pallas qui s'en étonna, leva aussi-tost les yeux, & demanda d'où venoit ce bruit qui ressembloit à des voix humaines. Ce n'étoit pourtant que le ramage de neuf pies, qui redifent tout ce qu'elles entendent, & qui plaignoient leur infortune. Enfin comme la Muse eut pris garde que la Deesse s'étonnoit de les entendre, elle luy conta leur aventure.

Il n'y a pas long-temps, dit-elle, que
 ces oyseaux sont connus parmy les oy-
 seaux, & qu'ils en augmentent le nom-
 bre. Pierus Roy de Macedoine eut neuf
 filles de la Reine Evippé la femme, qui
 fut en danger de la vie autant de fois
 qu'elle en accoucha. Ces impertinentes
 sœurs devinrent superbes en croissant,
 & par leur nombre & par leur esprit.
 De sorte qu'elles eurent assez de hardies-
 se pour traverser la Grece & la Thessa-
 lie, afin de nous présenter un desfi, & de
 disputer avec nous à qui demeureroit la
 gloire de mieux chanter. Cessez, nous
 dirent-elles de tromper le peuple igno-
 rant par la vaine douceur de vos chan-
 sons. Il faut enfin vous résoudre à dispu-
 ter avec nous la gloire que vous avez
 usurpée; & nous sommes bien certai-
 nes, que vous ne l'emporterez pas sur
 nous par la voix & par la science. Vous
 ne pouvez vous en excuser sur le nom-
 bre, vous estes neuf aussi bien que nous.
 Il faut que vous nous cediez & la fon-
 taine d'Hippocrene, & celle d'Agan-
 nippe, ou il faut que nous vous quit-
 tions les belles campagnes de la Mace-
 doine, & que nous nous retirions avec
 honte sur les montagnes de la Thace.
 Choisissons des Nymphes qui soient les
 juges de ce combat, & qui donnent le

20 prix au mérite. Veritablement il nous
 20 estoit honteux de nous éгалer à ces filles
 20 pour disputer un prix avec elles ; mais
 20 aussi nous crûmes qu'il seroit encore
 20 plus honteux de refuser ce deffi, & de
 20 faire juger par ce refus que nous leur
 20 cedions la victoire. On choisit donc des
 20 Nymphes, qui jurèrent par les divinités
 20 de leurs fleuves, de rendre justice au
 20 mérite, & en mesme-temps les Nym-
 20 phes s'assirent afin d'entendre les par-
 20 ties. Alors, sans que l'on tirât au sort
 20 à qui commenceroit les premières, l'une
 20 de ces filles chanta la guerre des Géans,
 20 leur donna de fausses louanges, & di-
 20 minua le prix & la gloire des actions
 20 que firent les Dieux dans un combat si
 20 renommé. Elle dit que le Géant Ty-
 20 phée fit peur aux Dieux, aussi-tôt qu'il
 20 se fit paroître, qu'ils prirent la fuite
 20 sans oser combattre, qu'ils ne se fussent
 20 jamais arrétez, si la lassitude ne les eût
 20 contrains de s'arréter en Egypte, &
 20 de chercher un azile entre les sept
 20 grands bras du Nil. Davantage, elle
 20 dit que Typhée les avoit poursuivis jus-
 20 ques là ; que pour éviter sa furie les
 20 Dieux s'estoient cachez sous des formes
 20 différentes ; que Jupiter se changea en
 20 belier, & que c'est ce qui est cause que
 20 l'on void dans la Libye Jupiter Ammon
 avec

avec des cornes; qu'Apollo[n] prit la forme d'un corbeau, & Bacchus celle d'un bouc; que Diane se metamorphosa en chat, Junon en vache, Venus en poisson, & Mereure en cet oyseau à qui l'on donne le nom * d'Ibis. Aussi-tost qu'elle eut achevé sa chanson, l'on nous appella pour chanter. Mais peut-estre, grande Deesse que vous n'avez pas le loisir de demeurer plus long temps ici, ni d'entendre les chansons qui nous donnerent la victoire. Non, non, luy dit Pallas, ne seignez point de me dire tout. Et en mesme-temps elle s'affirent à l'ombre d'un petit bois. Nous ne chantâmes pas toutes, luy dit la Muse, & nous donnâmes à une seule, & ce fut à Calliope, toute la charge de ce combat. Elle se leva donc aussi-tost, ayant les cheveux liez avec des feüilles de lierre, & apres quelques presudes, elle chanta avec leuth le ravissement de Proserpine.

EXPLICATION.

Des Pierides metamorphosées en pies.

PEUT-IL QUE rapporte en son discours de la Musique, que Pierus avoir fait quelques Poèmes des Muses; & il y a de l'apparence que par ses filles, qu'on dit avoir esté assez impudentes pour faire aux Muses un deffi, l'on veut faire

entendre ses Poëmes, qui estoient, dit-on, assez beaux, mais qui estoient beaucoup plus impies. C'est ce qu'Ovide semble luy-mesme indiquer, lorsqu'il dit que les Pierides chanterent la victoire que les Geans remporterent sur les Dieux, qui furent contrains, dirent-elles, de fuir en Egypte, & de se metamorphoser en diverses formes d'animaux, pour se dérober de leurs ennemis qui les poursuivoient. Surquoy je diray en passant qu'on a feint que les Dieux prirent en Egypte tant de differentes formes de bestes, parce qu'il n'y avoit presque point de sorte d'animal qu'on n'adorât en Egypte, & qui n'en receut plus ou moins d'honneurs divins selon qu'il estoit plus ou moins utile aux hommes. En effet les Grecs, à qui cette superstition sembloit ridicule, feignirent que lorsqu'il n'y avoit encore qu'un petit nombre de Dieux. (Car les Dieux de l'antiquité multiplioient dans le Ciel comme les hommes sur la terre) ils s'épouvanterent par les cruantez & par l'impieté des hommes, & qu'ils se réfugièrent en Egypte sous diverses formes d'animaux. Au reste il est croyable que Pierus fut l'auteur de cette Fable, & la debita parmy les Grecs.

Je ne diray point que par les Rics, qui font beaucoup de bruit & qui chantent mal, on figure les mauvais Poëtes & les demy-sçavans, qui s'imaginant tout sçavoir, se veulent orgueilleusement élever au dessus de ces divins genies qui sont la gloire de leur siecle. Et certes comme les Pierides, les mauvais poëtes, ou plutôt les méchans esprits qui sont assurez que le nombre des méchans est plus grand que celuy des gens de bien, choisissent ordinairement des sujets sales ou impies pour acquérir de la reputation parmy ceux qui leur ressemblent; ne sçachant pas, qu'

seignant de ne pas sçavoir qu'il n'y a point de louange que celle qui vient des gens de bien & des vertueux, & que la véritable renommée n'est pas d'estre estimé du plus grand nombre, mais seulement des plus sages.

Enfin cette Fable avertit les jeunes gens qui s'appliquent aux sciences & principalement à la Poësie, d'employer ces divines facultez aux choses honnestes, à la Religion, à la pieté, comme les véritables Muses, qui ne chantent que la gloire des Dieux & des Grands hommes, & non pas comme les Pierides qui ne produisent que des médifances, & qui ne font que des blasphèmes. Car puisque l'esprit poëtique est appelé divin, & que c'est un don de Dieu, il ne doit s'exercer qu'aux choses qui sont agréables à Dieu. Autrement ce n'est pas un saint transport, mais une fauteur d'impie; Et comme dit Ovide:

Il ne vient pas des Cieux, mais plutôt des Enfers.

Ainsi l'on a feint que les Muses estoient Deesses & filles de Jupiter, & qu'elles celebrent les louanges des Dieux, parce que les sciences, qui sont une invocation divine doivent estre cultivées, principalement en faveur de la Religion. Et certes plus les hommes sont sçavans, plus ils parlent magnifiquement de Dieu, & plus les sentimens qu'ils en ont sont courageux & rélevez.

FABLE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Pluton enleva Proserpine, & convertit en fontaine la Nymphé Cyane, qui avoit voulu empêcher ces enlevemens.

CÉRÈS a été la première qui a fait passer la charruë par dessus la terre, qui a donné des bleds pour la nourriture des hommes, qui leur a prescrit des loix, qui leur a enseigné la justice & la société de la vie; enfin tous les biens que nous possédons, sont des presens que nous avons reçeus de ses mains. Il est donc juste que nous célébrions ses louanges; & comme cette Déesse est digne de nos chansons & de nos vers, je souhaiterois de produire, & des chansons, & des vers qui fussent dignes de cette Déesse. La Sicile cette Isle fameuse, est le grand & vaste tombeau des Géans, & Typhée, qui eut assez de hardiesse pour se vouloir emparer du Ciel, y est ensevely sous des montagnes. Mais bien que son bras droit soit chargé du mont Pelore, que le gauche soit retenu sous le promontoire de Pachin, que ses cuisses soient contraintes sous celui de Lilybée, & que sa teste soit couverte du mont Etna, d'où il vomit quelquefois des flâmes mêlées de souffre

& de sable. Neanmoins il tâche souvent
 de se relever, & de détourner de son
 corps, ce pesant fardeau qui l'accable.
 Il fait quelquefois de si grands efforts
 qu'il en fait trembler la terre, & fait
 craindre à Pluton qu'il ne s'y fasse des
 ouvertures par où les vivans voyent ses
 secrets; & que le jour passant par là jus-
 ques dans la nuit des Enfers, n'épou-
 vante les ombres des morts. Ainsi Plu-
 ton appréhendant ce desordre, sortit
 des tenebres de son Empire; & sur un
 chariot traîné par des chevaux noirs,
 il fit la revue des fondemens de la Sici-
 le. Enfin après avoir reconnu que tou-
 tes choses estoient assurées, il se dé-
 pouilla de sa crainte, & le promena en
 liberté à l'entour de ces montagnes qui
 souvroient les corps des Géans. Or
 comme Venus estoit alors sur la mon-
 tagne d'Eryx, elle le connut aisément,
 & aussi tost embrassant son fils: Mon
 petit amour, dit-elle, mon fils, mon
 unique appuy, toy qui es toute ma for-
 ce, & qui es seul toute ma puissance,
 prends ces flèches dont tu triomphes de
 tout le monde, & perce le cœur de ce
 Dieu, qui a eu pour son partage la plus
 basse partie de l'Univers. On void
 marcher les Dieux du Ciel vaincus &
 captifs dans ton triomphe; Jupiter mes-

„ me te reconnoist pour Souverain , & à
 „ laissé ceder son foudre à la puissance de
 „ tes flèches. Toutes les eaux ensemble
 „ n'ont pas esté assez fortes pour éteindre
 „ tes feux & tes flâmes, les divinitez de la
 „ mer ont esté vaincuës par ton bras, &
 „ Neptune mesme est ton esclave. Pour-
 „ quoy les Enfers seulement résisteront-
 „ ils à tes loix? Que ne portes-tu plus
 „ loin les limites de ton Empire, & de
 „ l'Empire de ta mere? Il s'agit ici de con-
 „ querir la troisième partie du monde,
 „ songe à relever l'eclat de ta gloire qui
 „ commence à s'obscurcir, regarde ce que
 „ nous souffrons déjà dans les Cieux; No-
 „ stre patience est cause qu'on y meprise
 „ nostre pouvoir, & que tes forces, &
 „ les miennes commencent par tout à di-
 „ minuer. Ne vois-tu pas que Minerve
 „ s'est dérobée à nostre puissance? Ne
 „ vois-tu pas que Diane se rit de tes traits
 „ & de tes feux? Enfin si nous n'y prenons
 „ garde, la fille de Cerés demeurera fille:
 „ car elle affecte déjà les mesmes exercices
 „ que Diane, & suit les mesmes esperan-
 „ ces. Si tu fais donc quelque estat de no-
 „ stre gloire commune, fais brûler Pluton
 „ pour elle, & la rends la femme d'un
 „ Dieu. A peine Venus eut-elle parlé
 „ que l'amour ouvrit son carquois, & y
 „ choisit une fleche à la fantaisie de la me-

re, la plus aiguë, & la plus certaine dont il se soit jamais servi. En mesme-temps il banda son arc, & perça de cette fleche le cœur & l'ame de Pluton.

Il y a un grand lac auprès du mont Etna, qu'on appelle le lac de Perguse, où l'on ne void pas moins de Cygnes que sur le Caistre. Il est environné d'arbres de tous côtez, qui semblent couvrir les eaux, & dont les branches & les feuilles font comme une espece de voile qui les deffend contre le Soleil. Ainsi l'ombre de ces arbres y fait naître & y conserve une fraicheur agreable. La terre y est toujours remplie de fleurs, & le printemps y est eternal. Or tandis que Proserpine se divertissoit en ce lieu, qu'elle y cueilloit des lis & des violettes, & qu'elle disputoit avec les compagnes à qui choisiroit de plus belles fleurs, & à qui nouërroit mieux un bouquet comme l'amour de Pluton fut extrême & impatient à l'instant mesme qu'il naquit, il la vit, il l'aima, & la ravit en mesme-temps. Proserpine épouvantée de cette surprise, appella plusieurs fois à son secours, & les compagnes & sa mere, mais plus souvent sa mere que ses compagnes. Sa robe fut déchirée par l'effort que fit Pluton pour l'enlever; De

forte que les fleurs qu'elle y avoit mises, en tomberent, & comme elle estoit fort jeune, & que la simplicité & l'innocence accompagnoient la jeunesse, bien qu'elle se vît si avant dans le peril, elle ne laissa pas de s'affliger de la perte de ses fleurs, & de ses bouquets. Cependant son ravisseur presse les chevaux, & pour les animer davantage, il les nomme chacun par leur nom, & leur met la bride sur le col. Ainsi il passa par de grands lacs, traversa les étangs des Paliques dont les eaux toujours bouillantes sentent le soulfre en sortant de terre, & prit de là son chemin par cette ville * qui fut autrefois bâtie entre deux ports, d'une grandeur inégale, par les deux fils de Baccias qui estoient venus de Corinthe.

* Nym-
phes.

Il y a un endroit entre Cyane & Arctuse, où la mer est comme enfermée par des rochers qui l'environnent de tous côtez. Cyane, qui estoit la plus renommée de toutes les Nymphes de la Sicile, & qui a laissé son nom à l'étang, qui se porte encore aujourd'hui, estoit alors en cet endroit. Elle foroit donc de l'eau environ jusqu'à la ceinture, & reconnoissant Proserpine que Pluton emmenoit par force. Vous n'irez pas plus loin, dit-elle à ce Dieu; vous ne pouvez estre
gens

gendre de Cérés en dépit d'elle; & sa
 fille meritoit bien d'estre gagnée par des
 prieres, sans y employer la violence.
 Enfin vous la deviez prier, & non pas
 la ravir de force. S'il m'est permis de
 comparer les petites choses avec les
 grandes, Anape m'aima autrefois,
 mais il me gagna par les devoirs; & la
 crainte & l'épouvante ne se trouverent
 pas à nos nopces. Elle ne luy eut pas si-
 toit parlé, qu'elle etendit ses bras com-
 me pour l'empescher de passer outre;
 mais Pluton en colere d'avoir rencont-
 ré cet obstacle, en pressa plus fort ses
 chevaux, & ayant frappé la terre de son
 sceptre, qu'il enfonça jusqu'au fond de
 l'eau, elle luy fit un grand passage, &
 se recout comme dans un gouffre avec
 son chariot & sa proye. Cyane affligée
 de cette aventure, & d'avoir veu souil-
 ler ses eaux par ce fameux enlèvement,
 en conceut une tristesse dont elle ne pût
 se consoler; elle s'en laissa fondre en
 larmes, & fut convertie en ces eaux
 dont elle avoit esté la Deesse. Vous
 eussiez veu s'amollir peu à peu toutes
 les parties de son corps, ses os se ploye-
 rent facilement, ses ongles perdirent ce
 qu'ils avoient de dureté; tout ce qu'il
 y avoit en elle de plus delié, & de plus
 foible, les cuisses, ses pieds, les doigts,

ses cheveux, fut ce qui prit premièrement la nature & la qualité de l'eau. Car plus les corps sont deliez, & plûtoft ils se changent en cet élément. Ensuite les épaules, le dos, les costes, & l'estomach s'évanouïrent en ruisseaux. Enfin l'eau prit la place du sang qui avoit coulé dans les veines, & il ne resta rien de son corps, qui ne s'enfuit en le prenant.

EXPLICATION.

De Proserpine enlevée par Pluton, & de Cyane métamorphosée en fontaine.

AVANT que de parler de Proserpine, je croy qu'il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de Typhée ce fameux Geant, qui fit dit-on, tant de peur aux Dieux de l'antiquité. Les uns ont crû que ce fut un homme courageux, mais méchant, qui ayant assemblé quantité de bannis & de criminels, fit toutes sortes d'efforts pour s'emparer du Royaume de Jupiter, que quelques-uns font Roy de Crete, & d'autres d'Egypte. L'on dit que Typhée estoit d'une grandeur prodigieuse, & qu'il avoit quantité de testes, parce que c'étoit un Capitaine de grand crédit, & qu'il avoit gagné beaucoup de monde. L'on dit qu'il jettoit le feu par la bouche, & qu'il coupa les mains à Jupiter; parce que par la force de son éloquence il enflamma tous les esprits, & les anima contre ce Prince. Enfin l'on dit que Mercure rendit les mains à Jupiter, parce qu'on ramena avec adresse dans son party ceux qui l'avoient abandonné.

Les autres disent que cette Fable a esté inventée pour nous détourner de l'ambition ; Et qu'à fin de montrer quel est le plus funeste & le plus pernicieux de tous les vices , l'on a feint qu'elle estoit fille de l'Enfer , & qu'elle jettoit le feu par la bouche. Et certes lorsque sa fureur a pris des forces par quelques favorables succez , elle n'a aucun égard , ni à l'Humanité , ni à la Justice , ni à la Religion. C'est pourquoy l'on a dit que c'estoit un Géant qui s'élevoit contre Jupiter , par lequel on figure Dieu , qui est la source de la Religion , de l'Humanité , & de la Justice. L'on dépeint Typhée avec quantité de testes , & l'on représente par ces testes les divers moyens dont se sert l'ambition , les inquietudes qu'elle donne & qu'elle reçoit , les maux qu'elle fait souffrir aux autres , & qu'elle souffre elle-mesme. Mais enfin la Fable dit que Jupiter tua Typhée d'un coup de tonnerre après beaucoup de combats , parce qu'encore que l'ambition ou la revolte (car les revoltez sont ordinairement des ambitieux) résiste quelque temps aux puissances legitimes , néanmoins elle en est enfin abbatue , & en reçoit son châtiement.

Quelques uns ont crû que par ce Typhée l'on doit entendre les vents , non pas véritablement ceux qui viennent de la terre ; mais ceux qui soufflent d'en haut. Ce Géant touché , dit-on , d'une main l'Orient , & de l'autre , l'Occident , parce que l'empire des vents est d'une grande étendue , & qu'ils se répandent de tous côtez. On luy donne quantité de testes , parce qu'il y a quantité de vents , & que leurs forces sont diverses. Son corps estoit couvert de plumes pour montrer la légèreté des vents. Il a des cuisses entortillées de vipères , à cause que les vents sont quelquefois mortels & contagieux. Il a des yeux de feu , & des flâmes

Sortent de la bouche, parce que les vents se forment des vapeurs seches & chaudes. L'on feint que pour éviter Jupiter qui le poursuivoit, il se retira sur le mont Caucafé, parce que les vents dominent ordinairement sur les montagnes. Enfin, parce qu'il y a des vents & des feux souterrains; les Poëtes ont dit que Jupiter renversa Typhée d'un coup de tonnerre dans la Sicile, & qu'il fut ensevely sous les montagnes de cette Isle. Ils disent au reste que ce Geant la fait trembler en s'efforçant de secouer ce grand fardeau; parce que cette Isle sur toutes les autres est pleine de concavitez, où il s'entretient des feux & des vents qui la font bien souvent trembler.

Maintenant, pour ce qui est de Proserpine, on entend par cette Déesse la fécondité de la terre, qui ayant manqué, dit-on, quelque temps de produire, donna sujet aux Poëtes de feindre que Proserpine avoit esté ravie par Pluton. C'est à dire, que la terre n'avoit pas rendu les semences que l'on y avoit jettées, car l'on figure par Pluton la vertu de la terre; & quelquefois la terre mesme, comme le témoigne Orphée dans l'Hymne de Pluton.

Orphée
dans
l'Hymne
de
Pluton

Tu fais nous enrichir par les fruits d'une année.

En effet la vertu de la terre attire en bas les racines des semences; & c'est-là une autre raison qui a fait dire que Pluton avoit ravé Proserpine, & qu'il l'avoit ravie sur un chariot tiré par cinq ou six chevaux, par lesquels on représente les cinq ou six mois que les racines des blods se nourrissent dans la terre. Mais on dit qu'après avoir esté enlevée il fut resolu qu'elle demeureroit six mois avec Pluton, & six mois avec les Dieux d'en haut; parce que le bled qu'on a semé, est en Hyver sous la terre, & qu'il se montre dehors

en

en Esté. C'est presque en cette maniere que Velleius expose cette fable au livre de la Nature des Dieux dans Cicéron. On veut, dit-il, que Proserpine, que les Grecs appellent Persephone, soit la semence des fruits, & que sa mere soit la terre; que l'on appelle Cerés, comme qui diroit *Geres*; à cause des fruits qu'elle porte, car *gerere*, signifie en Latin porter.

Quelques-uns font venir ce mot de Proserpine de *Proserpera*, qui signifie se traîner; parce que les racines des semences se traînent & s'étendent dans la terre. Enfin l'on dit que Proserpine est fille de Cerés, qui signifie joye en Grec, & que Cerés est la Déesse des bleds, parce que quand il y a abondance de bleds tout le monde se réjouit, on met en oubli les maux passez, & l'on éprouve heureusement que l'abondance est la mere de l'abandonnement public.

Proserpine est aussi appelée *Heate*, de *heate* qui signifie cent en Grec, parce que Cerés, qui est la mere des bleds, ou que l'on prend pour la terre, pour parler plus clairement, rend au centuple ce qu'on y sème. Ainsi d'autant qu'il n'y a point de terre qui soit plus fertile & plus abondante en bleds que la Sicile, & qu'on y en venoit querir de tous côtez, l'on a feint que Proserpine y avoit esté enlevée. Aussi en fut-elle appelée la nourrice des Romains, & le grenier du peuple Romain. Car la terre y est si fertile que l'endroit où les Poëtes feignent que Proserpine fut ravie, & qu'on nomme le nombril de l'Isle, rend d'ordinaire cent muids de bled pour un muid, & c'est pour cela qu'on le nomme aujourd'huy *Campo dallo cento Salme*. Enfin pour achever ce que nous avons à dire de Proserpine, l'on feint qu'elle est fille de Jupiter & de Cerés, c'est à dire de la chaleur & de la terre, parce que de la chaleur de cet-

de vertu qui est dans la terre, on voit naître la fertilité & l'abondance de toutes choses. Quelques-uns rapportent cette Fable à la nature de la Lune, qu'ils entendent par Proserpine, parce qu'elle éclaire aussi long-temps un Hemisphere que l'autre, & qu'en toute l'année elle est autant sous la terre que dessus.

Quant à Cyane, je n'en diray rien ou fort peu de chose. C'est une fontaine de Sicile, qui se mêle avec les eaux d'Anape dans les terres de Syracuse. Mais l'on-a dit qu'Anape & Cyane se sont aimez, parce qu'on feint que les Fleuves & les Fontaines qui coulent l'un avec l'autre, ou qui sont proches l'un de l'autre, sont mariés ensemble. Néanmoins je voudrois bien sçavoir pourquoy l'on feint que Cyane s'opposa à l'enlèvement de Proserpine, & pourquoy elle en fut changée en fontaine. Je dirois bien que cela fait voir que ce n'est pas à faire aux petits à s'opposer aux entreprises des Grands; & qu'ils n'en reçoivent que du déplaisir & de la douleur. Mais il n'est pas ici question de moralité. Je crois donc qu'on a feint que Cyane s'opposa à l'enlèvement de Proserpine, c'est à dire à la sterilité, parce que quand il y a eu quelques sterilitéz dans la Sicile, le lieu où est cette fontaine a toujours fait comme un effort pour produire des bleds & des fruits; & qu'il a toujours plus rapporté que n'ont fait les autres endroits.

TABLE SEPTIESME.

ARGUMENT.

Cerès en cherchant sa fille, met amorphose Stelle en Lézard, parce qu'il s'estoit moqué d'elle.

PRENDANT Cerès, affligée du ravissement de sa fille, la cherche en vain de tous côtez sur la mer, & sur la terre. Soit que l'Aurore se leve, soit que la Nuit recommence, l'Aurore ou la Nuit la trouve toujours dans le mesme travail, & dans la mesme inquiétude. Elle portoit de nuit deux flambeaux qu'elle allumoit sur le mont Etna, & traversoit ainsi les tenebres, sans se donner aucun repos; & aussi-tost que le jour avoit obscurci les étoiles, elle cherchoit sa Proserpine depuis le Couchant jusqu'à l'Orient. Enfin s'estant lassée par un travail si excessif, elle eut une grande soif; & parce que la terre ne luy presentoit point de fontaine; elle alla heurter à une maison couverte de chaume, qu'elle vid de loin. En mesme-temps il en sortit une vieille qui luy fit l'accueil qu'elle meritoit, sans toutefois la connoistre; & la Deesse luy ayant demandé de l'eau, cette bonne femme luy donna d'un breuvage composé qui estoit doux & agreable à la
 bouc

bouche; & davantage elle luy presenta
 d'une espee de bouillie qu'elle avoit
 faite un peu devant. Tandis qu'elle
 beuvoit, un petit garçon le vint mettre
 devant elle; & comme il estoit hardy,
 il se prit à rire de la voir boire & man-
 ger avec tant d'avidité, & dit que c'é-
 stoit une goulue qui estoit venue écor-
 nifier la bonne femme. Cérés s'estant
 effencée du discours de cet enfant, jeta
 sur luy ce qui restoit de son breuvage &
 de sa bouillie; & aussi-tost on vid le
 visage de ce petit effronté, marqué de
 diverses taches. Ses bras devinrent ses
 cuisses, & après le changement de ses
 autres membres, une longue queue
 qui luy sortit par derriere, acheva sa
 metamorphose. Ainsi il fut resseré dans
 une fort petite forme, afin qu'il fût
 moins capable de nuire; & pour dire
 tout en un mot, il devint Lezard; & ses
 forces furent proportionnées à son pe-
 tit corps. Il s'étonna de se voir en cet
 estat, & disparut en pleurant, des yeux
 de la vieille: car ayant horreur de se
 toucher, & se faisant peur à luy-mes-
 me, il s'alla cacher dans des trous. De-
 puis, comme il semble que les taches
 dont il est marqué solent autant de peti-
 tes étoiles, il a toujours porté un nom
 qui convient à ses couleurs, qui sont

Le le-
 zard est
 appelé
Stellio
 en La-
 tin.

croi-

avoine à ceux qui le voyent, qu'il n'est composé que d'étoilles.

EXPLICATION.

De Stalle metamorphosé en Lezard.

L'ON dit qu'un enfant que ce petit garçon envieux & médisant fut changé par Cérés en un Lezard, parce que comme l'envieux & le médisant, il n'y a point d'animal qui s'oppose plus malicieusement au bien de l'homme.

En effet Pline rapporte que sa peau est un souverain remède contre le mal Caduc, & que comme si ce petit animal ne vouloit pas que l'homme s'en servist, il la mange aussi-tost qu'il s'en est dépouillé. Mais il me semble qu'il n'est pas ici question d'un envieux ou d'un médisant, puisque la Fable ne nous représente qu'un enfant enjoué, & incapable d'envie, qui se moque de Cérés, qui mangeoit de mauvaise grace comme une gazelle affamée.

Je croirois donc que pour montrer combien ils moqueurs, & principalement ceux qui se rient de l'affliction d'autrui sont odieux, & indignes de demeurer dans la société des hommes, on feint qu'un enfant même en avoit esté puni. Il fut metamorphosé en cette espèce de Lezard, dont les morsures sont rarement mortelles, & qui néanmoins font beaucoup de mal, & tourmentent diversément ceux qui les ont ressenties. N'est-ce pas ce que sont les moqueries & les risées, elles ne tuent pas pour ainsi dire comme sont les médisances, mais elles ne laissent pas de déplaire; & comme il ne s'en faut guère que le moqueur ne soit médisant, elles attirent toujours sur leurs auteurs de l'aversión & de la haine.

CEUX-

Ceux-là mesme qui prennent plaisir à entendre les moqueries, que l'on fait d'autrui, craignent & haïssent les moqueurs, parce qu'ils sçavent bien qu'ils ne les épargneront pas quand ils en trouveront l'occasion.

Enfin je pourrois dire encore qu'on a feint que ce petit moqueur a esté converti en Lezard, parce que comme le Lezard, va viste, & qu'il échape facilement, il n'y a rien qui coure plus viste qu'une moquerie, & qui échape plus aisément de l'esprit. C'est pourquoy l'on dit qu'un railleur aime mieux perdre un amy qu'un bon mot, comme si les mots estoient bons, qui nous font perdre nos amis.

FABLE HUITIESME

ARGUMENT

La Nymphe Arethuse découvre à Cérés que Proserpine avoit esté enlevée par Pluton. On demeure d'accord qu'elle demeurera six mois aux Enfers, & son mari avec sa mere Ascalaphe, qui avoit desobligé Proserpine, est converty par elle en Hibou, qui est un oiseau de mauvais presage.

CE seroit sans doute vous ennuyer, que de vous dire toutes les terres, tous les fleuves, & toutes les mers, où l'affliction de Cérés luy fit chercher Proserpine. Elle courut par tout le monde, & à force de la chercher, le monde mesme luy manqua. Ainsi elle fut contrainte de retourner en Sicile, & comme elle alloit par tout & qu'elle faisoit par

tout

tout des reveuës, elle alla auffi aux lieux
 où estoit autrefois Cyane. Si cette Nym-
 phe eût encore esté elle-mesme, elle luy
 eût appris l'avanture de Proserpine; mais
 elle n'avoit ni voix ni bouche, ni enfin
 rien autre chose qui pût lui servir à s'ex-
 primer. Toutefois elle donna quelques
 signes qui renouvelerent la douleur de
 cette mere affligée: car elle luy montra
 sur l'eau la ceinture de Proserpine, qui
 y estoit tombée par hazard. Aussi tost
 que Cerés l'eût reconnüe, elle s'arra-
 cha les cheveux, & se battit le sein d'u-
 ne infinité de coups redoublez, comme
 si c'eût esté seulement alors qu'elle eût
 appris la perte & l'enlèvement de sa fille.
 Néanmoins bien qu'elle sçache qu'elle
 est enlevée, elle ne sçait pas encore où
 elle est. Elle accuse toutes les terres par
 où elle avoit passé; elles les appelle in-
 grates, & dit qu'elles sont indignes de
 recevoir tous les ans les presens & les
 faveurs. Mais elle condamne sur toutes
 les autres la Sicile, où elle avoit trou-
 vé des marques & des indices de sa per-
 te. Ainsi pour s'en vanger en quelque
 façon, elle rompit elle-mesme toutes
 les charnuës, & fit moultir en mesme
 temps tous les Laboureurs, & les ani-
 maux qui servent à labourer la terre.
 Elle commanda mesme à la terre de ne

rendre point ce qu'on luy avoit mis en
 deposit, & corrompit tous les grains
 dont on avoit esperé une grande mois-
 son. Cette heurteuse fertilité, qui en-
 richissoit déjà les campagnes, & qu'on
 voyoit par tout le monde, s'évanouit
 en un instant. Les bleds moururent par
 tout en herbe; tantost la trop grande
 chaleur les perdoit, tantost les trop
 grandes pluies, & les trop grands vents.
 A peine les avoit on semez que les oy-
 seaux les recueilloient, & tout ce qui
 s'en pouvoit sauver estoit étouffé par les
 mauvaises herbes, en quoy l'on eût dit
 qu'ils avoient esté convertis. Alors A-
 rethuse leva la teste hors de ses nuës; &
 après avoir détourné de son vilage ses
 cheveux mouillez, qu'elle jeta sur les
 „ épaules. O Deesse, dit elle, mere des
 „ bleds, & d'une fille que vous avez cher-
 „ chée par tout le monde, permettez enfin
 „ de si longs travaux, & ne vous irritez
 „ pas contre une terre qui vous a touj
 „ jours esté fidelle. Cette terre n'est point
 „ coupable, & s'est ouverte en dépit d'el-
 „ le par un coup de la puissance du ravis-
 „ seur de vostre fille. Au reste, ce n'est
 „ point l'interest de ma patrie qui est cau-
 „ se que je vous parle, & que je vous fais
 „ des prieres. Je viens ici pour ainsi dire
 „ d'un autre monde; Pise est le lieu de ma
 naissance.

naissance, je tire d'Ascadie mon origi-
 ne, & c'est seulement comme étran-
 ger que je demeure en Sicile. Mais
 comme il n'y a point de pais où je trou-
 ve plus de charme qu'en cette terre;
 c'est aussi dans cette terre que je me suis
 retirée, & que j'ay choisi ma demeure.
 Je vous conjure, grande Deesse, de
 lay vouloir estre favorable, & de la
 traiter en innocents. Ce n'est pas ie-
 lieu de vous dire pourquoy j'ay changé
 de pais, & comment je viens ici au-
 travers des eaux de la mer. Je vous ap-
 prendray mes aventures quand vous au-
 rez l'esprit plus libre, & que vous seroz
 plus en état de m'entendre. Cependant
 je vous diray que la terre me donna un
 passage au travers de son vaste corps,
 & qu'après avoir traverté ses plus pro-
 fondes cavernes, je voy le jeune en-
 droit. Ainsi en passant auprès du Stryx
 jusqu'où je me precipitay, j'ay veu moy-
 moins vostre cher Proserpine. Vostre
 blême estoit quité, & quelque
 sorte d'étonnement paroissoit sur son
 visage; mais elle estoit la plus puissante
 du grand Royaume des Morts, mais
 elle en estoit la Reine, mais elle estoit
 la femme & la maîtresse de Pluton. Ce-
 rées demeura immobile comme un ro-
 cher à ce discours qu'elle n'avoit pas
 atten-

attendu , & son étonnement dura long-
 temps. Enfin comme d'une extrême
 douleur on passe bien souvent dans une
 fureur extrême , elle traversa sur son
 chariot le grand espace de l'air , avec
 une promptitude qu'on ne sçauroit se fi-
 gurer , & se presenta devant Jupiter ,
 les larmes aux yeux , les cheveux negli-
 gemment répandus sur les épaules , &
 avec toutes les marques que la tristesse
 & la douleur peuvent imprimer sur un
 visage. Grand Dieu , dit-elle , je viens
 vous faire des prieres , & vous faire en-
 tendre des plaintes pour mon sang &
 pour le vostre. Si la mere n'est pas ca-
 pable de rien obtenir de vous , que le
 malheur de la fille touche au moins le
 cœur de son pere. Elle ne doit pas vous
 estre moins chere pour estre sortie d'u-
 ne malheureuse que vous voyez à vos
 genoux. Après l'avoir cherchée long-
 temps , enfin je l'ay retrouvée : si c'est
 pourtant l'avoir retrouvée que d'estre
 plus certaine de la perte , ou de sçavoir
 seulement les lieux où elle est. Nean-
 moins je souffriray qu'elle m'ait esté en-
 levée , pourveu qu'elle me soit rendue.
 Votre fille , car je ne puis dire qu'elle
 soit la mienne , est sans doute d'assez bon
 lieu pour meriter une autre fortune que
 d'estre la femme d'un ravisseur. Votre
 fille,

commun de nostre amour, & je partage
 avec vous le ressentiment de son avan-
 ture. Mais si nous voulons nommer les
 choses par leur nom, cette action n'est
 pas une injure, c'est un témoignage
 d'amour, & il ne nous fera point hon-
 teux d'avoir un gendre de la sorte. Sup-
 posez qu'il manquât de tout, n'est ce
 pas beaucoup posséder, n'est-ce pas un
 grand avantage que d'être frere de Ju-
 piter; Mais enfin de quoy manque-t'il
 de quelle gloire? de quelle grandeur?
 il a toutes les qualitez qui le peuvent
 rendre digne d'une Déesse, & s'il est
 mon inférieur, c'est seulement par le
 sort qui m'a donné le plus beau partage.
 Néanmoins si vous avez tant de passion
 que vostre fille en soit séparée, je veux
 bien qu'elle revienne dans le Ciel, à con-
 dition pourtant qu'elle n'aura rien man-
 gé dans les enfers: car c'est ce que por-
 te le traité que nous avons fait avec les
 Parques. En vain Jupiter s'efforça de
 persuader Cérés de laisser sa fille à Plu-
 ton; elle voulut la retirer des Enfers,
 mais les Destins furent contraires à sa
 volonté. Proserpine avoit mangé depuis
 qu'elle estoit sous la terre: car en se
 promenant dans les jardins de Pluton,
 elle avoit cueilli une grenade, & sans y
 penser elle en avoit succé sept grains.

Neanmoins personne ne s'en estoit aperceu , qu'Alcalaphe , qu'Orphné , l'une des plus renommés de toutes les Nymphes infernales , avoit autrefois conceu du fleuve Acheron , dans les cavernes de l'Enfer. Il avoit donc veu manger Proserpine , & par le témoignage que ce cruel en rendit ; il luy ôta l'esperance de son retour ; & luy ferma le chemin. Elle en conceut une si forte douleur , & une si grande haine contre ce témoin profane , qu'elle le convertit en oyseau. Ainsi luy ayant jetté sur la teste de l'eau du fleuve de Phlegeton, elle le changea en cette espèce de monstre , qui n'a , pour ainsi dire , qu'un bec ; que des plumes , & de grands yeux. Alcalaphe dépouillé de luy même , fut donc revêtu de deux ailes ; il ne devint presque qu'une teste , & fut étonné de se voir avec des ongles crochus ; mais bien qu'il porté des ailes ; il est si pesant & si paresseux qu'à peine peut il les remuer. Enfin il fut metamorphosé en Hibou ; cet oyseau malencontreux , qui n'annonce que des larmes & des infortunes , & qui est par tout de mauvais augure.

D'Ascalaphe metamorphosé en Hibou.

L'EXEMPLE d'Ascalaphe aussi bien que celui du Corbeau nous apprend à n'accuser personne, & à ne point faire de rapports qui attirent sur nous, ou de la peine, ou de la haine. Et certes ce n'est pas sans raison qu'on a feint qu'Ascalaphe fut metamorphosé en Hibou, car comme le Hibou, tous les Delateurs sont des oyseaux de mauvais augure. Sur quoy l'on peut observer qu'encore qu'Ascalaphe eût accusé justement Proserpine, il ne laissa pas d'en estre puni. Ainsi l'on doit reconnoître que c'est une espece de malheur que d'estre contraint d'accuser quelqu'un, quand même on le doit faire, & qu'on le fait justement: car on se fait rarement des amis par ce moyen, & l'on est toujours assuré de se faire des ennemis. Et certes selon la justice, Ascalaphe n'avoit point failly; si ce n'est qu'on puisse dire, que quiconque accuse autruy pour de petites choses; comme Ascalaphe accusa Proserpine d'avoir mangé sept grains de grenade, montre de l'inclination & de la facilité à accuser, & qu'on doit considérer comme ennemy du genre humain; tous ces dangereux esprits qui sont inclins à blâmer les autres des moindres deffauts qu'ils y voyent.

Apprenons donc par cette Fable à n'accuser personne trop promptement, & songeons quand nous voulons accuser quelqu'un, que nous nous chargeons d'un grand fardeau pour le present & pour l'avenir: car quiconque accuse les autres doit faire en sorte qu'on ne trouve rien à redire en luy. En effet, il n'y a rien de plus insupportable ce me semble que de vouloir obliger les autres à rendre compte de leur vie, quand on ne peut rendre compte de la sienne.

FABLE NEUVIESME,

A R G U M E N T.

Les Syrenes filles d'Achelois, & de la Muse Malpamone, ou de Calliope, & fidelles compagnes de Proserpine, sont converties en oyseaux, selon les prieres qu'elles en firent aux Dieux, pour les chercher sur la mer, aussi bien que sur la terre.

A LA verité Ascalaphe meritoit bien ce châtiment de son indilcrezion; Mais d'où vient, filles d'Achelois, que vous avez des plumes & des pieds d'oyseaux, & que vous avez pourtant des visages, & des voix de filles? Est-ce donc, belles Syrenes, que vous accompagnez Proserpine, lorsqu'elle prendoit tant de plaisir à dépouiller la terre de fleurs? Après l'avoir cherchée par toute la terre, vous souhaitâtes d'avoir des aîles, qui vous servissent comme de rames pour courir par dessus les eaux, afin que la mer & la terre fussent témoins de vostre tristesse, & se ressentissent de vostre douleur. Vous fistes donc ces souhaits, & les Dieux vous favoriserent. Vous vous vistes couvrir de plumes, qui vous firent aller vous mesmes aussi viste que vos desirs. Mais afin de ne pas perdre cette merveilleuse voix qui vous avoit esté donnée pour estre le charme des oreilles, & que de si grandes beautez

ne perdisſent pas l'usage de la parole, le visage & la voix vous demeurèrent.

EXPLICATION.

Des Syrenes.

J'AY déjà dit en quelque endroit de ces Explications, que quand il s'agit de dire des choses historiques il est mal-aisé de rien faire voir de nouveau. Je diray donc comme quelques-uns, que les Syrenes furent des Reines qui commandoient dans quelques Isles proche de l'Italie, & qui tenoient outre cela le pais où Naples est bâtie avec le Promontoire de Minerve, ce qui a esté cause que ces lieux ont esté appellez les écueils des Syrenes. Comme elles aimoient les sciences, elles firent bâtir un College sur ce Promontoire, où l'on venoit étudier de tous les endroits du monde; & ce Promontoire fut appellé Promontoire de Minerve, parce que le College qu'on y avoit fait estoit dédié à cette Deesse, qu'on estimoit la Deesse des sciences. Mais au reste ce College fut si celebre, que l'éloquence & les belles lettres qui y florissoient, donnerent lieu à la Fable du chant & des belles voix des Syrenes. Homere en rend luy mesme témoignage, en attribuant aux Syrenes les vertus & les qualitez des Muses, comme la connoissance de l'histoire, la science des choses naturelles, & l'art de bien chanter, par lequel il entend l'éloquence. Mais après qu'on eut long-temps cultivé dans ce College les beaux Arts & les Sciences; enfin, comme il arrive ordinairement; la posterité commença à en abuser, & ce lieu qui avoit esté ébly pour polir les mœurs, pour éclairer l'esprit, & pour faire des gens de bien, devint comme une école de corruption, d'impudicité, & de toute sorte de

débauches. En effet les jeunes gens qu'on y envoyoit étudier n'y faisoient rien moins que cela. Ils y perdoient leur temps & leur bien parmy le vin & les femmes, & au lieu de s'en retourner riches de sciences, ils s'en retournoient en leur país pauvres des biens de l'esprit, & de ceux de la fortune. C'est pourquoy l'on commença à mal parler de ce College, & l'on fit sur ce sujet la Fable des Syrenes metamorphosées en monstres marins qui attiroient les hommes par la beauté de leur chant, & qui ensuite les perdoient & leur faisoient faire naufrage. C'est aussi pour ce sujet qu'on figure encore aujourd'huy par les Syrenes les charmes & les allechemens de la volupté, & que l'on prend leur Musique pour l'éloquence, non pas véritablement pour cette éloquence qui adoucit les esprits, & qui les ramene à la raison; mais pour celle qui les perd & qui excite leurs passions à leur honte & à leur ruine: A quoy Demosthene disoit que l'éloquence d'Eschines estoit semblable. Voila la Fable qu'on a composée sur l'histoire, ou l'histoire qu'on a composée sur la Fable: car qui voudroit assurer que ce que nous avons dit soit véritable?

Ar-
chip-
pus lib.
5. de
pisc.

Quelqu'un a dit qu'il y a de certains endroits dans la mer qui sont resserrez comme des chemins étroits entre des montagnes, & que quand les flots s'y viennent rompre poussez par les vents, ils font un bruit qui ressemble à une harmonie; Que cela oblige ceux qui passent auprès de cet endroit de veuir voir ce que c'est; Que comme les eaux y sont toujours agitées, & qu'elles y bouillonnent sans cesse, ils n'y sont pas si tost arrivez qu'elles les engloutissent; & que cela a donné lieu à cette Fable.

Dion.
lib. de
piscib.

Mais ce que je croirois plutôt, un autre a écrit que les Syrenes estoient de belles femmes débauchées

ghées qui habitoient sur les rivages de la mer : Qu'elles attiroient par la douceur de leur voix ceux qui navigoient de ce côté-là , & qu'elles les y retendoient dans la débauche & dans les plaisirs autant de temps qu'il leur restoit quelques biens dont elles pussent profiter , & enfin jusqu'à ce qu'elles les eussent réduits à la nécessité de toutes choses. C'est pourquoy l'on a dit que tous ceux qui se laissoient attirer par les Syrenes ne manquoient pas de faire naufrage.

Il y en a eu d'autres qui ont dit que les Syrenes estoient des oyseaux des Indes ; qui ayant attiré par leur chant les voyageurs sur le rivage , les y endormoient par leur chant mesme , & les devoient ensuite. Mais Horace a pris les Syrenes non pas pour des rochers ni pour des oyseaux , ou pour des femmes débauchées , mais pour l'oisiveté.

Vitanda est improba Siren Desidia.

N'épargne ni travail ni peine

Pour éviter l'oisiveté ,

Cette détestable Syrene ;

Par qui tout le monde est flatté.

Hor.
lib. 2.
serm.

Pour moy je croirois que par les Syrenes l'on figure les voluptez , leurs allechemens & leurs amorces ; & pour confirmer ce sentiment , l'on dit qu'elles sont filles des Muses , & d'Achelois : car l'on entend par les Muses ce charme & cette douceur qui nous y attire , & par Achelois , qui se changeoit en Taureau qui est un animal lascif , l'on entend là lasciveté mesme. L'on dit qu'elles nous conduisent à nostre perte , parce qu'après avoir éteint la raison , ce flambeau que Dieu a donné à tous les hommes pour les conduire , elles le precipitent dans toutes sortes de

malheurs. On les représente moitié filles & moitié poissons, parce que celui qui n'obéit pas à la raison, mais à la concupiscence ressemble presque à un monstre, étant en partie homme & en partie beste. Et certes puisqu'il y a dans l'ame quelque chose de raisonnable, & quelque chose d'irraisonnable, qui ne dirait pas que nous avons en nous-mêmes des Syrenes enfermées.

D'autres disent que par les Syrenes on nous dépeint les flatteurs, qui font des pestes agréables, mais les plus mortelles qui puissent entrer dans la Cour des Princes, & dans les maisons privées. En effet on peut dire avec raison que ces sortes de Syrenes tentent les Grands & les petits, ou qu'au moins elles les endorment d'un profond sommeil. Car comme ceux qui dorment, la pluspart de ceux qui se flattent ne peuvent connoître la différence qu'il y a entre le discours d'un flatteur & celui d'un amy; & d'autant que ce qui flatte est plus agréable que ce qui instruit, on les préfère ordinairement aux véritables amis.

Comme on feint que les Syrenes chantoient les airs qui estoient plus selon l'humeur de ceux qu'elles vouloient perdre: Ainsi les flatteurs ne disent rien que suivant la passion qui domine en eux qu'ils veulent gagner. Ils parlent d'amour au voluptueux, & à l'ambitieux d'honneur & de gloire: Ils relevent les moindres actions de ceux qui veulent être loués; enfin ils font toujours selon vostre humeur. Après tout comme les Syrenes les flatteurs perdent ordinairement ceux qui les écoutent; car aussi tost que l'on donne place à la flatterie, l'on commence à bannir l'amitié, la franchise & la justice; & depuis qu'un Prince n'a plus de si bonnes gardes, & qu'il s'abandonne lui-même entre les mains de ses ennemis, c'est à dire des flatteurs, qui ne desespéreroit pas de sa gloire & de sa fortune? Mais

Mais ce n'est pas assez, ce me semble d'avoir parlé des Syrenes, si nous ne disons au moins en un mot pourquoy l'on a feint qu'elles furent compagnes de Proserpine. J'ay déjà dit qu'on figure l'abondance par Proserpine, & par les Syrenes la volupté. De sorte qu'il est aisé de juger qu'on veut montrer par cette Fable que la volupté accompagne toujours l'abondance, & que quand elle ne la trouve point elle passeroit plutôt les mers qu'elle ne la rencontrât pour se contenter & se satisfaire. En effet l'on n'a pas accoustumé de voir begner les délices parmy les sterilitéz & les miseres: & la volupté qui a besoin de tant de choses différentes, & qui épuisse si aisément toutes choses ne demeure gueres où l'abondance n'est pas. Aussi a-t'on dit sur ce sujet: *sine Cerere & Baccho friget Venus.*

Sans Bacchus & Ceres, Venus est languissante.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT:

Jupiter accommode la dispute de Pluton & de Ceres; En alors cette Deesse ayant esté appaisée, apprit d'Avesbusa comment elle avoit esté changée en fontaine.

CÉPENDANT Jupiter se rendit arbitre entre Pluton & Ceres, & divisa l'année entre eux, de sorte que Proserpine demeureroit six mois avec sa mere, & six mois avec son mary. Aussitost cette Deesse, qui n'agueres auroit semblé triste aux yeux mesmes del'Enfer, changea d'esprit & de visage, re-

prit un œil plus riant , & parut comme
 le Soleil qui sort d'un nuage, après a-
 voir vaincu ce nuage qui cachoit au-
 paravant sa splendeur & sa lumiere.
 Alors Cérés satisfaite de la fortune de sa
 fille , ayant oublié sa douleur, voulut
 sçavoir d'Arethuse pourquoy elle avoit
 fuy de son pais, & par quelle aventure el-
 le estoit devenuë fontaine. En mesme-
 temps les eaux s'abaissèrent, l'on en vid
 sortir la Deesse jusqu'à la moitié du corps ;
 apres avoir seché les cheveux , & les
 avoir essuyez, elle conta à Cérés les a-
 mours du fleuve Alphée. Je fus autre-
 fois, dit-elle, du nombre des Nymphes
 de la Grece, il n'y en avoit point qui eût
 plus de passion que moy pour la chasse,
 & qui tendit des filets avec plus d'a-
 dresse & de connoissance. Mais bien
 que je n'affectasse point du tout d'estre
 estimée par ma beauté, & que je ne
 voulusse point d'autre gloire que d'estre
 considerée comme fille courageuse, on
 ne laissoit pas de me donner le titre de
 belle. Neanmoins cette qualité qui rend
 les autres superbes, n'avoit point de
 charmes pour moy ; & comme j'estois
 simple & rustique ; je rougissois de ce
 nom, & croyois que c'estoit un crime
 que de plaire. Un jour que je reve-
 nois assez lasse de la forest de Stym-
 pha-

phale (il me souvient qu'il faisoit grand
 chaud, & que le travail de la chasse a-
 voit augmenté pour moy la chaleur) je
 rencontray un ruisseau, de l'eau la
 plus belle qu'on ait jamais veüe; elle
 estoit si claire qu'on en eût conté le
 gravier, & couloit si doucement que
 vous n'eussiez pas crû qu'elle eût cou-
 lé. De vieux saules & de grands peu-
 pliers qui estoient nourris par cette eau,
 sembloient la payer de leur nourriture,
 en luy donnant une ombre agreable
 qui entretenoit sa fraîcheur & la verdu-
 re de son rivage. J'approchay donc de
 cette fontaine, où d'abord je mis seu-
 lement le pied; ensuite j'y descendis
 jusqu'au genouil; enfin je ne pus
 m'empêcher de me dépouïller, & je
 m'y baignay toute nuë. Mais tandis
 que je me baignois, & que je me jouois
 pour ainsi dire avec l'eau, j'entendis un
 bruit qui venoit du fond de cette fon-
 taine, & comme cela me fit peur, je
 me jettay aussi-tost sur le rivage le plus
 proche. En mesme-temps Alphée lor-
 tant de ses eaux: Où fuyez-vous, me
 dit-il, par deux ou trois fois avec une
 voix enrouée, où fuyez vous, Are-
 thuse? Il augmenta, par son aspect, la
 crainte que son bruit m'avoit donnée,
 & je pris la fuite toute nuë, comme

„ j'estois : car mes habits estoient demeurez
 „ rez de l'autre côté sur un arbre où je
 „ les avois mis. Mais plus je suis, plus il
 „ me presse & plus il brûle d'amour pour
 „ moy. Enfin parce qu'il me voyoit nuë,
 „ il croyoit me vaincre plus aisément, &
 „ que l'occasion faciliteroit sa conquête.
 „ Cependant je fuyois toujours avec tou-
 „ te la force qu'il m'estoit possible, & ce
 „ cruel me suivoit de mesme. Je fuyois
 „ de luy comme la colombe fuit du milan,
 „ & il me suivoit comme le milan suit la
 „ colombe. Je courus sans qu'il pût m'at-
 „ taindre jusqu'aux rivages d'Orchome-
 „ ne, jusqu'à la ville de Psophis, jus-
 „ qu'aux montagnes de Cyllene, de Me-
 „ nale, & d'Erymanthe; & jusqu'aux
 „ terres les plus proche d'Elis. Au re-
 „ ste, il ne courroit pas plus viste que
 „ moy, mais il avoit l'haleine meilleure,
 „ & parce qu'il estoit plus fort, il suppor-
 „ toit plus facilement le travail d'une lon-
 „ gue course. Neanmoins je traversay de
 „ grandes plaines, des montagnes cou-
 „ vertes d'arbres, des rochers affreux &
 „ effroyables, & je passay par des endroits
 „ où à peine il y avoit des chemins. En-
 „ fin il me suivoit de si près, que comme
 „ j'avois le Soleil à dos, je vis son ombre
 „ devant moy. Peut-estre que c'estoit la
 „ peur qui me donnoit cette vision; mais

au moins il m'estoit aisé de jager par le
 bruit que j'entendois, & qu'il faisoit
 en courant, que j'estois presque dans
 ses mains; & après tout, je sentoie dé-
 ja son haleine qui se méloit parmy mes
 cheveux. Ainsi ne pouvant plus resis-
 ter, & voyant que ma lassitude favori-
 soit son dessein, j'imploray la prote-
 ction de Diane. Donne moy du secours,
 luy dis-je, ou je vais tomber entre tes
 mains. Donne du secours à une miséra-
 ble, à qui tu as fait souvent l'honneur
 de faire porter ton arc & tes flèches. La
 Deesse écouta cette priere, & me cou-
 vrant d'une nuë, elle me déroba aux
 yeux d'Alphée, qui n'avoit plus qu'à
 tendre la main pour m'arrêter & pour
 me prendre. Il fut étonné de m'avoir
 veu si tost disparoître, il me chercha à
 l'entour de ce nuage, il passa deux fois
 auprès de l'azyle où la Deesse m'avoit
 enfermée, & appella souvent Arcthu-
 se, ne sçachant pas qu'elle fût si pro-
 che de luy. En quelle inquiétude me
 trouvay-je alors? je n'estois pas plus
 effrayée que la brebis qui entend le loup
 à l'entour de la bergerie; que le lièvre
 qui s'étant caché dans un buisson, void
 les chiens auprès de luy, & n'ose seu-
 lement se remuer. Neanmoins Alphée
 ne passa pas plus avant; parce qu'il ne

„ voyoit point de traces qui luy fissent
 „ croire que j'eusse passé outre. Il se tient
 „ comme en sentinelle auprès de cette nuë,
 „ il l'observe de tous côtez, & ne regarde
 „ rien autre chose. Cependant je sentis
 „ une sueur froide qui me couloit de tou-
 „ tes les parties du corps. En quelque
 „ lieu que je pusse mettre le pied, j'y lais-
 „ sois apres moy de l'eau; une espee de
 „ rosée tomba de mes cheveux; & enfin je
 „ fus convertie en eau bien plus promp-
 „ tement que je ne vous en ay fait le dis-
 „ cours. Toutefois Alphée reconnut cel-
 „ le qu'il aimoit dans les eaux qu'il voyoit
 „ couler; & ayant quitté cette forme
 „ humaine dont il estoit revêtu, il reprit
 „ aussitost sa forme, & se convertit en
 „ ses propres eaux pour se mêler avec
 „ moy. Mais Diane, pour s'opposer à
 „ son entreprise, fendit en mesme temps
 „ la terre, me fit trouver un passage par
 „ les plus profondes cavernes, & m'a-
 „ *De-
 „ mena par ce chemin jusques dans l'Isle*
 „ d'Ortygie, qui vid la premiere paroi-
 „ tre mes eaux, & que j'aime unique-
 „ ment, parce que la Deesse que j'adore,
 „ en tire des noms qui la font connoi-
 „ stre par tout le monde.

EXPLICATION.

*D'Arethuse metamorphosée en fontaine
& du fleuve Alphée.*

J'AY dit dans l'Explication de la sixième Fable de ce Livre, ce qu'on doit entendre par Proserpine qui demeure six mois aux Enfers, & six mois avec les Dieux d'en haut. Voyons maintenant ce qu'on veut nous apprendre par Arethuse, qui découvrit à Cérés où estoit sa fille. L'on dit qu'Arethuse n'est autre chose que cette vertu qui est renfermée dans les semences; & qui les fait germer, & sortir de terre en leur saison, comme le mot mesme d'Arethuse le témoigne; *αρετη*, signifie en Grec: vertu, force, faculté. L'on a donc feint qu'Arethuse découvrit Proserpine à Cérés, parce que la vertu qui est dans la semence fait voir enfin que ce qu'on a jecté dans la terre n'est pas une chose perdue.

Quant à Alphée quelques-uns disent que ce fut un grand chasseur qui aima passionnément Arethuse, l'une des plus belles filles de son temps; mais que voyant qu'elle le méprisoit il se noya de desespoir dans un fleuve appelé Nictime; qui fut depuis de son nom appelé Alphée. Néanmoins quelques-uns assurent qu'Alphée a toujours esté nommé de ce nom; & Strabon soutient que tout ce qu'on en dit est faux; que ce fleuve qui a sa source dans l'Arcadie, ne passe point par des conduits souterrains pour venir se mêler dans la Sicile avec les eaux d'Arethuse, qu'il a une étroite boucheure, par où il se décharge dans la mer; & qu'il ne trouve point de gouffres en son chemin, où il se perde comme plusieurs autres pour paroître inopinément ailleurs. Mais je ne m'amuseray

Agath.
cles
Mile-
sius in
2. de
flum. &
Agath.
sumus.
Strab.
lib. 9.
Geoga.

seray point à contester cette opinion, & puisqu'il y a beaucoup d'autres fleuves en quoy l'on reconnoist la mesme chose, qui passent dans des étangs & dans des mers, & qui en retirent leurs eaux aussi douces qu'asparavant, pourquoy ne le croirions-nous pas du fleuve Alphée, apres le témoignage de tant d'Auteurs qui en ont parlé ? Au reste on dit qu'Arctus, qui naist comme l'Alphée dans l'Arcadie se rend aussi dans la Sicile par dessus la mer, & que comme le fleuve Alphée prend le mesme chemin, & qu'il se jette dans la Sicile avec les eaux de cette fontaine, on a avancé là-dessus la Fable d'Alphée & d'Arctus.

Quelques uns ont adoré ce fleuve comme un Dieu, à cause de ses propriétés. En effet l'on dit qu'il guérit de la lèpre, & qu'on luy en a donné le nom d'Alphée, car *αλφει* signifie cela en Grec, ou quelque maladie semblable. Ainsi pour faire en sorte que les hommes eussent toujours devant les yeux des choses divines, & que l'opinion de la présence de Dieu les retint dans le devoir, les anciens ont feint que les sources, que les montagnes, que les fontaines, que les mers, estoient de grandes divinités, ou qu'elles avoient en soy quelque divinité cachée, qui estoit témoin de toutes les actions des hommes.

Il y en a qui rapportent cette Fable à l'ame, & à la vertu. Ils disent donc que tout ainsi que la matiere appete la forme, comme le bien qui luy est propre, pense que sans la forme elle est inutile, & ne peut servir de rien, de mesme nostre ame souhaite la vertu, comme la forme. Que c'est ce qui est cause qu'on a feint qu'Alphée suit Arctus, car *αλφει* signifie aussi tache & imperfection, & *αρετη* vertu, & qu'on veut montrer par là, que si l'ame n'a de la vertu elle est imparfaite & defectueuse, & que c'est pour ainsi dire

être une matière qui n'a point de forme ; Qu'au-
 gste comme Alphée a de la peine à se joindre
 avec Arethuse, il faut que l'ame travaille pour
 s'unir avec la vertu. Que comme Alphée & Are-
 thuse sortent tous deux d'un même pais, l'ame
 & la vertu viennent de même toutes deux du
 Ciel, mais que depuis qu'elles en sont sorties ; el-
 les ne se connoissent presque plus & ont de la
 peine à se réunir ensemble.

FABLE ONZIÈME.

ARGUMENT.

*Cerès envoie Triptoleme de tous côtez dans le
 monde pour y retablir l'Agriculture. Lynceus Roy
 de Scythie propose de le faire mourir ; mais ce Prince
 est changé en Lynx.*

ARETHUSE ne parla pas davantage ;
 & en même temps Cérès fit atteler
 son chariot de deux grands Dragons
 qu'elle conduisoit comme des chevaux
 avec le frein & la bride. Ainsi s'étant
 élevée en l'air, elle tint le milieu entre le
 Ciel & la Terre, & envoya son chariot
 à Triptoleme, avec ordre de semer des
 grains aussi bien sur les terres en friche,
 que sur celles qu'il mouveroit labou-
 rées. Apres qu'il eut couru l'Europe &
 l'Asie sur ce chariot volant, enfin il
 arriva dans la Scythie, où Lynceus re-
 çut alors, & descendit dans le Palais
 de

de ce Prince, qui luy demanda le sujet de son voyage, son nom, son pays, & comment il estoit venu. Je suis d'Athenes, luy répondit-il, cette ville si celebre, & si renommée: je ne suis venu ni par mer, ni par terre; mais j'ay passé au travers de l'air, & j'apporte les dons de Cerés, qui estans repandus par les campagnes, donneront de belles moissons, & le plus précieux aliment que les hommes puissent souhaiter de la liberalité des Dieux. Aussi-tost ce Roy barbare envia les honneurs qu'on devoit rendre à cette Deesse pour reconnoissance de ce bien-fait, & ne fit bon accueil à Triptoleme, que pour s'attribuer la gloire d'avoir fait ce present aux hommes. Il resolut donc de le tuer; quand il seroit endormy; & comme il estoit déjà prest de percer le cœur de son hôte, Cerés le convertit en Lynx; & commanda à Triptoleme de continuer son chemin, & d'achever de répandre la fertilité sur la terre.

Ainsi la plus considerable de nostre troupe, ayant achevé de chanter, les Nymphes qui avoient esté choisies pour arbitres de ce combat, prononcèrent toutes d'un avis que les Deesses de Parnasse avoient remporté la victoire. Mais ces filles temeraires qui avoient osé nous

atta-

attaquer , dirent des injures aux victorieuses , au lieu de se soumettre comme vaincues à ce jugement équitable. Quoy donc , leur dismes nous alors ; N'est-ce pas assez que vous ayez mérité une juste punition par la hardiesse de vostre desffy ; Ajoutez-vous à vostre crime des médisances & des injures , & pensez vous impunément irriter nostre patience , Non , non , vous en recevrez la peine , & nous irons aussi avant que nous transporterà la colere. Ces insolentes filles se moquerent de nos menaces ; mais comme elles penserent parler , & accompagner leurs paroles du geste des bras & des mains , elles virent sortir des plumes de leurs ongles ; elles s'aperceurent que leurs bras s'en revétoient , que leurs bouches prenoient la forme d'un bec , & qu'elles devenoient de nouveaux oyseaux pour les bois & pour les forests. Lorsqu'elles voulurent se plaindre & battre leur sein de leurs mains. elles battirent des ailes ; & enfin changées en Pies , pensant remuer les bras , elles s'envolerent sur des arbres. Au reste elles s'exercent encore aujourd'huy avec une voix enrouée , & l'inclination que ces filles avoient à parler ; est demeurée en ces oyseaux.

EXPLICATION.

De Triptoleme, & de Lynceus metamorphosé en Lynx.

L'ON rapporte que le bled nâquit en Sicile de luy-mesme, & sans y avoir esté semé; que comme personne ne le recucilloit, il retomboit à terre, & que par ce moyen il y en venoit toujours de plus en plus. Cecrops Roy d'Athenes ayant donc appris que les bleds estoient dans la Sicile des threfors ouverts à tout le monde, y envoya en mesme-temps pour en avoir, & pour en amener en Grece. Mais d'autant que Triptoleme y en apporta le premier; qu'il laboura le premier la terre aux environs de la ville d'Eleusine, dont son pere estoit Roy, assez près d'Athenes; qu'il y sema; & qu'il y fit moisson le premier, & que mesme il fit quelques livres de l'agriculture qui furent vus & estimés de tous costez, l'on a feint de là que Cerés avoit envoyé Triptoleme par tout le monde pour enseigner la maniere de semer des bleds, & de cultiver la terre.

Maintenant parce que la Seythie est une terre fertile, & qui ne peut porter de bled, l'on a pris de là sujet de feindre que Lynceus qui estoit Roy avoit voulu tuer Triptoleme inventeur de l'agriculture, pour s'attribuer la gloire d'une invention si utile aux hommes. Et comme ce Prince estoit d'un esprit divers, l'on a feint aussi que Cerés irritée de son inhumanité l'avoit converty en Lynx, qui est un animal cruel & de diverses couleurs.

Voilà ce que nous dirons de Triptoleme, qui fit aussi des Loix aux Atheniens, comme pour domer à l'ame une nourriture après en avoir donné au corps, en apprenant aux hommes l'usage
du

du bled. En effet il me semble qu'on peut dire que c'est par les bonnes Loix que l'ame se nourrit & qu'elle s'entretient dans l'innocence ; ou que si les Loix ne sont pas la nourriture de l'ame, elles sont au moins le sel, s'il m'est permis de parler ainsi, qui empesche la corruption, & apres tout ce qui en empesche la corruption ne nourrit-il pas en quelque sorte? Le Philosophe Xenocrate a laisse par écrit que ces trois preceptes de Triptoleme estoient gravez dans le Temple d'Eleusine.

Honore ton pere & ta mere.

Adore les Dieux.

Mets-toy de la chair.

Fin du premier Tome.


TABLE DES FABLES
 DES
METAMORPHOSES
 D' OVIDE.
 TOME I.

LIVRE PREMIER.



<i>E Cabos changé en quatre E-</i>	page 1
<i>lemens,</i>	
<i>La terre changée en diverses</i>	
<i>choses,</i>	5
<i>L'âge d'or,</i>	12
<i>L'an divisé en quatre saisons,</i>	17
<i>L'âge d'argent,</i>	ibid.
<i>Revolte des Geans,</i>	21
<i>Licaon changé en loup,</i>	26
<i>Le deluge a la naissance de Deucalion & de</i>	
<i>Pyrrha,</i>	33
<i>Deucalion & Pyrrha repouplent la terre,</i>	40
<i>Apollon tue le serpent Pithon,</i>	46
<i>Daphné changée en laurier</i>	50
<i>Iq changée en vacche,</i>	61
<i>Io changée en la Deesse Isis,</i>	71

T A B L E.

L I V R E I I.

T Rebuchement de Phaeton, 82
 Sœurs de Phaeton changées en pou-
 pliers, 108.
 Cygne Roy de Ligurie, changé en Cygne, 113
 Calyfton changée en ourse, 115
 Le Corbeau change son plumage blanc en
 noir; pour punition de son rapport, 127
 Coronis changée en corneille, 128
 Niſtimene changée en hibou, 135
 Ocy oë changée en jument, 139
 Battus changée en pierre de touche, 141
 Aglaure changée en pifre, 145
 Jupiter se change en taureau, pour enlever
 Europe, 154

L I V R E I I I.

C Admis fils d'Agonor, 161
 Acteon changé en cerf, 172
 Naiffance de Bacchus, 181
 Different men entre Jupiter & Janon, dont
 Tiréſte fut le Juge, 188
 Nârçiffe amoureux de ſoy. meſme, 192.
 Punition de Penſée, pour avoir mépriſé les
 avis de Tiréſte, 206.
 Rénéée eſt déchiré par ſa mere & ſes tantes.
 213.

L I V R E I V.

A Leithoë changée en chauve-fouris, 225
 Les amours & la mort de Pyrame & de
 This.

T A B L E

<i>Thibé,</i>	2
<i>Clitie changée en fleur jaune,</i>	21
<i>Saluacis & Hermaphrodite,</i>	21
<i>Ino & Melicerte changez en Dieux m. rins,</i>	26
<i>Compagnes d'Ino changées en rochers & o. jeaux,</i>	27
<i>Cadmus & Hermiane changez en dragons</i>	281
<i>Perfée coupe la teste de Meduse,</i>	286
<i>Perfée amoureux d'Andromede,</i>	295
<i>Perfée conte l'avanture de Meduse,</i>	304

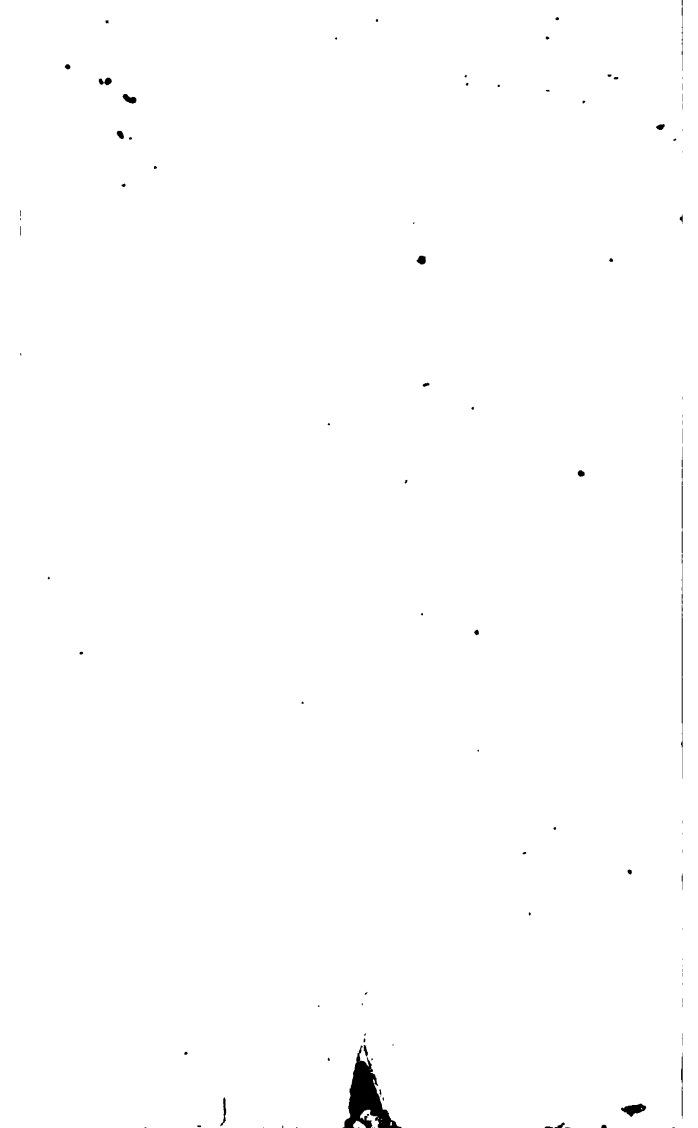
L I V R E V.

P <i>hinée voulant troubler les nopces de Perfée, est changé en pierre regar- dant la teste de Meduse,</i>	310
<i>Polidecte reconnoissant la teste de Meduse, est changé en pierre,</i>	325
<i>Les filles de Pierrus, Roy de Macadoine, changées en pierre,</i>	336
<i>Enlèvement de Proserpine par Pluton,</i>	342
<i>Seelle changé en cerast,</i>	353
<i>Ascalaphe changé en hibou,</i>	356
<i>Les Syrennes, filles d'Achelois, changées en oyseaux,</i>	364
<i>Arabuse changée en fontaine,</i>	369
<i>Lyncus changé en Lynx,</i>	377

Fin de la Table du premier Tome.

1. 3. 5. 7. 9. 11. 13. 15. 17. 19. 21. 23. 25. 27. 29. 31. 33. 35. 37. 39. 41. 43. 45. 47. 49. 51. 53. 55. 57. 59. 61. 63. 65. 67. 69. 71. 73. 75. 77. 79. 81. 83. 85. 87. 89. 91. 93. 95. 97. 99.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.



NEDL TRANSFER



HN 765T 1



